

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 13.08% accurate

RECHERCHES 8^{ua} L'HISTOIRE ET LÀ LITTÉRATURE DI K
ESPAGNE PENDANT LE MOYEN AGE.

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

RECHERCHES sua L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE DI U
ESPAGNE PKNDANT LE MOYEN AGE.

The text on this page is estimated to be only 12.62% accurate

Se vend: à Paris chez B. Daprat, » Madrid » G. Bailly-Baillière,
«Londres » Williams & Norgate, » Leipzig » T. O. Weigel Vu les truites
iuleruatiunaux relatifs ii la propriulé lilléruiirc, rùditcur de cet ouvnigc a*'
réserve le droit de reproduetioii et de traduction. Il poursuivra toutes les
contrefaçon^ faites au mépris de ses droiti». E. J. B R I L L.

The text on this page is estimated to be only 21.66% accurate

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE DE
L' ESPAGNE PENDANT LE MOYEN AGE R«^" D 0 Z Y Commandeur
de l'ordre de Charles III d'Espagne, membre correspondant de l'académie
d'histoire de Madrid , associé étranger de la. Soc. asiat. de Paris , professeur
d'histoire h rtmitertitë de Leyde , etc. Suonit ébtioit augmentée et
entièrement refondue TOME PBBMIEB LEYDE £. J. BBILL lraprime«r de
tUnÎTersité 1860

The text on this page is estimated to be only 3.83% accurate

.■,p)) .1)73!; lr^""0 \. 1/1

AVERTISSEMENT Après la publication du premier volume de cet ouvrage, qui a paru il y a dix ans , d'autres travaux m'ont longtemps empêché de le faire suivre du second* D'ailleurs je mutais proposé, j'en conviens, de ne publier le second volume qu'après avoir achevé un travail étendu sur l'histoire des musulmans d'Espagne auquel je m'étais livré, et qui, en ce moment-ci, est, sinon terminé, du moins fort avancé. H est résulté de ce délai plus ou moins volontaire, que, lorsque je voulais commencer l'impression du second volume , l'édition du premier était presque épuisée. Ce volume devant donc être réimprimé, j'ai cru devoir le refondre entièrement, afin de le rendre moins indigne de l'attention du public lettré. Les anciens articles ont été en partie remplacés, en partie retravaillés pour le fond et pour la forme. J'ai supprimé en outre la partie polémique , qui tenait une large place dans } fi, première édition. Ce n'est pas que j'aie changé d'avis à l'égard de Conde et de ses copistes , loin de là ; mais il me semblait superflu de revenir sur ce sujet après que de savants orientalistes dont personne ne peut contester la compétence , tels que MM. Fleischer , de Slane , Defrémery , Benan et William Wright, ont bien voulu déclarer en public que j'avais raison lorsque je soutenais que l'ouvrage de 425243

VI (onde no mdrite en aucune manière la confiance qui lui a été trop facilement accord[^]ie ^ Mes attaques ayant donc atteint leur but , je n'ai conservé de toute cette polémique que l'avaut-propos de la première édition. En écrivant les articles contenus dans ces volumes , je me suis surtout attaché à expliquer , avec Faide des documents arabes , certains points de l'histoire de l'Europe chrétienne. De cette manière, j'ai été à même d'éclaircir l'histoire du royaume de Léon , Celle du Cid , celle du héros normand Guillaume au Court nez , et les écrivains arabes m'ont même fourni des lumières sur des passages des sagas islandaises. J'espère ne pas avoir négligé non plus la partie arabe ; mais , ayant à la traiter ailleurs dans son ensemble, j'ai pris soin de ne tou, cher qu'à des sujets qui ne pouvaient trouver leur place dans 1 àutrç[^] ouvrage , ou qui exigeaient plus de développements que ne le comporte un livre purement narratif. Leyde , décembre 1859. 1) Voici, par exemple, ce qu'a dit M. Renan en rendant compte de mon livre dans le Journal des Débats : » L'histoire de Conde fourmille de bévues et de non-sens. D'un même individu Conde en fait deux on trois; un homme meurt deux fois, et quelquefois avant d'être né; des infinitifs deviennent des noms de villes; des personnages imaginaires jouent des rôles imaginaires aussi. Se sei*vant , par exemple, du Dictionnaire biographique d'Ibn-al-Abbâr , Conde ne remarque pas que l'ordre des feuillets a été troublé par un relieur maladroit; il brouille a tort et à travers les vies des grands hommes du quatrième et du cinquième siècle de l'hégire , et sort bravement de ce pêle-mêle à travers les coq-k-l'âne les plus réjouissants. •

EXTRAIT DE l'AVANT- PROPOS DE LA PREMIÈRE

ÉDITION Vous connaissez , Messieurs et honorables amis V^f les sa^{*} vants et consciencieux travaux des Morales , des Zurita , des Sandoval , des Diago , des Moret , des Salazar , des Elorez ^{*}, sur l'histoire de l'Espagne pendant le moyen âge ; vous, savez que ces hommes laborieux ont passé leur vie à lire les inscriptions, à compiler les chartes, à publier les chroniques, à contrôler tous ces documents les uns par les autres; vous pensez comme moi, que leurs travaux, quoique déjà anciens , n'ont nullement vieilli , et que probablement ils ne vieilliront que lorsqu'on cessera d'étudier l'histoire de la Péninsule. Malheureusement ces investigateurs pénétrants , qui , de nos jours , ont trouvé de dignes émules dans les Bofarull , les Yanguas et les académiciens de Madrid , étaient étrangers à une branche d'études , peu cultivée alors en Europe , et ~en Espagne moins qu'ailleurs, mais indispensable à tous ceux 1) Cet avant- propos était en forme de lettre adressée à MM. Hcinand et Defrémerv.

. vni qui font de l*histoire d^Espagne aa moyen âge , Tobjet d'une étuàe sérieuse. Ils écrivaient Thistoire de leur patrie dont plusieurs provinces avaient, pendant huit siècles, obéi aux Arabes , sans connaître la langue de ce peuple. Ne pouvant donc consulter les écrits musulmans, ils trébuchaient presque à chaque pas quand il s^agissait de Thistoire des empires arabes , des guerres ou des relations des chrétiens avec les Maures. Plusieurs faits de la dernière importance et relatifs à lliistoire des royaumes chrétiens, leur restaient inconnus, parce que ces faits ne se trouvaient ni dans les chartes ni dans les chroniques latines ou espagnoles, mais seulement chez les chroniqueurs, les rhéteurs, et les poètes arabes, car TEspagne musulmane est le pays d^Europe où l'on a le plus écrit durant le moyen âge, et où le sentiment historique était à cette époque le plus exact et le plus développé. Vous savez que, dans la seconde moitié du XVIII® siècle, Casiri tâcha de remédier à cet inconvénient. Dans son Catalogue de la Bibliothèque de TEscorial , il publia et il traduisit plusieurs passages arabes relatifs à Thistoire d'Espagne. Mais vous savez aussi que ces extraits laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude ; que Casiri ne s'était pas suffisamment familiarisé avec le sujet qu'il voulait éclaircir , et qu'il ne se distingue pas d'ailleurs par un jugement ferme et éclairé. Enfin parut le livre de Conde. Ce fut en 1820, et désormais , pensait-on , le plus difficile et le plus important était fait. En attendant , Masdeu avait publié son histoire critique en vingt volumes. Puisqu'il ne connaissait rien d'autre des livres arabes que les extraits donnés par Casiri, on ne pou

IX vaait s'attendre à le voir débrouiller avec succès la partie arabe. Aussi s'attachait-il surtout à prouver que certains documents , et notamment une quantité considérable de chartes , sont apocryphes et ne méritent aucune confiance. Il y avait donc, à une trentaine d'années d'ici, deux choses accomplies , du moins à ce que l'on croyait. On connaissait les récits arabes, et la fausseté de plusieurs documents latins et espagnols avait été démontrée. Ces idées présidèrent à la composition des Histoires d'Espagne qui ont pour auteurs MM. Aschbach , Eosseeuw SaintHilaire , Eomey , Schsefer , en un mot , à toutes celles qui ont paru depuis Conde jusqu'à ce jour. Les résultats de Masdeu ne furent pas adoptés tous et sans restriction par ces historiens ; mais ils en adoptèrent du moins une assez grande partie , et c'est surtout votre compatriote , M. Eosseeuw , qui a mis de côté , comme un bagage inutile , une foule de chartes et d'inscriptions. « Tous ces documents ecclésiastiques , dit-il, forgés d'ordinaire pour servir des intérêts de couvents ou flatter des amours-propres nationaux, sont à bon droit suspects, quand ils ne s'appuient pas sur le témoignage des chroniques.)» D'un autre côté, on s'aperçut bien qu'il y avait des fautes dans Conde , mais on considéra son livre , pris dans son ensemble, comme digne de confiance. «L'ouvrage de Masdeu , dit M. Aschbach ^ , mérite d'être préféré à tous les ouvrages d'histoire espagnols. » « Conde , dit M. Eomey ^ , sera désormais plus particulièrement notre guide. Il fait autorité sur la période arabe. C'est un maître. Il faut savoir 1) Geschichte der Omaiaden , p. vi. 2) Histoire (T Espagne, t. VI, p. 2.

X reconnaître et subir au besoin, malgré qu'on en ait, les maîtres.
» Ce sont ces deux opinions qui j'ai voulu combattre. Conde et Masdeu —
«l'un des deux frères brisait des pots, l'autre, des cruches. Ménage ruineux!»
(Goethe). J'ai fait une large part à la polémique dans ce livre. J'ai tâché de
prouver que plusieurs documents rejetés par Masdeu méritent une confiance
entière, ou que du moins on doit leur en accorder beaucoup plus que
Masdeu et ses disciples n'ont voulu le faire. Il sera curieux de voir que
l'authenticité de quelques-uns d'entre eux est prouvée, plus ou moins
directement, par le témoignage d'auteurs arabes. Mais avant tout, j'ai voulu
montrer ce que c'est que le livre de Conde, la source principale oii l'on a
puisé pour écrire l'histoire de l'Espagne arabe. Il se peut que j'aie eu une
idée bien malheureuse. J'ai écrit quelques mémoires; puis j'ai comparé les
récits de Conde avec les textes dont il s'était servi, et je l'ai critiqué. Il eût
peut-être mieux valu choisir quelques passages très-marquants pour faire
ressortir le caractère du livre de l'académicien de Madrid. Je ne l'ai pas fait;
j'ai pris des passages de Conde, comme si j'avais ouvert son livre à la
première page venue; je me suis laissé aller, le hasard seul m'a guidé. Je
puis donc dire sans qu'on puisse m'accuser de partialité et avec une
confiance entière : Quidquid attigeris, nlcus est I Voilà le résumé des
critiques que j'ai adressées à Conde. Et pourtant il y a peut-être des livres
historiques dont on pourrait en dire autant avec toute justice, et qui
cependant ne seraient pas aussi détestables que le sien. Disons donc: Conde
a travaillé sur des documents arabes sans connaître

XI beaucoup plus de cette langue que les caractères avec lesquels elle s'écrit ; mais , suppléant par une imagination extrêmement fertile au manque des connaissances les plus élémentaires , il a , avec une impudence sans pareille , forgé des dates par centaines , inventé des faits par milliers , en affichant toujours la prétention de traduire fidèlement des textes arabes. Les historiens modernes ont copié fort naïvement tout cela; quelquefois même ils ont laissé en arrière leur maître en combinant ses inventions avec les renseignements des auteurs latins et espagnols, qu'ils faussaient de cette manière. Ainsi l'apprentif jongleur et écrivain mari ont faussé, onques mes ne vi si. (Berte aua grans pies , l.) Chose étrange! des orientalistes du plus grand mérite se sont laissés prendre à cette amorce, ont suivi ce feu follet. Il faut avouer que Conde avait pris ses mesures pour que l'on ne découvrit pas facilement ses impostures. Il les cache sous un caquetage de faux bonhomme. Il s'est borné à mentionner les manuscrits dont il s'est servi , dans sa préface ; encore faut-il ajouter que ce qu'il y dit n'est pas exact ; il prétend par exemple que , pour l'histoire des petites dynasties du onzième siècle, il s'est servi surtout d'Ibn-Bachcowâl. Nous connaissons ce livre , vous et moi , car il est dans la Bibliothèque de la Société asiatique , et nous savons que ce Dictionnaire biographique , écrit dans le style d'un registre de paroisse , contient de bons renseignements sur l'histoire littéraire , mais que , pour ce qui concerne l'histoire politique, il n'est prescû d'aucune utilité.

XII Mais l'ouvrage de Conde n'a-t-il pas été remplacé , dans ces dernières années , par celui de M. de Gayangos ? Ce savant , témoin sa préface (p. xiv) , a voulu donner une Histoire critique des Arabes espagnols. Je répondrai à cette question en reproduisant les paroles de M. le comte de Circourt , sans entrer dans l'examen du livre de M. de Gayangos. J'aurais bien plus de choses à dire à son sujet que cette lettre ne le comporte. Voici donc ce qu'on lit dans l'Histoire des Mores Mudejares et des Morisques (t. HE, p. 334) : «Les documens arabes, je veux dire ceux que l'on peut consulter facilement lorsque l'on n'est pas versé dans les langues orientales, se réduisent à un petit nombre. J'ai suivi généralement l'Histoire de la domination des Arabes en Espagne , par Conde , ouvrage inachevé , mais le plus copieux , et à tout prendre le mieux digéré de tous ceux qui ont été faits sur le même plan. Les extraits donnés par Casiri , et la traduction publiée par M. Gayangos , m'ont fourni le moyen de contrôler quelquefois Conde. » M. La Fuente Alcantara , qui n'est pas versé non plus dans la langue arabe , a suivi la même méthode dans son Histoire de Grenade. Le livre de M. de Gayangos n'a donc pas remplacé celui de Conde. Aussi y a-t-il des périodes entières sur lesquelles le livre anglais ne donne que des renseignements maigres et vagues. Somme toute : si l'on ne compte que le livre de Conde , considéré toujours comme le plus important et le plus complet sur l'histoire de l'Espagne arabe, le public d'aujourd'hui — et je parle ici des littérateurs non orientalistes — n'a pas plus de moyens de s'instruire de cette histoire , que n'en avait le public pour lequel écrivit Morales au seizième siècle.

XIII Il y a pis que cela: ceux qui ont lu et étudié Condé, se trouvent dans la nécessité de faire tout leur possible 'pour sortir de cette abominable route où il les a fourvoyés, d'oublier tout ce qu'ils avaient appris; besogne infiniment plus difficile que d'apprendre quelque chose de neuf. Car on devra bien considérer désormais le livre de Condé comme non avenu: la vérité historique est à ce prix. Lcydc, juillet 1849.

ÉTUDES SUR LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES La conquête de l'Espagne par les Arabes est à coup sûr un sujet très-important , puisque , pour bien comprendre la situation faite aux vaincus par les vainqueurs, il faut avoir saisi préalablement le véritable caractère de la conquête ; mais c'est en même temps une matière fort obscure, et si elle est féconde pour le poète et le romancier , qui ont le droit de suppléer par l'imagination à la disette des documents , elle est au contraire ingrate et stérile pour l'historien. La conquête , il est triste de devoir le dire , est jusqu'à un certain point une lacune dans les annales de la Péninsule , et tant qu'on n'aura pas découvert de meilleurs documents latins , cette lacune subsistera. J'ose croire , cependant , qu'un examen attentif des sources peut fournir des résultats plus satisfaisants que ceux qu'on a obtenus jusqu'ici , et je m'estimerai heureux 1

si les textes inédits et les observations que je vais donner 9
pouvaient contribuer à éclaircir certaines questions aussi difficiles
qu'intéressantes. Au reste , ne voulant pas répéter ici ce que j'aurai à dire
ailleurs , je ne toucherai qu'à certains points , et je tâcherai surtout de
donner une juste idée du degré de confiance que méritent les différentes
sources. I. GHRONIQUfi D'iSIDORE DE BÉJA. On attribue ordinairement
à un certain Isidore , qui aurait été évêque de Béja, la chronique latine
écrite, en 754, dans le midi de l'Espagne. Il est possible que l'auteur se soit
appelé Isidore, car il y a des manuscrits qui portent ce nom; mais son titre
d'évêque ne me semble reposer que sur une bévue commise par le moine
qui a ajouté un index au manuscrit d'^Oviédo. Entre autres chroniques, ce
manuscrit, qui a été achevé de copier après l'an 1100, contient aussi celles
d'Isidore, évêque de Séville (Isidorus Hispalensis), et l'auteur de l'index les
attribue à «Isidorus Pacensis Ecclesiae Episcopus *.» Il est clair, je crois ,
que le moine a sauté la syllabe His et qu'il a écrit pacensis au lieu de
palensis ; mais je ne conçois 1) Voyez Espana sagrada, t. IV, p. 200.

pas comment on a pu tirer de cet index les conclusions suivantes :

1* il y a eu un Isidore , évêque de Béja ; 2** ce personnage a écrit une chronique , et 3® cette chronique est celle qui commence par les mots : a^Era DCXLIX9 Romanorum LVII Heraclius» etc. Ce qui rend ces conclusions d'autant plus singulières, c'est que la chronique dont il s'agit ne se trouve pas dans le man. d'Oviédo. L'argument tiré de l'index n'est donc pas valable. On cite encore le témoignage de Vaseo, qui dit avoir vu un manuscrit où notre chronique était attribuée à Isidore de Béja. Mais il est I)ermis de demander si c'était un manuscrit ancien , ou bien une copie trop récente pour faire autorité dans une question de ce genre. Quoi qu'il en soit, je me tiens persuadé que le chroniqueur, loin d'être évoque de Béja , n'écrivait i>as même dans cette ville, n ne parle pas une seule fois de Béja, et pourtant il aurait eu toute raison de le faire, puisque de son temps la population chrétienne de cette ville s'insurgea contre le gouverneur musulman de l'Espagne *. Tout indique au contraire qu'il écrivait à Cordoue. Il parle de cette ville avec une prédilection très-marquée *, et il donne des détails si exacts sur plusieurs événements qui s'y sont accomplis , qu'il doit en avoir été témoin oculaire. 1) Maccart, t. II, p. 17 de édition de Leydc. 2) Voyez , par exemple , c. 86 a la fin.

La chronique d'Isidore est à coup sûr un ouvrage très-important. Pour les temps antérieurs à l'arrivée des Syriens en Espagne, elle est bien plus complète que les chroniques musulmanes, car les Arabes, quand ils se mirent à écrire leur histoire, avaient presque oublié les événements de cette époque. Pour les guerres civiles qui précédèrent l'arrivée d'Abdérame I^{er} en Espagne, elle est aussi d'une grande valeur; de plus, elle fournit sur la conquête des renseignements précieux, quoique fort courts. Malheureusement elle est souvent obscure et parfois inintelligible. La faute en est en partie à l'auteur, dont le style, à la fois incorrect et prétentieux, porte tous les signes de l'extrême décadence littéraire. Ajoutez-y qu'il écrivait en prose rimée, genre de composition qui était alors à la mode dans toute l'Espagne. Surtout, qui a souvent contraint notre chroniqueur à donner un tour forcé à ses phrases. Cependant je crois qu'il faut surtout imputer aux copistes l'obscurité de l'ouvrage, car dans le texte tel que nous l'avons, on rencontre tour à tour des mots altérés, des gloses, des interpolations, des lacunes et des feuillets déplacés, de sorte que je serais presque tenté de dire qu'il n'existe pas d'autre ouvrage latin dont le texte soit corrompu au même degré. Les manuscrits qu'on a collationnés 1) Voyez, par exemple, l'inscription qu'Alphonse II fit placer dans l'église d'Oviédo, Esp, sagr., t. XXXVII, p. 140.

5 n*ont pas suffi pour corriger ces fautes; ils .sont tous fort mauvais , et je me liens persuadé qu'ils découlent d'une seule source : d'un vieux manuscrit glosé , difficile^ à lire et fort endommagé. Pour corriger le texte il faut donc appeler la critique conjecturale à son secours. Je l'ai fait , et je donnerai ici mes remarques sur quelques passages , en me servant de la dernière édition , celle que Florez a donnée dans le huitième volume de VEspana sagrada, Chap. 18. Isidore dit en parlant du calife omaiyade Yezîd I^: qui nuUam umquain (ut hominibus moris est) sibi, regalis fastigii causa , gloriam appetivit , sed communiter cum omnibus civiliter vixit. Il faut rayer ici l'adverbe communiter; c'est une glose de civiliter, mot qui se trouve dans le sens de gracieusement, affablement, chez des auteurs classiques tels que Tacite et Cicéron, et chez Isidore lui-même; voyez chap. 16 in f., 43 init. , 44 init. Chap. 36 , où il est question de Mousâ : NonnuUos Seniores nohiles viros qui utcumque remanserant, per Oppam, filium Egicac régis, a Toletum fugam arripientem , gladio patibuli jugulât , et per eius occasionem cunctos ense detruncat. Sicque non solum ulteriorem Hispaniam , sed etiani citeriorem usque ultra Caesaraugustam, antiquissimam ac florentissimam civitatem , dudum iam iudicio Dei patenter aporlani ,

6 gladio, famé et captivitate depopulaiur ; civitates decoras igné
 eoncremando praecipitat ; Seniores et potentes saeculi cnici adiudicat;
 iuvenes atque lactantes pugionibus trucidât; sicque dum tali terrore cunctos
 stimulât, etc. Dans ce passage il faut rayer les mots nobiles viros; c'est une
 glose de »eniores qu'Isidore emploie très-souvent dans le sens de seigneurs.
 Au lieu de arripienem il faut lire arripientes. Le sens est que les seigneurs
 essayèrent, mais sans y réussir, de se soustraire par la fuite aux bourreaux
 d'Oppas , l'allié des musulmans. Enfin, il faut lire depopulat au lieu de
 depopulaiur, à cause de la rime. Chap. 58 — 40. Afin de faire comprendre
 ce que j'ai à dire sur ces chapitres , il est nécessaire que j'en donne d'abord
 le texte : 38. Nam in Aéra DGCL. Muza, expletis quindecim mensibus , a
 Principis iussu praemonitus, Abdallaziz filium linquens in locum suum,
 lectis Hispaniae senioribus qui evaserant gladium, cum auro argentove ,
 trapezitarum studio comprobato {lisez comparato), vel insignium
 ornamentorum atque preciosorum lapidum , margaritarum et unionum (quo
 ardere solet ambitio matronarum) congerie , simulque Hispaniae cunctis
 spoliis ^

quod longum est scribere y adunatis , Ulit Régis repatriando sese
praesentat obtutibus, anno regni eius extremo quem et Dei nutu iratum
reperit repedando, et maie de conspectu Principis cervice tenus eiicitur
pompisando. Nomine Theudimer, qui in Hispania^ partibus non modicas
Arabum {lisez Arabibus) intulerat neces, et diu exagitatis, paceni cum eis
foederat habendain. Sed etiani sub Egicâ et Wîtizâ, Gothorura regibus, in
Graecos, qui œquoreo navalique 1 descenderant , suâ in patriâ de palmâ
victoriae triumphaverat. Nam et multa ei dignitas et honor refertur, necnon
et a Christianis Orientalil)us perquisitus laudatur , cum tanta in eo inventa
esset verae fidei constantia , ut omnes Deo laudes referrent non modicas.
Fuit enim Scripturarum amator, eloquenliâ mirificus^]) Jo crois devoir liro:
qui œquorci naualsque, La loçon œquorei Nc trouve dans quelques
manuscrits.

8 in praeliis expeditus, qui et apud Amiraluminum prudentior inter ceteros inventus, utiliter est honoratus, et pactum quod dudum ab Abdallaziz acceperat, firmiter ab eo reparatur. Sicque hactenus permanet stabilitum ^, ut nunquam a successoribus Arabum tantae vis proligationis solvatur, et sic ad Hispaniam remeat gaudibundus. — 39. Athanildus post mortem ipsius multi honoris et magnitudinis habetur. Erat enim in omnibus opulentissimus dominus, et in ipsis nimium pecuniae dispensator; sed post modicum Alhoozzam Rex Hispaniam adgrediens^ nescio quo furore arreptus, non modicas iniurias in eum attulit, et in ternovies millia soldorum damnavit. Quo audito, exercitus qui cum duce Belgi advenerant. 1) Cette leçon se trouve dans l'édition de Berganza. Fierez donne stabilitus.

9 sub spatio fere iriuni dierum omnia parant ^ et citius ad Alhoozzam , cognomenlo Abulchatar , gratiam revocant , diversisque munificatiionibus remunerando sublimant. 40. ^ Supradictus Ulit Amiralrauminin (quod idioma regni in linguâ eorum resonat «omnia prospère gerens») praevisis copiis ûniversarum gentium, necnon et munera Hispaniaî cum puellarum decoritate sibi exhibita, et in oculis eius praevalidâ famâ parvipensâ , dnm eum tormentis plectendum morti adiudicat , impetratu pro eo Praesuium vel Optimatum , quibus multa ex illis affluentissimis divitiis bona obtulerat, mille millia et decies centena millia solidorum numéro damnans, Ulit vitae terminum dando e saeculo migrât. Il est clair que tout le passage relatif à Theudimer et son fils est déplacé ; mais partout ailleurs dans le livre il le serait également, de sorte que je soupçonne que c'est un fragment d'une autre chronique d'Isidore. Cet auteur atteste lui-même qu'il en écrivit d'autres relatives à la même époque, car il dit, c. 65: Sed quia nequaquam ea ignorât omnis Hispania, ideo illa 1) Je donne le commencement de ce chapitre tel qu'il «c trouve dantj rédition de Florez , sans essayer de corriger les fautes.

10 minime recenseri tam tragica bella isia decrevit historia; quia iam in aliâ Epitomâ[^] quâliter cuncta extiterunt gesta, patenter et paginaliter manent nostro stylo conscripta. c. 70: Quisquis vero huius rei gesta cupit scire, singula in epitome temporum légat, quam dudum coUegimus , in quâ cuncta reperiet enodata; ubi et praelia Maurorum adversus Cultum dimicantium cuncta reperiet scripta, et Hispaniae bella eo tempore iraminentia releget annotata. c. 78 : Reliqua vero gesta eorum , nonne haec scripta sunt in libro verborum dierum saeculi, quem Chronicis praeteritis ad singula addere procuravimus. Je crois donc qu'une feuille d'une de ces chroniques , aujourd'hui perdues, a été insérée par hasard dans la chronique qui nous occupe, et que le chapitre 40 doit être placé immédiatement après les mots : cervice tenuis eiicitur pompisando. Quoique je n'aie pas osé proposer des corrections sur le commencement de ce 40® chapitre , il me paraît certain que l'explication du terme anûr-al-monmimn n'est pas d'Isidore. Vivant

It au milieu des Arabes, cet écrivain devait connaître trop bien la langue de ce peuple pour expliquer d'une manière aussi ridicule un terme qu'il entendait chaque jour, Chap. 42. Abdallaziz consilio Ajub occiditur; atque eo Hispaniam renitente. Lisez retinente; l'aut-eur veut dire qu'Aiyoub resta gouverneur de l'Espagne. Chap, 56. Huius tempore Oddifa , vir levitate plenuSy auctoritate a Duce Africano accepta (qui sorte Hispaniae potestatem semper a monitu Principis sibi gaudet fore collatam) , per sex raenses absque ullâ gravitate retemptans, præ paucitate regni nihil dignum advermmque ingeminaL II faut lire ici sortem au lieu de sorte , et rayer le mot potestatem. Potestas est la glose de sors ; l'auteur veut dire que le gouverneur de l'Afrique avait reçu du calife le droit de nommer le gouverneur de l'Espagne. Quant aux derniers mots de la phrase, il résulte du contexte que l'auteur veut dire: «Oddifa ne fit rien qui mérite d'être remarqué;» mais le copiste n'a pas su déchiffrer son vieux manuscrit; au lieu de nihil dignum adversumque ingeminat, paroles qui ne donnent aucun sens , il faut lire : nihil dignum animadversione germinat. Pline emploie aussi germinare comme verbe actif. Chap. S 7. Florez donne ici: Inter quos Zat Saracenum génère , plenum facundiâ , clarum etc. ; mais la rime et la phraséologie d'Isidore exigent qu'on ponctue ainsi: Inter quos Zat Saracenuni,

12 génère plénum , facundi  clarum, atque diversarum rerum opulentissimum dominum , p en  extortum , vel flagris inlusum, atque colaphis caesum, gladio verberat. Isidore emploie souvent g n re plenus dans le sens de: issu d'une noble race; comparez c. 63: vir g n re plenus et armis militaribus expertus; c. 75: a cunctis ut vir belliger et g n re plenus praeficitur. Plus loin, Florez donne: Sed ubi sedem Cordubensem Mammet adiit, turbidus Abderraman; mais il faut ponctuer de cette manière: Sed ubi sedem Cordubensem Mammet adiit turbidus , Abderraman cum necdum fuisset repertus , statim Alhaytam a Mammet rigide extat comprehensus. Dans ce même chapitre on lit: Denique dum quid de eo fieret a regalibus sedibus^ régis expectaretur , Stylus multis sermocinationibus involvitur, et divers s iudiciis impetitur. Il faut biffer sedibus régis; c'est une glose de regalibus ; et au lieu de impetikir , il faut lire impeditur, Chap. 58. Il est question ici de la révolte du chef berber Monousa, qu'Isidore appelle Munuz (car c'est

15 ainsi qu'il faut lire avec presque tous les manuscrits , et non pas Munniz , comme donne Florez) , et le texte dit : Nempe ubi in Cerritanensi oppido reperitur vallatus , obsidione oppressus et aliquandiu infra muratus, iudicio Dei statim in fugam prosiliens cedit exauctoratus ; et quia \ sanguine Cliristianorum , quem ibidem innocentem fuderat , nimium erat crapulatus , et Anabadi , illustris Episcopi et decore iuventutis proceritatem , quam igne cremaverat, valde exhaustus, atque adeo ob hoc iam satis damnatus , Civitatis poenitudine olim abundantia aquarum affluentis siti praeventus, dura quo aufugeret non reperit moriturus, statim, exercitu insequente, in diversis anfractibus manet elapsus. Les gloses ont rendu ce passage tout à fait inintelligible. Au lieu de donner ces paroles vides de sens: et Anabadi , illustris Episcopi et decore iuventutis proceritatem , quam igne cremaverat , Florez aurait mieux fait de suivre l'édition de Berganza, où on lit: et decoræ proceritatis , quem igne cremaverat. Le mot iuventutis est une glose inexacte de decoræ proceritatis, expression qu'Isidore a empruntée à Tacite {Ann., XII, 44). Ensuite il faut lire : civitatis , plenitudine * olim 1) Cette conjecture est confirmée par le man. de T Arsenal. Au reste , ce manuscrit , que j'ai collationné , est fort mauvais.

14 [^]iqtmrūm affliēntis , en rayant le mot abundantia , qui est une glose de plenitudo. L'expression plenitudo (= copia [^] abundantia) aquarum était fort usitée au moyen âge. Entre autres exemples, du Gange donne celui-ci : « Pons de Brazolo destructus fuit per plenitudinem aquarum; et inundationes diluvii ita venerunt magnae et maximae quod dictum pontera destruxerunt. » Au reste , Isidore , embarrassé par ses rimes , dit ici en deux phrases ce qu'il aurait dû dire en une seule. Il veut dire que le chef berber, assiégé dans une ville de la Cerdagne , fut forcé , faute d'eau , de la quitter ; et comme auparavant elle était abondamment pourvue d'eau, le pieux chroniqueur voit dans cette circonstance un châtiment que Dieu infligea à Monousa, parce que ce chef avait répandu le sang de beaucoup de chrétiens et qu'il avait fait brûler l'évêque Ânabade. Un peu plus loin , Florez aurait dû lire , avec les manuscrits, insequitat, à cause de la rime, et non pas insequitîr, comme il donne d'après l'édition de Berganza. Chap. 61. Cui et mox successor venit nomine Aucupa, qui (= cuius) dum potestate excelsa genealogiam et legis suae custodiam cuncta tremere Hispania etc. Lisez: potestatem, excelsam genealogiam etc. Souvent les copistes n'ont pas fait attention à la petite barre au dessus des lettres, destinée à indiquer le w.

15 Plus loin, dans le même chapitre: Deinde ad Caesaraugustanam civitatem progrediens, sese cum infinitâ classe * apte recepat. Sed ubi rebellionem Maurorum per epistolâ ab Âfricâ missas subito lectitat, sine morâ, quanta potuit velocitate, Cordubam repedit, transductivis promontoriis sese recepat. Au lieu de transductivis, Florez aurait dû lire trans^{di}ctis (ou plutôt transductisque) , comme on trouve dans l'édition de Sandoval. Ici et ailleurs (c. 34) l'expression transductis promontoriis signifie: après avoir passé la Sierra Morena. Plus loin , il faut substituer mali machinatores à maie machinatores, arures, comme porte un manuscrit (X,j^{p5}\Jh, à augures, et Trinacrios à Tinacrios, L'ouvrage d'Isidore fourmille donc de fautes de co« piste. Il me semblait nécessaire d'appeler l'attention sur cette circonstance, parce que plus tard j'aurai à présenter des corrections et des remarques qui pourraient étonner le lecteur , s'il ne s'était pas fait auparavant une juste idée de l'état du texte. 1) Comme je crois me rappeler d'*avoir lu chez des historiens modernes qu'hocha se rendit avec une flotte U Saragosse je ferai observer que le mot clasis ne signifie pas ici flotte , mais année. Comparez c 68 : tune Abulcatar cum classe palatii (avec sa garde) præcepit insequitur.

16 IL CHRONIQUES LATINES DU NORD DE l'ESPAGNE.

Après l'invasion des Arabes, les faibles débris de la civilisation romaine disparurent de plus en plus dans les Asturies et dans la Galice. Obligés de combattre sans cesse pour le maintien de leur indépendance, les habitants de ces deux provinces ne songèrent plus à la culture de l'esprit, et la barbarie les envahit à un tel point que, pendant cent soixante-dix ans, il n'y eut personne parmi eux qui écrivît l'histoire de sa patrie. C'est ce qui résulte du témoignage formel de Sébastien de Salamanque, qui composa sa chronique sous le règne d'Alphonse III (866 — 910). Ne connaissant pas la chronique d'Isidore de Bêja, qu'aucun Espagnol du Nord ne semble avoir connue avant Rodrigue de Tolède, écrivain du XII^e siècle, Sébastien se plaint, dans son introduction, de l'incurie et de la paresse de ses compatriotes, lesquels, dit-il, n'ont rien écrit sur l'histoire d'Espagne depuis le temps où Isidore de Séville (qui mourut en 636) composa sa chronique, et il avoue que ce qu'il va rapporter dans son ouvrage, il ne le sait que par la tradition. Dans le cours de presque deux siècles, cette tradition, en passant de bouche en bouche, avait subi des

17 altérations considérables , d'autant plus que les prêtres et les moines n'étaient que trop enclins à fausser l'histoire dans l'intérêt de leurs idées , de leurs croyances , de leurs dogmes religieux. La manière dont , au temps de Sébastien , on parlait de Witiza , l'avantdernier roi visigoth , en est une preuve frappante. D'après Sébastien, Witiza croupissait dans la débauche «comme un animal dépourvu de raison»; non content d'avoir épousé plusieurs femmes à la fois, il entretenait en outre une foule de concubines; redoutant les censures ecclésiastiques, il plaça les canons de l'église sous de bonnes serrures, défendit aux évêques de s'assembler en concile, et rendit le mariage obligatoire pour tous les membres du clergé. Les écrivains postérieurs, tels que le moine de Silos , Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède , ont fait des amplifications sur ce thème. Leur Witiza est un monstre plus horrible encore , et ses nobles sont comme lui plongés dans la débauche et souillés de tous les vices. Ces accusations , ces anathèmes , qui , en passant de main en main , grossissent comme une boule de neige détachée du sommet de la montagne , forment un singulier contraste avec le témoignage d'un auteur presque contemporain, celui d'Isidore de Béja. Selon lui , Witiza était un roi très-clément , qui donna des preuves éclatantes de son amour de la justice et de la religion en convoquant des conciles à différentes reprises , en restituant leurs biens et leurs charges 2

18 à ceux qui les avaient perdus sous le règne de son père, en rappelant de l'exil ceux que son père y avait envoyés, en rendant la liberté à ceux qui gémissaient dans les prisons pour des raisons politiques, de sorte que toute l'Espagne s'estimait heureuse d'avoir un si bon roi ^ Le seul reproche qu'Isidore adresse à Witiza, c'est qu'il était trop sévère pour les ecclésiastiques qui négligeaient leurs devoirs. Un chroniqueur arabe, qui a puisé à d'anciennes sources latines aujourd'hui perdues, dit de même que Witiza était le plus juste et le plus pieux de tous les rois de la chrétienté *. Quelle différence entre cet excellent Witiza, celui de l'histoire, et l'impie, le monstre, des chroniqueurs asturiens ! Mais cette différence s'explique aisément. Il ne faut pas s'imaginer que les accusations accumulées par Sébastien et par sa séquelle sur la tête de l'avant-dernier roi visigoth proviennent d'un parti hostile à ce monarque: elles découlent d'une tout autre source. Après la conquête arabe, une foule de chrétiens embrassèrent la religion des vainqueurs, en partie parce que l'intérêt les y poussait, mais en partie aussi parce qu'ils étaient convaincus que l'islamisme était la religion véritable: ramenant leur philosophie à la théorie du duel judi 1) Les expressions d'Isidore sont encore plus fortes; ^atque omnis Hispania gaudio nimio fréta alacriter lætatur, '/' dit-il. 2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 4.

19 ciaire , ils croyaient que le parti le plus fort est tou* jours le plus juste. « Si le catholicisme était la vraie religion , disaient-ils aux prêtres , pourquoi Dieu aurait-il livré alors notre pays , qui pourtant était chrétien , aux sectateurs d'un faux prophète ? Vous nous dites que Dieu a pris le calthohcisme sous sa protection spéciale; vous nous racontez une foule de miracles opérés en faveur de celte religion au temps des persécutions ariennes : pourquoi ces miracles ne se sont-ils donc pas renouvelés alors qu'ils auraient pu sauver notre patrie?» Dans les premiers temps, ces objections embarrassaient les prêtres eux-mêmes , qui ne comprenaient pas non plus pourquoi les fidèles avaient été vaincus et subjugués par les mécréants; mais plus tard, lorsqu'on ne savait plus au juste quelle avait été la situation de rEsjmgne immédiatement avant la conquête , ils s'expliquèrent tout en supposant que les derniers rois goths , de même que leurs évoques et leurs nobles , avaient été de grands pécheurs , et que les infortunes qui les avaient frappés avaient été une juste punition de Dieu. Considérer le malheur t;omme un châtiment de l'Eternel , r/avait été la philosophie de toute l'antiquité et du judaïsme en particulier; les Proverbes de Salomon proclament sous les images les plus variées le bonheur des hommes vertueux et le malheur des méchants; frappé par toutes les infortunes^ Job a beau protester de son innocence et de sa vertu, ses amis n'en persistent pas moins à le croire 2«

20 criminel. Le moyen âge envisageait le malheur sous le même point de vue, et les progrès des Sarrasins surtout étaient à ses yeux un signe de la colère du Tout-Puissant. « Si les Sarrasins triomphent, c'est que Dieu veut nous punir à cause de nos péchés , » disait-on en Italie * , et en Espagne on raisonnait de la même façon. Déjà dans l'année 812, Alphonse II disait dans une charte dictée par les prêtres : « Les Goths vous avaient tellement offensé par leur orgueil, Seigneur, qu'ils méritaient de périr sous le glaive des Arabes 2. » En 924 , Sancho de Navarre , dans la charte de fondation du cloître d'Albelda , s'exprime en ces termes : « Autrefois l'Espagne était au pouvoir des chrétiens ; les châteaux , les villes et les campagnes étaient remplis d'églises, et la religion chrétienne régnait partout; mais nos ancêtres péchaient sans relâche, ils transgressaient journellement les commandements du Seigneur. Alors, pour les punir comme ils l'avaient mérité et pour les forcer à se convertir, le plus juste des juges les a livrés à un peuple barbare 3, » — « Ce fut , dit à son tour Sébastien de Salamanque , ce fut parce que les rois et les prêtres avaient abandonné la loi de Dieu, que toute l'armée 1) Voyez Liudprand, Antapodosis , Lib. II, cap. 46. Ce chapitre est intitulé : " Quod Domini hoc factum sit voluntate ob nostram correctionem. i » 2) Esp, sagr. , t. XXXVII , p. 312. 3) Esp, sagr. , t. XXXm , p. 466.

21 des Gotlis périt sous le glaive des Sarrasins. » — «Dieu, dit le moine de Silos, a puni nos ancêtres dans cette vie , afin de ne pas avoir besoin de les punir dans l'autre. » Et voilà comment il s'est fait que , sous la plume des pieux chroniqueurs du Nord, Witiza et ses contemporains sont devenus des monstres d'impiété. Plus tard le clergé, toujours dominé par ses idées préconçues, a maltraité de la même manière et pour la même raison Bermude II et ses contemporains. D'après le moine de Silos, le plus ancien parmi les chroniqueurs qui parlent de lui, Bermude était un roi sage, clément et juste, «qui s'étudiait à réprouver le mal et à suivre le bien. » Mais comme capitaine , il était malheureux , et pendant qu'il occupait le trône de Léon, le terrible Almanzor portait au catholicisme espagnol les coups les plus rudes qu'il eût reçus depuis l'invasion arabe. Rien n'échappait au glaive des Sarrasins; partout on voyait des villes en ruines, des églises et des couvents en cendres; même le sanctuaire de la Péninsule , le temple de saint Jacques , fut détruit de fond en comble. Alors revenait la question : « Pourquoi le Christ a-t-il été vaincu par Mahomet ? » Et les prêtres répondaient comme à l'ordinaire : « C'est une punition pour nos péchés , — peccatis exigentibus * , propter peccata 1) Expression de Bormude lui-même, dans une charte de 985 {Esp. saijr.f t. XIV, appendice 10).

22 popali Ghristiani ^ ; — Almanzor a été le fléau de fa colère céleste *». Cependant il fallait expliquer où étaient les crimes qui avaient appelé un si terrible châtement ; il fallait démontrer qu'à cette époque l'immoralité avait été plus grande qu'en tout autre temps. Les écrivains du XIP siècle se chargèrent de ce soin. L'auteur de VHisloria Composlellana , bien qu'il fût lui-même homme d'église , sacrifia sans scrupule les évêques qui , au X® siècle , avaient gouverné l'église de Compostelle ; il les présenta presque tous comme des débauchés, des pécheurs endurcis, des monstres *. Pelage d'Oviédo se chargea de Bermude. «Indiscretus et tyrannus per omnia fuit , » voilà de quelle manière il commence ; puis , quand il a déroulé un long registre de ses forfaits , il arrive à cette conclusion : «Ce fut à cause des péchés de Bermude et de soi| peuple, qu' Almanzor» etc. C'est ainsi qu'on tâchait de justifier la Providence et de l'absoudre du reproche d'avoir laissé terrasser le Christ par Mahomet. La tradition orale s'était donc gravement altérée au temps de Sébastien, et comme cet auteur n'a puisé qu'à cette source, tous les renseignements qu'il

1) Mon. Sil., c 68. 2) Cni (Almanzor) divina ultio licentiam tantam dédit cœt. Mon. Sn., c. 71. 3) Florez a victorieusement réfuté ces calomnies dans le XIXe volume de VEspana sagrada , mais il n^a pas pénétré le motif qui les a dictées.

25 donne sur l'époque de la couquêie doivent inspirer une légitime défiance. III. TRADITIONS ARABES. Dans une chronique arabe qui porte le titre de Ahâdilh al'imâma wa-'s-siyâsa (Récits relatifs au pouvoir spirituel et temporel) et qui contient une histoire des califes depuis la mort de Mahomet jusqu'à celle de Ilâroun ar-Rachîd, on trouve un récit détaillé des conquêtes de Mousâ en Afrique et en Espagne. M. de Gayangos, qui a traduit ce récit, l'a considéré comme une source ancienne et authentique, et depuis lors cette opinion n'a pas été contestée; au contraire, M. Weil et M. Amari ont fait usage de ce document, le premier dans son Histoire des califes, le second dans son Histoire des musulmans de Sicile. Nous allons examiner s'il mérite réellement la confiance qu'on lui a accordée. La première question qui se présente est naturellement celle-ci : à quelle époque le livre a-t-il été composé ? On pourrait croire que le manuscrit «ju'en possède M.

24 Cotaiba, célèbre historien du IX^e siècle (828 — 889); mais le savant professeur de Madrid a observé qu'IbnCotaiba ne pouvait pas en être l'auteur, et voici les raisons dont il a appuyé son opinion: 1° Plusieurs écrivains arabes ont parlé fort au long de la vie et des écrits d'Ibn-Cotaiba , mais aucun d'entre eux ne lui attribue un ouvrage intitulé Ahâdîth al-imâma. 2° L'auteur du livre dit à différentes reprises que les renseignements qu'il donne lui ont été communiqués par des amis ou par des parents de personnes qui avaient assisté à la conquête de l'Espagne, Or Ibnr Cotaiba , qui ne vint au monde que cent dix-sept ans après cette conquête , ne peut pas avoir consulté des personnes qui vivaient dans ce temps-là. 3° Le style diffère de celui d'Ibn-Cotaiba. 4° Les noms des précepteurs d'Ibn-Cotaiba ne se trouvent mentionnés nulle part. 5° Ibn-Cotaiba , natif de Bagdad , a séjourné presque toute sa vie dans cette ville, au lieu que l'auteur du Ahâdîth al-imârna semble avoir habité Damas. Ces raisons me semblent parfaitement concluantes , et je m'étonne que M. Amari *, d'ordinaire si judicieux , ait cru qu'il suffisait , pour les réfuter , de leur opposer le témoignage d'Ibn-Chebât, qui attribue aussi le Ahâdîth al-imâma à Ibn-Cotaiba. Ibn-Chebât, qui , d'après M. Amari lui-même ^ , n'écrivit que dans 1) Storia dei Musulmani di Sicilia, t. II, p. xl. 2) Ibid., p. XLV.

2U la seconde moitié du XII^e siècle , est trop récent pour* que son témoignage puisse être d'un grand poids dans une question de ce genre. Il manquait d'ailleurs de critique. Le nom d'Ibn-Cotaiba se trouvait, je n'en doute pas, sur le titre du manuscrit dont il se servait , de même qu'il se trouve sur le titre de celui que possède M. de Gayangos; mais Ibn-Chebât aurait dû accorder une confiance moins aveugle à ce titre , et faire attention à l'époque où vivaient les personnes dont l'auteur invoque le témoignage. 11 aurait remarqué alors que la femme espagnole qui a fourni à l'auteur des renseignements circonstanciés sur le siège de la ville où elle résidait avec sa famille au temps de la conquête ^ , n'a guère pu avoir connu Ibn-Cotaiba. Supposons qu'elle n'ait eu que dix ans à l'époque de ce siège , c'est-à-dire vers l'année 714 ; supposons encore que dès sa dixième année , en 838 , Ibn-Cotaiba ait recueilli des renseignements sur la conquête de l'Espagne : alors cette femme aurait atteint l'âge de cent trente-quatre ans , ce qui , sans être impossible, n'est pas fort vraisemblable. Enfin, si Ibn-Chebât avait été autre chose qu'un de ces compilateurs sans discernement, qui fourmillaient dans la littérature arabe au temps de la décadence, et qui, en pillant une trentaine de volumes, en composaient sans peine un trente et unième , il aurait remarqué que 1; Voyez la traduction de M. de Gayangos, t. I, p. lxxvu.

26 Fauteur du Ahâdîih dit: « Ibn-abi-Lailâ m'a raconté ceci 1 » , et que cet Ibn-Abî-Lailâ , cadi de Coufa , était mort en 765 , soixante-trois ans avant la naissance d'Ibn-Cotaiba. Nous nous rangerons donc provisoirement à Popînion de M. de Gayangos, d'après laquelle le livre a été écrit peu de temps après la mort de Hâroun arRachîd , arrivée en 809. Mais , de ce qu'un livre est ancien, il ne s'ensuit pas encore qu'il soit digne de confiance, et, il faut bien le dire, l'ouvrage contient, à mon sens du moins , un assez grand nombre de récits qui font naître des doutes sur la véracité de son auteur. Quand on y lit qu'un corps de cinq cents cavaliers musulmans , après avoir battu une grande armée berbère, fit dix mille prisonniers 2, et qu'une autre fois six mille musulmans tuèrent des milliers d'ennemis et ne firent pas moins de cent mille prisonniers 3 , alors on ne peut se défendre de la crainte que l'auteur n'ait exagéré , dans l'intérêt de la gloire nationale, la bravoure et les succès des musulmans. 1) Dans le man. de M. de Gayangos, ce personnage, qui portait le nom relatif d'Ançârî, est appelé Todjîbî. Au lieu de ce mot, on lit Hasanî dans les extraits du Ahâdîth que donne Ibn-Chebât et que M. Amari a bien voulu copier pour moi sur le man. de M. Bousseaa, Comme les deux textes diffèrent ici et que les auteurs, quand ils citent ce cadi de Coufa , le nomment d'ordinaire Ibn-abî-Lailâ tout court, je crois que le nom relatif n'est autre chose qu'une addition des copistes. 2) Traduction de M. de Gayangos , t. I , p. Lvn , Lvm. 3) Ibid., p. LXi.

27 Tout cela, cependant, n'est rien encore en comparaison de ce que fit Târic, qui, s'il faut en croire notre auteur, n'avait que dix-sept cents hommes lorsqu'il battit l'armée de Roderic, forte de quatre-vingt dix mille cavaliers. Nous savons, il est vrai, que Roderic fut trahi par une partie de son armée, circonstance qui rend la victoire de Târic moins merveilleuse, quelque minime qu'ait été le nombre de ses soldats ; mais c'est par d'autres auteurs que nous savons cela ; celui du Ahâdlth n'en dit rien ; chez lui, la victoire de Târic est réellement un miracle. Il y a encore d'autres prodiges dans son récit, et de bien plus surprenants. Ainsi il raconte fort au long et avec une gravité assez amusante, comment, à la prière de Mousâ, les murailles d'une forteresse ennemie s'écroulèrent d'elles-mêmes, tout comme les murailles de Jéricho au bruit des trompettes de Josué * ; et dans le chapitre intitulé : « Des choses merveilleuses que Mousâ vit dans l'Ouest » — chapitre que M. de Gayangos a cru devoir supprimer dans sa traduction — il débite les contes les plus extravagants, comme on 1) à h\^ 'i/^ *UjJt J^ J^t^ iuju. i^^y) ^j j^ J-^^ j-A-^3 Lr-*^i>-^ o^ (^ ^s^ -T*^ ^y^^ a^^3 UJj* ^^t qaû^I ^î>Li vi;A/0vX4it^ y^USl J-#^^ (j^UU (jmUJI J^^%X3. Ibn-Habîb raconte ce miracle de la même façon*

28 pourra s'en convaincre dans la suite, car je serai obligé de rapporter quelques-uns de ces contes , quand j'aurai à parler d'un autre livre où ils se trouvent également. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, montrent suffisamment, je crois, qu'il faut soumettre les récits du Ahâdlth al-imâma à un contrôle sévère. Mais je me sens forcé d'aller beaucoup plus loin: je crois devoir révoquer en doute , non-seulement la véracité de l'auteur, mais encore son ancienneté. Son livre, inconnu aux auteurs arabes antérieu's au XII^e siècle qui se sont occupés d'histoire et de bibliographie, n'a nullement le caractère d'un ouvrage ancien. Au lieu de la sobriété , de la nerveuse concision , de la brièveté parfois un peu sèche par lesquelles se distinguent les livres historiques du IX^e siècle , on remarque dans celui-ci une puérile et ennuyeuse prolixité. Mais ce qui tranche la question, c'est que ce soi-disant historien du IX^e siècle emploie des mots qui n'appartiennent pas à l'ancienne langue, et qu'il nomme des villes qui n'existaient pas au temps de Hâroun ar-Rachîd, Pour désigner un sac de blé, il se sert du mot tellîs * , qui a encore aujourd'hui ce sens en Algérie et

29 en Egypte, mais que l'ancienne langue n'avait pas et qu'elle ne pouvait pas avoir, car ce terme est une altération du mot espagnol *terliz* notre treillis K. Quant aux villes bâties après le IX^e siècle, notre auteur parle de la conquête de Maroc par Mousâ \ Cette ville ayant été fondée en 1062, par Yousouf ibn-Téchoufin », sultan des Almoravides, Mousâ ne peut pas l'avoir conquise au commencement du VIII^e siècle, et un auteur du IX^e ne peut pas l'avoir connue. M. de Gayangos suppose, il est vrai, que Maroc existait déjà du temps de Mousâ ; mais une supposition n'est pas une preuve, et je ne crains pas d'être démenti quand j'avance qu'aucun écrivain antérieur à l'année 1062 ne parle de Maroc. L'ouvrage a donc été composé après l'année 1062, et avant l'époque, encore un peu incertaine, où écrivit Ibn-Cliebât. Nous tâcherons maintenant de lui assigner sa véritable place dans la littérature arabe. On sait que les conquêtes des musulmans sous le règne des premiers califes ont été racontées dans plusieurs ouvrages qui, sans être des romans historiques dans le sens que nous attachons à ce mot, contiennent cependant des fictions mêlées à des traditions 1) Voyez mon Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes, p. 369. 2) Voyez la traduction de M. de Gayangos, t. I, p. Lxin, lxiv. 3) C'est ainsi qu'on prononçait en Espagne ce nom berber, témoin la chronique d'Alphonse VIT où on lit constamment Texujin,

30 anciennes. Ces livres, qui portent en tête le nom de Wâkidî, célèbre historien du VIII^e siècle, sont d'une date bien plus récente. Le savant Hamaker, qui en avait fait l'objet de sérieuses études, les croyait composés à l'époque des croisades; selon lui, les Pseudo-Wâkidîs voulaient stimuler l'enthousiasme religieux des musulmans, et pour atteindre ce but, ils exagéraient les exploits des fondateurs de l'islamisme, inventaient des miracles que Dieu aurait accomplis en faveur de son peuple, et mettaient leurs productions plus ou moins fabuleuses à couvert des soupçons en les attribuant à un historien ancien et respecté, qui avait écrit sur le même sujet, mais dont les ouvrages étaient devenus excessivement rares *. Le *Ahâdîth al-imâma* me semble composé avec la même intention et vers la même époque. Proche parent des Pseudo-Wâkidîs, notre romancier se donne, comme eux. Pair d'être fort ancien ; comme eux, il mêle des traditions anciennes à des fictions; comme eux, il cite pour garants des traditionnistes qui, selon toute apparence, n'ont jamais existé que dans son imagination 2; comme eux il exagère la bravoure des musulmans; comme eux, enfin, il se plaît à raconter les

1) L'opinion de Hamaker, que je connais par feu M. Weijers, me paraît préférable à celle qu'a développée M. Lees, dans la préface qu'il a mise à la tête de son édition du *Fotouh-as- Châm*, écrit par un Pseudo- Wâkidî. 2) Ibn-Chebât, du moins, a vainement cherché leurs noms ailleurs. I

31 r miracles opérés par l'Eternel en faveur de ses élus. Il ne se distingue de ses confrères qu'en un seul point : au lieu de se présenter sous le nom de Wâkidî , il se présente sous celui d'Ibn-Cotaiba. Dans la circonstance que son manuscrit porte le nom de cet auteur, M. de Gayangos n'a vu qu'une erreur plus ou moins volontaire du copiste , et comme il est vrai que les copistes orientaux spéculent souvent sur l'ignorance des bibliophiles en attribuant des livres médiocres ou peu connus à des écrivains renommés, on pourrait admettre cette opinion, si l'ouvrage n'était attribué à Ibn-Cotaiba que dans ce manuscrit-là. Mais il n'en est pas ainsi. Dans le manuscrit qui, de la bibliothèque de M. Sprenger, a passé dans celle de Berlin, le livre est aussi attribué à Ibn-Cotaiba, et l'abrégé qu'en possède la bibliothèque de Lund , commence également par ces mots : « Abou-Mohammed Abdallah ibnMoslim ibn-Cotaiba dit: Nous commencerons ce livre composé par nous * » etc. En outre nous avons le témoignage d'Ibn-Chebât. Cet écrivain était si bien convaincu qu'Ibn-Cotaiba est l'auteur du Ahâdiih , qu'ayant inséré un vers de Motanabbî dans sa copie du texte de ce livre , il dit dans une note : « Ce vers ne se trouve pas dans le Kitâb al-imâma wa-*S'Siyâsa, et il ne pouvait s'y trouver, car Ibn-Cotaiba est plus ancien que Motanabbi. C'est moi qui l'ai ajouté , parce 1) Voyez Tornberg, Codices Orient. Bibl, LundensiSf p. 12.

52 qu'il me semblait convenir à la situation. » Je me tiens donc persuadé qu'à l'instar des Pseudo-Wâkidîs , le romancier a mis lui-même le nom d'Ibn-Cotaiba à la tête de son livre. Malheureusement pour lui, et heureusement pour nous , il a été très-maladroit , comme les Orientaux qui se permettent des fraudes de cette nature le sont ordinairement. D'une part il a manqué le but en le dépassant : à force de vouloir paraître ancien, il s'est fait plus ancien que l'auteur pour lequel il voulait passer; de l'autre, il s'est trahi par son style et par le nom de Maroc qui lui est échappé. Quant aux traditions anciennes, quoique nullement authentiques, que donne le Pseudo-Ibn-Cotaiba , elles sont empruntées presque toutes à un ouvrage arabeespagnol du IX* siècle, au Tarîkh Ibn-Habîb. Ce livre, dont la Bibliothèque d'Oxford possède un manuscrit * et qui roule sur plusieurs sujets à la fois j — sur l'histoire biblique , sur celle de Mahomet et des premiers califes, sur celle d'Espagne, sur des questions théologiques etc. — n'a pas été composé par Ibn-Habîb lui-même, comme semble l'indiquer le titre et comme l'ont cru les savants européens qui en ont parlé. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur la liste des émirs de l'Espagne, qui se trouve dans le chapitre relatif à l'histoire de ce pays. 1) M. Wright a eu rojbligeanco de copier pour moi quelques chapitres de ce livre.

53 Cette liste va jusqu'à l'année 275 de l'Hégire (888 de notre ère), la première du règne d'Abdallah, tandis qu'Ibn-Habîb était mort trente-cinq années auparavant ^ en 238 de l'Hégire, 853 de J. G. L'ouvrage, à en juger par les prédictions lamentables qu'il contient, me semble même avoir été écrit quelque temps après l'année 888, vers 891 je suppose, lorsqu'Ibn-Hafçoun, le chef des renégats et des chrétiens du Midi, menaçait d'enlever Cordoue elle-même au sultan Abdallah et que le terme fatal de la domination arabe semblait arrivé. Le rédacteur paraît avoir porté le nom d'Ibn-abî-r-ricâ (cliJI ^t ^\), car après une prédiction sur la ruine prochaine de Cordoue, où il est dit que pendant cette catastrophe l'endroit le plus sûr sera la colline d'AbouAbda, « près de l'endroit où se trouvait autrefois l'église, » on rencontre cette phrase : « Ibn-abî-r-ricâ dit ceci : Un savant m'a raconté que l'endroit où se trouvait autrefois l'église, est situé dans le voisinage de la maison d'Açbagh ibn-Khalil * ; — et j'ai aussi entendu dire à Abjdalmelic ibn-Habib: Quand la maison des Omayyades aura cessé de régner » etc. Disciple d'IbnHabîb, Ibn-abî-r-ricâ a mis par écrit l'enseignement oral de son maître, en y ajoutant quelques choses, mais en petit nombre, tirées de son propre fonds. Jus1) Cet Açbagh ibn-Khalil était un traditionnel sar le quel on trouve un article dans Homaïd! (man. d'Oxford, fol. 74 v.) et qui mourut en 273 de TH^re. 3

34 qu'à un certain point, Ibn-Habîb est donc l'auteur de ce Tarîkh, et l'on pourrait espérer d'y trouver des traditions authentiques sur la conquête. Les apparences sont en sa faveur : il est très-ancien , il a été dicté par un théologien qui avait acquis une grande réputation, non-seulement dans l'Espagne, sa patrie, mais aussi en Afrique et en Asie. Toutefois ces apparences sont trompeuses. Voici, par exemple, de quelle manière Ibn-Habîb raconte l'invasion de Târic: Mousâ , qui est un grand astrologue , a lu dans les étoiles que l'Espagne sera conquise. Mais par qui le sera-t-elle ? Quel général, quelles troupes , faut-il y envoyer ? C'est ce qu'il ignore ; il sait seulement qu'il existe un vieillard qui pourrait le dire , et que ce vieillard se trouve sur un bâtiment des Roum , lequel jettera l'ancre sur la côte d'Afrique. Il ordonne donc à Târic de s'emparer de tous les navires qui iront au mouillage. Târic trouve enfin le mystérieux vieillard et lui dit: «Vous qui connaissez l'avenir,, savez-vous par qui l'Espagne sera conquise? — Par vous , répond le vieillard , et par un peuple qu'on nomme les Berbers et qui professe la même religion que vous.» Informé de cette réponse, Mousâ donne à Târic les ordres singuliers que voici : « Embarquezvous près d'un rocher que vous trouverez sur la côte; tâchez de découvrir parmi les vôtres quelqu'un qui connaisse les noms syriens des mois, et quand ce sera le vingt et unième d'Aiyâr, vous mettrez à la

55 voile. Vous arriverez alors à une colline brune. A l'est de cette colline vous trouverez une fondrière et une figure qui représente un taureau. Vous briserez cette figure ; puis vous chercherez un homme de haute taille , au teint basané , aux yeux louches , aux mains desséchées , et vous lui donnerez le commandement de votre avant-garde. — J'exécuterai tous vos ordres, lui répond Târic; mais il serait inutile de chercher la personne dont vous avez fait la description; cette personne , c'est moi. * » Débarqués en Espagne , les dix-sept cents soldats de Târic mettent en déroute les soixante-dix mille cavaliers de Roderic. Plus loin Ibn-Habîb raconte ceci: « Après avoir conquis Tanger , Algéziras et. d'autres villes, Mousâ fit une expédition dans le pays de Tamîd, sur les côtes de l'Atlantique. Il arriva à un pont sur lequel était une figure de cuivre, qui représentait un homme ayant en main un arc et des flèches. Quand les soldats s'approchèrent de cette figure, elle décocha une flèche et tua un homme; puis elle en décocha une autre et tua encore un homme. Cela fait, elle tomba. Les soldats s'avancèrent pour l'examiner ; ... ce n'était pourtant qu'une figure de cuivre» 1) Ce récit a été copié par le Fseudo-Ibn-Cotaiba ; voyez la traduction de M. de GayaDgos , t. I , p. lxx. 3*

36 Une autre fois Mousâ assiégeait une forteresse de cuivre. Il faisait jouer ses machines lorsque tout à coup les assiégés lui crièrent: «O roi, nous ne sommes pas ce que vous croyez , nous sommes des génies. Laissez-nous donc en repos!» Mousâ leur demanda ce qu'ils avaient fait de ses soldats qui avaient franchi la muraille ; ils répondirent que ces soldats étaient dans leur pouvoir, mais qu'ils allaient les remettre en liberté. C'est ce qu'ils firent en effet. Interrogés par leur général sur ce qu'ils avaient vu et sur la manière dont on les avait traités, les soldats répondirent que pendant leur captivité ils avaient été sans connaissance. «Louange à Dieu, le seigneur du monde!» s'écria alors Mousâ, et il leva le siège. Dans le cours de ses conquêtes , Mousâ arriva aussi à un endroit où il trouva des coffres de cuivre. Ignorant que Salomon avait enfermé des diables dans ces coffres , il en fit ouvrir un. Un diable en sortit. Croyant avoir affaire à Salomon, il dit à Mousâ en secouant la tête : « Salut à toi , ô Prophète de Dieu ! Tu m'as bien puni dans ce monde!» Puis, s'apercevant que son libérateur n'était pas Salomon, il se sauva au plus vite. Mousâ crut prudent de ne pas ouvrir les autres coffres. Ne croirait-on pas lire des fragments des Mille et une nuits? Et pourtant Ibn-Habîb donne tout cela pour de l'histoire! Que penser de cet étrange phénomène.^ Faut-il en conclure que , dans le cours d'un seul siè

57 cle , la population arabe de l'Espagne avait oublié ses traditions nationales pour des fables absurdes? Nullement; les contes rapportés par Ibn-Habib n'ont rien de commun avec les traditions populaires d'Espagne; ce n'est pas là, c'est en Orient, et notamment en Egypte , qu'il les a recueillis. Il nomme les personnes de qui il les tenait : ce sont des savants étrangers , parmi lesquels on remarque Abdallah ibn-Wahb (-1-813), un célèbre docteur du Caire , qui , entre autres choses , ■ lui a fourni le bizarre récit de l'invasion de iàric. Plusieurs des aventures de Mousâ dans le pays de Tamîd lui ont été racontées par un autre savant égyptien, qu'il ne nomme pas «. Ainsi, au lieu d'interroger ses compatriotes sur l'histoire de Mousâ et sur la conquête de la Péninsule , Ibn-Ilabîb a mieux aimé s'adresser aux docteurs égyptiens dont il suivait les cours. Il n'a pas été le seul qui en ait agi ainsi: presque tous les tâlibs espagnols qui venaient étudier en Orient, en faisaient de même. Méprisant leurs compatriotes, que les savants orientaux traitaient, avec un superbe mépris, d'ignorants et de rustres *, et pleins de vénération pour les professeurs qui leur expliqiljiient les traditions relatives au Prophète et les initiaient aux subtilités de la scolastique , ils pensaient que ces grands docteurs, qui savaient tant de choses. 2) Voyez Khochaui, man. d'Oxford, p. 216.

38 devaient connaître Thisloire d'Espagne bien mieux que les habitants de ce pays, lis les accablaient donc de questions sur ce sujet. Pour les professeurs la situation était embarrassante. Ils ne savaient rien , ou presque rien, sur la conquête de la Péninsule; mais ils avaient la réputation de tout savoir et ils tenaient à ne pas la perdre. Que firent-ils ? Faute de mieux , ils se mirent à régaler leurs disciples d'historiettes égyptiennes. Pour le peuple de ce pays, l'Espagne était un Eldorado, et sur la côte de l'Atlantique il avait découvert le Tamîd , un pays de génies , de châteaux enchantés, de statues automates, de diables enfermés dans des coffres par Salomon. Ces traditions fabuleuses étaient la source où les professeurs puisaient la plupart de leurs récits ; quelquefois , cependant , ils en inventaient eux-mêmes. On en trouve des exemples frappants et curieux dans l'Histoire des cadis de Cordoue , par Khochanî. Cet écrivain , comme il le raconte lui-même, avait un ami qui, pendant son voyage , avait questionné les savants étrangers sur les cadis de Cordoue antérieurement à l'époque où Abdérame I*' arriva en Espagne. Chose étrange ! ces savants pouvaient donner des renseignements précis et[^]irconstanciés sur des cadis qui étaient morts plus de deux siècles auparavant , et dont en Espagne on ignorait jusqu'au nom. Un savant de Tinnîs , en Afrique , raconta au voyageur que le gouverneur Ocba ibn-alHaddjâdj avait nommé cadi un certain Mahdi ibn

39 Moslim , qui , à l'en croire , appartenait à une famille de renégats espagnols; — circonstance bien singulière , car tous les autres cadis appartenaient à la noblesse arabe, et quand le sultan Mohammed eut nommé à cette dignité un de ses clients, c'est-à-dire un Espagnol , cette innovation excita de violents murmures parmi les Arabes ^ Qui plus est , ce savant récita d'un bout à l'autre le diplôme délivré par le gouverneur à ce cadi ; et ce diplôme est d'une longueur fort respectable : dans le manuscrit de Khochanî il n'occupe pas moins de quatre pages. Aussi, quand le savant eut cessé de parler, l'Espagnol ne put retenir une exclamation de surprise : — Votre mémoire est vraiment prodigieuse, dit-il, puisque vous savez par cœur des diplômes aussi longs et que vous avez retenu tant de vieilles histoires. — J'ai appris tout cela quand j'étais jeune , lui répondit l'autre ; c'est mon grand-père qui me l'a enseigné. Il avait alors environ le même âge que j'ai aujourd'hui. Il connaissait à merveille l'histoire de l'Occident , celle de la conquête , celle de vos Omaiyyades surtout. Parmi ses livres il y avait de beaux ouvrages d'histoire; mais le feu ayant pris à ma maison, ils sont devenus la proie des flammes ...• Je n'ignore pas qu'un je ne sais plus quel prince aghlabite ou chiite prétend avoir composé ce diplôme et 1) Voyez Khochanî , p. 282.

qu'il en a envoyé une copie à un de ses cadis ; mais je vous assure que c'est pour Mahdi ibn-Moslim qu'il a été composé. Je le sais par cœur depuis mon enfance , et je le tiens de mon aïeul , comme je vous le disais Parle-t-on encore chez vous de ce cadi? — Jamais je n'avais entendu parler de lui ; son nom même m'était inconnu. — J'ai demandé à plusieurs de vos compatriotes)» s'ils le connaissaient, et tous m'ont répondu que non. C'est étonnant que sa mémoire se soit ainsi perdue dans votre pays; probablement il sera mort sans postérité , ou bien son souvenir se sera effacé pendant vos guerres civiles. Tandis que ce savant-là récitait au voyageur un diplôme moderne qu'il faisait passer pour une charte ancienne^ d'autres lui racontaient des miracles fort édifiants. Quand il fut arrivé à al-Arich, sur les frontières de l'Egypte et de la Syrie , un vieillard lui . parla d'un cadi de Cordoue qu'il nommait Mohâdjir ibn-Naufal le Coraichite. « Quand on enterra ce cadi , dit-il, et qu'on jeta du sable sur son cercueil, on entendit ces paroles sortir de la fosse : — Je vous ai bien dit que la tombe est étroite et que la charge de cadi aboutit à une fin misérable. — Comme on croyait qu'il vivait encore, on s'empessa de déblayer le sable jeté sur la bière; mais on trouva le visage du défunt enveloppé dans le linceul ; il était bien mort. * » 1) Voyez Khochanî, man. d'Oxford, p. 211—218.

41 Si invraisemblables que fussent ces contes, les étudiants espagnols les acceptaient sans restriction et avec une confiance absolue. Ils révéraient trop leurs professeurs pour ne pas considérer comme un crime le moindre doute sur leur véracité, et les études théologiques avaient d'ailleurs étouffé en eux jusqu'à l'ombre du scepticisme. Ibn-Habib n'est pas le seul auteur ancien qui nous donne les traditions égyptiennes regardant la conquête. Un chroniqueur de ce pays, Ibn-Abd-al-hacam (+871), les a aussi recueillies dans son histoire de la conquête de l'Égypte, et celles qu'il donne sont en partie identiques avec celles que l'on trouve chez Ibn-Habib. Ainsi il raconte, lui aussi, que Târic battit la grande armée des Visigoths avec dix-sept cents hommes; «on dit bien j'ajoute-t-il, que l'armée berbère de Târic était forte de douze mille hommes, parmi lesquels on comptait seulement seize Arabes; mais cela n'est pas vrai.» La fable d'un palais «lui devait rester fermé, mais que Roderic fit ouvrir et où il trouva une espèce de tableau qui représentait des Arabes, avec cette inscription : « Quand cette porte aura été ouverte, des hommes semblables à ceux-ci envahiront ce royaume» — cette fable se trouve chez Ibn-Abd-al-hacam aussi bien que chez Ibn-Habib. La différence entre ces deux auteurs, c'est que l'un a raconté naïvement et sans réserve tout ce qu'il a entendu dire, tandis que l'autre, moins crédule mais non mieux informé,

42 a pris soin de supprimer presque toutes les traditions palpablement absurdes. Presque toutes, dîs-je, car quoique son récit ait un certain air de vraisemblance , les récits invraisemblables n'y manquent pas cepen[^] dant. Ainsi il raconte ceci (p. 3 édit. Jones): Târic, afin de frapper les Espagnols de terreur, fit couper un prisonnier en morceaux et bouillir sa chair dans une chaudière. Puis les soldats firent semblant de manger de cette chair, et alors les autres prisonniers répandirent parmi leurs compatriotes le bruit que les envahisseurs étaient des hommes qui mangeaient de la chair humaine. C'est là une légende populaire fort en vogue au moyen âge. On mettait alors cette barbarie sur le compte de je ne sais combien de guerriers et de conquérants. Ibn-Adhârî (t. I, p. 123) la raconte du prince aghlabite Ibrahim , Adémar * , de Roger le Normand, Guillaume de Tyr (IV, 23), de Boémond d'Antioche; mais tous ces guerriers avaient trop d'esprit , nous aimons du moins à le croire , pour ne pas sentir qu'une telle atrocité , loin de favoriser leurs projets, devait les faire avorter. On se soumet à des conquérants de toute espèce , mais non pas à des anthropophages. En général les récits d'Ibn-Abd-al-hacam sont vagues et ils se contredisent souvent les uns les autres. Lui et ses compatriotes savaient bien quelque chose sur 1) Apud Fertz, Monwiu Gci-m, j t. VI, p. 140.

43 cette époque^ mais le peu qu'ils en savaient , ils le savaient à demi. Ainsi le chroniqueur égyptien sait bien qu'Abdalaziz , le fils de Mousâ , a épousé une princesse chrétienne nommée Egilo ou Eylo (aJLj!), comme l'appellent les Arabes en se servant de la forme contractée ; mais pour lui cette Eylo est la fille de Roderic , tandis qu'elle était sa veuve, comme Isidore le dit formellement. Au reste, supposé même que les traditions égyptiennes méritassent plus de confiance que je ne suis porté à leur en accorder, elles seraient encore d'un médiocre intérêt. Elles ne servent nullement à éclaircir les questions vraiment importantes; elles n'expliquent pas, par exemple, quelles relations existaient ou s'établirent entre les envahisseurs et une partie de la noblesse espagnole ; au contraire , elles gardent à ce sujet un profond silence. Rien de plus naturel: la pensée qui domine dans ces récits est précisément de présenter la conquête comme quelque chose de surnaturel, comme une espèce de miracle accompli par le Tout-Puissant en faveur de son peuple, et même au cas que les docteurs égyptiens eussent connu les causes naturelles qui facilitèrent la conquête et sans lesquelles cette conquête n'aurait peut-être pas été possible, il est encore fort douteux qu'ils eussent jugé à propos de les exposer. Les traditions espagnoles n'ont rien de commun avec

44 les traditions égyptiennes. Doués d'un bon sens Traiment admirable et qu'on ne saurait trop louer, kg Arabes d'Espagne, à l'exception des théologiens, n'ait raient pas cru facilement à des automates , à des châteaux enchantés, à des génies condamnés, par d^ puissances supérieures , à gronder et à gémir dans des coffrets de métal scellés. Aussi les traditions vraiment espagnoles ne contiennent rien qui ressemble à ces extravagances. Au contraire , elles sont si simples, si plausibles, si peu enjolivées par des incidents romanesques ou merveilleux, qu'elles me semblent mériter, je ne dis pas une confiance absolue , mais un examen sérieux. Malheureusement ces bonnes traditions se trouvent mêlées aux mauvaises dans les compilations d'Ibn-Adhârî , de Maccarî et d'une foule d'autres auteurs, et ce mélange se trouve déjà chez Ilm» al-Coutîa , qui écrivit au X^e siècle. Ibn-al-Coutîa, A est aisé de s'en apercevoir , ne met pas les traditions égyptiennes sur la même ligne que les traditions nÉ^e tionales ; il s'en méfie , il ne les rapporte ordinairement qu'avec un « on dit ; » mais il les donne , et ccj assemblage de récits hétérogènes rend la tâche du critique extrêmement épineuse et délicate. Pour arriver à une certitude , sinon absolue , du moins relative , il faudrait posséder un récit espagnol pur de tout alliage* Heureusement un tel récit existe. Il se trouve dans la précieuse collection d'anciens documents qui polie

45 le litre d'Akhbâr madjmoua (Recueil d'histoires) ^ Le hasard a voulu que ce récit, le plus intéressant de tous , soit justement à peu près le seul qui n'ait pas été traduit. On en connaît bien quelques fragments , mais c'est l'ensemble qu'il importe de connaître. Nous croyons donc faire un travail utile en le traduisant. IV. RÉGIT DE L'AKHBAR MADJMOUA. «Mousâ continua sa marche pour aller attaquer les villes de la côte africaine , dans lesquelles se trouvaient des gouverneurs nommés par le roi d'Espagne , qui s'étaient emparés de ces villes et de leur territoire. La principale de ces villes était Ceuta, dont le gouverneur était un chrétien nommé Julien. Plusieurs autres villes des environs étaient sous sa dépendance. Mousâ l'attaqua ; mais ayant éprouvé que les sujets de Julien étaient plus forts et plus braves que les peuples qu'il avait attaqués jusque-là, il retourna à Tanger, et ordonna de ravager les campagnes voisines de Ceuta. Les razzias qu'il fit faire n'eurent pas l'effet qu'il s'en était promis, car des navires venant d'Espagne apportaient sans cesse des vivres et des renforts aux l) Man. de Paris , aiic. fonds n° 706. Voyez sur ce livre mon édition dTni-Adhûrî , Introduction, p. 10—12.

46 habitants de Ceuta; en outre ceux-ci > remplis d'amour pour leur patrie, combattaient avec vigueur pour défendre leurs femmes et leurs enfants. «Sur ces entrefaites le roi d'Espagne, Witiza, vint à mourir. Il laissa plusieurs enfants parmi lesquels se trouvaient Sisebert et Oppas*; mais comme les Espagnols ne voulaient pas d'eux, la discorde éclata dans le pays. On convint enfin de donner le trône à un chrétien nommé Roderic. C'était un vaillant guerrier; il n'était pas de la famille royale, mais c'était un des meilleurs généraux de l'Espagne. Il fut donc proclamé roi. «La coutume voulait que chaque noble espagnol envoyât ses fils et ses filles au palais du roi, qui résidait à Tolède, alors la capitale de l'Espagne. Les enfants des nobles y recevaient leur éducation; eux seuls avaient le droit de servir le monarque, et à son tour les jeunes gentilshommes épousaient les jeunes demoiselles, que le roi dotait. Roderic, quand il fut monté sur le trône, devint épris des charmes de la fille de Julien, et satisfit sa passion. Informé par une lettre de ce qui était arrivé, Julien entra dans une grande colère. «Je jure par la religion du Messie > 1) «Je jure par la religion du Messie. Rodrigue de Tolède, qui travaillait sur des documents arabes, les appelle Eba et Sisebut; mais comme le nom d'Eba était inconnu aux Visigoths, je crois devoir prononcer X-j! pour Oppas, à Tablatif.

47 s'écria-l-il , que je le chasserai de son trône et que je creuserai un abîme sous ses pieds!» Par conséquent il fit dire à Mousâ qu'il se soumettait à lui, l'invita à venir et lui ouvrit les portes de ses villes, après avoir conclu avec lui un traité avantageux, de sorte que lui et ses sujets n'avaient rien à craindre. Ensuite il lui parla de l'Espagne et l'engagea à la conquérir. Ceci eut lieu vers la fin de l'année 90 *. Mousâ écrivit à Walîd [le calife] pour lui donner avis de l'accroissement de son territoire et du projet de Julien. Walîd lui répondit : « Faites explorer l'Espagne par des troupes légères; mais gardez-vous d'exposer les musulmans aux périls d'une mer orageuse. * — Ce n'est pas une mer , lui répondit Mousâ ; ce n'est qu'un détroit de si peu d'étendue que d'ici l'on peut voir la côte opposée. — N'importe, lui répondit Walîd; faites explorer le pays par des troupes légères.» Mousâ envoya donc en Espagne un de ses clients^ nommé Abou-Zora Tarif, avec quatre cents hommes et cent chevaux. Ces troupes, après avoir passé le détroit dans quatre bâtiments, abordèrent à une péninsule nommée Andalos ^ , d'où les navires partaient d'ordinaire pour se rendre en Afrique et où se trouvaient les chantiers des Espagnols. Cette péninsule fut depuis appelée celle de Tarif, parce que cet officier y abor1) Cette année finissait le 8 novembre 709. 2) Je rviendi*ai sur ce passage dans un autre article.

The text on this page is estimated to be only 21.81% accurate

48 da. Quand toutes ses troupes furent débarquées , ' se mit à piller les environs d'Algéziras , emmena en esclavage des femmes si belles que ni Housâ, ni compagnons, n'avaient jamais vu leurs pareilles. Une beauté , s'empara de beaucoup d'argent , et retourna sain et sauf en Afrique. Ceci eut lieu dans le mois de Ramadhân de l'année 91 (juillet 710). Le heureux succès de cette expédition ayant éveillé chez les musulmans leur désir de se rendre très du pays, Mousâ y envoya un autre de ses chefs le général de son avant-garde, qui s'appelait Ibn-Ziyâd. Il était un Persan de Haraadân ; il a qui disent qu'il n'était pas client de Housâ , client de la tribu de Çadif. Les sept mille musulmans qui accompagnaient Tàric et qui, pour la part, étaient berbères et clients (car il n'y avait peu d'Arabes parmi eux) , passèrent successivement à bord dans les quatre navires dont nous avons vu les musulmans n'en ayant pas d'autres. Ceci a eu lieu en 92 (29 octobre 710 — 18 octobre 711). -Ainsi et à mesure que les navires lui amenaient des esclaves et des chevaux, Tàric les réunissait sur une rive escarpée de la côte. «Quand le roi, alors en guerre contre Pampe! 1) -L'usage pluriel disent

4d eut reçu avis de Texpédition de Tarif, il la jugea dangereuse et quitta le pays de Pampelune pour se diriger vers le Midi. Puis , quand Târic eut débarqué en Espagne y Roderic réunit contre lui une armée , d'environ cent mille hommes, dit-on. «Informé des préparatifs de l'ennemi, Târic écrivit à Mousâ pour lui demander des renforts et pour lui dire que, grâce à Dieu, il avait pris Algéziras et qu'il était maître des environs du lac ^ , mais qu'à présent le roi d'Espagne marchait contre lui avec une armée à laquelle il ne pourrait résister. Mousâ qui, depuis le départ de Târic, avait fait con«*struire des vaisseaux et qui maintenant en avait beaucoup, lui envoya cinq mille soldats. Les forces de Târic s'élevaient donc à douze mille hommes. Il avait déjà fait un butin fort considérable. Julien, accom**pagné de plusieurs Espagnols, se trouvait auprès de lui et lui rendait d'utiles services; il l'informait de tout ée qui venait à sa connaissance et lui indiquait les côtés faibles de l'ennemi. «Roderic, accompagné des nobles les plus considérés de son ropume, alla donc à la rencontre des musulmans; mais dans son armée se trouvaient aussi les princes de la famille de Witiza. Ayant appris que les musulmans étaient pourvus de tout ce qu'il leur fallait et qu'ils se tenaient sur leurs gardes, ces prino * ,, 0 H^x^uil. Ce lac est le Lago de la Janda. 4

44 les traditions égyptiennes. Doués d'un bon sens vraiment admirable et qu'on ne saurait trop louer, les Arabes d'Espagne, à l'exception des théologiens, n'auraient pas cru facilement à des automates, à des châteaux enchantés, à des génies condamnés, par des puissances supérieures, à gronder et à gémir dans des coffrets de métal scellés. Aussi les traditions vraiment espagnoles ne contiennent rien qui ressemble à ces extravagances. Au contraire, elles sont si simples, si plausibles, si peu enjolivées par des incidents romanesques ou merveilleux, qu'elles me semblent mériter, je ne dis pas une confiance absolue, mais un examen sérieux. Malheureusement ces bonnes traditions se trouvent mêlées aux mauvaises dans les compilations d'Ibn-Adhârî, de Maccarî et d'une foule d'autres auteurs, et ce mélange se trouve déjà chez Ibnal-Coutîa, qui écrivit au X^e siècle. Ibn-al-Coutîa, il est aisé de s'en apercevoir, ne met pas les traditions égyptiennes sur la même ligne que les traditions nationales; il s'en méfie, il ne les rapporte ordinairement qu'avec un «on dit;» mais il les donne, et cet assemblage de récits hétérogènes rend la tâche du critique extrêmement épineuse et délicate. Pour arriver à une certitude, sinon absolue, du moins relative, il faudrait posséder un récit espagnol pur de tout alliage. Heureusement un tel récit existe. Il se trouve dans la précieuse collection d'anciens documents qui porte

51 bien son cheval blanc qui s'était embourbé et dont la selle était en brocart d'or orné de rubis et d'éme*» raudes; ils trouvèrent aussi son manteau en drap d'or orné de perles et de rubis; il est certain encore que le roi s'était enfoncé dans la bourbe et qu'en tâchât d'en sortir il y laissa une de ses bottines ; mais comme on n'entendit plus parler de lui et qu'on ne le trouva ni mort , ni vivant , son sort n'est connu que de Dieu seul. « Après sa victoire , Târic marcha vers Ecija ^ Les habitants de cette ville , renforcés par plusieurs fuyards de la grande armée, vinrent lui livrer bataille. Le combat fut très-vif et beaucoup de musulmans furent blessés ou tués; Dieu aidant, ils finirent par mettre les polythéistes en déroute, mais jamais encore ils n'avaient rencontré une résistance aussi obstinée. En* suite Târic établit son camp à quatre milles d'Ecija, sur les bords de la rivière qui baigne cette ville * , et près d'une source qui reçut le nom de source de Târic. a Dieu remplit de crainte les cœurs des infidèles. Ils avaient cru que Târic retournerait en Afrique, comme Tarif l'avait fait, et quand ils le virent s'avan1) Le texte dit: ^^ BjJj^l vJLv^ ^\ ^j^jLSO ^^kûa ^ iL^UÛMt îujiXo _jl. Je ne sais pas au juste ce que Tauteur entend par aLiii^VJt «Jua^oa, expression qui se trouve aussi chezibnAdhârî (t. n, p. 10). 2) Cest-k-dire , sur les bords du Xcnil. 4*

62

cer dans leur pays, ils se relirèrent en toute hâte vers Tolède et vers d'autres villes, en se préparant à les défendre. «Tout est fait en Espagne, dit Julien à Târic; je vous conseille maintenant de marcher vers Tolède avec le gros de vos troupes et de détacher de votre armée quelques corps auxquels mes compagnons serviront de guides et qui attaqueront les autres villes.» Târic suivit ce conseil. Il envoya donc à Cordoue (alors une des plus grandes villes des chrétiens et aujourd'hui la capitale de l'Espagne) un corps de sept cents hommes, commandés par Moghilh le Koumi, un client du calife Walid. Tous les musulmans ayant des chevaux après la victoire qu'ils avaient remportée, il n'y avait pas un seul piéton dans ce corps. Un autre corps fut envoyé contre la capitale de la province de Reiya. Un troisième contre Grenade, la capitale de la province d'Elvira *, et Târic lui-même marcha contre Tolède avec le gros de son armée. «Quand Moghith et ses soldats furent arrivés dans le voisinage de Cordoue, ils se cachèrent, près de Secunda >, dans un bois de mélèzes, lequel se trouva) Archidona était alors la capitale de Reiya. 2) Le compilateur se trompe ici, comme je le montrerai dans mon autre article. 3) Secunda était une ancienne ville romaine sur la rive gauche du Guadalquivir, vis-à-vis de Cordoue. Sous la domination arabe elle entra dans l'enceinte de cette capitale et devint un de ses faubourgs.

S3 vait entre Secunda et Tarsail * ; après quoi Moghith envoya à la découverte quelques-uns de ses guides. Ceux-ci rencontrèrent dans le bois un berger qui faisait paître son troupeau. Ils l'amènèrent à Moghith[^] qui le questionna sur la force de la garnison de Gordoue. «Les principaux habitants ont quitté la ville pour se rendre à Tolède, lui répondit le berger; outre le gouverneur et quatre cents soldats, il n'y a plus que des personnes de basse naissance.» À la demande si les murailles étaient fortes, le berger répondit affirmativement , mais il ajouta qu'il y avait une brèche au-dessus de la porte de la Statue * (aujourd'hui la porte du pont). «A la faveur de la nuit, Moghith continua sa marche. Dieu secondait l'entreprise du général, car cette nuit-là il pleuvait et de temps à autre il grêlait, de sorte que les sentinelles, toutes trempées par la pluie et transies de froid, faisaient mauvaise garde et n'échangeaient . qu'à de rares intervalles les paroles convenues. Les musulmans passèrent donc la rivière sans que le^{m*} approche eût été signalée. Ayant essayé en vain de grimper sur la muraille, ils s'adressèrent de nouveau au berger, qui leur montra la brèche. Elle n'allait pas jusqu'à terre, mais en bas il y avait un figuier. Après beaucoup d'efforts inutiles^{o 1)} ^{^^}fotijio» Ces vo^{^^}lles se trouvent dans le manuscrit. 2) «^{^^}(ujl.

54 les, un musulman atteignit le sommet de cet et Moghith lui jeta la pièce de mousseline qa'fl partait roulée autour de sa tête en guise de turban. Se servant de cette pièce d'étoffe comme d'une corde, plusieurs musulmans grimperent, l'un après Tautre, sur le figuier^ et de là, sur la brèche. Gela (ait. Héghith, qui était à cheval près de la porte de la Statue, ordonna aux soldats qui avaient atteint la brèche, de se précipiter, Tépée au poing, sur les sentinelles postées près de cette porte (qui est aujourd'hii la porte du pont , mais alors il n'y avait pas de pont; il y en avait eu un auparavant , mais il avait été ' détruit). Conformément à cet ordre, les musulmans se jetèrent sur les gardes de la porte de la Statue (ncMnmée alors porte d'Algéziras) , en tuèrent plusieurs, mirent les autres en fuite et brisèrent les sermres, de sorte que Moghith put entrer avec tous ses frères d'armes, ses espions et ses guides. Le général afla droit au palais. «Le gouverneur n'y était plus. Aussitôt qu'il eirt appris que la ville avait été surprise, il en était sorti avec ses soldats , au nombre de quatre ou cinq cents, et avec plusieurs habitants. Après avoir passé par la porte de l'ouest, celle de Séville, il était allé chercher un asile dans l'église de saint Aciscle *, dont 1) Le nom de ce saint étant difficile à prononcer ponr les (et même ponr les Cordonans, qui disent Cisclo on Cisco ; voyes Morales, Corânica, t. m, fol. 244 t.), notre auteur a écrit

85 les murailles étaient épaisses et solides. Peu de temps après, Moghith, qui avait pris possession du palais et qui avait rendu compte à Tarie des avantages qu'il venait d'obtenir, vint assiéger cette église. « Pour ce qui concerne le corps envoyé contre Reiya , il prit possession de cette province , les chrétiens étant allés chercher un refuge dans les hautes montagnes. Le troisième corps, celui qui avait été envoyé contre Elvira, assiégea la capitale de ce district, la prit, et en confia la garde à une garnison composée de juifs et de musulmans. C'est ce qu'on faisait partout où l'on trouvait des juifs; mais on ne l'avait pas fait à Malaga S la capitale de Reiya , parce qu'on n'y avait pas trouvé de juifs et qu'elle avait été abandonnée par ses habitants. « Ensuite on marcha contre Todmir. Le nom de cette ^JL:>I v:>vJLm (^JL:>>t saint Adllo) ; mais il n'^est pas douteux qu'^il n'^ait voulu désigner Téglise de saint Aciscle, dont Euloge, écrivain du IXe siècle , parle à différentes reprises. D'après Isidore de Séville {HisL Goth. , p. 497) , cette église existait déjà vers le milieu du VI« siècle. L'^opinion de Florez {Esp, sacr, , t. X , p. 806) , qui a conclu des paroles d'*Isidore que cette église était hors de Tenceinte de Cordoue, se trouve confirmée par le texte arabe que nous traduisons; mais ce texte prouve en même temps que Florez se trompe quand il assure , sans citer aucun texte ^ Tappui de son assertion , que cette église se trouvait à Test de Cordoue , Ib. oU , de son temps , il y avait un cloître de saint Aciscle. 1) Au lieu de Malaga, le compilateur aurait dû nommer Archidona.

S6 ville était proprement Oriola > ; on Pappellè Tocbni du nom de son prince \ Ce prince alla , avec un nombreuse armée ^ à la rencontre des musulmans mais après une faible résistance , ses soldats prirent la fuite à travers une plaine où rien ne les protégeait, de sorte que les musulmans purent en faire un grand carnage. Plusieurs, cependant, se sauvèrent dans Oriola; ils avaient perdu leurs plus braves guerriers et la place était mal fortifiée; heureusement pour les chrétiens, leur chef, Todmir» était un homme expérimenté et ingénieux. Voyant que ses soldats étaient en petit nombre , il ordonna aux frères de laisser flotter leurs cheveux, leur donna des lances et les posta sur les remparts derrière les hommes; puis il essaya de conclure un traité avec l'ennemi '. A cet effet il se présenta en parlementairej 1) Aujotird'*htii Orihuela. 2) C'est le Theudimer (Théodemir) d'Isidore. 3) Je dois avouer que ce récit me paraît un peu suspect. Ce peut être bien être une réminiscence du stratagème que les défenseurs de Hadjr avaient employé , environ quatre-vingts ans auparavant , lorsque Biffa leur forteresse était assiégée par Khâlid. Cette ruse avait été placée les femmes sur les remparts, afin de présenter un simulacre d'une force imposante et d'obtenir un traité avantageux (voyez Caussin de Perceval , Essai etc. , t. m . p. 375). Toutefois je n'insiste pas sur cette observation ; Théodemir , j'en conviens , peut bien avoir eu la même idée que le commandant de Hadjr; mais ce qui est certain , c'est que Théodemir ne capitula pas avec un lieutenant de Tàric , comme notre auteur donne à l'entendre , mais avec Abdalazîz , le fils de Mousà , qui , à l'époque dont parle l'histoire arabe, était encore en Afrique. Isidore dit formellement en parlant

S7 et s'insinua à un tel point dans les bonnes grâces du général musulman, qu'il conclut avec lui un traité de paix y en vertu duquel lui et ses sujets conservaient tous leurs biens. Tout le pays de Todmir fut donc assujetti par un traité à la domination des musulmans ; ceux-ci n'en obtinrent pas la moindre partie par droit de conquête. Le traité conclu, Todmir se nomma et invita les musulmans à entrer dans la ville. Us le firent 9 et quand ils s'aperçurent de l'extrême faiblesse de la garnison , ils se repentirent bien des conditions qu'ils avaient accordées, mais ils ne les violèrent pas. Puis ils informèrent Târic du succès de leurs armes. Quelques musulmans restèrent à Todmrr; mais la plupart prirent la route de Tolède pour aller rejoindre Târic. « Pendant trois mois Moghith avait assiégé les chrétiens dans leur église» lorsqu'un matin on vint lui dire que le gouverneur avait quitté l'église en secret et qu'il avait pris la fuite vers les montagnes de Cordoue [la Sierra Morena], afin d'aller rejoindre ses coreligionnaires à Tolède. Sans avertir personne , Moghith sauta aussitôt à cheval et se mit à la poursuite du gouverneur. Près du village de * , il l'aperçut de Théodemir: pactnm qnod ab Abdallftzlz aeceperat, et nous possédons encore le texte de ce traité, qnî est daté du 4 Re^jeb 94 (5 avril 713). Casiri Ta trouvé dans Dhabbî et il Ta publié (t. U p. 106). 1) 8jaaXL3 dans le manuscrit.

qui fuyait sur un cheval de poil alezan. Le chrétien regarda derrière lui et quand il vit Moghîth c'ourô vers lui à franc étrier , il perdit la tête. Ayant quitte la grande route et se trouvant arrêté par un fossé, i! poussa son cheval; mais le cheval tomba et se cassa le cou. Moghith trouva le chrétien étendu sur son bouclier. Ce fut le seul prince chrétien qui fut âA prisonnier; tous les autres conclurent des traités oa se retirèrent en Galice. Ensuite Moghîth força ks chrétiens de l'église à se rendre et leur coupa la tête. Cette église fut appelée depuis [par les musulmans] i celle des captifs. Quant au gouverneur , Moghîth , qui avait l'intention de le présenter plus tard au commandeur des croyants, le fit jeter en prison. Ajoutow encore que le général musulman confia la garde de k ville aux juifs, qu'il continua d'occuper le palais .et qu'il donna les maisons de la ville à ses frères d'armes* «Sur ces entrefaites. Tarie était arrivé à Tolède. Après avoir mis garnison dans cette ville , il se rein dit à Guadalaxara , passa la Sierra ^ par le col nommé depuis le Col de Târic ^ , et arriva à une ville située de l'autre côté de la Sierra. On lui donna le nom de ville de la Table, parce qu'on y trouva la table de Salomon , fils de David ^. Les bords de cette taUe 1) La Sierra de Guadan-ama. 2) On pense que c'est Bnitrago. 3) D'après Arîb (apud Ibn-Chebât, p. 90) et Ibn-Haiyân (apud Maccarî, t. I, p. 172), cette table provenait de legs pieux, et eUe servait k porter les saintes Ecritures dans les processions.

53 vaît entre Secunda et Tarsail * ; après quoi Moghîth envoya à la découverte quelques-uns de ses guides. Ceux-ci rencontrèrent dans le bois un herger qui faisait paître son troupeau. Ils l'amènèrent à Moghîth[^] qui le questionna sur la force de la garnison de Cordoue. «Les principaux habitants ont quitté la ville pour se rendre à Tolède, lui répondit le berger; outre le gouverneur et quatre cents soldats, il n'y a plus que des personnes de basse naissance. » A la demande si les murailles étaient fortes, le berger répondit affirmativement , mais il ajouta qu'il y avait une brèche au-dessus de la porte de la Statue * (aujourd'hui la porte du pont). «A la faveur de la nuit, Moghîth continua sa marche. Dieu secondait l'entreprise du général, car cette nuit-là il pleuvait et de temps à autre il grêlait, de sorte que les sentinelles, toutes trempées par la pluie et transies de froid, faisaient mauvaise garde et n'échangeaient. qu'à de rares intervalles les paroles convenues. Les musulmans passèrent donc la rivière sans que lem' approche eût été signalée. Ayant essayé en vain de grimper sur la muraille, ils s'adressèrent de nouveau au berger, qui leur montra la brèche. Elle n'allait pas jusqu'à terre, mais en bas il y avait un figuier. Après beaucoup d'efforts inuti

60 Ces chrétiens y arrivèrent armés et comme s'ils eii*' sent été des fuyards. Les habitants de Carmona hwt ayant permis d'entrer dans leur ville, ces préleudÉ fuyards ouvrirent, pendant la nuit, la porte dite il Cordoue aux cavaliers de Mousà, lesquels se préc^ tèrent sur les gardes. « Maître de Carmona , Mousà marcha contre Sévillft C'était, parmi toutes les villes de l'Espagne» la phi grande, la plus importante, la mieux hàtie et lafhÉ riche en anciens monuments. Avant la coocfaéte dà^ l'Espagne par les Goths, elle avait été la résideiMi [du gouverneur romain] ; les rois Goths avaient ehdîi Tolède pour la leur , mais Séville était restée le siéf de la science sacrée et pnofane , et c'est là que ée(mourait la noblesse romaine. Après un siège de {dr • sieurs mois , Mousà la prit , les chrétiens s'étant retîMl à Béja. Ayant mis des juifs en garnison à Sèftilli Mousà marcha contre Mérida. Là aussi il y atll plusieurs nobles espagnols, de même que d'aneiéidl monuments , un pont , des palais et des églises nlia^ fiques. Quand Mousà vint assiéger la ville , les lialiP tants vinrent à sa rencontre. Le combat, qui fiH sanglant, eut lieu à un mille de la cité. Le lende> main il recommença; mais pendant la nuit Moiâi avait embusqué des piétons et des cavaliers dans An carrières qui se trouvaient là, et quand le seconii combat se fut engagé , ces troupes attaquèrent les ennemis à l'improviste et en firent un grand carnage.

les murailles étaient épaisses et solides. Peu de temps après, Moghith, qui avait pris possession du palais et qui avait rendu compte à Târic des avantages qu'il venait d'obtenir, vint assiéger cette église. « Pour ce qui concerne le corps envoyé contre Reiya , il prit possession de cette province , les chrétiens étant allés chercher un refuge dans les hautes montagnes. Le troisième corps, celui qui avait été envoyé contre Elvira, assiégea la capitale de ce district, la prit, et en confia la garde à une garnison composée de juifs et de musulmans. C'est ce qu'on faisait partout où l'on trouvait des juifs ; mais on ne l'avait pas fait à Malaga S la capitale de Reiya , parce qu'on n'y avait pas trouvé de juifs et qu'elle avait été abandonnée par ses habitants. « Ensuite on marcha contre Todmir. Le nom de cette ^JL>) oJLv (^Jc^S saint Acillo) ; mais il n'est pas douteux quUl n'*ait voulu désigner Téglise de saint Aciscle , dont Euloge , écrivain du IXe siècle , parle à différentes reprises. D'*après Isidore de Séville (^Hist. Goth. , p. 497) , cette église existait déjà vers le milieu du VI« siècle. L'opinion de Florez (Esp, sagr, , t X , p. 306) , qui a conclu des paroles d'*Isidore que cette église était hors de Tenceinte de Cordoue, se trouve confirmée par le texte arabe que nous traduisons; mais ce texte prouve en même temps que Florez se trompe quand il assure , sans citer aucun texte à Tappui de son assertion , que cette église se trouvait k Test de Cordoue , Ib. oU , de son temps , il y avait un cloître de saint Aciscle. 1) Au lieu de Malaga, le compilateur aurait dû nommer Archidona.

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

62 un autre homme que celui d'ici. — Le jour de la rupture du jeûne* quand les députés revinrent à la troisième fois, ils virent que la barbe de l'Émir était noire, et ^ de retour auprès de leurs concitoyens — Insensés que vous êtes, leur dirent-ils; vous Gomhatha des prophètes qui se métamorphosent et se rajeunissent quand ils le veulent! Leur roi, d'un vieillard ^ était devenu un jeune homme ^ Il lui accepta toutes les conditions qu'il voudra nous donner — Les habitants conclurent alors un traité, à la vertu duquel les propriétés des chrétiens qui périrent le jour de l'embuscade et de ceux qui réfugiés en Galice appartiendraient aux musulmans, tandis que les biens et les ornements des églises deviendraient la propriété de Mousâ. Ce traité eût fait que les chrétiens ouvrirent les portes de leur ville! ■ musulmans le jour de la rupture du jeûne de Pavie 94 (1 juin 713). «Sur ces entrefaites, les chrétiens de Séville s'étaient mis à comploter contre la garnison musulmane, renforcée par les chrétiens de Nîbla et de Béja, ils avaient tué quatre-vingts soldats. Le reste de la garnison avait pris la fuite et était arrivé dans le camp de flâ^sâ devant Mérida. Cette ville s'étant rendue Mousâ eut son fils Abdalaziz avec une armée en lui 1) Ceci est évident Winieit un conte populaire.

63 tre Séville. Abdalazîz s'empara de cette cité et retourna ensuite auprès de son père. «Vers la fin du mois de Chauwâl (vers la fin de juin 713), Mousâ quitta Mérida et se mit en route vers Tolède. Informé de son approche, Târic alla à sa rencontre pour lui présenter ses hommages. Il le trouva dans un endroit nommé ^, dans la province de Talavera. Du plus loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre; mais Mousâ lui donna un coup de fouet sur la tête et lui reprocha durement de lui avoir désobéi. Ensuite, quand on fut arrivé à Tolède, Mousâ dit à Târic: — Montre-moi ton butin et surtout la table. — Târic lui montra la table ; mais comme il y manquait un pied que Târic en avait arraché, Mousâ lui demanda où était ce pied. — Je n'en sais rien , lui répondit Târic ; c'est ainsi que j'ai trouvé la table. — Mousâ fit remplacer le pied qui manquait par un pied d'or, et en outre il fit envelopper la table dans une natte. « Ensuite il se remit en marche et conquît Saragosse ainsi que les autres villes de cette province; mais dans l'année 95 (26 septembre 713 — 15 septembre 714), un messenger du calife Walîd vint lui apporter l'ordre de retourner à la cour. Il confia alors le gouvernement de toute l'Espagne à son fils Abdalazîz après lui avoir assigné Séville pour sa résidence. Cette 1) Le man. porte

64 La ville étant située sur les bords d'un fleuve si large qu'il est impossible de le traverser à la nage, Mousâ voulait que les navires musulmans y fussent en station, et qu'elle fût, pour ainsi dire, la porte de l'Espagne. Abdalaziz resta donc à Séville, tandis que son père quitta la Péninsule, accompagné de Târîc et de Moghîth. Ce dernier avait avec lui le gouverneur de Gordoue qu'il avait fait prisonnier, et quand Mousâ lui eut ordonné de lui livrer ce chrétien, Moghith, qui s'enorgueillissait de son titre de client du calife, lui répondit ceci : — Je vous jure que vous ne pouvez pas; il n'appartient qu'à moi de le présenter au calife. — Alors Mousâ lui enleva ce prisonnier de vive force; mais on lui dit: — Si vous réussissez à le conduire vivant à la cour, nous en serons bien étonnés. ■— En effet, Moghîth s'écria : — C'est moi qui l'ai fait prisonnier; à présent qu'on me l'a enlevé, je lui enlèverai la tête, — et il le fit. »

V. LE COMTE JULIEX. On sait que Masdeu et d'autres écrivains, croyant que Julien ne se trouve mentionné dans aucune chronique antérieure à celle que le moine de Silos consigna au commencement du XI^e siècle, ont prétendu que ce personnage n'a jamais existé. Une telle assertion

65 lion n'est plus permise aujourd'hui* Les chroniques arabes les plus anciennes parlent déjà de Julien; en^ core au XI^ siècle son nom , comme il résulte du témoignage de Becri, se conservait dans ceux de plusieurs localités aux environs de Ceuta , et d'ailleurs M. de Slane ^ a trouvé dans la partie nécrologique des Annales de Dhahabi un passage fort curieux , d'où il résulte que Julien laissa un fils nommé Pedro, ou Malka-Pedro comme l'appellent les Arabes, et que son petit-fils embrassa l'islamisme et prit le nom d'Abdallah. Cependant on n'est pas encore d'accord sur la nation à laquelle appartenait Julien. Était-ce un Berber, un Grec ou un Goth? Et puis> était-ce un prince indépendant, ou bien un tributaire, soit du roi d'Espagne, soit de l'empereur de Constantinople ? Ces questions , qui ont beaucoup occupé les critiques, sont encore fort obscures. Peut-être un passage qui se trouve dans un auteur presque contemporain, Isidore de Béja , nous aidera-t-il à les résoudre. Je sais bien que l'on affirme que ce chroniqueur ne dit pas un seul mot de Julien, mais je crois pouvoir prouver que cette opinion est erronée. A l'endroit où Isidore (c. 40) raconte que Mousâ , de retour en Orient , fut condamné par le calife à une forte amende , il s'exprime en ces termes : 1) Voyez sa traduction de V Histoire des Berbers,' par Ibn-Khaldoun, t. I, p. 346. 5

66 Quod ille [Mousa] consilio nobilissimi viri Urbani Africanae Regionis sub dogaiate Catholicæ fidei exoritur, qui cum eo cunctas Hispania adventaverat patrias', accepto, coraplendum pro nihilo exoptat, atque pro multâ opulentiâ parum (lisez parvain) impositum onus existimat; sicque fidei iusores dando per suos libertos congruam nummorum dinuinerat, atque mira velocitate compositum pondus exactatj sicque successoris tei tempore fisco adsignat. Ce passage qui a échappé, je ne sais comment, à l'attention de tous les historiens et de tous les critiques qui se sont occupés de cette époque, est peut-être tant extrêmement remarquable. Dans aucun autre auteur, soit chrétien, soit musulman, on ne trouve le nom de cet Urbain, de ce nobilissimus vir, qui avait constamment accompagné Mousa pendant le cours de ses conquêtes en Espagne. Aussi je me tiens convaincu que ce nom propre est altéré, et que sous le nom d'Urbanus se cache celui de Julianus. Remarquons d'abord que la terminaison des deux noms {anus) est absolument la même. La syllabe ur et la syllabe iu ont le même nombre de jambages, et dans l'ancienne écriture il est d'autant plus, difficile de distinguer l'une de l'autre, que la première lettre 1) Chez Isidore ce mot signifie provinces.

63 Ire Séville. Abdalazîz s'empara de cette cité et retourna ensuite auprès de son père. «Vers la iîn du mois de Chauwâl (vers la fin de juin 713), Mousâ quitta Mérida et se mit en route vers Tolède. Informé de son approche, Târic alla à sa rencontre pour lui présenter ses hommages. Il le trouva dans un endroit nommé i, dans la province de Talavera. Du plus loin qu'il l'aperçut , il mit pied à terre; mais Mousâ lui donna un coup de fouet sur la tête et lui reprocha durement de lui avoir désobéi. Ensuite , quand on fut arrivé à Tolède , Mousâ dit à Târic: — Montre-moi ton butin et surtout la table. — Târic lui montra la table ; mais comme il y manquait un pied que Târic en avait arraché, Mousâ lui demanda où était ce pied. — Je n'en sais rien , lui répondit Târic ; c'est ainsi que j'ai trouvé la table. — Mousâ fit remplacer le pied qui manquait par un pied d'or, et en outre il fit envelopper la table ♦ dans une natté. « Ensuite il se remit en marche et conquît Saragosse sinsi que les autres villes de cette province; mais

66 Quod ille [Mousâ] consilio nobilissimi viri Urbani Africandæ Regionis sub dogmate Catholicæ fidei exortus, qui cum eo cunctas Hispanias adventaverat patrias, accepto, complendum pro nihilo exoptat, atque pro multâ opulentiâ parum (lisez pamiin) impositum onus existimat; sicque fidei iusores dando per suos libertos congruam nummorum dinumerat, atque mira velocitate compositum pondus exactati sicque successoris tempore fisco adsignat. Ce passage qui a échappé, je ne sais comment, à l'attention de tous les historiens et de tous les critiques qui se sont occupés de cette époque, est pourtant extrêmement remarquable. Dans aucun autre auteur, soit chrétien, soit musulman, on ne trouve le nom de cet Urbain, de ce nobilissimus vir, qui avait constamment accompagné Mousâ pendant le cours de ses conquêtes en Espagne. Aussi je me tiens convaincu que ce nom propre est altéré, et que sous le nom d'Urbamis, se cache celui de Iulianus. Remarquons d'abord que la terminaison des deux noms (anus) est absolument la même. La syllabe ur et la syllabe m ont le même nombre de jambages, et dans l'ancienne écriture il est d'autant plus difficile de distinguer l'une de l'autre, que la première lettre 1) Chez Isidore ce mot signifie provinces.

65 tion n'est plus permise aujourd'hui. Les chroniques arabes les plus anciennes parlent déjà de Julien; en^ core au XI® siècle son nom, comme il résulte du témoignage de Becrî, se conservait dans ceux de plusieurs localités aux environs 'de Ceuta , et d'ailleurs M. de Slane * a trouvé dans la partie nécrologique des Annales de Dhahabi un passage fort curieux , d'où il résulte que Julien laissa un fils nommé Pedro, ou Malka-Pedro comme l'appellent les Arabes, et que son petit-fils embrassa l'islamisme et prit le nom d' Abdallah. Cependant on n'est pas encore d'accord sur la nation à laquelle appartenait Julien. Était-ce un Bercer, un Grec ou un Goth? Et puis> était-ce un Prince indépendant, ou bien un tributaire, soit du ^oi d'Espagne, soit de l'empereur de Constantinople ? ^s questions , qui ont beaucoup occupé les critiques, ^^t, encore fort obscures. Peut-être un passage qui se troix^e dans un auteur presque contemporain, Isidore ^® fñéja , nous aidera^t-il à les résoudre. Je sais bien ^^ l'on affirme que ce chroniqueur ne dit pas un ^^ mot de Julien, mais je crois pouvoir prouver ^^ cette opinion est erronée. A. l'endroit où Isidore (c. 40) raconte que Mousâ , ^^ retour en Orient , fut condamné par le calife à une îorte amende , il s'exprime en ces termes : ^) Voyez sa traduction de VHistoire des Berbers , par Ibn-Khal^otm, U I, p. 346.

68 exarci (exarchi). Julien aurait été alors gouverneur de l'Afrique pour l'empereur de Constantinople. Si ces gouverneurs portaient réellement le titre d'exarque c'est ce qui ne saurait être révoqué en doute. Dans les lettres du pape Grégoire-le-Grand portent cette adresse : « Gennadio Patricio et Exarcho Africae » et chacun sait qu'Héraclius, le père de l'empereur de ce nom, était aussi exarque de l'Afrique ; mais ce titre étant presque inconnu aux ignorants copistes du moyen âge, ils y ont souvent substitué d'autres mots. (On voit ainsi qu'on lit dans l'édition que Struvius a faite de la chronique de Reginon (sous l'année 753) : « Hic venimus cum Pentapoli et omni exercitu conquistis et S. Petro tradidit. » C'est une faute ; il faut lire exarcato, comme on trouve dans l'édition de JIL. Au reste, le titre de comte, que le moine de Silos et d'autres auteurs donnent à Julien, est l'équivalent d'exarque, car Isidore de Bêja (c. 16) donne le titre de comte à l'exarque Grégoire. En lisant donc comme je l'ai proposé : « nobilissimi viri Iuliani, Africanae Regionis sub dogmate Catholici fidei exarchi, » nous voyons qu'un auteur beaucoup plus ancien que les chroniqueurs arabes parle déjà de ce lien, ce qui met hors de doute l'existence de ce personnage, et nous arrivons en outre à ce résultat que Julien n'était pas vassal ou sujet du roi visigothique comme on l'a cru, mais gouverneur, pour l'empereur de Constantinople, de ce petit coin de l'Afrique qu'

67 des noms propres était, non pas une majuscule, mais une minuscule, et que la lettre t s'écrivait sans point. Aussi rien n'est plus fréquent que des corruptions de ce genre, et je puis me borner à en citer un seul exemple. Dans une charte de l'année 1090, publiée par M. Muiloz[^], on trouve : « elegerunt ipsius patriae homines veridicos et huius rei sapitores iam in decrepita etate positos, fratrem Dominum (Dominicum ?), fratrem Didacum, , quos adiuramentaverunt in sancta ecclesia ut dicerent veritatem inter episcopum et regem." Il est clair qu'il faut lire adiuramentaverunt (adjurer). Enfin le nombre des traits de la lettre b et de la syllabe li {Vi sans point) est aussi le même. Pour peu que Ton se soit familiarisé avec la paléographie et que Ton sache dans quel déplorable état se trouve le texte d'Isidore, le changement de urbanus en iulianus[^] ne paraîtra donc pas trop hasardé, tandis qu'il serait fort étrange qu'Isidore parlât d'un allié de Mousâ qu'aucun autre auteur ne connaît. Pour ce qui concerne les mots qui suivent immédiatement après le nom de Julien : «Africanae Regionis sub dogmate Catholica fidei exorti,» ils pourraient signifier à la rigueur que Julien était né en Afrique; mais Isidore savait assez de latin pour ne pas se permettre de construire le mot exortus avec on génitif. Au lieu de exorti je crois devoir lire 1) Fuegos, t. I, p. 159.

The text on this page is estimated to be only 14.64% accurate

...rifomtustmtBt ^k hitm peu à Golks se sanrer. TWmdiis lei-
iDèiDe rthomnat tm Eifig et les BcffiKrrfr se maintinreat dans Ce«U
jiiapi*à que les Grecs s'en ne ndîsâeBt maîtres ponr b sea fois. Dans la
suite, Julêiî commandait éams o TîDe» etc. La tradition arabe-espagnole
est donc inexacte fn die dit qoe Julien était goarenienr de Ceata pom roi
d'Espagne; mais les autres détails qu'elle da snr ce personnage me semblent
assez plausibles.] tonré de barbares et séparé par Je vastes pays d'à les
antres prorinces de l'empire byzantin. Texan de Ceuta devait, par la force
des choses , diercbe se rapprocher du roi risigoth, le seul fuînce d tien qui se
trouvât dans son vcûsinage. VI. LES FILS DE WITIZA. U y a de fortes
présomptions en faveur du n de la trahison des fils de Witiza. Ce récit ne
trouve pas dans les mauvaises traditions, mais h dans les traditions arabes-
espagnoles. Les ehroniq du Nord (celles d'Albelda et de Sébastien) le donn
aussi 9 et chez Isidore (c. 56;, Oppas, le frère Witiza, est rallié des
musulmans; d'ailleurs, cet éc vain dit qu'au temps de l'invasion musulmane,
V]

71 I pagne était en proie a la guerre civile t» et que RoI deric fut trahi pendant la bataille ; chap. 34 : eoque prselio , fugato omni Gothorum exercitu , qui cum eo aîmulanter fraudulenterque ob ambitionem regni advenerant, cecidit; sicque regnum simul cum patriâ maie cum semuit lorum internetione amisit. , Je me tiens même persuadé que si nous possédions {, cette chronique telle qu'elle est sortie de la plume de son auteur, nous y trouverions le récit de la trahison des membres de la famille de Witiza. Il y a, dans le chapitre 30 » une phrase qu'on ne semble pas avoir remarquée, mais qui mérite bien de Tètre. Après avoir fait l'éloge de Witiza, Isidore dit qu'Apsimare monta sur le trône de Constantinople ; puis il continue en ces termes: Huius temporibus Witiza décrépète iam pâtre pariter régnât; qui in ^ra DCCXXXIX suprafatœ cladis non ferenles exitiunif per Hispaniam e palatio vagitant, quâ de causa propriâ morte decesso iam pâtre» florentissime suprafatos per annos Regnum retemptat, atque omnis Hispania, gaudio nimio fréta, 1) Dum per supranominatos Missos Hispania vastaretur, et nimiuni , non solnm hostili , verum etiam intestino furore confligerctar. c. 36.

72 alacriter laetaior. A qui se rapportent les paroles que j'ai soulignées! A personne 9 évidemment; elles ne sont pas à kor ^ce. Dans le texte d'Isidore tel qu'il nous est jntenu, il n'a pas été question d'un événement foneite qui aurait forcé certaines personnes à quitter le palû et à aller mener une vie errante; et pourtant Isidoïc doit avoir parlé d'un tel événement, puisqu'il dit: «suprafata clades.» Que si Ton remarque à présent 1^ qu'Isidore dil bien dans le chapitre 54 : « Rudericus tumultuose regnum hortante senatu invadt ^ > mais que dans le texfi tel que nous l'avons , il garde un silence abs

75 que latine, les passages qui les concernaient. Au reste y bien que le fond de Thistoire de la trahî*^ son soit sans doute véritable , il est néanmoins fort difficile y à cause de la diversité des témoignages , d'en préciser les détails. Pour commencer par les noms propres y nous remarquerons qu'Ibn-al-Goûtia nomme trois fils de Witiza et qu'il les appelle Olemundo (jjjt dans le manuscrit), Romulo («JLo^») et Ârdâbast (crW^^O» ^^i^clis que l'auteur de V Akhhâr madjmoua n'en nomme que deux, qu'il appelle Sisebert et Oppas. En ce point, le témoignage d'Ibn-al-Coutia me semble mériter la préférence. Les trois noms qu'il donne ne soulèvent en eux-mêmes aucune objection. Olemundo est une altération d'Audemundus S de même qu'Alphonsus est une altération d'Adephonsus ; dans les chartes des IX^ et X® siècles, ce nom est écrit Olemundus, Olimundus et Olomundus >, et chez Sampiro (c. 20) on trouve Olmundus. Les noms de Romulo et d'Ârdâbast étaient aussi en usage. Le premier se trouve , par exemple , dans une charte de 818, que Yillanueva a publiée ', et le second était porté par le bisaïeul de Witiza *. D'ailleurs, Ibnal-Coutia pouvait être bien renseigné sur ce point. 1) Voyez les signatures du XIIIe concile de Tolède. 2) Voyez les chartes publiées dans VEsp, sagr, , t. XXXIV, p. 430 , 449 et 458. 3) Viage literario d las iglesîoê de Espana , t. XIH, p. 221. 4) Sébastien, c. 3.

i-k puisqu'il descendait lui-même d'un fils de l'aTaïl dernier roi goUu Cependant je ne Teux pas din qu'il faille rejeter tout à fait le témoignage de l'auteoi de VAlhbâr madjmoua, L'Oppas qu'il nomme es sans doute le même que celui dont parie Isidore mais au lieu de l'appeler le fils de Witiza, il anrul dû l'appeler le frère de ce monarque. Quant à Sisebert, j'ignore qui il était: il peut avoir été un firèn d'Oppas, ou bien un seigneur goth non allié à la fa mille de Witiza. Examinons à présent ce que les frères et les fiL de Witiza ont fait à l'époque de l'invasic»!. Sébastien raconte ceci: «Witizano defuncto. Rude ricus a Gotbis eligitur in Regno. Filii vero Witizani invidià ducti eo quod Rudericus regnum patris eomn acceperat, callide cogitantes, Missos ad Africain mit tunt, Saracenos in auxilium petunt, eosque navibu advectos Hispaniam intromittunt. » Aucun auteur ara be digne de confiance ne raconte la cbose de cette manière, et j'bésite fort à admettre que les fils de Witiza aient invité les Sarrasins à venir en Espagne. Je ne crois pas non plus qu'ils leur aient fourni des navires. Les navires sur lesquels les Sarrasins passèrent le Détroit, leur avaient été fournis par Julien; les auteurs arabes le déclarent unanimement. Le récit d'Ibn-al-Coutîa ne me semble pas non plus tout à fait exact. D'abord cet auteur dit que les fils de Witiza étaient encore en bas âge à l'époque de la

78 mort de leur père. On a déjà observé que s'il en eût été ainsi, ils n'auraient pas pu commander des troupes peu de temps après. Mais cette erreur est légère; ce qui s'expliquerait moins aisément, ce serait que les fils de Witiza se fussent mis à traiter avec Târic dès que les deux armées auraient été en présence, et que le lendemain matin ils eussent passé du côté de l'ennemi; car d'après Isidore, les Sarrasins, après avoir remporté la victoire, n'épargnèrent pas plus les traîtres que les partisans de Roderic («regnum cum œmulorum intemetione amisit» Rudericus). Et puis, quelle était l'intention des princes quand ils trahirent le roi? Voudaient-ils seulement s'assurer, comme Ibn-al-Coutia donne à l'entendre ^, la paisible possession de leurs domaines patrimoniaux P Évidemment ils voulaient autre chose: ils convoitaient le pouvoir, le trône; mais livrer le pays aux musulmans n'était pas le moyen d'atteindre ce but. La tradition rapportée par Ibn-al-Coutia soulève donc des objections assez graves. Aussi l'auteur de VAhhhâr madjmotuif dont le récit se recommande par sa vraisemblance et par son accord avec le témoignage d'Isidore, présente-t-il la trahison sous un tout autre point de vue. Selon lui, les princes (qui semblent s'être réconciliés avec Roderic quelque temps après la ^) (•«J^l gl-iy^ (^ (^yjJJo) ^yù24a, ^l

76 mort de Witiza) ne traitèrent avec Târic ni avant É pendant la bataille. Le cœur rempli de haine contre l'usurpateur, ils résolurent de l'abandonner, mais Ik ne se doutaient pas qu'en le faisant ils livreraient leur patrie aux Africains. « Ces étrangers, se dirent-ils, n'ont nullement le projet de se fixer dans notre pays; tout ce qu'ils veulent, c'est du butin, et quand ils l'auront, ils retourneront en Afrique. » Ce raisonnement était juste: Târic, pas plus que Tarif avant lui, n'était venu en Espagne pour conquérir ce pays; il avait mission pour le reconnaître et pour en piller la côte, mais pour rien de plus, et si Moussa eût pu prévoir qu'une simple razzia deviendrait une conquête, il aurait donné à Târic une armée plus considérable, ou plutôt il se serait bien gardé de l'envoyer en Espagne, il serait venu y recueillir personne la gloire et les avantages matériels de la conquête. Aussi les traditions arabes s'accordent-elles toutes en ce point, que Moussa, malgré les éclatants succès de son lieutenant, ou plutôt à cause de ces succès, était extrêmement irrité contre lui et qu'il récompensa son zèle intempestif par des coups de foudre. « Pourquoi, lui dit-il d'après une tradition rapportée par Arîb S pourquois as-tu marché en avant sans ma 1) Apud Ibn-Chebât, man., p. 90: *JLjLi^t ^-Jt i^LcO L^ L?3U «JUi« s^yJ^^ Uil^ ^^] ^ Ô>U\ ^ j^AfisJL,*

77 permission? Je t'avais ordonné de faire seulement une razzia et de retourner ensuite en Afrique. » Les membres de la famille de Witiza avaient donc raison de croire que l'ennemi n'était pas venu sur le territoire du royaume pour y établir sa domination, y planter son drapeau, y importer sa religion et ses lois. Mais les choses prirent une tournure à laquelle ni les princes , ni Mousâ , ni Târic lui-même ne s'étaient attendus. Ayant vu fuir devant lui l'armée des Goths, Târic, au lieu de retourner en Afrique, dépassa les ordres qu'il avait reçus et marcha hardiment en avant. Dès lors l'Espagne était à lui. Enervé par la servitude et renfermant dans son sein une population immense qui voyait dans les Berbers des libérateurs plutôt que des ennemis, ce royaume devait crouler au premier choc. Il croula en effet et avec une rapidité étonnante. Alors les grands se mirent à capituler; les princes de la maison de Witiza firent comme eux, et ils obtinrent de Târic le traité dont parle Ibn-al-Coutia et qui fut ratifié par le calife. En résumé, les princes de la maison de Witiza ont donc été moins coupables qu'ils ne le paraissent d'après le récit de Sébastien ou celui d'Ibn-al-Coutîa ; mais il n'en est pas moins vrai que, par leur aveugle ambition et leur étroit égoïsme , ils ont été la cause première de la perte de leur patrie. Le déplorable état du pays fit le reste.

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

75* VIL TKxns buaups a i± mirmiÊn uns VA an^cxim. De même que je n'äiaîs pas rinteitkHi, oi tariTamt ce mémoire, de raconter b eonpiMe, mais ment de disenter q[ndqne\$ q[uestioBS qui se à ce sujet, de même je n'ai pas k dessôn d'exposer ici b sîtnation que les conquérants fnal aux Taincns. Ce que j'ai à dire sur b c€4iquête tA smr ses soîtes, troorera aiDeors nne pbce fdns conTenaUe; je crois devoir profiter de cette occasion pour b traduction de deux te3Ltes inédits qui me d'un srand intérêt. Le premier passage que je vais donner i^ Mpmt jjb dois à l'extrême obligeance de mon saTant ami , Serafin Estevanez Calderon, à Madrid, se troore b rebtion d'un Toyage bit en Espagne par un bassadeur marocain au temps de Charles II. En but des TiOes de b côte de l'Andalousie , cet deur donne sur b conquête arabe des détails qu'il a empruntés textuellement à des historiens anciens , au* jonrd'hui perdus ou du moins inconnus en Europe. M. Calderon qui possède un manuscrit de ce livre éL qui en a parlé * , a bien voulu en bire copier pour moi 1) Voyez la brochure que M. Calderon a pabliée k Madrid , en

i ■ a I \ 79 le passage suivant ^ : « Dans le livre de Mohammed ^ on trouve encore ceci: De même que Mousâ avait partagé entre ses soldats , après la conquête de l'Espagne , les prisonniers et le reste du butin , il partagea aussi entre eux les terres conquises; mais il déclara propriété de l'Etat la cinquième partie de ces terres et des maisons qui s'y trouvaient, comme il l'avait fait pour la cinquième partie des captifs et de la propriété mobilière. Il choisit parmi les prisonniers les mieux élevés et parmi leurs enfants cent mille personnes pour les présenter à Walîd , le commandeur des croyants ; mais il laissa les paysans et les enfants qui étaient encore très-jeunes sur le khoms ^, afin qu'ils le cultivassent et qu'ils donnassent au trésor la troisième partie des productions. Ces gens-là étaient ceux des plaines ; on leur donnait le nom d'akhmâs ^ , et à leurs enfants celui de beni-H'akhmâs, Pour ce qui concerne les autres chrétiens, qui (au temps de la «4 f 1851 , sous ce titre: De la milicia de los Arabes en Espana; frag' I mento tomado de la historia de la infanteria Espanola (p. 7). ,, 1) On trouvera le texte dans l'Appendice, noi. 2) C'est-à-dire , de Mohammed ibn-Mozain , que Tauteur de la Ko\ lation a cité précédemment. Ce Mohammed ibn-Mozain , qui vivait ^ au XI^e siècle , était le fils d'un prince de Silves que Motadhid de Séville avait détrôné. Voyez Scriptorum Arabum lode de Abbadidis, I t. n , p. 123. I 3) C'est-k-dire , sur les terres devenues la propriété de l'État Le mot khoms signifie cinquième partie, 4) C'est le pluriel de khoms.

80 (conquête) se trouvaient dans les forteresses ou sur les hautes montagnes , Mousâ leur laissa leurs biens et le libre exercice de leur culte , à condition qu'ils payeraient l'impôt foncier (djizya) *. Ceux-là conservèrent, dans le Nord , une partie de leurs biens ; car , en capitulant avec les musulmans , ils s'étaient engagés à leur céder le reste et à payer l'impôt foncier {djizya) pour les terres à arbres fruitiers et pour les terres labourables. En leur accordant ces conditions, Mousâ s'était réglé sur le meilleur exemple , le Prophète ayant accordé aux juifs de Khaibar les mêmes conditions pour ce qui concernait leurs plantations de palmiers et leurs terres arables. « A l'exception de trois districts , à savoir Santarem et Coïmbre dans l'ouest, et * dans l'est, Mousâ partagea donc entre ses soldats les terres de tous les districts conquis de vive force , après en avoir assigné la cinquième partie au trésor. Ce partage eut lieu en présence des tâbiïs ^ Hanach Canâ^î, Abou-Abdérâme Djobbolî et Ibn-Rabâh « qui se trouvaient dans l'armée de Mousâ, et depuis lors ces terres se sont transmises par héritage de père en fils. «Quand on parle de terres conquises par la force 1) Le passage qui se trouve un peu plus loin, montre que ce mot ne désigne pas chez notre auteur la capitation, mais l'impôt foncier. Chez lui , c'est donc le synonyme de caratck 2) Ce nom propre est altéré dans le manuscrit. 3) On appelait ainsi les disciples des compagnons de Mahomet.

81 ^68 armes , on entend par là le khomê. Les terres agrégées au domaine de Tislam par capitulation ^ soiU celles du Nord. Là les chrétiens ont conservé la propriété de leurs terres et de leurs arbres , mais non celle de leurs autres biens. «D'après des savants des temps anciens, qui connaissaient bien la condition de l'Espagne , tout ce pays, à l'exception d'un petit nombre de localités bien connues, fut annexé à l'empire musulman par capitulation; car, après la déroute de Roderic, toutes les villes capitulèrent avec les musulmans. Par conséquent , les chrétiens qui y demeuraient , restèrent en possession de leurs terres et de leurs autres propriétés, et ils conservèrent le droit de les vendre. «Lorsque Mousà et plusieurs de ses frères d'armes furent arrivés auprès du calife Walid , ils lui demandèrent la permission d'évacuer l'Espagne et de retourner dans leurs demeures. Le calife les traita avec beaucoup d'égards et de bonté; il leur donna des fiefs dans la Péninsule , mais il leur refusa les moyens de quitter ce pays et ne consentit pas à ce qu'ils l'abandonnassent , sous quelque prétexte que ce fût. Il les y renvoya donc, après leur avoir ordonné de communiquer sa réponse à leurs camarades. «Plus tard, le calife Omar ibn-Abdalazlz [Omar II] s'intéressa beaucoup à l'Espagne. Il ôta au gouverneur d'Afrique le droit qu'il avait eu jusque-là de 6

82 nommer celui de l'Espagne, et donna lui-même le gouvernement de ce dernier pays à Samh ibn-Mâlic. Arrivé dans la Péninsule avec ses soldats, Samh voulut que ceux-ci eussent leur part des propriétés données autrefois aux soldats de Mousâ. Alors ces derniers envoyèrent des députés à la cour du calife. Ces députés se plaignirent de Samh ; ils demandèrent au calife la permission de retourner dans leurs anciennes demeures , et ils voulurent que les soldats de Samh les remplaçassent en Espagne. Mais le calife n'y voulut point entendre ; il les rassura , les confirma dans leurs droits par des lettres patentes données en présence de témoins , et concéda aux soldats de Samh d'autres fiefs. — Si Omar , fils de Khattâb [Omar I^{er}] , dit-il, n'avait pas donné dans l'Inde des fiefs aux soldats , la défense de ce pays aurait été impossible. Ce qui est vrai pour l'Inde , l'est encore plus pour l'Espagne. A Dieu ne plaise que les musulmans soient un jour forcés d'abandonner ce pays! — (Cependant ceci arrivera ; les arrêts du destin doivent s'accomplir). « D'après une autre tradition * , Mousâ n'avait pas encore partagé toutes les terres conquises entre ses soldats et le trésor, lorsqu'il fut rappelé à la cour. Il pria donc le calife Walîd de finir ce qu'il -avait commencé ; mais ceci n'eut lieu que sous le califat 1) Cette tradition est la meilleure , puisqu'elle est confirmée par le témoignage d'Isidore (c. 48).

d'Omar II, lequel donna le gouvernement de l'Espagne à Samh ibn-Mâlic le Khaulânite , en lui ordonnant de dresser le cadastre du domaine de l'Etat. Se conformant à cet ordre, Samh envoya en divers lieux des personnes chargées de ce soin. « Quelques-uns de ceux qui avaient conquis l'Espagne sous Mousâ et Târic arrivèrent à la cour de Walîd, et celui-ci les confirma , par des lettres patentes , dans leurs droits sur les terres qui avaient été divisées entre eux. Quant à ceux qui plus tard étaient venus en Espagne , il leur donna en fief beaucoup de terres qui appartenaient aux khoms, » Abdalmelic ibn-Habîb dit ceci *: Lorsque, dans l'année 100 (718—719) , sous le califat d'Omar II, Samh eut été nommé gouverneur de l'Espagne, les soldats arabes qui l'accompagnaient voulurent avoir leur part de ce que possédaient les soldats de Mousâ; mais alors quelques-uns de ces derniers se rendirent auprès d'Omar II. Ils lui dirent que Mousâ avait partagé les terres entre eux , après en avoir assigné la cinquième partie au trésor, et que Walîd les avait confirmés dans leurs droits, comme le prouvaient les lettres patentes de ce calife. Omar II leur confirma alors à son tour , par des lettres patentes , les droits que Wa* 1) Ce passage ne se trouve pas dans le man. d'Oxford ; il est emporté par un autre livre que Ibn-Habîb écrivit sur la conquête , et que les auteurs arabes citent souvent. 6*

84 lîd leur avait accordés, et il écrivit à Samh une lettre dans laquelle il lui enjoignait de respecter ses lettres patentes et de faire exécuter ce qu'il avait ordonné en faveur des pétitionnaires , lesquels retournèrent pleins de joie et en vantant la générosité et la justice du calife. Ce dernier ordonna en outre à Samh de donner en fief des terres du khoms aux soldats qui étaient venus avec lui en Espagne. «Un autre savant dit ceci: Les terres du khoms restèrent distinctes des autres et on les cultivait au profit du trésor musulman sous le règne des gouverneurs. Sous celui des Omayyades , on les cultivait en leur nom, jusqu'au temps des troubles, lorsque les chefs s'insurgèrent partout. Le khoms a donc existé fort longtemps et sous différents régimes. Dieu est l'héritier de la terre et de ceux qui l'habitent; c'est le meilleur des héritiers!» L'autre passage, dans lequel il est question des Arabes de Syrie et de leur établissement en Espagne , se trouve dans la préface du Dictionnaire biographique qu'Ibn-al-Khatîb a publié sous ce titre : *al-Uhûta fî tarîkh Gharnâta*. Il est conçu en ces termes * : «Lorsque les Arabes de Syrie, qui, par la noblesse de leur naissance et par leur amour de la gloire, étaient comme des lions de Charâ ^, furent entrés en 1) Voyez le texte dans l'Appendice , n° H. 2) Charâ était une région montagneuse en Arabie. Il y avait beau, coup de bêtes féroces.

85 Espagne avec Baldj, leur émir, les Baladis, c'est-à-dire les Arabes qui y étaient venus avant eux, se trouvèrent fort à l'étroit. En conséquence ils voulurent que ces étrangers quittassent le pays* — Ce pays, disaientils, nous appartient puisque nous l'avons conquis, et il n'y a pas de place pour d'autres. — Puis, voyant que les Syriens ne voulaient pas partir, ils prirent les armes pour les y contraindre. La guerre entre ces deux partis dura jusqu'à l'arrivée d'Abou-'l-Khattâr Hosâm ibn-Dhirâr le Kelbite. S'étant embarqué secrètement sur la côte de Tunis, cet Abou-'l-Khattâr arriva à l'improviste à Cordoue, et quand il eut montré le diplôme par lequel Handhala ibn-Çafvân, le gouverneur de l'Afrique, le nommait au gouvernement de l'Espagne, les deux factions, qui étaient encore en guerre l'une contre l'autre, se soumirent à ses ordres. Ayant fait arrêter les chefs des Syriens, il les força, comme chacun sait, de quitter le pays; puis, voulant empêcher que la guerre civile ne recommençât, il forma le projet d'établir les tribus syriennes dans les provinces. Il exécuta ce plan, et assigna aux Syriens la troisième partie de ce que produisaient les terres des chrétiens ^ Les tribus syriennes quittèrent donc Cordoue. 1) Auparavant on avait déjà établi les soldats de Samh sur le domaine de l'État, sur le khoms comme disaient les Arabes, et ce fut aussi sur le khoms qu' Abou-'l-Khattâr établit les Syriens. Sous le rapport pécuniaire, les cultivateurs chrétiens ne perdirent rien k

86 «D'après Aboù-Merwân S Ardabast, le comte dé l'Espagne 9 le chef des chrétiens et le percepteur du caratch que ceux-ci avaient à payer aux émirs, avait suggéré cet expédient. Ce comte était fort renommé, dans les premiers temps de la domination musulma* ne, par son savoir et par sa grande pénétration en affaires. Ce fut donc lui qui conseilla au gouverneur d'éloigner les Syriens de Cordoue , la résidence , où il n'y avait pas de place pour eux , et de les établir dans les provinces, où ils vivraient comme ils avaient vécu auparavant dans les provinces de la Syrie. Le gouverneur suivit ce conseil, après s'être assuré du consentement des Syriens eux-mêmes. Il établit donc le djond * de Damas dans la province d'Elvira , celui du Jourdain dans la province de Reiya , celui de Palestir ne dans la province de Sidona , celui d'Ëmèse dans la province de Séville, celui de Kinnesrîn dans la province de Jaen, et celui d'Egypte, en partie dans la province de Béja, et en partie dans celle de Todmîr. Pour faire subsister les Arabes de Syrie, le gouverneur leur donna la troisième partie de ce que produisaient les terres des chrétiens. Les Berbers et les Arabes-baladis restèrent les associés ^ des chrétiens; ils conser-* cette mesure : au lieu de donner à l'Etat la troisième partie des produits de la terre , ils devaient la donner dorénavant aux Syriens. 1) C'est-k-dire Ibn-Haiy&n , le célèbre historien. 2) Armée, division, 3) En arabe charic. Ce nom , qui est Tcquivalent du hospes des

87 vèrent leurs métairies, on ne leur prit rien du tout. Quant aux Syriens, lorsqu'ils virent que les terres sur lesquelles ils avaient été établis ressemblaient à celles qu'ils avaient occupées dans leur patrie , ils s'y plurent , et bientôt ils y devinrent puissants et riches. Cependant ceux d'entre eux qui, au moment de leur arrivée en Espagne, s'étaient établis dans des endroits qui leur avaient paru agréables, ne quittèrent pas leurs demeures ; ils y restèrent avec les Baladis , et quand on payait la solde ou qu'il fallait se mettre en campagne , ils se rendaient au djond auquel ils appartenait. Dans ce temps-là, on les appelait les séparés. Ahmed (ibn-Mohammed) ibn-Mousâ ^ dit ceci: Le calife nommait ordinairement (dans chaque dfond) deux chefs ; l'un allait à la guerre , et l'autre restait dans le djond ^ . Le premier recevait une solde de deux lois germaniques , était commun an propriétaire et au paysan cultiva* tour. Le dernier rendait au premier quatre cinquièmes des récoltes et des autres produits de la terre. Voyez mon Glossaire sur IbnAdhfrt, p. 15, 16. 1) Cest le célèbre historien Bâzî , qui naquit en 888 et qui mourut en 955. 2) Littéralement: «Le calife donnait ordinairement deux drapeaux s un drapeau qui allait k. la guerre , et un drapeau qui demeurait en place. « Dans les armées musulmanes , c^étaient les chefs qui por« taient les drapeaux (voyez Abou-Ismaîl Baçrî, Fotouh aS'Châm, p. 77 , 117, 131, 19S éd. Lees; Tabarî, t. H, p. 216, 218 éd. Kosegarten; Ibn-Ehallicân , t. I , p. 386 éd. de Slane) ; de Ik vient que portedrapeau est synonyme de che/; comparez Ibn-al-Khatib , dans mes Notices , p. 258 , l. 9, et p. 259, l. 14.

88 cents pièces' d'or ; le second ne recevait pas de solde pendant trois mois, mais au bout ce temps il allait remplacer son collègue , soit que celui-ci appartint à la même tribu , soit qu'il appartînt à une autre. Les Syriyas qui allaient à la guerre, c'est-à-dire les frères, les fils ou les neveux du cbeC, recevaient dix pièces d'or par tête à la fin de la campagne. (Quand on payait les troupes), le chef siégeait à côté du général ; il déclarait quelles personnes avaient acquis des droits à la solde par leur service actif, et afin de lui donner un témoignage d'estime, on réglait la solde sur sa déclaration. Lui seul, d'ailleurs, prenait soin que les soldats de son bataillon fissent leur service, et personne , excepté lui , ne les inspectait. Les soldats syriens qui n'appartenaient pas à la famille du chef * , recevaient cinq pièces d'or par tête à la fin de la campagne. Pour les Baladis , c'était autre chose : on ne donnait une solde qu'à ceux d'entre eux qui appartenaient à la famille du chef. Eux aussi avaient deux chefs ; l'un allait à la guerre , l'autre demeurait où il était *. Le premier recevait cent pièces d'or de poids , et au bout de six mois , son collègue venait le remplacer. Le Divan et le kitba ' existaient exclusi

- 1) Les volontaires.
- 2) Les Baladîs, comme le prouve la suite de ce

passée, étaient une réserve qu'on n'appelait aux armes qu'en cas de besoin. 3) Ces deux mots , qui sont synonymes , désignent le rôle des soldats régulièrement payés par le trésor public. Isidore (c. 75) appelle le Divan : » publicus Codex Scrinariû. »

89 ▼ ement pour les Syriens. Ceux-ci étaient exempts de la dîme[^] ; ils étaient destinés au service militaire , et ils devaient seulement percevoir l'impôt établi sur les terres des chrétiens qui leur avaient été confiées. Les soldats arabes-baladis au contraire[^] payaient la dîme comme tout le monde. Quelques-unes de leurs familles allaient à la guerre de la même manière que les Syriens, mais sans toucher une solde, et on les traitait alors comme nous Favons dit ci-dessus K Les Baladis n'étaient portés sur le rôle que dans le cas où le calife avait formé deux armées et les envoyait chacune dans une direction différente; alors il appelait les Baladis à son aide *. Il y avait encore une troisième troupe qu'on appelait les remplaçants , et qui était composée de Syriens et de Baladis *. » 1) Comme les Syriens ne possédaient pas de terres (Isidore, c. 75 , dit aussi qu'ils subsistaient des impositions que payaient les chrétiens), cette exemption était fondée sur la nature des choses. 2) L'auteur semble vouloir dire que le service des Baladîs n'était T[^]ë que par leurs propres chefs. 8) Ce passage prouve clairement que les Baladîs n'étaient qu'une réserve. 4) Je suis obligé de supxnrimer la dernière phrase de ce passage , pèroe que je n'ai pas réussi à en saisir le sens.

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU ROYAUME DES

ASTURIES ET DE LEON Outre les inscriptions et les chartes, les sources latines pour les trois premiers siècles de l'histoire du royaume des Asturies et de Léon, sont celles-ci: Chronique d'Alhelda, écrite en 881 et continuée en 883 (publiée dans *VEspana sagrada*, t. XIII). Chronique de Sébastien, écrite vers la même époque (*ibid.*). Chronique de Sampiro (866—984) {*ibid.* , t. XIV). Fragments d'une ancienne chronique relatifs aux règnes d'Alphonse III, de Garcia et d'Ordoïlo II {*ESp. sacr.* , t. XVII). Ces fragments se trouvent dans l'ouvrage du moine de Silos (c. 39 — 47), et comme ce chroniqueur a la coutume de copier assez fidèlement les chroniques anciennes , je crois que cette partie de sa compilation est aussi une copie, à peu près littérale, d'une chronique aujourd'hui perdue.

91 Les petites chroniques imprimées dans XXIIP volume de VEspana sagrada. Elles ne donnent que des dates, et ces dates ont été fréquemment altérées par des copistes inattentifs. Quant aux chroniqueurs du XIIP siècle , Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède , qui n'ont pas eu d'autres documents que ceux que nous possédons aussi , ils sont parfois utiles quand il s'agit de rétablir un texte corrompu; mais lorsqu'ils racontent quelque chose qui ne se trouve pas dans les chroniques anciennes, ils méritent rarement croyance. Les chroniques latines sont donc en petit nombre; elles sont d'ailleurs maigres et incomplètes, de sorte que les premiers siècles de l'histoire des Asturies et de Léon sont pleins d'obscurités. Heureusement ces sources ne sont pas les seules: les annales arabes contiennent sur le même sujet des détails aussi nouveaux que curieux. Vivant au milieu d'un peuple qui était arrivé à un très-haut degré de civilisation, les habiles et consciencieux chroniqueurs de Cordoue prenaient beaucoup d'intérêt à l'histoire des états du Nord, et comme ils n'ont négligé aucune occasion pour s'en instruire, leurs ouvrages peuvent et doivent servir à corriger les chroniques latines et surtout à les compléter. A la tête de ces annalistes musulmans , il faut placer le célèbre Ibn-Haiyân de Cordoue, qui florissait au XI' siècle. C'est lui qui a connu le mieux , non-seule

92 ment Thisrloire de sa patrie , mais aussi celle des états voisins, et si nous possédions encore les dix volumes de son Moctabis et les soixante de son Matin , l'histoire du royaume de Léon nous serait peut-être plus claire que celle d'aucun autre état chrétien de la première moitié du moyen âge. Malheureusement tout ce que nous en avons se réduit à un seul volume du Moctabis et à des fragments ou extraits qui se trouvent chez les historiens postérieurs; mais ces morceaux sont fort précieux et il faut les recueillir soigneusement. Beaucoup d'entre eux se rapportent à l'histoire du royaume de Léon y et c'est principalement dans l'Histoire universelle d'Ibn-Khaldoun qu'il faut les chercher. IbnKhaldoun les a insérés , soit dans son chapitre sur les Omaiyyades d'Espagne , soit dans celui qu'il a consacré aux rois chrétiens de ce pays. Quelles étaient les sources où puisaient les annalistes cordouans du XP siècle et notamment Ibn-Haiyân ? Savaient-ils le latin ou du moins le roman, cette langue qui n'était plus le latin, mais qui cependant n'était pas encore l'espagnol? Ont-ils travaillé seulement sur des rapports faits de vive voix , ou bien se sont-ils aussi servis de chroniques latines ? Ces questions se présentent d'elles-mêmes, mais il est assez difficile d'y répondre. En thèse générale il est permis d'affirmer que les Arabes , excessivement fiers de leur langue et de leur littérature, dédaignaient d'apprendre la langue des vaincus. Quand ces derniers voulaient converser avec

95 eux , ils étaient forcés d'apprendre l'arabe ^ , et c'est là une des différences essentielles qui existent entre la conquête arabe et la conquête germanique: les rudes Germains adoptèrent la langue et la religion des vaincus, beaucoup plus civilisés qu'eux; les Arabes au contraire y qui étaient supérieurs aux vaincus, leur imposèrent leur langue , et , jusqu'à un certain point , leur religion. Cependant il y avait, même dans les hautes classes de la société arabe, des personnes qui n'ignoraient pas tout à fait le roman. Une anecdote fort curieuse, mais très-indécente, montre qu'Abdérame III et ses vizirs comprenaient et employaient certains mots de cette langue * ; et pour ce qui concerne les annalistes de Cordoue, il ne faut pas oublier que pour la plupart ih n'étaient pas d'origine arabe, mais d'origine espagnole. L'arabe était donc bien leur langue maternelle, mais leurs ancêtres avaient parlé le roman , et leurs amis ou leurs parents le parlaient encore. Or, Ibn-Haiyân était aussi d'origine espagnole , et il me paraît certain qu'il savait le roman. Il rapporte « une phrase en cette langue, phrase qui avait été prononcée par Omar ibn-Hafçoun. En outre, ses données sur l'ancienne histoire de Léon 1) Voyez EtQoge et Alvaro, passim. S) Voyez cette anecdote chez Ibn^Adhârî , t. n , p. 243 , chez Maccaii» t. n, p. 417, et dans le Badâyi, man. de Copenhague, fol. 105 V., 106 r. 3) Man. d'Oxford , fol. 74 r.

94 sont trop exactes pour être puisées uniquement dans la tradition orale. Je serais donc porté à croire qu'il a consulté des chroniques chrétiennes aujourd'hui perdues. J'ai l'intention de publier dans cet article quelques textes arabes relatifs à l'histoire de Léon et de discuter à leur aide plusieurs points qui sont encore obscurs; mais avant de commencer ce travail, j'ai encore à dire quelques mots sur un manuscrit latin dont je me suis servi et qui appartient à la Bibliothèque de Leyde. Ce manuscrit (fonds Vossius, n^o 91 in-octavo), dont il est fait mention dans le Catalogue de 1716 (p. 390), mais d'une manière vague et inexacte, est en parchemin, et d'une écriture du XIII^e siècle ; il se compose de 115 feuillets. C'est ce qu'on appelle un livre de Pelage. On sait que Pelage , évêque d'Oviédo au commencement du XII^e siècle (1101 — 1129), a réuni dans un seul volume plusieurs anciennes chroniques, qu'il les a interpolées et qu'il y a joint ses propres ouvrages. On donne à cette collection le titre de livre de Pelage ou de manuscrit d'Oviédo; mais il y a deux livres de Pelage: le grand que Morales a décrit (voyez cette notice dans VEsp. sagr.^{t.} XXXVIII, appendice 40), et le petit, dont il existe plusieurs rédactions. Celle du manuscrit de Leyde semble à peu près la même que celle qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid, décrit par Bayer dans une de ses notes sur

95 la Bibliotheca vêtus de Nicolas Aulonio (p. 14). Sans compter quelques pièces très-courtes et d'aucune importance, il contient donc: une liste des villes épiscopales, sous ce titre: Hec sunt civitates quas regebant reges Gothorum et sui pontifices (dans VEsp. sacr., t. IV, p. 253 et suiv., Florez a publié plusieurs listes de cette espèce, mais non pas celle-ci); — Annales Complutenses ; — courte chronique du cloître de Corias (dans les Asturies) (imprimée dans VEsp. sacr., t. XXXVIII, p. 572); — traité de Pelage d'Oviédo sur Tolède , Saragosse , Léon et Oviédo {ibid. , p. 372 — 376); — collection d'anciens documents, conflue sous le nom de Chronicon Albeldense (ces morceaux se trouvent ici dans un autre ordre que dans le tome XIII de VEsp, sacr.) ; — dernière partie de la chronique de Sébastien (chapitre 20 jusqu'à la fin); — chronique de Sampiro ; — chronique de Pelage ; — concile de Léon, de l'année 1020; — Chronicon Iriense; — Privilegium votorum {Esp. sacr., t. XIX, p. 52&— 335). Quoique ce manuscrit n'offre presque rien d'inédit , il m'a cependant été utile ; il m'a servi pour corriger en quelques endroits le texte des éditions, et dans la suite j'aurai l'occasion de faire connaître quelquesunes des bonnes leçons qu'on y trouve.

98 I. HISTOIRE DES ROIS CHRETIENS DE l'ESPAGNE , PAR IBN-KHÂLDOUN. Le célèbre historien Ibn-Khaldoun , qui sm[^]tait d'une illustre famille sévillane, et qui, dans l'année 1364 , avait été envoyé en ambassade y par le sultan Mohammed V de Grenade, à la cour de don Pèdre-le-Cruel , a consacré un chapitre de son Histoire universelle aux rois chrétiens de la Péninsule. Ce chapitre n'est pas irréprochable : l'auteur n'avait pas toujours assez de matériaux à sa disposition, et il est tombé parfois dans des erreurs généalogiques, chronologiques et autres; mais ces fautes ne peuvent surprendre dans un étranger, dans un homme d'une autre race et d'une autre religion; la seule chose qui nous étonne, c'est qu'elles ne soient pas infiniment plus nombreuses > et l'on ne peut nier qu'à tout prendre ce morceau historique ne fasse honneur à la littérature arabe. Il est certain du moins que celle des chrétiens du moyen âge n'a rien qui mérite d'être mis en comparaison avec lui: il n'y a pas eu de chroniqueur chrétien qui ait donné un aperçu aussi lucide et aussi exact de l'histoire d'un état musulman quelconque. Le chapitre d'Ibn-Khaldoun est surtout important pour l'histoire du X^e siècle. Rien de plus laconique , pour ce qui concerne cette période intéressante, que les > \

97 chroniques latines de Léon: ne trouvant à enregistrer que des défaites et des humiliations de toute sorte, les moines ont pris le parti le plus simple, celui de se taire. Les fragments d'Ibn-Haiyân, cités par Ibn-Khaldoun, suppléent à leur silence. Pour publier ce chapitre * je me suis servi de trois manuscrits, dont deux se trouvent dans la Bibliothèque impériale à Paris ^, tandis que le troisième appartient à la Bibliothèque de Leyde. Le man. A. (man. de Paris ^) est le meilleur de tous ; celui que je désigne par la lettre B. (man. de Paris ^) est moins correct. Le man. de Leyde (n° 13B0, t. IV), le plus fautif des trois, est cependant remarquable parce qu'il contient deux passages qui ne se trouvent pas dans les autres exemplaires et d'où il résulte que l'auteur a donné deux éditions de ce chapitre. Il nous apprend lui-même ' que la première (celle que donnent les man. de Paris) a paru, vers l'année 1380, à Tunis, où il se trouvait alors. La seconde (celle que nous avons ici) a été publiée environ douze années plus tard, ▼ers l'année 1592. L'auteur habitait alors le Caire*, et la grande distance entre cette ville et l'Espagne explique la plus grave des fautes dans lesquelles il 1) Voyez le texte dans l'Appendice , n° III. S) M. Bédérac a eu Toblignanco de les collationner pour moi. S) Voyez l'autobiographie d'Ibn-Khaldoun (Journ. asiat. , IV« série , t. m , p. 303). 4) Voyez ibid. , p. 337 , 338. 7

98 est tombé, quand il raconte que Jean F de Castille, après avoir perdu la bataille d'Aljubarrota , battit les Portugais, s'empara de Lisbonne et plaça un jeune homme de la famille royale sur le trône de Portugal. C'était évidemment une nouvelle qu'on avait reçue au Caire , mais elle n'avait aucun fondement. Les notes que j'ai ajoutées à ma traduction n'ont presque d'autre but que de rectifier les fautes de l'auteur, pour la plupart assez légères. Si j'avais donné plus d'extension à ces notes, si je m'étais laissé aller à y discuter des questions historiques et à comparer d'autres récits avec celui d'Ibn-Khaldoun , mon commentaire aurait, pour ainsi dire, étouffé le texte. C'est ce qu'il fallait éviter, et je m'en suis abstenu d'autant plus volontiers que la plupart de mes observations trouveront plus tard une place plus convenable* «Histoire des Beni- Alphonse de Galice, rois d'Espagne après les Goths, au temps de la domination musulmane. Notices sur leurs voisins, les Francs, les Basques et les Portugais. «Il y a aujourd'hui quatre rois chrétiens, qui régneront sur quatre pays, lesquels entourent le pays musulman. Il est évident qu'à la longue nos coreligionnaires, qui ne possèdent plus les provinces que leurs ancêtres avaient conquises, ne pourront pas demeurer avec eux de l'autre côté de la mer. Le plus puis

99

sant parmi ces quatre rois est celui de Castille, Son royaume est d'une grande étendue, car il embrasse toutes les provinces de la Galice , à savoir la Castille, la Galice proprement dite , la Frontera (c'est-à-dire la plaine de Cordoue *), Séville, Tolède et Jaën, et il comprend presque tout le nord de la Péninsule depuis l'ouest jusqu'à l'est. A l'ouest ce royaume confine avec celui du roi de Portugal, qui est petit; c'est Lisbonne avec son territoire. J'ignore à quelle famille appartient ce roi [celui de Portugal] ; mais je crois qu'il descend d'un des comtes qui dans le temps se. sont emparés des provinces des Beni-Alphonse , comme nous le raconterons plus tard; peut-être aussi est-il de la famille des Béni- Alphonse ; je n'en sais rien de certain *. A l'est du royaume de Castille se trouve celui de Navarre, c'est-à-dire, des Basques. Ce petit état, dont Pampelune est la capitale, sépare les provinces du roi de Castille de celles du roi de Barcelone. Ce dernier règne sur les provinces orientales de la Péninsule , depuis les districts d'Almérie Jusqu'au delà de Barcelone. 1) «La Frontera est la plaine qui s'étend depuis Cordoue et Seville jusqu'à Jaën." Autobiographie d'Ibn-Khaldoun , p. 16. 2} Les rois de Portugal descendaient de Henri de Bourgogne. B*étant mis au service des rois de Castille et ayant obtenu de grands succès sur les musulmans, cet aventurier en fut récompensé par la main de la fille naturelle d'Alphonse VI, et par un comté, qui, en l'endroit devint un royaume. 7*

100 «Nous entrerons à présent dans quelques détails sur l'histoire de ces peuples depuis le temps de la conquête. « Lorsque les musulmans eurent vaincu les chrétiens, dans l'année 90 de l'Hégire, et qu'ils eurent tué Roderic, le roi des Goths, ils se répandirent dans toutes les provinces de l'Espagne, tandis que les chrétiens, fuyant devant eux, passaient les défilés de Castille et se retiraient vers la côte du Nord. Rassemblés en Galice, ils proclamèrent roi Pelage, fils de Fafila, Celui-ci régna dix-neuf ans et mourut en 133 (9 août 750— 30 juillet 751). Son fils Fafila, qui lui succéda, régna deux ans. Après sa mort, les chrétiens proclamèrent roi Alphonse, fils de Pedro, dont les descendants régneront encore aujourd'hui. Ces rois sont d'une famille de Galice; Ibn-Haiyân prétend, il est vrai, qu'ils descendent des Goths; mais à mon avis cette opinion est erronée; car cette nation avait déjà perdu le pouvoir, et il arrive rarement qu'une nation qui l'a perdu parvienne à le ressaisir. C'était une nouvelle dynastie, qui régnait sur un peuple nouveau; mais Dieu seul sait la vérité ^ «Cet Alphonse, fils de Pedro, rassembla les chrétiens) Ibn-Khaldoun s'est laissé tromper ici par son esprit philosophique. Ibn-Haiyân a raison j car Se'bastien (c. 13) assure également qu'Alphonse 1er, fils de Pierre, duc de Cantabrie, et gendre de Pelage, descendait de Reccared, le premier roi catholique parmi les Visigoths.

101 tiens et les excita à défendre le pays que les musulmans ne leur avaient pas encore enlevé. Ceux-ci s'étaient avancés jusqu'en Galice; mais ils ne furent pas en état de poursuivre leurs conquêtes ^ et pendant que leur puissance s'amoindrissait de plus en plus, les chrétiens regagnèrent une grande partie de ce qu'ils avaient perdu. «Alphonse, fils de Pedro, étant mort en 142 (4 mai 759 — 22 avril 760) , après un règne de dix-huit années, son fils Froïla lui succéda. Celui-ci régna onze années, pendant lesquelles son pouvoir allait toujours en croissant , car ce fut précisément le temps où Abdérame I^r était occupé à fonder sa nouvelle dynastie. Froïla fut donc en état de recouvrer Lugo, Porto, Zamora, Salamanque, Ségovie et la Castille, qui, au temps de la conquête, avaient été occupées par les musulmans ^ «Froïla étant mort en 52 (14 janvier 769 — 4 janvier 770) , son fils 2 Aurelio régna pendant six ans et mourut en 58 (11 novembre 774 — 31 octobre 775). Ensuite Silon, son fils ^, régna pendant dix ans et mourut en 68 (24 juillet 784 — 14 juillet 785). A sa I) L'agrandissement du royaume des Asturies eut pas lieu sous le règne de Froïla I^{er}, mais sous celui de son prédécesseur, Alphonse I^{er}«f. ■ 2) D'après Sébastien (c. 17), Aurelio était, non pas le fils, mais le cousin germain de Froïla I^{er}. • 3) Silon , qui n'était pas le fils d'Aurelio , parvint à la dignité royale par son mariage avec la fille d'Alphonse I^{er}.

98 est tombé, quand il raconte que Jean I* de Castille, après avoir perdu la bataille d'Aljubarrota , battit les Portugais, s'empara de Lisbonne et plaça un jeune homme de la famille royale sur le trône de Portugal. C'était évidemment une nouvelle qu'on avait reçue au Caire , mais elle n'avait aucun fondement. Les notes que j'ai ajoutées à ma traduction n'ont presque d'autre but que de rectifier les fautes de l'auteur, pour la plupart assez légères. Si j'avais donné plus d'extension à ces notes, si je m'étais laissé aller à y discuter des questions historiques et à comparer d'autres récits avec celui d'Ibn-Khaldoun , mon commentaire aurait, pour ainsi dire, étouffé le texte. C'est ce qu'il fallait éviter, et je m'en suis abstenu d'autant plus volontiers que la plupart de mes obser* vations trouveront plus tard une place plus convenable* «Histoire des Béni- Alphonse de Galice, rois d'Espagne après les Goths, au temps de la domination musulmane. Notices sur leurs voisins, les Francs, les Basques et les Portugais. « Il y a aujourd'hui quatre rois chrétiens, qui régneront sur quatre pays, lesquels entourent le pays musulman. Il est évident qu'à la longue nos coreligionnaires, qui ne possèdent plus les provinces que leurs ancêtres avaient conquises, ne pourront pas demeurer avec eux de l'autre côté de la mer. Le plus puis

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

99 sant parmi ces quatre rois est celui de Castille. Son royaume est d'une grande étendue, car il embrasse toutes les provinces de la Galice , à savoir la Castille^ la Galice proprement dite, la Proule.i (c'est-à-dire la plaine de Cordoue •, Scvill.;, Tok<;de et Jaen, et il comprend presque tout le nord de la IV;ninsule depuis Touest jiishonKe; je nUtn sais rien de certain ^ . A l'est du royaumed de Castille se trouve celui de Navarre, c'est-à-dire, des Basques. Ce petit état, dont Pain|)elune est la capitale, sépare les provinces du roi de Castille de celles du roi de Barcelone. Ce dernier règne sur les provinces orientales de la Péninsule , depuis les districts d'Almérie jusi{u'au delà de Barcelone. 1) «La Frontera cnt la plaine 'lui HVtenrl rk^ffiji.H ('orAmie ot 84\$vUle jiwin'*b «Taf-n. '/' AtitoWir//raphie crfbri'Khaldoin , p. IG. S) Les ro'in de J'ortu^al dciremlaient do Jfonri de Hotirp^r^f^e. B'^étant mb au ficrvice des roi

102 place on élut Alphonse , lequel fut détrôné et tué • par Maurecat, qui régna sept ans. «Ensuite Abdérame 2, dont la puissance s'était accrue , envoya ses troupes en Galice , lesquelles remportèrent des victoires et firent du butin et des prisonniers. » Afin que Ton puisse comparer la chronologie de» premiers rois asturiens, telle que la donne Ibn-Khaldoun, avec celle que donnent Sébastien et le Chronicon Albeldense , je placerai les deux calculs l'un à côté de l'autre: Chroniques latines. Ibn-Khaldoun. Pelage 718—737 731(2) — 750(1) Fafila 737—739 750(1) —752(5) Alphonse 739— 757 752(3) —759(60) Froïla 757— 768 759(60) — 769 Aurelio 768—774 769 —774(5) Silon 774—785 774(5) —784(5) Maurecat 785—789 784(5) —791(2) La chronologie des chroniques latines a été attaquée par plusieurs savants espagnols, tels que Pellicer, le marquis de Mondejar, Noguera et Iasdeu, lesquels 1) Ceci est une erreur : Alphonse U régnait cinquante-trois ans li Maurecat. 2) Au lieu de nommer Abdérame, qui mourut avant Maurecat, Ibn-Khaldoun aurait dû nommer Hichàm 1er.

105 prétendent que la révolte de Pelage eut lieu , non pas en 718; comme disent les chroniques latines, mais en 7K4 ou dans l'année suivante. Leur opinion n'a pas été reçue avec faveur , et les raisons sur lesquelles ils se fondent sont en effet si faibles , qu'il était facile de les réfuter victorieusement , comme l'ont fait Risco, dans le XXXVIP volume de *VEspana sagrada*, et M. de Govantes, dans le VIIIo volume des *Memorias de la Real Academia de la IHstoria*, Cependant je ne voudrais pas défendre la chronologie des chroniques latines, car d'après le témoignage de Râzî et d'IbnHaiyân ^ auquel j'attache une grande importance, l'insurrection de Pelage n'eut lieu que sous le gouvernement d'Anbasa ibn-Sohaim, c'est-à-dire entre l'année 721 et 725. Quant à la chronologie d'Ibn-Khaldoun , elle se contredit elle-même, car elle donne à Alphonse P' un règne de dix-huit années (ce qui s'accorde avec le témoignage des chroniques latines), et cependant elle fait commencer le règne de ce prince en 135 de l'Hégire et en fixe la fin en 142 , ce qui ne fait que sept ans. D'un autre côté, il paraît certain que la révolte de Pelage eut lieu, non pas en 751 , comme prétend IbnKhaldoun, mais plusieurs années auparavant. Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de résoudre des difficultés de cette nature. Le fil condui1) Apud Maccarî, l. 11, p. 9 et 671.

104 leur pour sortir de ce labyrinthe nous manque. «Un autre Alphonse i régna cinquante-deux ans[^] et quand il fut mort en 227 (21 octobre 841 — 10 octobre 842) , son fils [^] Ramire (P''') lui succéda. Le trône fut occupé successivement par les descendants de ce dernier jusqu'au temps de Ramire (II) , fils d'Ordofio (II), le dernier roi qui régnât sur tous les chrétiens de ce pays. Voici ce que dit Ibn-Haiyân: Ge Ramire monta sur le trône lorsque son frère Alphonse (IV) , qui avait régné avant lui , fut devenu moine r Tannée 319 (931), dans le temps de Nâcir (Abdérame III). Ce dernier remporta facilement des victoires sur Ramire; mais à la fin les musulmans essuyèrent une grande défaite dans l'année d'Alhandega, c'est-à-dire en 527 (959). Cette bataille eut lieu à Alhandega,. près de la ville de Simancas[^] comme nous l'avons raconté dans l'histoire de Nâcir .r - « Ramire mourut en 39 (20 juin 950 — 8 juin 951)[^] Son frère Sancho 3, qui lui succéda, était vain, orgueilleux et belliqueux. Son pouvoir s'affaiblit de plus en plus , de même que celui des membres de sa iamille; les comtes de son royaume s'insurgèrent contre lui , et dans la suite les Béni- Alphonse ne régné1) Cest le même Alphonse dont Ibn-Khaldoun a déjà parlé, à savoir Alphonse II, sm-nommé le Chaste. 2) Ramire I«r était fils de Bermude 1er. 3) Sancho lo" notait pas le frère, mais le second fils de Ramire n. Il succéda à son frère aîné , Ordono IIT*

Ils rent plus seuls sur les Galiciens , si ce n'est après le temps des petites dynasties, comme nous le dirons[^] plus tard. D'après Ibn-Haiyân , leur puissance fut brisée principalement par Ferdinand Gonzalez, comte d'Alava et de Castille , le plus considérable parmi les comtes, c'est-à-dire, parmi les gouverneurs provinciaux nommés par le roi. Ce Ferdinand se souleva contre Sancho et proclama roi le cousin germain de ce dernier, à savoir Ordoïlo (IV), fils d'Alphonse (IV), au nom duquel il s'empara du pouvoir. Abandonnant Sancho , les chrétiens firent cause commune avec Ferdinand, et ils furent soutenus par le roi des Basques [^] Sancho arriva à Cordoue auprès de Nâcir pour lui demander du secours, et, en ayant obtenu, il s'empara de Zamora et fit occuper cette ville par ses auxiliaires musulmans. La guerre continua entre Sancho et Ferdinand jusqu'à ce que ce dernier fût fait prisonnier dans une bataille par le roi des Basques ; alors Ordoïlo, fils d'Alphonse, régna seul. Sur ces entrefaites Hacam Mostancir était monté sur le trône* Celui-ci conclut la paix avec le roi des Basques , à la condition qu'il lui livrerait son prisonnier Ferdinand Gonzalez, comte d'Alava et de Castille; mais le roi des Basques refusa de remplir cette clause du traité et rendit la liberté à Ferdinand. 1) Ceci est une erreur. Le roi de Navarre, Garcia, romain de Sancho , prit parti pour ce dernier.

X06 «Dans l'année 51 (962), Ordofio, fils d'Alphonse, le compétiteur de Sancho, arriva auprès de Mostancir pour lui demander du secours, et celui-ci lui donna alors des troupes sous les ordres de son client Ghâlib. «Sancho, de la famille des Béni- Alphonse , mourut à Badajoz ^ , et son fils Ramire (III) lui succéda. Ferdinand Gonzalez , le comte d'Alava , eut pour successeur son fils Garcia. « Ramire (III) rencontra sur la frontière les musulmans qui faisaient une incursion, et les mit en fuite. Les musulmans essuyèrent plusieurs autres graves défaites après la mort de Hacam Mostancir , jusqu'à l'époque où Dieu leur donna Almanzor ibn-abî-Amir, le hâdjib de Hichâm , fils de Hacam. Almanzor fit plusieurs incursions dans le royaume de Ramire, et l'assiégea d'abord dans Zamora, ensuite dans Léon, après avoir combattu et vaincu Garcia, fils de Ferdinand, le seigneur d'Alava , et son allié le roi des Basques. Ces deux princes s'allièrent ensuite avec Ramire , et marchèrent ensemble contre Almanzor. La bataille eut lieu près de Simancas. Almanzor mit les chrétiens en fuite, s'empara de Simancas et détruisit cette ville. «Les Galiciens s'étant dégoûtés de Ramire que le malheur semblait toujours poursuivre, son cousin gerl) Ibn-Khaldoun se trompe ici,- comparez Sampiro, c. 27.

107 main ^ Bermude (II), fils d'Ordoño (III), se souleva contre lui. Alors la guerre civile éclata parmi les chrétiens. Dans l'année 74 (4 juin 984 — 23 mai 985), Ramire reconnut de nouveau la souveraineté d'Almanzor, et quand il fut mort quelque temps après, sa mère la reconnut également; mais les Galiciens résolurent d'offrir la couronne à Bermude, fils d'Ordofio» auquel Almanzor donna, sous certaines conditions que Bermude accepta, Zamora, Léon et le territoire situé entre ces deux villes et la mer. Mais dans la suite Bermude se souleva, mécontent et irrité des violences qu'Almanzor se permettait dans le pays des Galiciens et du mépris qu'il montrait pour eux. Par conséquent Almanzor marcha contre lui dans l'année 78 (21 avril 988 — 10 avril 989). Après avoir pris Léon, il vint assiéger Bermude dans Zamora. Au lieu de cousin germain, les man. portent oncle. Je croi» avec la plupart des historiens que Bermude II était fils d'Ordono HI, et par conséquent neveu de Sancho-le-Gras et cousin germain de Ramire. Quelques écrivains ont voulu lui donner une autre origine, et ils ont suivi le moine de Silos, qui le nomme (c. 73) fils d'Ordono, fils de Froïla II; mais ils n'ont pas remarqué qu'ils ont contre eux le témoignage de Bermude lui-même, car dans une charte que Yépès a publiée (t. V, Escr. 17), ce prince donne le nom de tante (jamita, et non pas arnica, comme Yépès a imprimé) à Thérèse et à Elvire, réponse et la sœur de Sancho-le-Gras. Son fils, Alphonse V, appelle aussi ces princesses ses tantes (grandes tantes); Toyez Esp. sagr., t. XXXVI, Escr. 2. D'ailleurs Ordono, fils de Froïla II, n'a pas régné, et le père de Bermude II a bien régné, attendu que les chartes lui donnent le titre de roi.

108 ra ; mais Bermude s'enfuit de cette ville que ses habitants livrèrent à Almanzor, et celui-ci l'abandonna à la fureur de ses soldats. Depuis lors le roi des Galiciens, qui ne possédait plus que quelques châteaux dans les montagnes de la côte, reconnut tantôt l'autorité musulmane et tantôt se souleva contre elle, pendant qu' Almanzor faisait maintefois des incursions dans son pays. A la fin Bermude se soumit, retira sa protection au Coraichite qui s'était soulevé contre le hâdjib ^, et le lui livra dans l'année 85 (99B). Alors Almanzor lui imposa un tribut, mit, en 89 (999) , une population musulmane dans Zamora , et confia le commandement de cette place à Abou-'iAhwaç Man ibn-Abdalazîz le Todjîbite. « Ensuite ^ il marcha contre Garcia , fils de Ferdinand, le seigneur d'Alava, qui d'ordinaire accordait un asile à ceux ^ qui s'étaient révoltés contre Almanzor. Parmi eux se trouvait le propre fils de ce dernier. «Almanzor assiégea, prit et détruisit Astorga^, la capitale de la Galice. 1) Ce Coraichite est le prince du sang Abdallah , surnommé Pierre sèche. 2) Ce mot est déplacé ici. La guerre contre Garcia Fernandez eut lieu en 989 et dans l'année suivante. 3) Les manuscrits nomment ici Lûborme, Il est vrai qu'Hun demisiècle auparavant, Ordonno m avait pris cette ville; mais ce roi «"•était borné à la piller, et elle n'était pas restée au pouvoir des Léonais (voyez Sampiro , c. 25). Sous le règne d'Almanzor , elle

109 «Garcia éitint mort, son fils Sancho lui surcéda. «Almanzor imposa un tribut aux Galiciens et tous les chrétiens reconnurent son autorité , de sorte que leurs princes semblaient des gouverneurs nommés par lui , à l'exception de Bermude , lils d'Ordorlo , et de Menendo Gonzalez, comte de Galice, car ceux-ci étaient plus indépendants que Içs autres; toutefois Bermude envoya en 83 (993) sa fille à Almanzor, qui en fit son esclave , mais qui dans la suite raiffranchit et Tépousa. «Bermude s'étant soulevé de nouveau, Almanzor s'avança jusqu'à Santiago, près de la côte de la Galice, C'est un pèlerinage de la chrétienté et l'on y trouve le tombeau de l'apAtre saint Jacques. Almanzor détruisit la ville (lu'il trouva abandonnée, et il en fit transporter les portes «i Cordoue, où il les plaça dans le toit de la mosquée, qu'il faisait agrandir à cette époque. Ensuite Bermude, fils d'Ordofio, ima constamment appartenu aux musulmans , et elle était mômo assez éloignée de la fronticro , Almanzor ayant pris Coûnbre dès Tannée 987. D'ailleurs le titre de capitule de la Galice ne convient nullement k Lisbonne : les Arabes ne donnaient pas le nom de Galice au pays oU elle se trouve. Il ne]eut donc être question ici de Lisbonne, et je crois qi^Ibn-Klialdoun a mal lu le manuscrit dont il se servait. Dans récriture arabe ^i^A^i (Lisbonne) no difleru pas beaucoup de Ki^^i (Astorga) , et c'est sans doute de cette dernibro ville que Fauteur copié par Ibn-Khaldoun a voulu parler. Les chroniqueurs latins attestent qu'elle fut prise par Almanzor , et Léon ayant été ruinée de fond on comble , Astorga était devenue en effet la ville principale du royaume.

110 plora la paix et envoya son fils Pelage * vers Man ibnAbdalazîz, le gouverneur de la Galice, lequel se rendit avec lui à Cordoue. La paix ayant été conclue. Pelage retourna auprès de son père. «Almanzor combattit vigoureusement la famille des Gomez. Ces comtes régnaient sur le pays qui s'étend entre Zamora et la Castille , sur la frontière de la Galice, et leur capitale s'appelait Santa-Maria *. Almanzor prit cette ville en 815 (995). «Après la mort de Bermude, fils d'Ordoño , de la famille des Béni- Alphonse , son fils Alphonse (V) , petitfils par sa mère du seigneur d'Alava Garcia Fernandez *, monta sur le trône. Comme il était encore en bas âge, le comte de Galice, Menendo Gonzalez, devint son tuteur et régna en son nom ; mais Sancho , fils de Garcia , l'oncle maternel d'Alphonse , lui disputa la tutelle, et ils choisirent pour arbitre Abdalmellec, fils d' Almanzor, qui ordonna alors au juge des chré1) Ce Pelage , un bâtard k ce qu'il paraît , signe des chartes dans les années 998, 999 et 1006; il s^ nomme • proies Beremundi Régis. " Voyez Esp. sacjr. , t. XVI, Escr. 11 ; Yépès , t. V, Escr. 7(2) ; Berganza , l. 1 , p. 304. 2) Santa-Maria était l'ancien nom de Carrion (voyez Sandoval , Cinco Reyces , fol. 1 2 , col. 2 , fol. 29 , col. 1) , et sa cathédrale était consacrée k la Vierge (voyez Lucas de Tuy , p. 98 , et Rodi-igue de Tolède, VI, c. 16). 3) Sa mère, nommée Elvire, était en effet fille de Garcia, comte cle Castille, et d** A va. Voyez Risco, Historia de Léon, l. 1, p. 231; Esp, sagr., U XXXVI, Escr. 6.

111 tiens [de Cordoue], Açbagh ibn i, de décider cette affaire. Le juge se prononça en faveur de Menendo Gonzalez. Âlplionse resta donc sous la tutelle de Menendo jusqu'à l'époque où celui-ci mourut assassiné, c'est-à-dire jusqu'à l'année 98 (17 septembre 1007 — 4 septembre 1008). A partir de cette époque, Alphonse régna par lui-même. Il tâcha de réduire à l'obéissance les comtes qui, du temps de son père ou auparavant, s'étaient soustraits à l'autorité royale. Il réussit dans son projet, et il remplaça les comtes par des personnes à sa dévotion, de sorte que dans la suite on n'entendit plus parler ni des Beni-Gomez, ni des Beni-Ferdinand, qui, comme nous l'avons raconté, s'étaient insurgés dans le temps de Sancho, fils de Ramire. Ensuite Alphonse rassembla les chrétiens, et, accompagné de son allié le roi des Basques, il alla combattre Alodhatar, fils d'Almanzor. La bataille eut lieu près de Clunia. Jlodhaffar mit les ennemis en fuite et devint maître de Clunia, qui avait fait sa capitulation. «A la fin du quatrième siècle, lorsque la famille d'Almanzor eut perdu le pouvoir et que les Berbers eurent allumé la guerre civile, le seigneur d'Alava, Sancho, fils de Garcia, profita de la discorde des musulmans. Aidant une faction contre l'autre, il obtint une partie de ce qu'il désirait; mais en 406 (21 juin 1) Ce nom est douteux.

112 lOla — 9 juin 1016) ^ il fut tué par le roi des Basques.

Cependant les chrétiens reconquirent ce qu'Ai* manzor leur avait enlevé en Castille et en Galice. « Alphonse et ses descendants continuèrent à régner sur la Galice pendant l'époque des rois des petites dynasties et après ce temps, lorsque les Almoravides, c'est-à-dire les rois de la Mauritanie, de la tribu de Lamtouna , eurent vaincu et détrôné les rois des petites dynasties et que la domination arabe eut entièrement cessé en Espagne. On trouve dans les chroniques des Lamtouna que le roi de Castille qui imposa un tribut aux rois des petites dynasties , dans l'année quatre cent cinquante et tant , s'appelait Alvitus ^ . Celui-ci, à ce qu'il paraît, s'était révolté contre Sancho3, fils d'Abarca, de la famille des Béni- Alphonse ♦, 1) D'après son

The text on this page is estimated to be only 15.58% accurate

115 qm régnait à cette époque et qui est souvent men« tienne dans les chroniques des chrétiens , où on Ut aussi qu'après sa mort ses trois fils, Feinlinand, Garcia et Ramire, divisèrent entre eux son royaume. Ferdinand, lorsqu'il régna seul, se rendit maître de Coïmbre et de plusieurs provinces d'Ibn-al-Âftas. En mourant il laissa trois fils, Sancho, Garcia et Alphonse, qui se disputèrent le trône. Alphonse (VI) resta le maître. Ce fut de son temps, dans l'année 467 (27 août 1074 — 15 août 1076). que mourut Thâhir Ismâil ibn-Dhi-*n-noun ^ Alphonse s'empara de Tolède en 78 (108B), et cette Yille devint alors le centre de la domination des chrétieis d'Espagne. Alphonse, qui comptait Alvar Pafiez parmi ses magnats et ses comtes, portait le titre à'Imperator, qui signifie roi des rais; il combattit, en 81 (1088), contre Yousof îbn-Téchoufin à Zallâca, où il fut vaincu. Il assiégea aussi Ibn-Houd dans Saragosse. Son cousin germain Ramire , qui lui disputait le trône, vint assiéger Tolède, mais ne put la prendre. Alphonse assiégea Valence; Almérie fut assiégée par Garcia, Murcie par Alvar Fahez, et Xativa et Saragmuse par le Campéador, lequel s'empara de Valence «a ^ (1096) ^: mais cette ville lui fut enlevée par J; Au lieu de iramer ce priuoe, Ilm-KJU«kldottii fiorait

114 les Almoravides ^, après que ceux-ci eurent détrôné les rois des petites dynasties. «Alphonse étant mort en 501 (22 août 1107 — 10 août 1108) 2, sa fille régna sur les Galiciens. Elle épousa Ibn-Ramire 3 , mais ayant divorcé d'avec lui, elle épousa en secondes noces un de ses comtes , dont elle eut un fils qu'on appelait ordinairement le petit roi *. «En 503 (31 juillet 1109 — 19 juillet 1110), IbnRamire livra à Ibn-Houd « une célèbre bataille, dans laquelle ce dernier perdit la vie. Ibn-Raniire s'étant emparé de Saragosse , Imâd-ad-daula ® et son fils allèrent chercher un asile à Rueda. Il [c'est-à-dire le fils 1) Valence ne fut prise par les Almoravides que trois ans après la mort du Campéador, k savoir en 1102. 2) Alphonse VI mourut en 1109. 3) C'est-à-dire Alphonse 1er , roi d'Aragon et petit-fils de Ramire I». 4) Ce renseignement, qu'Ibn-Khaldoun a puisé dans le Kitâb alictifây n'est pas tout à fait exact. XJrraque fut mariée trois fois, d'abord avec Raymond de Bourgogne, ensuite avec Alphonse I« (d'avec lequel elle divorça) et enfin avec le comte Pedro Gonzalez de Lara (ce dernier mariage était' secret). C'est de son premier mari qu'elle eut Alphonse, septième du nom. Ce prince, porté sur le trône quand il était encore enfant, conserva longtemps le surnom de petit roi. Les Arabes l'appellent constamment as-solaiiin , le petit sultan, et Orderic Vital, qui écrivit en 1141, dit: Puerum Hildefonsum regem sibi statuerunt , et hue usque parvum regem vocitantes , libertatem regni sub eo viriliter dcferunt. 5) Ahmed Mostaîn. 6) Le fils d'Ahmed Mostaîn ; mais ce prince avait déjà quitté Saragosse en 1110, huit années avant que cette ville fût prise par Alphonse 1er. Voyez Ibn-al-Abbâr , dans mes Notices, p. 225.

115 d'Itnàd^ad-daula , Saif-ad-daula Ahmed] resta dans cette ville jusqu'à l'époque où le petit roi, après l'avoir forcé à se rendre, le transporta en Castille. « Il y eut entre Ibn-Ilamire et les Castellans une guerre dans laquelle Alvar Fanez fut tué, l'année »07 (18 juin 1113 — 6 juin 1114). La domination des Lamtouna ou Almoravides touchait alors à sa fin ; cette dynastie fut détrônée par les Almohades, qui lui enlevèrent d'abord la Mauritanie et ensuite l'Espagne. On trouve dans les chroniques des Almohades qu'au temps d'Almanzor Yacoub , fils du commandeur des croyants Yousof ibn-Abà-al-mouman , trois rois régnaient sur les chrétiens, à savoir Alphonse (VIII), El Baboso > et Ibn-Henri^. Alphonse, le plus puissant 1) Alphonse IX de Léon. El Baboso signifie le Baveux , jXJiXJt v^LjtUI comme dit Abd-al-wâhid (p. 235); mais au moyen âge ce «sobriquet, comme on Ta déjà observé dans la nouvelle édition de Ducange (t I , p. 629) , avait un sens bien plus injurieux qu'aujourd'hui : U était synonyme de Jou , parce que les fous bavent souvent. David , quand il voulut contrefaire le fou auprès du roi Akis , » faisait couler sa salive sur sa barbe ,/' comme dit l'Écriture. On trouve assez souvent le mot banosus employé dans le sens de Jbu. Ainsi Xjat je cite cet exemple parce qu'on ne le trouve pas dans Ducange)-, lorsque les moines promenaient en triomphe le pape Alexandre H-, le peuple de Rome , qui le détestait , criait : Vade leprose , exi baTose, discede perose. C'est l'évêque Benzo qui nous apprend ce fide ^lèvre n , c. 2) , et son éditeur a remarqué avec raison que bavirus ■ signifie stultus. Les Espagnols donnaient donc à Alphonse IX l'épithète de /ou ; nous le savons seulement par les auteurs arabes , et en général les sobriquets qu'on donnait aux rois chrétiens ne nous sont connus que 8*

116 d'entre eux, commandait les chrétiens dans la bataille d'Alarcos, livrée en 591 (1195). Dans cette bataille il fut battu par Almanzor. El Baboso, roi de Léon, fut celui qui trompa Nâcir Tannée de la bataille d'alIcâb (las Navas). Il s'était rendu auprès de lui et avait gagné sa confiance en se donnant pour son ami; mais après avoir reçu beaucoup d'argent, il le trahit et causa la déroute ^ «Mostancir ayant succédé à son père Nâcir et la puissance des Beni-Abd-al-mouman s'étant amoindrie, Alphonse reconquit toutes les forteresses que les musulmans avaient occupées en Espagne. par eux ; les chroniqueurs latins ne les donnent pas , soit qu'ils eussent trop de ménagements k garder, soit qu'ils se 'fissent scrupule de manquer à la dignité de l'histoire. Alphonse méritait-il d'être appelé ainsi ? Avait-il réellement le cen'eu dérangé ? Le chroniqueur latin de cette époque , Lucas de Tuy , se gai'de bien de le dire : écrivant sous le règne du fils du Baveux , il lui était impossible de s'expliquer franchement k ce sujet. Mais ce qu'il ne dit pas , il le laisse entrevoir (voyez p. 109). H peint Alphonse comme un homme dont les gestes , quand il était à cheval revêtu de son armure , exprimaient la férocité plus encore que la bravoure. Prompt k se mettre en colère — «et alors sa voix ressemblait au rugissement du lion u — il s'apaisait l'instant d'après pour redevenir le plus doux des hommes. Voilk tout ce que Lucas pouvait dire sans manquer aux convenances ; mais dans sa bouche , de telles paroles sont assez significatives. 2) Les Ai'abes donnaient ce nom à tous les rois du Portugal, parce qu'ils descendaient de Henri de Bourgogne. 1) Dans son Ilistoire des Berbers (t. II, p. 226 de la traduction), Ibn-Khaldoun rapporte aussi ce fait , qui n'est pas indiqué par les auteurs chrétiens.

117 «Alphonse eut pour successeur son fils Ferrando [saint Ferdinand] > , surnommé le Louche , qui enleva Gordoue et Séville aux musulmans. Vers la même époque , le roi d'Aragon regagna dans l'est Xativa , Dénia , Valence , Saragosse , en un mot toutes les forteresse![^] de Test. Alors les musulmans reculèrent vers la côte et se donnèrent pour roi, d'abord IbnHoud, ensuite Ibn-al-Ahmar. «Ferrando eut pour successeur son fils [Alphonse X]. Ensuite le fils de ce dernier , Ferrando , monta sur le trône [^]. Pendant le règne de ce dernier, les BeniMerîn arrivèrent en Espagne comme auxiliaires d'IbnaI-Ahmar, et leur sultan, Yacoub, fils d'Abd-alhacc , combattit les chrétiens, commandés par le comte don Nuilo ', près du Guadalete, et les mit en déroute. Cette bataille, dans laquelle Don Nuilo fut tué, eut lieu en 673 (7 juillet 1274 — 26 juin 1273) *. 1) On sait que saint Ferdinand notait pas le fils d'Alphonse VIII , mais de Tantre Alphonse , de celui qu'Ibn-Khaldoun appelle el Baboso. On remarquera aussi que notre auteur a négligé de parler du règne de Henri 1er. 2) Le Ferdinand dont Ibn-Khaldoun parle ici n**a jamais régné : estait le fils aîné d** Alphonse X , mais il mourut avant son père. Cependant Terreur de Fécrivain arabe s"explique aisément : vers répoque de la bataille dont il est question dans ce passage , Ferdinand était régent du royaume , son père étant allé h Beaucaire pour y avoir une entrevue avec le pape. 3) Don Nuno Gonzalez de Lara. 4) Dans son Histoire des Berhers (t. IV, p. 77 et suiv. de la tradnctiou) , Ibn-Khaldoun place cette bataille dans Tannée 674, et cette dale s'accorde avec celle que donne le Car tas (p. 214): 15 Kabî le»

118 «Quand Ferrando {Usez: Alphonse X) régna seul» il eut à soutenir une guerre continuelle contre Yacoub ibn-Abd-al-hacc. Ce dernier, toutefois, ne lui livra plus de bataille; il se contenta de faire des razzias dans le pays des chrétiens; mais il y exerça tant de ravages que les chrétiens finirent par lui demander la paix. Plus tard , quand Sancho , le fils de Ferrando {lisez: d'Alphonse X), le roi de Câstille, se fut insurgé contre son père, ce dernier vint demander du secours à Yacoub ibn-Abd-al-hacc et lui baisa la main. Yacoub lui accorda sa demande, et lui donna de l'argent et des troupes; de son côté, Ferrando {lisez: Alphonse X) promet de lui rendre cet argent et lui laissa en gage la célèbre couronne qui, depuis longtemps, faisait partie des trésors de ses prédécesseurs. Depuis lors cette couronne est restée dans le palais des Mérinides ou Beni-Abd-al-hacc et elle y est encore au moment où j'écris. «Ferrando {lisez: Alphonse X) étant mort en 85 (1284), son fils Sancho (IV), qui lui succéda, vint à Algéziras auprès de Yousof , le successeur de son père Yacoub ,. et conclut la paix avec lui ; mais dans la suite il recommença les hostilités, et alors il assiégea 674, c'est-à-dire 8 septembre 1275. Mais il y a ici une différence d'un jour : la bataille eut lieu le jour précédent , qui était un samedi ; car les Annales Toledanos III {Esp, sagr, , t. XXHI, p. 420) disent: samedi, le septième des ides (c'est ainsi qu'il faut lire au lieu de n&tuis y comme Florez Ta déjà observé) de septembre 1275.

119 Tarifa, qu'il prit. Il mourut en 95 (1294) K Son fils et successeur Ferrando (IV) mourut en 712 (1512) , laissant un fils en bas âge , nommé Pedro ^ , lequel eut pour tuteur son oncle Juan. Pedro et Juan perdirent la vie en 718 (1318) ^ , lorsqu'ils se furent mis en marche contre Grenade, «Alphonse (XI), fils de Pedro (lises: de Ferdinand IV) , après avoir été sous la tutelle des grands , marcha en 41 (27 juin 1340 — 16 juin 1541) contre Abou-'l-Hasan , qui assiégeait alors Tarifa. Tout le monde sait que les musulmans essuyèrent à cette occasion une grande défaite. «Alphonse étant mort, en 61 (1350), de la grande peste, lorsqu'il assiégeait Gibraltar, son fils Pedro (Pierre-le-Cruel) lui succéda. Afin d'échapper aux poursuites de ce roi, le comte ^ s'enfuit vers Barcelone, où le roi ^ le prit sous sa protection. Pedro marcha contre ce dernier à différentes reprises et assiégea plus d'une fois Valence ; mais le comte ayant remporté la victoire, en 768 (7 septembre 1366 — 27 août 1 367) , et s'étant emparé de la Caslille , les chrétiens, lassés du gouvernement dur et tyrannique 1) Sancho IV mourut en 1295. 2) Ibn-Khaldoun se tronipe : Ferdinand IV eut pour successeur son fils Alphonse XI ; don Pedi'o , oncle du jeune roi , était son tuteur conjointement avec don Juan. 3) En juin 1319. 4) Henri de Trastamarc. 5) Le roi d'Aragon.

120 de Pedro, se rallièrent à lui. Pedro se rendit alors auprès des Francs qui demeurent au nord de la Castille , en Allemagne et en Bretagne (PAngleterre) , sur les côtes et sur les îles de l'Océan ; puis , ayant donné la main de sa fille au fils de leur roi, le prince de Galles * , il revint accompagné de ce dernier et de troupes innombrables. Il s'empara ainsi de la Castille et de la Frontera; mais un grand nombre de ces étrangers étant morts de la peste , les autres retournèrent dans leur pays. «Toujours en guerre contre son frère le comte ^ Pedro fut enfin vaincu et forcé de chercher un refuge dans une forteresse. Le comte l'y assiégea et il était déjà sur le point de prendre la forteresse, lorsque Pedro fit demander secrètement un asile à un seigneur 2. Celui-ci lui accorda sa demande; mais il informa le comte de ce qui était arrivé, de sorte que le comte tua son frère , après avoir lutté avec lui y. dans la tente de ce seigneur, ce qui eut lieu dans l'année 772 (26 juillet 1370 — 14 juillet 1571) ^ Dès lors le comte fut en possession de tout le royaume des Beni-Alphonse , et il força le fils de Pedro, qui, après la mort de son père , s'était fortifié dans Car1) Ibn-Khaldoun s**abuse ici: ce ne fut pas le Prince Noir qui épousa Constance , fille de don Pèdre et de dona Maria de Padilla , mais son frère , Jean de Gand , duc de Lancastre. 2) Bertrand du Guesclin. 3) Dans la nuit du 23 mars 1369.

121 mona avec son ministre Martin Lopez, de se rendre à lui. «Le comte était donc devenu roi de Castille; mais[^] le prince de Galles (lisez : le duc de Lancastre) , le roi des Francs, lui disputa le trône en prétendant qu'il appartenait à son fils , celui qu'il avait eu de la fille de Pedro [^] En effet , la coutume permet chez les chrétiens que le. fils de la fille succède , et d'ailleurs le prince faisait valoir la circonstance que le comte n'était pas issu d'un mariage légitime. La guerre entre ces deux compétiteurs étant de longue durée et le roi de Castille ne pouvant s'occuper des musulmans, ceux-ci en profitèrent pour ne plus lui payer le tribut qu'ils avaient payé à ses prédécesseurs. «Ce comte étant mort en 781 (1379), son fils don Juan (P') lui succéda. Son autre fils , Cornez *, alla chercher un asile a Grenade; ensuiteil retourna en Castille; [puis il se rendit auprès du roi de Portugal [^] et leva des troupes pour lui. Ayant rassemblé les Galiciens, don Juan marcha contre son frère et contre le roi de Portugal; mais il fut battu par le Portugais et son armée fut fort maltraitée , ce qui arriva en 88 (1386) *, Dans la suite Gomez 1) On sait que le duc de Lancastre réclama la couronne pour luimême. 2) 1[^]8 auteurs chrétiens ne parlent pas de ce Gomez. 3) Jean 1er, le fondateur de la dynastie d'"Avis. 4) La célèbre bataille d'Aljubarrota , dont il s'aj[^]t ici , se livra le 14 août 1385.

122 retourna auprès de son frère et se réconcilia avec lui ; après quoi don Juan marcha contre le Portugais, le battit, s'empara de Lisbonne et plaça sur le trône un jeune homme de la famille royale, qui se trouvait là ^ «Don Juan étant mort en 91 (1389) ^, son peuple éleva au trône son fils Pedro {lisez: Henri III), et comme celui-ci était encore en bas âge , le marquis ^ , l'oncle maternel de son aïeul le comte, fils d'Alphonse (XI) *, se chargea de son éducation et du gouvernement. Aujourd'hui encore le jeune roi est sous la tutelle du marquis.] « « Tel est l'état des choses en ce moment , et comme les Castellans sont toujours en guerre avec le Prince, le roi des Francs 3, ils laissent les musulmans en repos. Dieu ait nos frères en sa sainte garde! 1) Comparez plus haut, p. 98. 2) Eu 1390. 3) Le marquis de Villena. 4) Telle n'était pas la parenté qui existait enti*e le marquis de Villena et Henri m. Ce dernier était fils de Léonore, fille de Pierre IV d'Aragon , fils d'Alphonse IV, fils de Jacques II. Le marquis de Villena (Alphonse) était fils de l'infant Pedro , et petit-fils de Jacques IL 5) Le passage entre crochets ne se trouve que dans le man. L. , qui contient la seconde édition. 6) Ceci était vrai au moment où Ibn-Khaldoun publia la première édition de son ouvrage, mais non pas dans le temps où il en donna la seconde ; car vers la fin du règne de don Juan I» , en 1388 , le duc de Lancastre avait renoncé k ses prétentions sur le trône de Castille.

125 «Le royaume de Portugal, dans l'ouest de l'Espagne, autour de Lisbonne, est petit. C'était auparavant une province de la Galice; mais aujourd'hui le roi de ce pays est indépendant. Il est allié à la famille des Bénédictins-Alphonse, mais j'ignore de quelle manière. «Le royaume de Barcelone, dans l'est de l'Espagne, est d'une étendue fort considérable, car il comprend Barcelone, l'Aragon, la Catalogne, Saragosse, Valence et les îles de Sardaigne, de Majorque et de Minorque. La famille régnante est d'origine franque. L'histoire de ce royaume, d'après le récit d'Ibn-Haïyan, est celle-ci: Les Goths d'Espagne, après avoir été sous l'empire des Francs, s'étaient révoltés contre eux; cependant Barcelone appartenait encore au royaume des Francs. Quand Dieu eut révélé l'islamisme et que les musulmans eurent commencé la conquête de l'Espagne, les Francs, irrités contre les Goths, refusèrent de les aider. Le royaume des Goths ayant été anéanti, les musulmans attaquèrent les Francs, les expulsèrent de Barcelone, se rendirent maîtres de cette ville, et, passant par les défilés, ils arrivèrent dans les plaines, où ils prirent Gérone, Narbonne et 1) On remarquera qu'au XI^e siècle on avait encore quelque réminiscence du temps où l'Espagne se sépara de l'empire romain, et des guerres que les Visigoths eurent à soutenir contre les Francs; mais ces souvenirs, il faut le reconnaître, étaient fort confus. Au reste, on sait qu'à l'époque de la conquête arabe, Barcelone appartenait aux Goths.

124 d'autres villes. Mais vers la fin du règne des Omayyades (d'Orient) et au commencement de celui des Abbâsides, il y eut un temps de langueur, la discorde ayant éclaté entre les Arabes d'Espagne. Les Francs en profitèrent pour reconquérir le pays qu'ils avaient perdu : s'avancant jusqu'à Barcelone, ils reprirent cette ville, environ deux cents ans après l'Hégire, et y placèrent un gouverneur. Depuis lors Barcelone fit partie des états du roi franc de Rome, lequel était alors Carlo-le-Grand, un fameux conquérant. Mais plus tard, la discorde s'étant mise parmi les faibles rois des Francs, les seigneurs leur disputèrent le pouvoir, de la même manière que les seigneurs musulmans le faisaient, alors que leurs rois étaient faibles. Les gouverneurs s'arrogèrent donc partout la souveraineté sur les provinces confiées à leur garde, et ceux de Barcelone firent comme les autres. Les Omayyades (d'Espagne), au commencement de leur empire, avaient pris pour règle de ménager ces princes, de peur que, s'ils les attaquaient, ils n'eussent aussitôt à combattre, d'abord le roi de Rome, et ensuite celui de Constantinople; mais Almanzor ibn-abî-Amir, après avoir acquis la certitude que les Barcelonais s'étaient entièrement séparés du royaume des Francs, les attaqua vigoureusement, pillait et ravageait leur pays, prit Barcelone, détruisit cette ville, et abreuvait ses habitants d'humiliations et de douleurs. Le prince de Barcelone, Borrel, fils de Suniario, fut traité comme les autres

The text on this page is estimated to be only 28.49% accurate

125 Ires princes cliréiiens de ce temps. Après la mort de Borrel, ses trois fils, ', RaymomI et Ermengaud, divisèrent entre eux le pays de Barcelone; puis, , Tainé, étant mort, Raymond eut Barcelone et son frère Erniengaud les frontières du pays. Erniengaud fut attaqué par Ahdalmelic, tils d'Almanzor, contre lequel il s'était soulevé, et il fut fait prisonnier sur la frontière, après avoir capitulé. Dans la suite il prit part à la guerre civile causée par les Berbers, et il perdit la vie dans la bataille qui eut lieu en 400 (Î5 août 1009 — 14 août 1010) et dans laquelle les Berbers furent vaincus. Raymond , demeuré seul prince de Barcelone après la mort de son frère, mourut après Tannée 410 (9 mai 1019 — 26 avril 1020) K Son fils Bérenger lui succéda sous la tutelle de sa mère, laquelle fut en guerre contre Yahyà ibn-Mondhir*,run des rois des petites dynasties. Elle conquiert aussi la frontière de Tort ose. «La couronne resta dans la maison de Ravmond. Celui qui régnait vers la fin de l'empire des Âlmoha1) On ne connaît que deux fils de Borrel : Raymond et Ermengaad ; dans son testament , Borrel lui-racme ne nomme que ceux-lh. J'ignore quel est le nom qui se trouve chez Ibu-Khaldoun (Fcloppo, Folopi>e ou Folopix) , d"nprès les manuscrits). Ce nom poiurait être Philippe; mais les voyelles des man. ne permettent iMis de prononcer ainsi , et d'nillems ce nom n'était pas usité alors en Catalogne. 2) Comparez Bofarull , Condrs de Barcelona ^ 1. 1, p. 214 et sniv. 3) Le roi do Sar«j:◊.ssc ; mais je crois qu'Ibn-Khaldoun aurait

126 des était Jacques, fils de Pedro, fils d'Alphonse, fiL de Raymond. Ce fut lui qui reprit Valence. Celui qui règne à présent s'appelle Pedro (IV) ; mais sa j[énéalogie m'est inconnue. 11 a commencé à régner après la vingtième année de ce siècle * , et il vit encore au moment où j'écris ; mais comme il est fort avancé en âge, c'est en réalité son fils qui gouverne. « [Pedro est mort , presque septuagénaire , dans l'année 789 (1387). Ses deux fils, le duc ^ et Mar»"" tin, ont divisé entre eux les états de leur père, et c'est Martin qui a obtenu Saragosse ^, Quelques années après ♦ , il a conquis la Sicile , grâce à sa flotte ^ et cette île lui appartient aujourd'hui.] « Dieu est l'héritier de la terre et de ceux qui l'ham bitent: c'est le meilleur des héritiers! b II. SUR LES CAUSES DE l'âGRÂNDISSEMëM DU ROYAUME DES ASTURIES SOUS LE REGNE D' ALPHONSE I*, ET SUR l'origine DES MARA6AT0S. Quand on lit la chronique d'Albelda et celle de Sébastien, on voit que le royaume des Asturies, fort 1) 720 :=: 1320. Pedro IV monta sur le trône en 1336. 2) Don Juan , duc de Girone , plus tard don Juan 1er. 3) On sait que ce ne fut pas Martin, mais le duc, c'est-à-dire don Juan 1er, qui succéda à Pedro IV, 4) En 1392.

127 petit encore sous le règne de Pelage et sous celui de son successeur Fafila, s'agrandit tout d'un coup, et fort considérablement, sous le règne d'Alphonse V". Ce roi , à en croire les chroniques latines , enleva aux musulmans une foule de villes , parmi lesquelles il y eu avait de très-fortes , et les refoula jusqu'au delà du Duero[^] ou même du Mondego et du Tage. Comment faut-il expliquer ces conquêtes si rapides? Alphonse les devait-il uniquement à sa vaillance, à l'heureux succès de ses armes? Les chroniqueurs chrétiens ne les expliquent pas autrement; mais on ne conçoit pas par quel miracle le petit royaume chrétien aurait acquis tout d'un coup une telle supériorité sur le vaste et puissant empire musulman. Il est vrai qu'à partir de l'époque où Alphonse, gendre de Pelage, monta sur le trône des Asturies, les forces des chrétiens se trouvèrent presque doublées. Ce prince était de son chef duc de Cantabrie , c'est-à-dire du pays qui s'étend le long de la côte , depuis les frontières orientales des Asturies jusqu'à celles de la France * , et qui n'avait point été soumis par les musulmans [^]. Après son avènement au trône des Asturies , les deux états indépendants du Nord étaient donc plus puissants, car ils étaient réunis; mais cette circonstance ne suffit pas pour expliquer les grandes conquêtes d'Alphonse , 1) Voyez Kisco , Esp. sacr. , t. XXXII / p. 74 — 80. 2) Sébastien , c. 14, 13; Chron. Albeld., c. 52.

128 puisque , malgré leur réunion , les deux états chrétiens ne pouvaient pas encore lutter contre l'empire arabe , qui comprenait presque tout le reste de TEspagne. Aussi les chroniques arabes démontrent que les Asturiens durent l'agrandissement soudain de leur Etat à deux autres causes: à une guerre civile qui éclata entre les musulmans , et à une , grande calamité publique, à une horrible famine. Les conquérants établis dans les provinces qui avoisinent les Asturies, n'étaient pas Arabes, mais Berbers. Partout , même en Galice , leur domination était assez solidement assise, et un ancien auteur arabe n'exagère pas trop , ce semble , quand il dit que , sous le gouvernement d'Ocba ibn-al-Haddjâdj (734 - 741) , il n'y avait pas un seul village en Galice qui n'eût été conquis S car il est certain qu'une ville aussi éloignée que l'ancienne Britonia , laquelle est située entre Mondoûedo et la rivière qui porte le nom d'Eo , fut détruite par les musulmans 2. Mais pendant le règne d'Alphonse, tout changea de face. Depuis longtemps les Berbers étaient fort mécontents des Arabes. Ils se considéraient à bon droit comme les véritables conquérants de la Péninsule. C'étaient eux qui avaient battu l'armée de Roderic , tandis que Mousâ et ses Arabes n'étaient venus dans le pays 1) Akhbâi' maâjmoua, fol. 61 r. 2) Cliarte de 830. Voyez Esp. sacr., t. XVIIT ,]). 21.

129 qu'au moment où il n'y avait presque plus rien autre chose à faire qu'à occuper quelques villes toutes prêtes à se rendre à la première sommation. Et pourtant , quand il s'était agi de partager les fruits de la conquête , les Arabes s'étaient attribué la part du lion : ils s'étaient approprié la meilleure partie du butin, le gouvernement du pays et les terres les plus fertiles. Gardant pour eux-mêmes la belle et opulente Andalousie, ils avaient relégué les compagnons de Târic dans les plaines arides de la Manche et de l'Estrémadure, dans les âpres montagnes de Léon, de Galice, d'Asturie, où il fallait escarmoucher sans cesse contre les chrétiens mal domptés. Peu scrupuleux eux-mêmes sur le t*en et le mien, ils s'étaient montrés d'une rigidité extrême dès qu'il s'agissait des Berbers. Quand ceux-ci se permettaient de rançonner des chrétiens qui s'étaient rendus par composition , les Arabes , après leur avoir fait subir le fouet et la torture , les laissaient gémir, chargés de fers et à peine couverts de guenilles toutes grouillantes de vermine , au fond de cachots immondes et infects *. Les Berbers d'Espagne étaient donc extrêmement irrités contre les Arabes, lorsqu'une insurrection, à la fois politique et religieuse, éclata parmi les Berbers d'Afrique, que les Arabes opprimaient de la manière la plus cruelle. Cette insurrection eut en Espagne un 1) Voyez Isidore , v. 44.

130 retentissement prodigieux. Les Berbers de ce pays accueillirent à bras ouverts les missionnaires non-conformistes, qui venaient d'Afrique afin de les prêcher et de les exciter à prendre les armes pour exterminer les Arabes. La révolte éclata en Galice et se communiqua à tout le Nord, à l'exception du district de Saragosse, le seul dans cette partie du pays où les Arabes fussent en majorité. Partout les Arabes furent battus et chassés. Puis les Berbers de la Galice, de Mérida, de Coria, de Talavera et d'autres endroits se réunirent et marchèrent contre le Midi; mais, battus à leur tour, ils furent traqués comme des bêtes fauves. Déjà décimés par le glaive, ils le furent encore bien davantage par la famine qui, à partir de l'année 750, ravagea l'Espagne pendant cinq années consécutives *. La plupart résolurent alors de quitter l'Espagne et d'aller rejoindre leurs tribus qui demeuraient à Tanger, à Acîla et dans d'autres endroits de la côte d'Afrique. Leur embarquement eut lieu dans la province de Sidona, et comme les navires destinés à les transporter se trouvaient dans le fleuve de Barbate, les musulmans appellent ces années désastreuses: les années du Barbate \ Profitant de cette émigration, les Galiciens s'insur1) Isidore (c. 76) parle aussi de cette grande famine. 2) L'ancienne traduction espagnole de Râzî (p. 58) explique cette expression d'une manière un peu différente. J'ai suivi YAkhabâr madjmoua et Ibn-Adhârî.

151 gèrent en masse contre leurs oppresseurs dès l'année 751, et reconnurent Alphonse pour leur roi. Secondés par lui, ils massacrèrent un grand nombre de leurs ennemis et forcèrent les autres à se retirer sur Astorga. Dans le pays que les musulmans venaient d'abandonner, il ne resta presque aucune trace de leur domination, et les indigènes, qui, pour différentes raisons, avaient embrassé l'islamisme, mais qui vacillaient encore dans leur nouvelle foi, s'empressèrent de revenir au giron de l'Eglise aussitôt qu'ils virent la croix triompher ^ Dans l'année 753(4), les Berbers durent se retirer encore davantage vers le Midi K Ils évacuèrent Braga, Porto et Viseu, de sorte que toute la côte, jusqu'au delà de l'embouchure du Duero, se trouva affranchie du joug. Reculant toujours et ne pouvant se maintenir ni à Astorga, ni à Léon, ni à Zamora, ni à Ledesma, ni à Salamanque, ils se replièrent sur Coria, ou même sur Mérida; toutefois plusieurs d'entre eux restèrent dans les environs de Léon et surtout d'Astorga. Plus à l'est, ils abandonnèrent Saldaña, Simancas, Ségovie, Avila, Oca, Osma, Miranda sur l'Ebre, Cenicero et Alesanco (toutes les deux dans la Rioja). Les principales villes frontières du pays musulman furent dès lors, de l'ouest à l'est; 1) 2(Jop ^ (^ .nÂjcÂ^ ^ u^xS. Akhbâr madjmouay fol. 75 r. 2) AJchbâr madjmmia, fol. 75 r, ; Thu-Adhârî, t. II, p. 38, 39. 9*

132 Coïmbre sur le Mondego, Coria, Talavera et Tolède sur le Tage, Guadalaxara, Tudèle et Pampelune. Voilà de quelle manière une grande partie de l'Espagne fut affranchie de la domination musulmane qui n'y avait duré qu'une quarantaine d'années. La guerre civile et la terrible famine de 750 amenèrent ce résultat bien plus que les armes d'Alphonse , et les chroniqueurs chrétiens se trompent quand ils attribuent à ce roi la conquête des villes que nous venons de nommer. Là où il n'y a point de résistance, il ne peut être question de conquête. Les musulmans avaient abandonné ces villes, et les indigènes qui y étaient encore, reçurent le roi chrétien, leur coreligionnaire et leur compatriote, à bras ouverts. Alphonse profita peu des avantages qu'il avait obtenus. Il parcourut le pays abandonné et passa au fil de l'épée les musulmans, peu nombreux sans doute, qu'il y trouva; mais loin d'en prendre possession, il le priva de ses habitants qu'il emmena avec lui lorsqu'il retourna dans ses Etats ^ La raison de cette manière d'agir saute aux yeux. Pour cultiver un pays si étendu il eût fallu un grand nombre de laboureurs, de serfs, et comme la famine avait moissonné des milliers d'hommes dans les Asturies et dans la Cantabrie aussi bien que dans toutes les autres provinces de l'Espagne , les magnats du Nord devaient

1) Sébenasti, c. 13 in fine.

133 avoir conservé à peine assez de serfs pour cultiver leurs propres terres; mais supposé même qu'il en eût été autrement, il eût encore fallu pourvoir à la défense du pays par des forteresses, et comme les musulmans, qui ne voulaient laisser à leurs ennemis que des décombres, les avaient toutes démantelées ou détruites avant leur départ, il eût fallu beaucoup de temps et d'argent pour les rebâtir. Alphonse dut donc se contenter de prendre possession des districts les plus rapprochés de ses anciens domaines. C'étaient la Liébana (c'est-à-dire le sud-ouest de la province de Santander), la Vieille-Gastille (nommée alors la Bardulie), la côte de la Galice ^ et peut-être la ville de Léon ^ Tout le reste ne fut longtemps qu'un désert qui formait une barrière naturelle entre les chrétiens du Nord et les musulmans du Midi. Même des villes considérables, telles qu'Astorga et Tuy, ne furent repeuplées qu'après l'année 850, sous le règne d'Ordofio P' ^ Toutefois, ce grand pays ne resta pas entièrement inhabité. Dans les environs d'Astorga et de Léon, les Berbers, quoique séparés par une vaste solitude des musulmans du Midi , se maintinrent pendant plus d'un siècle. Ce qui le prouve, ce sont les noms des 1) Sébastien, c. 14. 2) Voyez plus bas , n

134 témoins dans les chartes de ces deux villes ^ . Ces noms sont pour la plupart musulmans, tandis que dans les autres chartes du Nord , si Ton en excepte celles de la Castille , on ne trouve presque jamais de tels noms. Ils sont presque tous arabes, car on sait que les Berbers portent ordinairement des noms em* pruntés à cette langue; mais quelques-uns, tels que Taurel et December, sont berbers. Taurel l'est très certainement; l'aïeul du Berber Dhou-'n-noun s'appelait ainsi {^^^)\ Quant à l'autre nom, je ne sache pas qu'un chrétien ou un Arabe l'ait jamais porté; je crois donc que l'Avolfeta iben December et le December filius de Abulfreli , qui se trouvent nommés dans des chartes de Léon, étaient d'origine berbère. Il est vrai que le mot Décembre ne s'emploie plus aujourd'hui comme un nom propre dans la Cabylie ; mais un Berber fort intelligent , que mon excellent ami, M. de Slane, a bien voulu consulter à ce sujet, était d'opinion qu'il est fort possible qu'un tel nom ait été porté autrefois par des hommes de sa race, «car, disait-il, nous avons toujours employé les noms romains des mois pour indiquer l'époque des semail* les, celle de la moisson etc., et ces noms peuvent fort bien avoir été employés comme des noms propres. 1) On trouve dans les chartes de Léon dans l'appendice du XXXIV^e volume de l'España sagrada, et celles d'Astorga dans l'appendice du XVI^e volume. 2) Ibn-Haiyàn, man. d'Oxford, fol. 13 v.

135 de même que certains noms de mois arabes, tels que Redjeb, Chabân, Ramadhân, le sont encore aujourd'hui. » Les chrétiens du Nord, qui avaient une haine instinctive pour ces Berbers d'Astorga et de Léon, donnaient au pays qu'ils habitaient et qui formait partie des Gampi Gothici , le nom de Malacoutia , mauvaise Gothie. De son côté, cette population berbère qui, par suite de son mélange avec la population indigène , avait en partie embrassé le christianisme , ne laissa pas toujours les Asluriens en repos. Dans l'année 784 , ces « montagnards de Malacoutia , » comme dit une chronique , ces « étrangers qui pour la plupart étaient de faux chrétiens,» selon l'expression d'un autre document, sortirent de leur pays et firent une invasion , d'abord dans la Castille , et ensuite dans les Asturies, où régnait alors Maurecat. Leur chef, «un serviteur du diable et un fils de perdition,» c'est-à-dire un musulman, s'appelait Mahmoud ^ Déjà ils s'étaient avancés jusqu'à l'église de saint Pierre , dans le voisinage d'Oviédo, lorsque Maurecat leur livra bataille. La victoire fut chaudement disputée et des deux côtés on perdit beaucoup de soldats ; mais à la fin Maurecat mit les ennemis en déroute et les poursuivit jusqu'au Minho. Plusieurs d'entre eux furent 1) Voyez cette note dans l'Appendice, ii"IV.

156 tués pendant leur fuite, d'autres perdirent la vie dans les eaux du fleuve. Il serait curieux de savoir quelles relations s'établirent entre ces Berbers et les chrétiens, lorsque ceux-ci repeuplèrent Astorga et Léon. Nous ne possédons à ce sujet aucun renseignement, si l'on en excepte les déductions que Ton peut tirer des chartes. Celles-ci donnent à penser- que, n'ayant pas rencontré de la résistance de la part des Berbers, les chrétiens les laissèrent en possession de leurs biens. Quelquesuns avaient même des châteaux, car on trouve dans une charte léonaise de l'année 916: «In rivulo Ceja subtus Castro de Abatub (lisez Abaiub) ^» Le christianisme semble avoir été parmi eux la religion dominante ; mais l'islamisme avait aussi des sectateurs. Même en 1020, il y avait encore des musulmans à Léon ou du moins dans les environs de cette ville , car le Fuero de Léon, donné par Alphonse V, dit (article 22): «Servus qui per veridicos homines servus probatus fuerit, tam de cristianis quam de agarenis , sine aliquâ contentione detur domino suo. » Il est curieux d'ailleurs de voir que les Berbers qui avaient embrassé le christianisme, n'en avaient pas moins 1) Esp. sagr. j. t. XXXIV, p. 436. Cet Abaiub est sans doute Abaiub (c'est ainsi qu'il faut lire au lieu de Zabaiub) Ibentebit , voir Li ^yi «— ^.^ J^^ * ^o'^* ^® "TM^ s® trouve parmi ceux des témoins de cette charte. Dans une autre (p. 458) on trouve : Abaiub ibem Tevite.

157 conservé leurs noms musulmans[^] et que même leurs[^] prêtres les portaient encore, car on trouve dans les chartes : Mahamudi (jj^{^^}-^{^^}u) le diacre , Marvanus (q^{^^}/>) le diacre, Aliaz ((j/[^]LJi) le prêtre, Meliki () le prêtre etc. Dix siècles se sont déjà écoulés depuis Tépoque où ces Berbers se soumirent à l'autorité d'un roi espagnol , et cependant leurs descendants sont restés séparés jusqu'à ce jour du reste de la population de la Péninsule. Ce sont les Maragatos, qui demeurent au sud-ouest d'Astorga , dans un pays aride , rocailleux et ingrat , et qui ont conservé, non-seulement le nom de leurs ancêtres — car celui de Maragatos n'est qu'une légère altération de celui de Malagoutos — , mais encore leurs coutumes et leur habillement, lequel diffère fort peu de celui que les Berbers d'Afrique portent encore aujourd'hui. A l'exception d'une petite mèche de cheveux qu'ils laissent croître sur le derrière de la tête, ils ont la tête rasée , de même que l'avaient leurs ancêtres du VIII^e siècle alors qu'ils eurent embrassé les doctrines des non-conformistes et qu'ils se furent soulevés contre les Arabes soi-disant orthodoxes. Chez cette singulière et remarquable population A'arrieros (muletiers) tout porte le cachet d'une origine étrangère , et bien qu'elle ait oublié la langue de ses aïeux , elle ne parle pas encore couramment l'espagnol; elle

13» a la prononciation si dure, si lente et si embarrassée « qu'en entendant parler un Maragato, on croirait entendre un paysan allemand ou anglais qui essaie de s'exprimer en castillan. III. SUR LES GUERRES QU'ALPHONSE II EUT A SOUTENIR CONTRE LES SULTANS HICHAM P' ET HACAM P'. Les chroniqueurs musulmans Ibn-Adhârî, Nowairî et Ibn-Khaldoun (dans son chapitre sur les Omayyades d'Espagne) donnent sur ces guerres des particularités qu'il sera utile de faire connaître ; mais je suis obligé d'entrer auparavant dans quelques détails sur l'histoire des Asturies à cette époque, laquelle est fort obscure et qu'il faut en quelque sorte deviner. Après la mort de Silon, qui ne laissa pas d'enfants , sa veuve Adosinde , au lieu de prendre le voile comme la veuve d'un roi devait le faire en vertu d'une ancienne coutume à laquelle un décret rendu par un concile avait donné force de loi i, tâcha de conserver le pouvoir en faisant proclamer roi son neveu Alphonse, deuxième du nom, qui sortait à peine de l'enfance et sous le nom duquel elle comptait régner elle-même. 1) Voyez Florez, Re[^]/nas, l. 1, p. 53, et le tit. 5 du I³e concile de Tolède.

159 Mais ses espérances furent déçues. Un grand nombre de magnats et d'évêques voulurent donner la couronne à Maurecat. C'était un demi-frère d'Adosinde, qu'Alphonse I^{er} avait eu d'une femme de condition servile. Maurecat l'emporta. Il contraignit son compétiteur à aller chercher un asile dans l'Alava chez la famille de sa mère, et Adosinde, mal gré qu'elle en eût, fut obligée d'aller prendre le voile dans le cloître de saint Jean à Pravia (26 novembre 785) où reposait son mari qui l'avait fondé. Alphonse ne revint dans les Asturies qu'après la mort de Maurecat. Il fut proclamé roi pour la seconde fois, en octobre 789¹; mais il n'avait pas encore régné deux ans, que plusieurs grands se soulevèrent contre lui, on ne sait pour quelle raison ou sous quel prétexte, et proclamèrent roi un de ses parents, nommé Bermude, quoique ce fût un homme d'église, un diacre. Ils triomphèrent: Alphonse fut enfermé dans un cloître², et Bermude régna à sa place. Quoiqu'il fût pieux, clément et magnanime, au dire des chroniqueurs, le ci-devant diacre était un mauvais capitaine, et malheureusement pour lui, il com1) Voyez la lettre d'Étérius et de Béatus à Élipand, dont Florez (Esp, sagr, y t. V, p. 359) cite un fragment, et Risco, Esp, sagr, , u xxxvn, p. 124. 2) Voyez Esp.sagr,, t.XXXVH, p. 117, 118, et Se'bastien, c. 18. 8) Voyez cette note dans l'Appendice, n^o V. 4) Chron. Alheld., c. 58.

140 mença à régner justement à Tépoque où les Arabeer; qui jusque-là avaient à peu près laissé les Asturiens en repos, se mirent à les attaquer vigoureusement. Le vertueux Hichâm P', qui comptait la guerre sainte parmi ses devoirs les plus sacrés, occupait alors le trône de Cordoue. Bien décidé à ne laisser aux Asturiens ni paix ni trêve , il envoya contre eux , dans Tannée 791, deux armées, dont l'une, commandée par le vieux client omaiyade Abou-Othmân, devait attaquer l'Alava et laCastille, tandis que l'autre, sous les ordres de Yousof ibn-Bokht, devait agir sur la frontière occidentale du royaume de Bermude. Ces deux généraux remportèrent de grands avantages; Abou-Othmân battit complètement les chrétiens et coupa neuf mille têtes ; Yousof livra bataille à Bermude lui-même, le mit en déroute, pillà son camp et coupa la tête à dix mille chrétiens ^ Pendant que Bermude se laissait battre, Alphonse fut tiré de prison par quelques-uns de ses partisans, et alors Bermude, qui avait été à même de se convaincre qu'il ne possédait pas les talents militaires exigés par les circonstances, se souvint tout à coup qu'il ne pouvait être roi puisqu'il avait reçu les ordres 2. U abdiqua donc en faveur de celui qu'il 1) Ibn-Adhârî , t. H, p. 65 (cet autem* raconte ces événements soub Tannée 792); Ibn-Khaldoun (dans l'Appendice, n® VI). Voyez aussi Nowairî , p. 446. 2) Reminiscens ordinem sibi impositum diaconi. Sébastien , c. 20.

141 avait chassé du trône, et pendant le reste de ses jours 9 il vécut en parfaite intelligence avec lui i. Alphonse II eut bientôt à se défendre contre les Arabes. Dans l'année 794, Hichûra envoya contre lui deux armées , dont Tune devait attaquer TAlava et la Castille , et l'autre la frontière de l'ouest , car afin d'obliger l'ennemi à diviser ses forces , Hichâm le faisait attaquer ordinairement de deux côtés à la fois. Ces deux armées étaient commandées par deux frères, Abd-al-carim et Abdalmelic, fils d'Abd-al-v[^]râhid ibnMoghith. Abd-al-carim ne fit qu'une razzia; mais son frère s'empara de la capitale d'Alphonse, qu'il détruisit après l'avoir pillée. Toutefois son armée fut malheureuse pendant sa retraite; ses guides s'étant égarés, elle erra à l'aventure dans les montagnes et perdit beaucoup d'armes, de montures et de soldats [^]. Voilà de quelle manière les historiens musulmans racontent cette campagne, et quoiqu'ils ne nient pas qu'elle eût une funeste issue, ils n'avouent pas tout cependant, car les chroniqueurs chrétiens nous apprennent que , pendant sa retraite , l'armée musulmane fut attaquée et battue par Alphonse à un endroit qui, à cause des boues dont il était ordinairement rempli, portait le nom de Lutos ou Lulis, et ils ajoutent que 1) Sébastien, c. 20; Chron. Aîbeld., c. 57. 2) Nowairî, dans PAppndice, n[^]VI. Voyez ansBÎ Ibn-Khaldoun , 0OUR Tannée 178.

142 le général ennemi fut tué dans ce combat ^ D'après une tradition qui s'est conservée dans les Asturies, Lutos était situé près de la Narcea, entre Tineo et Cangas (de Tineo). Aujourd'hui encore on appelle cet endroit Llamas del Mouro, le bournier du Maures et dans le voisinage il y a un champ qui s'appelle campo de la matanza (le champ du massacre) 2. Au reste, si les historiens cordouans s'efforcent de déguiser la perte qu'essuya l'armée musulmane, le chroniqueur chrétien Sébastien de Salamanque l'exagère sans doute quand il la porte à environ soixante^ dix mille hommes, et il faut remarquer aussi que les annalistes latins passent prudemment sous silence la prise de la capitale d'Alphonse. Quelle était cette capitale? Ce n'était ni Cangas d'Onis, ni Pravia, car bien que les rois asturiens aient résidé tour à tour dans l'une et dans l'autre de ces deux villes, rien n'indique que l'une d'elles ait jamais été prise par les musulmans après que Pelage les eut chassés des Asturies. Je crois qu'il s'agit d'Oviédo. Cette ville avait été fondée par des moines et par le roi Froïla ^^ Dans l'année 761, le terrain, alors inculte, qu'elle couvre à présent, avait 1) Sebastien, c 21; Chron. Aïbeld. , c. 58. Se'bastien appelle le général arabe Mokehiu Moghîth étant, comme on Ta vu, le nom du grand-père du général, celui-ci portait le nom d'Ibn-Moghîth c'^était, pour ainsi dire, son nom de famille. 2) Voyez Carvallo, cité par Risco, Esp, sagr., t. XXXVII, p. 136.

145 attiré l'attention du prêtre Maxime. L'air y était sain, et la terre, pour devenir fertile, ne demandait qu'un peu de culture. Frappé de ces avantages, Maxime se mit à défricher le sol, et secondé par des moines, par son oncle l'abbé Fromistan, et par ses serfs, il bâtit sur la montagne une église et un couvent *. Puis le roi Froïla, qui, dès l'origine, avait pris un vif intérêt à cette entreprise, plaça des serfs sur d'autres terres encore incultes 2, et fit bâtir l'église dite du Sauveur, dans laquelle il fit placer douze autels, consacrés aux douze apôtres ^. Oviédo semble avoir été sa résidence ordinaire, et c'est là que lui naquit son fils Alphonse, comme ce dernier ratteste lui-même quand il dit dans une donation qu'il fit à l'église du Sauveur * : « C'est sur ce sol que je suis né, c'est dans ce temple que j'ai été régénéré dans les eaux du baptême. » Par son testament, Froïla dota richement l'église qu'il avait bâtie ^, et c'est là qu'il fut enterré avec son épouse «. Aucun de ses successeurs immédiats, qui appartenaient à 1) Voyez le testament des moines, de l'année 781, dans VEsp, êogr., t. XXXVII, p.309— 311. 2) Poblé d' Oviedo , dit Tancien traducteur de la chronique de Rodrigue de Tolède {Esp, sacr., t. XXXVII, p. 109). 8) Voyez l'inscription qu'Alphonse II fit placer dans l'église du Sauveur {Esp, sacr., t. XXXVII, p. 140). 4) Esp. sacr., t. XXX VII , p. 313. 5) Voyez la charte d'Alphonse, Esp. sacr. y t. XXXVII , p. 313. 6) Sébastien, c. IG.

144 d'autres branches de la famille royale , ne semble avoir résidé à Oviédo; il est même certain que Silon et Maurecat résidaient à Pravia , où ils furent aussi enterrés ^ ; mais tout porte à croire qu'Alphonse , aussitôt qu'il eut pris possession de la royauté , établit sa résidence dans la ville où il était né et pour laquelle il avait une grande prédilection. Ce fut elle que les Arabes prirent et détruisirent en 794, et quoique les chroniqueurs chrétiens gardent le silence à cet égard, le fait est mis hors de doute par le témoignage d'Alphonse lui-même , car dans une inscription qu'il fit placer dans l'église du Sauveur, il dit qu'il a rebâti cette église après qu'elle eut été couverte d'ordures et en partie détruite par les païens K C'est ce qui s'accorde à merveille avec le témoignage de Nowairî, qui remarque expressément que l'armée d'Ibn-Moghîth détruisit les églises de la résidence du roi 3. 1) Voyez Chron. Albeld., c. 55 ; Sébastien, c. 16, 19. 2) Esp, sacr., t. XXXVII, p. 140. 3) Ne connaissant pas le texte de Nowairî, Risco (Esp. sacr., t. XXXVII, p. 193) a pensé que l'inscription d'Alphonse se rapporte à l'expédition des Berbers , des Maragatos , dont il est question dans les actes du concile d'Oviédo et qui eut lieu sous le règne de Maurecat. Cette opinion est facile à réfuter. D'abord quelques-uns seulement de ces agresseurs étaient musulmans; les autres étaient chrétiens , Us n'étaient du moins assez pommés* ne pas profaner ou détruire une église. Ensuite il ne résulte nullement des actes du concile que les Maragatos se soient emparés d'Oviédo; la ville courut sans doute un grand péril (gladius furoris imminabat Oviédo)^ , mais

14K Pour réparer l'échec qu'il venait d'éprouver , Uichâm envoya, dans l'année suivante (798), une armée fort nombreuse contre les Asturies. Abd-al-carîra , qui avait à venger la mort de son frère, la commandait *. Tout semblait annoncer que les Arabes allaient prendre une éclatante revanche, et comme Alphonse ne se sentait pas assez fort pour leur résister, il appela à son secours les Basques et les Aquitains. L'Aqui* taine, comme on sait, était alors un royaume à part, que Charlemagne avait donné à son fils Louis (le Débonnaire) , et comme dans ce temps-là les Francs étaient aussi en guerre avec Hichâm , il existait entre eux et les Asturiens une étroite alliance. Alphonse considérait le puissant Charlemagne comme son protecteur naturel, et dans les lettres qu'il lui adressait, H se nommait son client ^. Quand ses alliés furent arrivés, Alphonse échelonna ses soldats dans les montagnes qui s'étendent depuis la Sierra Covadonga jusqu'à la baie qui sépare les Asturies de la Galice, après avoir ordonné aux habitants des plaines d'aller se mettre en sûreté sur les hautes montagnes de la côte. Il semble avoir avant que les Moragatos eussent pu la prendre, I Maurecat les avait d^ battus "k quelque distance de la ville. 1) Nowairî et Ibn-Khaldoun se trompent en nommant Abdalmelic au lieu d'Abd-al-carîm. Ibn-Adhârî, dont le récit est plus circonstancié et plus exact , n'est pas tombé dans cette erreur. 2) Voyez Einbard, Vîta Karoli Magni, v. 16. 10

146 voulu attirer les envahisseurs dans l'intérieur du pays pour ne les attaquer qu'au moment où ils s'engageraient dans les ravins. Mais il avait affaire à un général circonspect. Abd-al-carîm , qui avait été informé , peut-être par les Maragatos , des dispositions de l'ennemi, eut la précaution, quand il quitta Astorga, de faire éclairer sa marche par une avantgarde de quatre mille cavaliers, sous les ordres de Faradj ibn-Kinâna. Ce général se heurta bientôt contre un corps de chrétiens qui, à ce qu'il paraît, étaient à l'entrée d'un défilé. Il les attaqua et les mit en fuite. Dans cette rencontre les musulmans avaient fait beaucoup de prisonniers ; mais le général en chef, qui ne voulait pas les faire garder de peur qu'ils n'entravassent sa marche, eut la barbarie d'ordonner qu'on les massacra tous. Puis il fit courir le pays par ses cavaliers , qui ravagèrent les champs et brûlèrent les hameaux. Les musulmans arrivèrent ensuite à une rivière , la Narcea ou la Trubia S où ils trouvèrent Gondemar ^ et trois mille cavaliers, qui voulaient leur bar1) Le man. d'*Ibn-Adhârî porte jCaS'.^3. C'est une faute, mais on pourrait lire aussi bien Kjo.3 que 'iJj^Jo» 2) Chez Ibn-Adhârî ce nom est ».L-iiAc j mais comme un tel nom n'existe pas , que je sache , je lis «.L^AJLc Gondemaro, Dans une charte d'Alphonse H, de l'année 812 (Esp. sagr., t. XXXVII, p. 315) , on trouve parmi les noms des témoins celui dg Gonderm' rus; c'est peut-être le même.

147 rer le passage. Ils les attaquèrent[^] en tuèrent un grand nombre, mirent les autres en déroute et firent prisonnier Gondemar lui-même (18 septembre 795). Poursuivant sa marche victorieuse, Abd-al-carim arriva près d'une montagne sur laquelle était Alphonse avec le gros de ses troupes. Le roi n'attendit pas l'ennemi; il se jeta d'abord dans une forteresse qu'il avait bâtie sur le Nalon S au sud d'Oviédo, puis dans une autre «qui était sa résidence ordinaire», comme dit un chroniqueur arabe, c'est-à-dire, dans Oviédo. Le général arabe fut donc à même d'occuper, sans coup férir, la forteresse située sur le Nalon. Il y trouva des provisions considérables et quantité d'objets précieux, qu'Alphonse n'avait pas eu le temps d'emporter. Le jour suivant il donna à Faradj l'ordre d'aller attaquer Oviédo avec un corps de dix mille cavaliers, et comme la réparation des murailles de cette ville n'était pas encore suffisamment avancée pour qu'elle fût à l'abri d'un coup de main, Alphonse l'almndonna aux ennemis, qui y trouvèrent un riche butin. Les musulmans ne semblent pas avoir pénétré plus loin dans les Asturies. Ils croyaient sans doute pouvoir se contenter des brillants avantages qu'ils avaient obtenus. On était d'ailleurs aux approches de l'hiver, et l'hiver, dans ce temps-là, mettait fin à chaque caml) Chez Ibn-Adhftrf il faut lire qjJLî au lieu de q[^]< 10*

148 pagné* Ce qui peut avoir contribué aussi à la décision que prirent les musulmans de ne pas continuer leur marche vers le nord, c'est que, dans une autre partie du pays, une de leurs divisions avait éprouvé un rude échec. Abd-al-carîm opéra donc sa retraite, pendant laquelle il ne semble pas avoir été inquiété par les chrétiens *. Quelque légitime intérêt qu'inspirent ces montagnards 9 qui défendaient vaillamment leur indépendance contre les forces infiniment supérieures du sultan de Cordoue, il est cependant permis de douter qu'à la longue leur courage eût suffi pour résister à l'énergique Hichâm I[^]. Dans le court espace de cinq ans, leur pays avait été envahi trois fois ; deux fois leur capitale avait été prise et pillée , et dans la dernière campagne ils avaient essuyé des pertes énormes , nonobstant le secours que les Aquitains et les Basques leur avaient prêté. Heureusement pour eux, Hichâm ne survécut que peu de mois à la brillante campagne d'Abdal-carim. Son fils Hacam I[^], qui lui succéda, avait bien le désir de marcher sur les traces de son père; aussi envoya-t-il Abd-al-carîm en Galice au commencement de son règne (en 796) ^; mais bientôt après il eut à se défendre contre ses deux oncles qui lui disputaient la couronne et qui avaient conclu une alliance Ibn-Adhârî, t. II , p. 66 , 67 ; Nowairî, dans T Appendice, n^{**} VI. Voyez aussi Ibn-Khaldoun , sous l'année 179. 2) Ibn-Adhârî, t. H, p. 70, 71 ; Nowairî; Ibn-Khaldoun.

149 liance avec le formidable Charlemagne. Alphonse entra aussi dans cette coalition: l'occasion de prendre sa revanche était trop belle pour qu'il la laissât échapper. Et il se vengea avec éclat: après avoir traversé avec son armée le vaste pays inculte qui séparait les frontières musulmanes des siennes, il attaqua Lisbonne, prit cette ville et la livra au pillage. La manière dont il informa Charlemagne de son triomphe fut assez caractéristique : il lui jBt offrir par deux magnats sept musulmans de distinction, avec leurs armes et leurs mulets *. Plus tard , Hacam fut en état de reprendre l'offensive. Les chroniqueurs chrétiens parlent de la campagne qui eut lieu dans l'année 816, et Sébastien (c. 22) dit à ce sujet: «Dans la trentième année du règne d'Alphonse, deux armées musulmanes marchèrent contre la Galice; l'une était commandée par Alhabbez, l'autre par Melih; ces deux généraux étaient Coraichites. Les deux armées entrèrent hardiment dans le pays, mais elles payèrent cher leur audace, car l'une périt dans un endroit appelé Naharon, l'autre dans la rivière d'Anceo. » Comme Sébastien place cette campagne dans la trentième année du règne d'Alphonse, on a cru qu'elle eut lieu en 820; mais les historiens arabes, Ibn-Adhârî (t. II, p. 76, 77), Nowairî et Ibn-Khaldoun , en parlent tous sous l'an1) Einhardi Annal, ad ann. 798; Focta Saxo.

150 née 200 de THégire, 816 de J. C. Je me bornerai à traduire ici le récit d'Ibn-Adhârî , parce qu'il est le plus détaillé. «Dans Tannée 200, dit ce chroniqueur, Hacam donna Tordre à son vizir Abd-al-carîm ibn* Moghîth d'aller attaquer le pays des polythéistes. Ce vizir pénétra jusqu'au cœur du pays; il détruisit les vivres, coupa les blés et ruina les maisons et les châteaux , jusqu'à ce qu'il eût ravagé tous les villages du Wâdî-Aron. Le roi (que Dieu le maudisse 1) ayant alors appelé ses sujets aux armes, les chrétiens arrivèrent de tous côtés et s'établirent sur la rivière d'Aron (nahr Aron), vis-à-vis des musulmans. Le lendemain, Abd-al-carim et ses soldats voulurent pas^ ser la rivière à gué; mais les mécréants s'y opposèrent et les combattirent partout où la rivière était guéable. Les musulmans se conduisirent en hommes qui voulaient mériter le ciel; mais ils furent repoussés , et les mécréants réussirent à traverser la rivière. Alors les musulmans les attaquèrent vigoureusement, les refoulèrent dans les défilés , et , les faisant reculer vers des lieux où Ton ne pouvait passer, ils en tuèrent une quantité innombrable à coups de lance et d'épée. Cependant la plupart périrent dans la rivière * , où Tun noya Tautre. Après avoir combattu à la lance et à Tépée, Ton se jeta des pierres. Le combat fini. Ton fit sentinelle auprès des endroits 1) An lien de ^iXJIj , je crois devoir lire f^ô\^[ji

ISl guéables, et l'on s'y retrancha derrière des palissades et des fossés.» (Nowairî et Ibn-Khaldoun ajoutent que les deux armées restèrent treize jours en présence, et qu'elles se combattirent journellement). «Ensuite les pluies commencèrent; les mécréants n'avaient plus de vivres et les musulmans en manquaient aussi. Abdal-carim opéra donc sa retraite, et le huitième de Dhou-'l-cada (8 juin 816) il rentra victorieux dans la capitale. » Ce récit assez circonstancié démontre que les Asturiens ne remportèrent pas, sur les bords du Naharon, des avantages aussi brillants que Sébastien voudrait le faire croire. Peut-être furent-ils plus heureux en combattant, sur les bords de l'Anceo, contre l'autre armée. Les chroniqueurs musulmans se taisent à cet égard, et ce silence est significatif. IV. MAHMOUD DE MERIDA. Sébastien et la chronique d'Albelda donnent sur ce personnage les détails suivants: — Mahmoud était un habitant de Mérida, qui, après avoir été longtemps en guerre contre son souverain, Abdérame II, fut enfin obligé de prendre la fuite. Il vint alors chercher un asile auprès d'Alphonse 11. Ce roi le prit sous sa protection et pendant sept années tout alla bien; mais

152 « dans la huitième, Mahmoud se mit à piller ses ?oîsins à la tête d'une bande de musulmans, et s'empara du château de Sainte-Christine. Alphonse étant venu Ty assiéger, Mahmoud perdit la vie au premier assaut. Le château fut pris, et les Sarrasins qui s'y trouvaient furent passés au fil de Tépée. Nowairî et Ibn-Khaldoun racontent à peu près la même chose, mais ils donnent des renseignements plus précis sur ce Mahmoud. Son père s'appelait Âbd-aldjabbâr, et peut-être appartenait-il à une famille de renégats; cependant je n'oserais rien affirmer à cet égard, car dans les fréquentes révoltes de Mérida, sur lesquelles nous n'avons que des données insuffisantes, le premier rôle semble avoir appartenu aux Berbers plutôt qu'aux renégats. Quoi qu'il en soit, voici ce que racontent les deux chroniqueurs musulmans nommés plus haut: Les habitants de Mérida s'étant révoltés et ayant tué leur gouverneur, le sultan Âbdérame II envoya contre eux une armée en 828. Us se soumirent alors et consentirent à donner des otages; mais quand on voulut détruire leurs murailles, ils reprirent les armes, chassèrent les troupes du sultan et réussirent à se maintenir indépendants jusqu'en 835, que leur ville fut prise. Ce fut à cette occasion que Mahmoud s'expatria. Accompagné de ses concitoyens les plus turbulents, qui l'avaient reconnu poiou* leur chef, il s'établit d'abord à Monte-Salud; mais en 835, lorsque

155 l'armée du sultan se fut mise en marche contre lui, il s'achemina vers la Galice et défit coup sur coup trois corps que le sultan avait envoyés à sa poursuite. Arrivé sur le territoire chrétien, «il s'empara d'une forteresse; mais quand il l'eut possédée cinq ans et trois mois , il fut assiégé par Alphonse. Sa forteresse fut prise ; lui-même et ses soldats furent tués. Ceci arriva dans le mois de Redjeb de l'année 225 (mai 840).» Il est aussi question de ce Mahmoud dans une charte de Lugo, publiée dans *VEspaha sagrada*, t. XL, appendice XV; mais l'authenticité de ce document me paraît fort contestable. V. PRISE DE LÉON EN 846. Selon Sébastien (c. 25) et l'auteur de la chronique d'Albelda (c. 60) , la ville de Léon ne fut repeuplée que sous le règne d'Ordoïlo I^{er} (850-866); une autre chronique donne même la date précise, à savoir l'année 856 ; cependant on lit dans une charte que déjà sous le règne de Ramire I^{er} (842 — 850) , cette ville était entourée de murailles et qu'il y avait des cloîtres et des églises [^]. 1) Voir Hisco, *Historia de Léon*, t. I, p. 10. 2) Voir *Esp. sacr.*, t. XXXIV, p. 127; Risco , *HisU de Léon*, hr,o laud.

154 La contradiction entre ces deux témoignages , qui a fort embarrassé les historiens de Léon, n'est qu'ap* parente. Les historiens musulmans nous apprennent ceci: Dans l'année 846, la ville de Léon fut assiégée par Mohammed, l'héritier présomptif du trône. Réduits à l'extrémité , les assiégés sortirent de la ville pendant la nuit, et allèrent se mettre en sûreté dans les bois et dans les montagnes. Les musulmans pillèrent alors la ville et y mirent le feu; ils voulurent aussi en détruire les murailles, mais comme celles-ci avaient dix-sept coudées d'épaisseur, elles résistèrent à tous leurs efforts ^ — On voit donc que la ville était habitée du temps de Ramire I", mais que, prise et brûlée par les Arabes en 846, elle dut être repeuplée dix années plus tard par Ordoïlo I". Peut-être avait-elle déjà été repeuplée par Alphonse I®, comme l'assure Rodrigue de Tolède; mais j'avoue que quand il s'agit d'une époque aussi reculée , je ne puis pas accorder beaucoup de confiance à un chroniqueur du XIIP siècle. VI. ALPHONSE IV ET SANCHE* Dans les chartes des années 927 , 928 et 929, on trouve souvent nommé un certain Sancho, fils d'Or1) Ibii-Adhârî, 1. 11, p. 91j Nowairîj Ibn-Khaldoun,

15K do fio II. D y porte le titre de roi ; il y dit lui-même qu'il a été couronné à Saint- Jacques-de-Corapostelle, et, dans un titre de Tannée 997 S Bermude II le compte parmi ses prédécesseurs. Cependant ce Sancho, on l'assure du moins, ne se trouve pas nommé dans les anciennes listes des rois de Léon, et Sampi* ro, le seul chroniqueur original que nous possédons sur cette époque, les autres s'étant bornés à le copier, ne le compte pas non plus parmi les rois de Léon. Il ne le nomme même pas: arrivé au règne d'Alphonse IV, il dit seulement qu'après la mort de Froïla II (925), son neveu, Alphonse, fils d'Ordoïlo II, lui succéda, et que plus tard cet Alphonse se fit moine , après avoir abdiqué en faveur de son frère Ramire (II). Les savants espagnols ont conclu de là que Sancho n'a jamais régné à Léon ; mais trouvant cependant dans les chartes qu'il portait le titre de roi, ils ont pris le parti d'en faire un roi de Galice. Telle est, par exemple, l'opinion de Florez, qui, dans VEspaha sagrada (t. XIX, p. 119 — 135), a écrit une fort ample dissertation sur ce Sancho. Cette dissertation, dont Florez, à en juger par ses propres expressions (voyez p. 119, 122, 129) , n'était pas satisfait lui-même , renferme , indépendamment de la question principale, plusieurs erreurs assez graves. Ainsi, ayant à expliquer pourquoi Sancho nomme , dans une 1) Apud Yépès, t. V, fol. 438 v.

1K6 charte, l'année 927 la première de son règne, Florez dit , en s'appuyant sur l'autorité de Rodrigue de Tolède, qu'Alphonse IV abdiqua dans la seconde année de son règne, c'est-à-dire en 926 , et qu'alors Ramire II lui succéda dans le royaume de Léon , et Sancho dans celui de Galice. Cette explication est inadmissible. Le continuateur de Florez , Risco * , a prouvé au moyen des chartes qu'Alphonse n'abdiqua pas avant l'année 931. Un chroniqueur cordouan contemporain , Arîb (t. II , p, 203) , dit formellement qu'Alphonse abdiqua dans cette année-là, et à son témoignage on peut joindre celui d'Ibn-Haiyân cité par IbnKhalidoun (plus haut, p. 104). Quant à la question principale, les méprises de Florez sont fort excusables. Ce savant ne pouvait consulter que les chartes latines » et celles-ci ne suffissent pas pour résoudre la difficulté. Ex Oriente lux! Un fragment précieux d'Ibn-Haiyân, qu'Ibn-Khalidoun nous a conservé dans son chapitre sur AJ)dérisme III, nous fournira des renseignements précis sur Sancho Ordoilez ; il montrera que ce Sancho a été roi , non-seulement de Galice , mais encore de Léon. Voici les propres paroles de l'historien cordouan ^: « Ibn-Haiyân dit : Après la mort de Froïla (II) , fils [tt^e^ frère] d'Ordoïlo (II), arrivée en 313 (928), son 1) Esp. sagr., t. XXXIV, p. 241. 2) Voyez le texte dans l'Appendice , n° VII.

157 frère [lisez: son neveu; Alphonse était fils d'Ordoïlo II] , Alphonse (IV), monta sur le trône; mais son frère Sancho le lui disputa et se rendit maître de Léon , une des villes principales du royaume. Alphonse eut pour alliés son neveu [lisez : son cousin germain] , Alphonse, fils de Froïla (II), et son beau-père, Sancho, fils de Garcia, le roi des Basques *. Ils marchèrent ensemble pour aller combattre Sancho ; mais ils furent mis en déroute et se séparèrent. Ensuite, s'étant réunis pour la seconde fois, ils déposèrent Sancho et le chassèrent de la ville de Léon. Sancho prit la fuite vers l'extrémité de la Galice K II préposa son frère Ramire , fils d'Ordoïlo (II) , sur la partie occidentale de son royaume, de sorte que ce dernier régna sur la province qui a Coïmbre pour ville frontière. Quelque temps après, Sancho mourut sans laisser de postérité. » Ce texte prouve que Sancho Ordoñez a régné , nonseulement sur la Galice, mais aussi sur Léon; il nous apprend en outre qu'après la mort de Froïla il y eut une guerre civile, et c'est ce qu'on ignorait. Examinons à présent s'il est vrai que Sancho Ordo1) L'^épouse d** Alphonse IV, qui s'appelait Oniieca, était en effet la fille de Sancho de Navarre; voyez le manuscrit de Meyâ , §. 15. Le nom de cette reine se trouve dans les privilèges; voyez Esp. êogr., t. XXXIV, p. 239. L'interpolateur de Sampiro lui donne k tort le nom de Chimène. 2) C'est-à-dire , vers la Galice proprement dite.

188 fiez ne se trouve nommé dans aucune liste des rois de Léon , comme les savants espagnols l'ont toujours assuré. Consultons celle qui se trouve dans la collection d'anciens documents connue sous le nom de Chronicon Albeldense (c. 47, 48). On y trouve ces paroles, que je copie en y joignant la note de l'éditeur: Deinde Ordonius. Deinde frater eius Froila. Post filius eius Adefonsus.) Duo hi versus reDeinde Sancius filius Ordonii. j dundant. Deinde Adefonsus , qui dédit Regnum suum et convertit ad Deum. L'éditeur s'^est trompé : il n'y a rien de trop dans ce passage, et les rois de Léon s'y trouvent nommés dans le même ordre que chez Ibn-Haiyân. L'auteur a voulu dire: Ordoilo IL Froïla II , son frère. Alphonse IV, son fils (d'Ordoilo II). Sancho Ordoilez. Alphonse IV pour la seconde fois , lequel abdiqua et se fit moine. Ces points établis , nous tâcherons , avec l'aide des chartes , d'indiquer les dates auxquelles il faut fixer les faits rapportés par Ibn-Haiyân , et d'expliquer cette période de l'histoire de Léon. Au X® siècle , la couronne était encore élective chez les Léonais , comme elle l'avait été chez les Visi

1159 goths; mais depuis longtemps les électeurs, c'est-à-dire les magnats, les évoques, les abbés et les comtes *, usaient si rarement de leur droit , que l'élection n'était plus guère qu'une formalité : quand le trône était devenu vacant, les électeurs se bornaient à saluer roi celui qui l'était déjà en vertu de sa naissance. Cependant, quoiqu'il y eût une tendance très-marquée vers l'hérédité de la couronne, cette hérédité n'avait pas encore été formellement reconnue. On était dans une période de transition : la couronne , héréditaire de fait, ne l'était pas encore de droit. Cette situation était pleine de dangers, et tôt ou tard elle devait faire naître des guerres civiles. L'ordre de succession n'ayant pas été réglé par une loi , tous les membres de la famille royale pouvaient prétendre à la couronne. Après la mort d'Alphonse III , les choses s'étaient encore arrangées à l'amiable. Les trois fils de ce monarque s'étaient partagé ses états: Garcia avait eu Léon, Ordoûo la Galice , Froïla les Asturies , et chacun des trois frères avait pris le titre de roi , mais sans que la monarchie eut été démembrée; le roi de Léon était le seul souverain ; ceux de Galice et des Asturies n'étaient que des gouverneurs 2. Les trois frères semblent avoir arrêté entre eux , probablement avec l'approbation des électeurs, que si Garcia venait à mourir, Ordoïlo lui 1) Voir Mon. Sil. , c. 44. 2) Voyez Esp.sarjr., t. XIX, p. 124, et t. XXXVH, p. 269.

The text on this page is estimated to be only 2.87% accurate

jAiiir «uv>*>?vnr !1 *•■' v^- .iiii m miim^ pue !iî* cl r.w/vrîlt*^.:
.iia..iî:*n;i.i: î Jr-ii 'lit ?it i^iîr r^rini»' t : ' lu r*îi:.'* -^ïiii. : »ir. j* ni^oiie
srai&fe *v, i".»;>rv..'.rv r;"'.l iî^Ui- jii i- oji^r i xa priaee de Ui :'.r:i.ii*iii^
1*1***^- i :a ils iX^i*L'- IL Ces Ek rr*i*,nt r^in-i. t-r^.' :.ir> >• -'h^jj'cs -i-
ciitw:? par ^p: il ^t^rur: r.vi^'.-riri a^siil .\ifJ^:-25*t ^, rt Toa sait Frw»:T*f.
4^n^ lxMri=: ^ hf:7hMtji\?K . NîRr'.h :- s^ol v ^ùl eo des droits: m^U *:lk
n^ IV^iîit pd.i. riiin n'av^â i^lê réglé â cet ^isr;»nl, ^X AlplKin.v;. qni était
le plus fort pure qu'A étiit Mfnt^^n pdf Sdnf:bo. le pnii^ant roi de >aTarre,
dont il vendit d'éporjTi^r la fille ^ . et par son coustm)^ Vo-;*i7i U 'J-.ar* 'îe
01 > , prir/.îrfe disj r£'i^i. #*i7r. t XXXIV, fWy. 12, 'e^ie 'îfc 'îiO , '^rivîè
p&r M'.till^-, :. m. fol. 197 t., celle 4e 'izJ 'i-i* oi^t Ri-yo, //*/• ^^/TT. ,
i.XXXYn. p. 269, 270, celle 'Je 'f22 , :rî\tM*i rlani TA'»/" ^'^^z-, , t. XIV.,
p. 354, etc. 2y Kri JAnvi. jw^., t. AAAIII ,

161 germain y Tautrc Alphonse, le fils aîné de Froïla II, l'emporta sur son frère et monta sur le trône. Il régna une année et quelques mois, car il existe des chartes dans lesquelles l'année 926 est nommée la seconde du règne d'Alphonse à Léon ^ Dans cet intervalle , Sancho , qui n'était pas homme à se laisser supplanter par son cadet et qui avait son frère ttmire pour allié, rassembla des troupes; puis, s'étant fait couronner à Saint-Jacques-de-Composelle * , il vint assiéger Léon, prit cette ville et enleva le trône à son frère. Ceci doit avoir eu lieu dans Tété ou dans Tautomne de l'année 926, car dans une charte du 16 avril 927, Sancho nomme cette dernière année la première de son règne •• Au reste, il semble avoir traité honorablement son frère et lui avoir donné une province à gouverner; ce qui me le fait croire, c'est que la charte que je viens de citer porte non-seulement la signature du roi Sancho^ mais aussi celle du roi Alphonse. Ce dernier, il est à peine besoin de le dire, signe après son frère. C'est en 928 , je crois , qu'Alphonse tâcha de reconquérir la couronne. Ibn-Haiyân, il est vrai, dit qu'il eut pour auxiliaire Sancho de Navarre, et comme ce dernier mourut en 926, l'historien arabe semble vouloir donner à entendre que la levée de boucliers, faite 1) Eap. sagr., t. XXXIV, p. 235 , 236. 2) Charte du 21 novembre 927, dans VEsp.snc/r,, t. XIX, p. 360. 3) Esp. sagr. , t. XVIII, p. 321. 11

1G2 par Alphonse , cul lieu avant l'année 926 ou dans cette année même; mais comme les chartes s'opposent à admettre une telle assertion, j'aime mieux croire qu'Ibn-Haiyân a nommé par erreur Sancho et qu'il aurait dû nommer son fils et successeur Garcia. Il est d'ailleurs fort invraisemblable que dans l'année 925 ou dans l'année suivante , les Navarrais aient porté leurs armes dans le royaume de Léon, car en 924 Abdérame III avait ravagé leur pays, sans en excepter la capitale, delà plus terrible manière, et, le sultan parti, ils devaient avoir trop à faire chez eux pour intervenir, les armes à la main, dans les différends de leurs voisins. Voulant remonter sur le trône, Alphonse s'adressa donc à son beau-frère Garcia, roi de Navarre, et à l'autre Alphonse, le fils aîné de Froïla IL Tous les deux répondirent à son appel; mais la campagne des alliés fut malheureuse; ils furent battus et se séparèrent; l'expression dont se sert Ibn-Haiyân * semble même donner à entendre que la discorde se mit parmi eux. Plus tard , cependant , ils se réconcilièrent , après quoi ils marchèrent de nouveau contre Sancho, et, plus heureux cette fois, ils le chassèrent de la capitale. Une charte ^ nous apprend qu'en octobre 928 Alphonse régnait à Léon , et plusieurs autres privi1) .^gYèl'^^ vi>3y3l* 2) Eap. soffr.y t. XXXIV, p. 23S.

163 léges démontrent qu'il resta sur le trône, au moins jusqu'au 1^{er} mars 951 ^ Chassé de Léon , Sancho chercha et trouva un asile en Galice , et comme cette province semble lui avoir été fort dévouée, elle continua de le reconnaître pour son roi. C'est ce qui résulte d'une charte du 10 juin 929, dans laquelle Sancho est appelé, en fort mauvais latin : « serenissimus Rex Diis. Sancius , universe urbe Gallecie pr inceps *. » D'après Ibn-Haiyân, Sancho, quand il fut réduit i la Galice seule, préposa son frère Ramire sur la partie occidentale, ou plutôt méridionale, de son royaume, sur celle qui était la plus rapprochée du territoire musulman, c'est-à-dire sur la province qui porte aujourd'hui le nom de Beira. Un passage de Sampiéro confirme indirectement cette assertion de l'historien arabe. Sampiéro dit qu'Alphonse IV, lorsqu'il eut pris la résolution de se faire moine, cnuntios misit pro fratre suo Ranimiro in partes Visei « , dicens qualiter vellet a Regno discedere et fratri suo tribuere,» 1) Voyez Ift charte publiée par Berganza, t. H, p. 378, Escr. 21. 2) Esp, sagr,, t. XIX, p. 131. 3) L'*édition de Florcz porte Vîrci , et dans ce mot on a cru reconnaître le comté du Bierzo ou Viorzo ; mais on a oublié que le Bierzo s'*appclait au moyen âge, non pas Vircus ou Vircum, mais Bergidum , Bercidum ou Berizum j voyez Esp, sagr, , t. XVI , p. 31 , 32. Diaprés Florez lui-même, la leçon Vûei , la seule bonne, se trouve dans plusieurs man. de Sampiéro. Je la trouve dans le man. de Leyde , chez le moine de Silos , chez Lucas de Tuy et dans la Cromca gênerai. II*

164 Or, Viseu était justement la capitale de la province dont Ramire était gouverneur; c'est là qu'avait aussi résidé son père Ordoilo à l'époque où il n'était encore que gouverneur de Galice *. La mort de Sancho doit avoir eu lieu dans le mois de juillet de l'année 929 , comme Florez l'a déjà démontré en faisant remarquer que, selon la charte citée plus haut, Sancho vivait encore le 10 juin 929; qu'à partir de cette époque son nom ne se trouve plus dans les chartes, et que dans le mois d'août de cette même année 929, Alphonse doit avoir régné en Galice, puisqu'il conféra à cette époque le gouvernement d'une partie de cette province au comte Gutierre.

VIL ALPHONSE IV ET RAMIRE IL Après le passage que j'ai cité, Ibn-Haiyân parle encore de la guerre qui éclata entre Alphonse IV et son frère Ramire IL Ce qu'il dit à ce sujet s'accorde en général avec le récit de Sampiro; mais comme il donne quelques détails de plus, je crois qu'on ne sera pas fâché de posséder aussi ce passage. Le voici ^: «Alphonse (IV) régna sept ans; puis il se fit moi 1) Voh' Mon. Sil., c. 42 in fine. 2) Le texte dans l'Appendice , n® VIII.

165 ne * , et' son frère Ramire (II) régna à sa place. Mais dans la suite Alphonse renonça à la profession monacale, se souleva contre son frère Ramire et se rendit maître de la ville de Simancas. Comme on improuvait hautement ce qu'il avait fait , il rentra dans le cloître ; mais il le quitta pour la seconde fois et s'empara de la ville de Léon. Ramire, qui était alors en route pour aller faire une razzia du côté de Zamora , retourna sur ses pas , assiégea Léon et prit cette ville de vive force , dans Tannée 320 (952). Ayant jeté di'abord son frère en prison, il lui fit plus tard crever les yeux ainsi qu'à plusieurs de ses cousins germains * qu'il jugeait dangereux pour sa couronne.» Si l'on compare ce récit avec celui de Sampiro (c. 21), on remarquera que, chez ce dernier, Alphonse ne quitte le cloître qu'une seule fois, tandis que chez Ibn-Haiyân il dépose le froc, le reprend et le quitte encore , et l'on verra en outre que Sampiro ne parle pas de Simancas. Je ne vois nulle raison pour révoquer en doute le témoignage de l'historien cordouan, et il me semble 1) Dans Tannée 931. • 2) Au lieu de cousins germains , le texte dit frères, Cest une erreur; on sait par Sampiro que les princes auxquels Ramire fit crever les yeux, ainsi qu'"k Alphonse FV, étaient les trois fils de Froïla II , Alphonse , Ordono et Ramire. Ce qu'ail y a de singulier , c"C8t que , dans un autre passage (c. 26) , Sampiro dit , comme IbnHaiyân : « Adephonsi Régis , qui orbatu fuerat oculis cum fratribus suis. //

166 que son récit peut fort bien se concilier avec celui du chroniqueur chrétien. Je remarquerai donc seulement qu'Alphonse avait de bonnes raisons pour faire de Simancas le théâtre de sa révolte. Voulant favoriser un de ses amis, il avait séparé cette ville du diocèse de Léon auquel elle appartenait , et Pavait érigée en évêché ^ Il croyait donc sans doute pouvoir compter sur la reconnaissance du nouvel évêque* VIII. LE MASSACRE DES MOULES DE CABDE6NE, Parmi les nombreux monastères castillans du moyen âge, il y en avait peu d'aussi renommés que celui de Saint-Pierre-de-Cardègne. Situé à deux lieues à Test de Burgos , dans un pays froid , infertile et d'un aspect désolé , mais propre , par son isolement même , à servir de retraite aux âmes pieuses qui avaient renoncé aux vanités du monde pour vivre dans une pénitence continuelle, il se glorifiait de posséder les tombeaux du Cid, de son épouse Chimène et d'une foule de rois , de reines et d'autres personnages illustres ; mais son principal titre à la vénération des fidèles , c'étaient ses deux cents martyrs , ses deux cents moi1) Esp, 8a(jr,y t. XXXIV, Escr. 20. LY-vcclié de Simancas fut supprimé , en 974 , par Elvire , alors régente du royaume.

167 nés massacrés en un seul jour, en une seule heure, par les barbares Sarrasins. Jusqu'à la fin du moyen âge, jusqu'à l'époque où Ferdinand et Isabelle arrachèrent aux mécréants le dernier asile qui leur restât sur la Péninsule espagnole, un miracle annuel perpétuait le souvenir de ces saints : à l'anniversaire de leur mort, les dalles qui couvraient leurs cadavres se teignaient de sang. A quelle époque et par quelle armée ces moines ont-ils été massacrés? Il semble au premier abord qu'une ancienne inscription de Cardègne donne à cette question une réponse fort précise ; mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'en réalité il n'en est pas ainsi. Cette inscription est conçue en ces termes : EHA DCCC. LXXII. III. F. VIII. IDUS AO. ADLISA EST KARADIONA ET IHTERPECTI SUNT IBI PER REOEM ZEPHAM CC. XONACNI DE ORBOE DORUMI IN DIE SS. MARTTRUM IUSTI ET PA8T0RIS. Il faut remarquer d'abord, comme Florez l'a déjà fait, que cette inscription (le seul document qui existe sur les martyrs, la notice dans la chronique espagnole de Cardègne ^ n'en étant qu'une traduction) renferme un contre-sens. Jamais un roi maure n'a porté 1) Elle se trouve chez Morales, Opuscules, t. I, p. 28, c1ioe Berfçanza, l. 1, fol. 134, dans V Esp. sacp-, t. XXVII, p. 112, et ailleurs. 2) Esp. sofjr., t. XXIII, p. 371.

168 le nom de Zepha; ce mot, que les chroniqueurs latins écrivent ordinairement azeipha , est le terme arabe XftjUai! expédition pendant l'été ^ et de là l'armée qui fait une telle expédition. L'auteur de l'inscription a donc pris par erreur un nom commun pour un nom propre. Mais ce qui est bien plus embarrassant , c'est la date 9 car dans l'année 834 le 6 août, jour des saints Just et Pasteur , ne tombait pas un mercredi , mais un jeudi. Cette observation a été faite depuis longtemps; mais une circonstance qu'on n'a pas encore remarquée et qui cependant mérite fort de l'être, c'est que dans l'année 854 (219 de l'Hégire) l'armée musulmane, loin de pénétrer en Castille, se borna à ravager le territoire de Tolède , cette ville s'étant ré^voltée contre le sultan *. Voyant que le jour de la semaine et celui du mois ne concordent pas , les savants espagnols ont tenté de résoudre cette difficulté de différentes manières, U serait superflu de les énumérer toutes; qu'il suflBse donc de dire que la plupart de ces savants, entre autres Berganza, Florez et le père Alphonse Chacon, qui a publié un opuscule sur les martyrs de Cardègne, sont d'avis que dans l'inscription le mot ère ne désigne pas l'ère de César , mais l'année de l'incarnation , attendu que dans l'année 872 le 6 août tombait réellement un mercredi. Je dois avouer que cette explication) Voyez Ibn-Adhàrî , t. II , p. 86.

169 lion me parail inadmissible. Il est toujours fort ha* sardé, quand il s'agit d'un document ancien (et personne n'a révoqué en doute l'antiquité de l'inscription) , de donner au mot ère un autre sens que celui qu'il a partout ailleurs; c'est un pis aller, rien de plus. Mais en outre, et j'insiste sur cette remarque, il n'y eut pas d'expédition, dans l'année 872 (258 de l'Hégire) , soit contre la Castille , soit contre un pays chrétien quelconque ^ A mon sens la difficulté doit être résolue d'une autre manière. Comme la tradition conservée dans le couvent plaçait le massacre, non pas dans le IX®, mais dans le X® siècle ^ , je crois que le graveur a fait une faute et que par mégarde il a omis un G : au lieu d'en mettre trois , il aurait dû en mettre quatre. Dans rère 972, c'est-à-dire dans l'année 934, le 6 août tombait un mercredi , et c'est dans cette année que nous trouvons l'armée musulmane dans le voisinage immédiat de Gardègne. Ibn-Khaldoun dit que dans l'année 322 de l'Hégire, 934 de J.C., Abdéramc UI, après avoir assiégé Ramire II dans la forteresse d'Osma , détruisit Burgos ainsi qu'un grand nombre de forteresses. A Burgos il n'était qu'à deux lieues de Gardègne, et ce couvent se trouvait précisément sur sa route puisqu'il venait du côté d'Osina. Nous en con1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 103. 2) Berganza, t. I, p: 136.

170 cluons que ce fut l'armée , la zépha , d' Abdérame III qui eut la cruauté d'égorger les pauvres moines. Le calife lui-même , nous nous en tenons convaincu , était trop humain pour commander un acte aussi barbare ; mais son armée se composait en grande partie d'Africains , de Berbers , et ces soldats , aussi féroces qu'indisciplinés, se permettaient souvent des atrocités contre lesquelles le calife ne pouvait rien. Je sais bien qu'on pourrait m'opposer que, d'après plusieurs savants espagnols, le cloître de Cardègne fut repeuplé , suivant l'expression consacrée , dans l'année 899 , et que par conséquent le massacre doit avoir eu lieu avant cette époque. Mais une telle objection, si on la faisait, serait facile à réfuter. Le texte d'où l'on a conclu que Cardègne fut repeuplé en 899 et qui se trouve dans les annales de Compostelle , dit simplement: dans l'année 899 «fuit Cardena populata. » Ces paroles signifient que le couvent fut fondé en 899 et que des moines vinrent s'y établir ; aussi lisait-on dans un ancien livre de Cardègne, cité par Yépès (t. I, fol. 91, col. 2): «Ce cloître a été fondé (fundpse) dans l'ère 937» (année 899). Ainsi ce texte, loin d'être en contradiction avec ma manière de voir, lui sert au contraire d'appui: il prouve que l'époque à laquelle on a voulu fixer le massacre est antérieure à la fondation du cloître.

171 IX. BATAILLES DE SIMANCAS ET d'aLHANDEGA. Au X*» siècle aucun lien n'attachait l'Espagne à l'Europe ou à l'Asie ; ce pays était en quelque sorte isolé du reste de la terre. L'ancienne rupture entre les musulmans d'outre-mer et ceux d'Espagne était devenue plus complète encore, s'il était possible, depuis l'époque où Abdérame III avait changé son titre de sultan en celui de calife. D'un autre côté, la France, à partir de la mort de Charlemagne, l'allié d'Alphonse II, n'avait plus eu de rapports avec les Asturies, et comme les comtes de la Marche avaient profité de la faiblesse des Carlovingiens pour se rendre indépendants , le lien qui attachait cette province à la France s'était brisé pour toujours. Aussi ne se souciait-on ni en Occident , ni en Orient , de ce qui se passait dans ce coin du monde , où deux religions et deux races s'étaient violemment heurtées , et où elles se combattaient sans relâche depuis plus de deux siècles. Une fois seulement , dans tout le cours du X^e siècle , les Européens et les Asiatiques se laissèrent tirer de leur apathie : ce fut lorsque Ramire II eut battu la grande armée du puissant Abdérame III. Cette victoire fut si complète et si éclatante, qu'on en parla au fond de l'Allemagne aussi bien que dans les pays les plus reculés de l'Orient , mais avec des sensations bien

172 différentes. Ici Ton s'en réjouissait, ailleurs on s'en affligeait; les uns y voyaient un sûr garant du triomphe de la foi 9 les autres, une cause de sérieuses alarmes. Et cependant il est fort difficile aujourd'hui de donner des renseignements précis sur la campagne de 939 y autrefois si célèbre. Les chroniqueurs latins de l'Espagne sont extrêmement avares de détails, même quand il s'agit des victoires de leurs coreligionnaires, et les chroniqueurs arabes, qui en d'autres circonstances les complètent si souvent, sont cette fois plus laconiques encore. Un polygraphe de Bagdad est le seul écrivain musulman qui nous fournisse une relation un peu détaillée; quant aux chroniqueurs arabes-espagnols ou africains, ils passent le plus rapidement possible sur cette expédition désastreuse. Ds auraient voulu effacer cette page de leurs annales; quelques-uns ont même tâché de le faire: ayant à parler de l'année 959, ils gardent un profond silence. Ibn-Adhârî, par exemple, dont la chronique est, à tout prendre, la plus complète parmi celles que nous possédons, ne dit absolument rien sur la campagne de 939. Il semble avoir pensé que l'honneur national commande de taire jusqu'au nom de certains champs de bataille. Toutefois il ne faut pas s'imaginer que les chroniques arabes ne contiennent à ce sujet rien qui mérite d'être rapporté. Le peu qu'elles donnent est précieux

173 et mérite certainement d'être connu. Nous ferons donc connaître les textes que nous avons pu recueillir , mais nous croyons utile de reproduire auparavant les témoignages latins. Sampiro (c. 22, 25) s'exprime en ces termes: Postea Abderrachmam , Rex Cordubensis, cum magno exercitu Septimancas properavit *. Rex noster Gatholicus haec audiens, illuc ire disposuit cum magno exercitu y et ibidem dimicantibus adinvicem , dédit Dominus victoriam Régi Catholico^ qualiter die ii. Feriâ, imminente festo Sanctorum Justi et Pastoris *, deleta sunt ex eis LXXX. millia Maurorum. Etiam ipse Aboiahia ^^ Rex Agarenorum, ibidem a nostris comprehensus est, et * Legionem adductus s, et ergastulo trusus; quia mentitus est Domino Ranimiro Régi , comprehensus est recto iudicio Dei «. lUi 1) L^interpolateur de Sampiro a ajouté ici cette phrase : Tune ostendit Deus signum magnum in cœlo , et conversus est sol in tenebras in nniverso mundo per unam horam. ■ 2) La veille des saints Just et Pasteur, c'est-à-dire le 5 août, qui, dans Tannée 939 , tombait réellement un lundi. 3) Ce personnage, dont Sampiro a déjà parlé précédemment, est Mohammed ibn-Hâchim, le gouverneur pu vice-roi de Saragosse, sur lequel je donnerai des détails dans un autre article. Au reste , on Terra tout à Theore qu'Ibn-Khaldoun dit aussi que ce vice-roi fut fait prisonnier dans la bataille de Simancas. 4) La copulative ne se trouve pas chez Florez ; le man. de Leyde la donne. 5) Notre man. porte : advectus. 6) H avait d'abord reconnu la suzeraineté de Ramire H, mais plus tard il s'était réconcilié avec le calife.

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

174 vero qui remaiiserant , itinere arrepto, in fugam ver* si sunt. Rege vero illos persequente , dum ipsi pervenerunt ^ ad urbem quœ dicitur Alhandega, a nostris ibidem comprehensi et extincti sunt. Ipse vero llex Abderrachmam semivivus evasit. Unde nostri multa attulerunt spolia, aurum videlicet * et argentum et vestes pretiosas. Rex quidem, iam ® secunu, perrexit ad domum suam cum victoriâ magnâ in pace. Deinde secundo mense post Azeipham^ ad ripam Turmi ire disposuit *, et civitates désertas ibidem po1.) J'ai cm devoir rectifier la ponctuation de ce passage.
Fl

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

175 pulavit. Hae sunl Salniantica, sedes antiqua castroruni , Letesma * , Ripas ^ , Balneos ^ , Alhandega , Penna * , et alia plurima castella , quod loDgum est praenotare. Avant d'aller plus loin, nous devons dire où se trouvait Alhandega , endroit qui a disparu depuis bien longtemps déjà, mais que Sampiro nomme deux fois. Ramire , Tatitetur n'^aurait pas constniit le verbo neutre aller avec un accusatif ; au lieu de dire : azeipham ire disposuit , il aurait, dit : cum iizeiphâ ire , ou bien : azeipham ndttere ; mais le mot en question ne peut pas désigner une armée léonaise; les chroniqueurs ne remploient et ne pouvaient l'employer qu'en parlant d'une armée musulmane. H est certain que le texte a été altéré par un copiste ignorant et qu'il faut le corriger comme je l'ai fait. Sampiro a sans doute écrit ainsi : Deinde II. mense post Azeipham. La transposition, fiiite par un copiste inattentif: post II. mense (monses), a tout gâté, et les mots: id est exercitus sont évidemment une glose du mot azeipha. On- peut comparer ce passage , tout ^ fait analogue , du moine de Silos, qui dit (c. 68) en parlant de la mort de Bermude II: Et secundo &nno post Azeipham (après l'expédition d'Almanzor contre Saint- Jacques-de-Compostelle) terra Bericensi proprio morbo in confessione Domini emisit spiritum. 1) Florea donne: Salmantica Sedes antiqua Castrorum, Letesma. Dans le man. de Leydo, où les capitales sont en rouge: Salamantica sedes antiqua , Castrorum letesma. Mais comme ni Salamanque , ni Ledesma (le Bletisa des anciens) , n'avait été un camp romain , je crois que Sampiro nomme ici trois endroits, dont un avait* servi de camp à des troupes romaines. 2) Pelage (c. 11) nomme Riltfis panni les villes conquises par Alphonse VI. Cet endroit n'existe plus. 3) Los Banos, près de Ledesma. 4) Pena-Ausendo, entre Lecicsma et Zamora. — Bisoo assure, dans son Histoire de Léon (t. I , p. 196) , que les archives de cette ville renferment des chartes relatives au repeuplement de quelques-uns de ces endroits. Il serait à désirer cpi'on les publiât.

186 on écrivait en Orient, de se procurer des renseignements exacts sur ce qui se passait en Espagne. N'avons-nous pas vu qu'Ibn-Khaldoun , ordinairement bien instruit des affaires de ce pays, s'est pourtant laissé tromper, quand il se trouvait au Caire, par un faux bruit qui nous fait sourire? En considération du siècle où Masoudî a vécu et du pays où il avait pris naissance, il faut donc lui pardonner ses erreurs et ses bévues; mais nous ne pourrions prétendre à la même indulgence, si, dans le siècle où nous sommes, nous ne nous tenions pas en garde contre des relations fondées sur des nouvelles évidemment inexactes.

X. SUR LA DATE DE LA BIORT DE RAHIRE II. Suivant l'opinion généralement admise, Ramiro II mourut en janvier 950, et cette opinion semble s'appuyer , non-seulement sur le témoignage de deux chartes, dont l'une est du 25 janvier, l'autre du 25 août 950, et qui nomment cette année la première du règne d'Ordoïlo III, mais encore sur celui du chroniqueur Sampiro. Cependant , comme d'autres chartes attestent que Ramire vivait encore au moins dix mois après le 5 janvier 950 , Florcz * et Risco ^ ont pensé 1) Esp. sagr., t. XIV, p. 449. §) Ibid. , t. XXXIV , p. 255.

187 que Ramire» se sentant gravement malade, abdiqua le 5 janvier 980, et qu'il survécut dix mois à son abdication. Tout bien considéré, ces deux opinions me semblent également inadmissibles. Quant à la dernière, le texte de Sampiro la contredit. Ce chroniqueur s'exprime de cette manière : « Ad Legionem reversus, ab omnibus Episcopis, Abbatibus valde exhortatus confessionem accepit, et vespere Apparitionis Domini ipse se ex proprio ^ Regno abstulit, et dixit: — Nudus egressus sum ex utero matris meae, nudus revertar illuc. Dominus sit adiutor meus, non timebo quid faciat mihi homo. — Proprio morbo decessit, et sepultus fuit» cœt. Pour peu qu'on lise ce texte sans prévention, on en conclura ceci: Ramire abdiqua le 5 janvier, comme les rois le faisaient toujours au dernier moment de la vie; mais il ne survécut guère à cette abdication, et s'il ne mourut pas le 5 janvier même, il mourut du moins peu de jours après. Je crois devoir fixer la mort de Ramire au mois de » janvier 951, et voici les raisons sur lesquelles je me fonde : V Dans notre manuscrit de Sampiro, la date n'est pas l'ère 988, comme dans l'édition de Fierez, mais 989, c'est-à-dire 981 de J. C. 1) L'addition de Florez ajoute morbo. Ce mot est de trop; aussi le man. de Lcyde ne Ta-t-il pas.

188 2[^] Sampiro donne à llamire un règne de dix-neuf ans, deux mois et vingt-cinq jours. Ce calcul ne serait pas exact si llamire fût mort en janvier 950, car alors il aurait commencé à régner en octobre 930 , tandis que les chartes * nous apprennent que son prédécesseur, Alphonse IV, régnait encore en mars 931. La leçon du man. de Leyde est donc la bonne. 5** Deux chroniqueurs arabes, Ibn-Adhârî (t. II, p. 233) et Ibn-Khaldoun (plus haut, p. 104), rapportent que llamire mourut en 559 de l'Hégire. Cette année commençait le 20 juin 950 et finissait le 8 juin 951. D'ailleurs Ibn-Adhârî, à en juger par l'ordre dans lequel il raconte les faits, place la mort du roi léonais après le mois de Redjeb , c'est-à-dire après décembre 950, et comme il copie ordinairement le chroniqueur Arîb, qui vivait à cette époque, son témoignage est d'un grand poids. 4° Huit chartes de 950 disent que Ramire vivait et régnait dans le cours de cette année. Voici leurs dates : 22 janvier. Régnaute Serenissimo Rex Ranimiro in Obieto, et Comité Fredinando Gundisalviz in Castella. Berganza, t. II, Escr, 45. 1[^] février. Régnaute Rex Ranimiro in Legione, et Comité Fredinando Gundisalviz in Castella. Berganza, t. II, Escr. 46. 1) 'Voyez plus haut, p. 163.

.J89 1^{er} mars. Principe Ranimiro in Obieto , et Comité Fredinando Gundisalviz in Castella. Berganza[^] t. II, Escr. 47. 1^{er} mai. Régente gloriosissimo Principe Ranimiro ' in Oveto, et in Castella Comité Fredinando Gundisalviz. Berganza , t. II, Escr. 48. 7 mai. Régente Principe Ranimiro in Obieto, et filio eius Sanctio in Burgos. Berganza, t. II, Escr. 49. 17 juin. Æsp. sacr., t. XXXIV, p. 252. Cette charte est signée par Ramire lui-même et par ses deux fils, Ordofio et Sancho. 16 septembre. Régente Rex Ranimiro in Obieto, et Sanctio in Castella. Berganza, t. II, Escr. 49 (in fine). 1^{er} novembre. Rex Ranimiro in Obieto, et Sanctio prolis in Burgos. Berganza , t. II , Escr. 50. 5^o Une charte du 5 décembre 952 nomme cette année la seconde du règne d'Ordoilo III. (Yépès , t. V, Escr. 14). Toutes ces raisons me semblent prouver que Ramire ne mourut qu'en janvier 951, et que dans les chartes où Ton trouve nommée Père 988 comme la première année du règne d'Ordofio III, les copistes ont omis une unité. On sait que les fautes de ce genre sont fréquentes dans les cartulaires.

190 XL PRISE DE ZAMORA PAR ALMANZOR , BATAILLE
DE LA RUEDA, PRISE DE SIMANCAS, PREMIER SIEGE DE LEON.

Les dates de ces événements ont été jusqu'ici fort incertaines. Une charte en donne une, du moins approximativement, mais peut-être n'a-t-elle pas encore été examinée avec assez d'attention , et les chroniques latines ne les donnent pas ou les donnent mal. C'est Ibn-Khaldoun qui, dans son histoire des rois chrétiens (plus haut, p. 106), nous fournit un fil pour sortir de ce dédale. Néanmoins, je dois en avertir d'avance , les questions chronologiques qui vont nous occuper , sont fort épineuses ; elles demandent une grande patience , une attention soutenue , et , considérées en elles-mêmes , elles n'ont rien d'attrayant. Mais sans chronologie il n'y a pas d'histoire ; c'est une science aride et souvent ingrate, mais que l'historien ne néglige jamais impunément. Je demande donc pardon pour la sécheresse qui caractérisera inévitablement ce paragraphe; je le donne parce que je tiens à cœur de justifier la chronologie que j'ai cru devoir adopter dans mon Histoire des Arabes d'Espagne. Cela dit afin que le lecteur s'arme de patience, j'entre en matière. Ibn-Khaldoun place les faits dans cet ordre:

The text on this page is estimated to be only 6.12% accurate

Aima 112 -f ir^iei:-^ r.- _ i' ointe de 'I»i.- _ Les all^- _ — -:i ... _
nancas al. E " _ — _ . me nous '.- ■ - ^ . _ _ . sont battus _-^ _ : Les Gai: - _
- . semble p'.rr _ - - _ : _-■ Ce J-en.-' le 15 .> : _ -- - _ [bn-Kt?:. _ . ! r [jue.
lieu C--.I. ?onvr _ L r. J^ rr ians ^T :- .. ■ r^ .r*. T ■-■•::, eut _r _ < -..
SiiniZj'.f il . r Tr'i ':- "ii.i..:- -:.- . L** '^•..•" .'" îî 1'" : •• [•' Li.i V* 1 I > 1 •

192 se , car dans un article biographique sur le prince du sang Abdallah, surnommé Pierre sèche, Ibn-al-Abbâr dit ceci ^ : «Ce prince commandait l'avant-garde d'Almanzor, à l'époque où celui-ci , après avoir tué Ghâlib sur la frontière, fit une incursion en Galice au commencement de Moharram 571, accompagné de la cavalerie de Tolède, des troupes régulières et de toute Tinfanterie. A cette occasion, Abdallah assiégea Zamora, mais il ne réussit pas à s'emparer de la citadelle de cette ville. Il mit à feu et à sang tout le pays d'alentour, et dans un seul district il détruisit environ mille villages dont les noms sont connus et où il y avait beaucoup d'églises et de cloîtres. Il retourna à Cordoue avec quatre mille captifs, après avoir tranché la tête à un nombre presque égal de chrétiens. » Quand on consulte le texte arabe de ce passage » il pourrait paraître douteux au premier abord, si la date qui s'y trouve se rapporte à la mort de Ghâlib ou à l'expédition contre la Galice. Cependant la dernière explication est la plus naturelle , et elle est confirmée par le témoignage d'Ibn-Adhârî. Cet auteur n'indique pas l'époque précise de la mort de Ghâlib ; mais après en avoir parlé, il commence un nouveau chapitre, où il raconte les événements de l'année 371. Il est donc 1) Le texte dans l'Appendice, n° X.

193 certain que Ghâlib fut tué avant l'année 371 , pro* bablement vers la fin de 370 ^ et que la date qui se trouve chez Ibn-al-Abbâr est celle de l'expédition contre la Galice. Zamora a donc été prise vers le mois de Moharram 371 , c'est-à-dire vers le mois de juillet 981. Je crois que Simancas fut prise à peu près à la même époque. Les Annales Complutmses fixent cet événement à l'année 983 , et la chronique de Gardègne, de même que les Annales Toledanos I, à l'année suivante; mais ces dates sont toutes les deux fautives. Il est certain que Simancas a été prise avant le mois de juillet 982; ce qui le prouve, c'est l'építaphe de la femme d'un personnage qui , comme nous le verrons tout à l'heure, avait été fait prisonnier après la prise de la ville. Cette építaphe , gravée sur une grande dalle de marbre, se trouvait au XYI® siècle dans le cloître de saint Aciscle à Gordoue, et Moi*alès (t. III, fol. 268 v.) l'a publiée. Elle portait ces mots: OBUT. FAMULA. DEI, DOMINICnS *. SABBACINI. UXOR. EBA. T. YICESIM. V. KAL. AGS. La femme de Domingo Sarraciniz mourut donc à Cordoue, le 28 juillet 982. Une charte fort intéressante de Bermude II nous

1) Au lieu de : Dominici. 13

194 renseignera mieux que les petites chroniques. Le roi y raconte ceci: Simancas ayant été prise par les Sarrasins 9 la plupart des habitants furent passés au fil de l'épée; quelques-uns cependant, parmi lesquels se trouvait Domingo Sarraciniz, qui possédait de grands biens à Zamora et dans les environs de cette ville, furent traînés à Cordoue, chargés de fers. Us y restèrent prisonniers pendant deux ans et demi. Bermude II prenait un vif intérêt au sort de ces malheureux ; il voulait les racheter de captivité , et à cet effet il avait déjà envoyé des messagers à Cordoue, lorsque les Sarrasins coupèrent la tête aux prisonniers *. Alors Ramire III, le compétiteur de Bermude II , s'appropriâ les biens de Sarraciniz , qui était mort intestat et sans laisser d'héritier naturel. Bermude II blâme fort cet acte; à son avis, il n'est pas convenable à un laïque de posséder l'héritage d'un martyr, d'un saint, — un tel héritage n'appartient qu'à l'église, — et maintenant qu'il règne seul (car son compétiteur était mort), il donne, en vertu de cette charte , une grande partie des biens de Sarraciniz à l'église de Saint- Jacques-de-Compostelle. Chez Morales , qui , dans son édition d'Euloge * , a publié le premier cette charte d'après le cartulaire 1) Et iam nuntii mei in vi| erant, quos pro illis miseram, quando ipsum martyrium constumnatom est. 2) Apud Schott, *Hisp. illustr.*, t. IV, p. 353, 354. La charte a été réimprimée dans *VEsp, sagr.* , t. XTV, appendice 10.

195 de Compostelle, la date en est: IIII Idus Februarii, Æra post millenam tertia scilicet et decima, c'est-à-dire, 10 février 075; mais comme Bermude II n'a été proclamé roi qu'en 982, et que Ramire III n'est mort qu'en 984, il va sans dire que cette date est fautive. Florez Ta fait vérifier sur le cartulaire >, et l'on y a trouvé : VII Idus Februarii, Era post millenam III. scilicet XX, c'est-à-dire, 7 février 985 K Selon cette charte, SimaUcas a été prise plus de deux ans et demi avant la mort de Ramire III ; il faut donc commencer par vérifier la date de cette mort. Morales comptait cette question chronologique parmi les plus difficiles, et de son temps elle l'était ; mais je pense qu'à présent nous avons assez de matériaux pour la résoudre. Plusieurs chartes de l'année 984 portent la formule : Régnante Rege Ranimiro in Legione; mais elles sont toutes, si je ne me trompe, de la première moitié de cette année; pour une raison que j'expliquerai tantôt, elles sont même antérieures au 24 avril ; la dernière, ce semble, est du 13 mars *. Au commencement de 985, Ramire avait cessé de vivre, témoin la charte de Bermude II que j'ai analysée. Il doit donc être mort vers le milieu de 984, 1) Voyez Esp, aagr., t. XIX, p. 179. 2) B ne faut pas changer cette date, comme Florez a voulu le faire. Elle est bonne ; mais celle de la charte de Celanova, que Florez cite t. XIX, p. 167, est fautive. 3) Voyez Esp, sagr., t. XXXIV, p. 294, 295. 13*

196 et grâce aux Annales Cornplutenses , où l'ère est gravement altérée (au lieu de MXLII , comme porte l'édition de Berganza^ il faut lire MXXII)^ nous pouvons préciser le mois, et même le quantième du mois. On y lit que Ramire mourut le jeudi 26 juin. Or, comme dans l'année 984 le 26 juin tombait réellement un jeudi, cette date est sans doute exacte. Il y a cependant une difficulté: une charte du 24 avril nomme Bermude II comme régnant à Léon ^ (auparavant il ne régnait qu'en Galice). Mais cette difficulté n'est qu'apparente: tout porte à croire qu'entre le 13 mars et le 24 avril , Bermude s'empara de Léon et en chassa son compétiteur. En effet, à l'époque de sa mort, Ramire ne se trouvait pas à Léon , comme Sampiro le prétend. S'il y avait été, il y aurait été enterré à côté de son père et de son aïeul, au lieu qu'il fut enterré à une grande distance de Léon, à Destriana, au sud d'Astorga, comme nous l'apprend l'interpolateur de Sampiro, et cette fois cet interpolateur était bien informé, car Lucas de Tuy raconte (p. 106) qu'environ deux cents ans plus tard, c'est-à-dire de son temps , Ferdinand II de Léon fit transporter à Astorga les restes de Ramire III qui reposaient à Destriana. Il est donc vraisemblable que Ramire, chassé de sa capitale , était allé chercher un refuge dans les environs d'Astorga, qu'il y attendait les musulmans) Esp, sagr., t. XXXTV, Escr. 22.

197 luans y alors ses alliés ^ , et qu'il mourut à Destriana , le 26 juin 984 >. Quand on se rappelle à présent: 1^ que Simancas a été prise plus de deux ans et demi avant la mort de Ramire; V^ que cet événement ne peut pas avoir eu lieu en hiver, attendu que, de ce temps-là, on ne faisait pas de campagne ou de siège dans cette saison , et S"* qu'il ne peut pas avoir eu lieu avant Tannée 981, — alors, j*ose le croire, on sera d*avis que Simancas a été prise à peu près vers la même époque que Zamora, c'est-à-dire vers le mois de juillet ou d'août 981. La chronologie des faits dont nous venons de parler est donc celle-ci: Juillet ou août 981. Prise de Simancas. 28 juillet 982. Mort de la femme de Sarraciniz, à Cordoue. Janvier ou février 984. Bermude II envoie des messagers à Cordoue. Décapitation de Sarraciniz et des autres prisonniers. Mars ou avril 984. Bermude enlève Léon à Ramire. 26 juin 984. Mort de Ramire. 1) Comparez Ibn-Khaldoun , plus haut, p. 107. 2) La charte analysée par Morales (t. m, fol. 264 r.) n'est d'ancane utilité dans cette question. Elle n'est pas , je crois , de Bermude II, mais d'Ordono DJ et de Tannée 951. Bermude II Taura seulement confirmée.

» 198 7 février 985. Bermude donne les biens de Sar* raciniz à l'église de Compostelle. Quant au siège de Léon, sur lequel le moine de Silos (c. 71) a donné des détails intéressants et qui demeura sans effet , il a eu lieu, selon le chroniqueur que je viens de nommer, aux approches de l'hiver et avant l'époque où Bermude fut proclamé roi en Galice; Ibn-Khaldoun l'affirme et le chroniqueur latin est d'accord avec lui. On ne peut donc le fixer qu'à l'automne de l'année 981. XIL PRISE DB LÉON PAR ALMANZOR. Lucas de Tuy (p. 87) est le seul auteur qui donne quelques détails sur la prise de Léon, et quoiqu'on général je lui accorde peu de confiance quand il parle d'une époque antérieure à la sienne, je crois 06-* pendant que dans cette circonstance il mérite d'être cru. La prise et la destruction complète de la capitale du royaume était un événement d'une importance tout à fait exceptionnelle; c'était une de ces épouvantables catastrophes dont on garde longtemps le souvenir. En outre, la tradition telle qu'elle se trouve chez Lucas ^ se recommande par sa simplicité et elle ne pèche nullement contre la vraisemblance. Serait-il vrai cependant que le siège dura un an, comme Lucas l'assure i' J'en doute, car je ne crois

199 pas que dans ce temps-là les musulmans aient jamais hiverné en pays ennemi. Mais cette erreur est légère et facile à expliquer ; ce qui est bien plus grave , c'est que Lucas donne au comte galicien qui commandait dans la place, le nom de Guillaume Gonzalez. A cette époque le nom de Guillaume, introduit plus tard par les Français, était encore entièrement inconnu dans le royaume de Léon, et la preuve, c'est que les chartes du X^e siècle , qui donnent plusieurs centaines de noms propres , n'offrent pas une seule fois celui de Guillaume. Que si Lucas a donc écrit réellement Guillaume, il faudrait en conclure qu'il ignorait le nom du commandant ,. peut-être même — car ce commandant joue un grand rôle dans son récit — que ce récit ne mérite pas de confiance; mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi, et je serais porté à ne voir dans ce nom alors inusité qu'une erreur de copiste. On sait qu'au moyen âge on exprimait maintefois les noms de baptême ou de famille par les seules lettres initiales (dans l'^et^eom Compostellana , par exemple, Alphonse d'Aragon est constamment désigné par la lettre A., la reine Urraque par la lettre U. etc.), et l'on sait aussi que ces sigles , comme on les appelle , ont été souvent mal interprétés par les copistes ou par les éditeurs, qui se sont donné la liberté d'écrire les noms propres tout au long *. On trouve, par exem1) Voyez Nouveau Traité de diplomatique ^ t. III, p. 506 — 508;

200 pie y dans le cartulaire d' Astorga une donation de Bermude II, datée de l'année 998, et on y lit: «A toi, notre père et seigneur, Sampiro, évêque d'Astorga ^ » Celui qui remplissait alors la dignité d'évêque d'Astorga portait le nom de Scemeno; mais il saute aux yeux que le compilateur du cartulaire n'a trouvé qu'un S. dans l'original qu'il copiait, et qu'il a mal expliqué ce sigle. Autre exemple: une charte de 1156 porte ces mots: «Vobis Domino I. Tudensi Episcopo \ » Sandoval a cru que ce sigle signifiait loan^ nés ; mais il signifie Isidorus , comme Florez l'a prouvé. Je crois que Lucas de Tuy a écrit de même : 6, Gundisalvi, et quand on connaît les noms de baptême qui étaient en usage dans le royaume de Léon au X^e siècle, on sait que ce sigle ne signifie pas GuiUanme, mais Gonsalve. Le nom du commandant de Léon était donc Gonsalve Gonzalez. Quant à la date de la prise de Léon, parmi tous les chroniqueurs latins et arabes , Dm-Khaldoun est le seul qui la donne. Il dit , comme on l'a vu plus haut (p. 107), que cet événement eut lieu dans l'année 988. Je n'ignore pas qu'on trouve une autre date (983) dans la traduction anglaise de Maccari (t. II, p. 189); mais Maccari n'est pas responsable de cette erreur. Schœnemann , Versuch eines vollständigen Systems der Diplomatik , t. I , p. 592—594. 1) Esp, sagr., t. XVI, Escr. 11. 2) Esp. sagr., t. XXII, Escr. 13.

201 erreur; il ne parle pas du tout de la prise de Léon; pour peu qu'on se donne la peine de consulter son texte, imprimé maintenant, on s'en convaincra. Le fait est que le traducteur , M. de Gayangos , a trouvé la date de 983 chez Conde, lequel ne Ta trouvée nulle part, et qu'il a mis dans la bouche do Maccarî un abrégé d'un passage de Conde, sans même lui épargner la forme barbare de Liyonis, inventée par ce dernier. XIII

MARIAGE d'aLMANZOR AVEC VNE FILLE DE BERMUDE II ET
AVEC UNE AUTRE PRINCESSE DU NORD. ABDÉR AME-S ANGHOL

. Vus ancêtres du moyen âge, plus crédules encore que pieux, ne pouvaient se passer du surnaturel; il leur fallait à tout prix des miracles, et, si Dieu n'en faisait pas , il se trouvait toujours quelqu'un pour en inventer. De là une foule de légendes, qui, il faut bien en convenir, choquent la véritable piété aussi bjen que le sens commun et le bon goût. Cependant ces légendes, quelque'insipides qu'elles paraissent, ont souvent été brodées sur un fond historique. En pareil cas, l'historien peut les mettre à profit. Il en est ainsi d'une légende que Pelage, évêque d'Oviédo , qui écrivit au commencement du XII* siècle , raconte à peu près en ces termes (c. 2) : Après la mort de Bermude II , son fils et successeur

202 Alphonse V, afin d'obtenir la paix de son ennemi, le roi de Tolède, lui donna sa sœur Thérèse en ma* riage. Mais Thérèse, en pieuse chrétienne qu'elle était, frémissait d'horreur à l'idée qu'elle serait la femme d'un mécréant, et, arrivée auprès de son époux: «Je ne veux pas que tu me touches, lui dit-elle, car tu es un païen, et si tu le fais, l'ange du Seigneur te tuera. » Le roi se moqua de sa menace et coucha avec elle, mais une fois seulement, car il fut frappé aussitôt par l'ange du Seigneur, Alors, sentant sa fin approcher, il ordonna à ses ministres de reconduire Thérèse à Léon et d'offrir à Alphonse des présents magnifiques. De retour à Léon, Thérèse y prit le voile. Elle mourut à Oviédo dans le couvent de saint Pelage, et c'est là qu'elle a été enterrée. Cette Thérèse a existé, on l'a déjà prouvé par les chartes. Dans l'année 1017, elle signe une donation faite par sa mère à l'église de Compostelle. Par un acte du 27 janvier 1030, elle et sa sœur Sancha donnent à cette même église la métairie ou le hameau de Sarantes; elle s'y nomme fille du roi Bermude et de la reine Ælvire, et ce qui est bien remarquable, c'est que dans le cartulaire de Compostelle, où elle a été peinte en religieuse, elle porte un sceptre et une couronne ^ Comme elle n'a jamais régné dans le 1) Morales, t. III, fol. 313 r., 319 r. et v.

203 Nord, il faut voir sans doute dans cette circonstance une allusion à son mariage avec un prince musulman. Plus tard elle a été réellement dans le couvent de saint Pelage d'Oviédo (elle signe un diplôme d'Oviédo, daté du 22 décembre 1037 *); et c'est là qu'elle est morte le 25 avril 1039 1 comme nous l'apprend sa longue épitaphe que Yépès a publiée (t. III, fol. 338 v.) et où elle est appelée: Tarasia Ghristo dicata, proies Beremundi Régis et Geloiraa Keginae, clara parentatu, clarior et merito. Qu'y a-t-il maintenant de vrai dans la légende que raconte Pelage y et qu'il a sans doute entendue dans le couvent où Thérèse passa les dernières années de sa vie? Ce qui à coup sûr ne l'est pas, c'est que l'époux de Thérèse ait été un roi de Tolède, Thérèse (les chartes le prouvent) était déjà de retour auprès de sa famille dans l'année 1017, et la légende dit (avec raison, je crois) qu'elle revint dans sa patrie après la mort de son époux. Or, le prince qui régnait à Tolède depuis le commencement de la guerre civile, était Yaïch ibn*>Mohammed ibn-Yaïcb, qui ne mourut qu'en 1036 *, c'est-à-dire plusieurs années après le retour de Thérèse à Léon. Il y a encore une autre raison pour ne pas admettre que la fille de Bermude ait épousé ce Yaïch. Cet homme n'était 1) Sandoval , Citico Reyes, fol. 57 r. 2) Ibn-KhaldouD , fol. 26 v.

202 Alphonse V, afin d'obtenir la paix de son ennemi, le roi de Tolède, lui donna sa sœur Thérèse en mariage. Mais Thérèse, en pieuse chrétienne qu'elle était, frémissait d'horreur à l'idée qu'elle serait la femme d'un mécréant, et, arrivée auprès de son époux: «Je ne veux pas que tu me touches, lui dit-elle, car tu es un païen, et si tu le fais, l'ange du Seigneur te tuera. » Le roi se moqua de sa menace et coucha avec elle, mais une fois seulement, car il fut frappé aussitôt par l'ange du Seigneur. Alors, sentant sa fin approcher, il ordonna à ses ministres de reconduire Thérèse à Léon et d'offrir à Alphonse des présents magnifiques. De retour à Léon, Thérèse y prit le voile. Elle mourut à Oviédo dans le couvent de saint Pelage, et c'est là qu'elle a été enterrée. Cette Thérèse a existé, on l'a déjà prouvé par les chartes. Dans l'année 1017, elle signe une donation faite par sa mère à l'église de Compostelle. Par un acte du 27 janvier 1030, elle et sa sœur Sancha donnent à cette même église la métairie ou le hameau de Sarantes; elle s'y nomme fille du roi Bermude et de la reine Ælvire, et ce qui est bien remarquable, c'est que dans le cartulaire de Compostelle, où elle a été peinte en religieuse, elle porte un sceptre et une couronne ^ Comme elle n'a jamais régné dans le 1) Morales, tlll, fol. 313 r., 319 r. et v.

203 Nord, il faut voir sans doute dans cette circonstance une allusion à son mariage avec un prince musulman. Plus tard elle a été réellement dans le couvent de saint Pelage d'Oviédo (elle signe un diplôme d'Oviédo, daté du 22 décembre 1037 i) ; et c'est là qu'elle est morte le 25 avril 1039 1 comme nous l'apprend sa longue épitaphe que Yépès a publiée (t. III, fol. 338 v.) et où elle est appelée: Tarasia Ghristo dicata, proies Beremundi Régis et Geloirae Keginas, clara parentatu^ clarior et merito. Qu'y a-t-il maintenant de vrai dans la légende que raconte Pelage ^ et qu'il a sans doute entendue dans le couvent où Thérèse passa les dernières années de sa vie? Ce qui à coup sûr ne l'est pas, c'est que l'époux de Thérèse ait été un roi de Tolède, Thérèse (les chartes le prouvent) était déjà de retour auprès de sa famille dans l'année 1017, et la légende dit (avec raison, je crois) qu'elle revint dans sa patrie après la mort de son époux. Or, le prince qui régnait à Tolède depuis le commencement de la guerre civile, était Yaich ibn«>Mohammed ibn-Yaîcb, qui ne mourut qu'en 1036 *, c'est-à-dire plusieurs années après le retour de Thérèse à Léon. B y a encore une autre raison pour ne pas admettre que la fille de Bermude ait épousé ce Yaich. Cet homme n'était 1) Sandoval , Cinco Reyes, fol. 57 r. 2) Ibn-Khaldoun , fol. 26 v.

204 qu'un roitelet dont Alphonse V n'avait rien à redouter y mais qui au contraire avait tout à craindre d'Alphonse. Il est donc impossible que le roi de Léon se soit abaissé envers ce Yaïch à la démarche extrêmement humiliante de lui offrir la main de sa sœur. Celui qui a épousé Thérèse doit avoir été un prince très-puissant , un ennemi fort redoutable. IbnKhalidoun nous apprend qui il était. Cet auteur, comme on l'a vu plus haut (p. 109) , raconte que dans l'année 993 Bermude II envoya sa fille à Almanzor, qui en fit son esclave, mais qui dans la suite l'affranchit et l'épousa. Cette fille de Bermude était Thérèse, on ne peut en douter. Son époux n'était donc pas un prince insignifiant et dont l'histoire parle à peine, mais le grand conquérant du X^e siècle, le fameux Almanzor, dont le nom seul faisait trembler les chrétiens. La légende se trompe donc sur le nom de l'époux de Thérèse , et quand on se rappelle qu'elle a été écrite plus d'un siècle après le mariage dont il s'agit, on ne s'étonnera pas de cette bévue. Le reste , je crois , est de toute vérité. Je ne doute nullement qu'après la mort de son époux, arrivée en 1002 , Thérèse n'ait été renvoyée à son frère Alphonse V, qui, trois années auparavant, avait succédé à son père Bermude. Ce qui m'engage à le croire, c'est que dans l'année 1003 Modhaffar, fils et successeur d'Almanzor, con

205 dut la paix avec Alphonse V ^ A cette occasion Alphonse aura sans doute stipulé qu'on lui rendrait sa sœur, et de son côté, Modhaffar^ qui n'avait nulle raison pour retenir à Cordoue cette veuve de son père , lui aura accordé sa demande sans trop de difficulté* Que l'on retranche maintenant de la légende ce qu'elle a de miraculeux et d'inexact, alors il reste ceci: Une fille de Bermude II, nommée Thérèse, a épousé un roi musulman; renvoyée à son frère Alphonse V après la mort de son père et de son époux, elle prit le voile et mourut à Oviédo, dans le cloître de saint Pelage. Voilà pour ce qui concerne le mariage d'Almanzor avec une fille de Bermude; mais il me paraît certain que ce ministre a encore épousé une autre princesse du Nord, et c'est de ce mariage que nous allons parler à présent. On sait qu'Almanzor a eu pour successeur comme premier ministre son fils Abdalmelic, surnommé Mo-* dhaffar , et l'on n'ignore pas non plus qu'après la mort de Modhaffar, arrivée dans l'année 1008, un autre fils d'Almanzor , Abdérame , est devenu premier ministre. On donnait à ce dernier un surnom que les Arabes écrivent J>^?^^ ou JjJwOxi. Que signifie ce mot? L'auteur du Kitâb al-ictifâ * dit que c'est un 1) Risco, Historia de Léon, t. I, p. 236. 2) Dana mes Scriptionan Arab, hci de Abbad. , t. II , p. 13.

206 sobriquet et il l'explique par UU^t /oti ; mais cette explication est erronée, et Rodrigue de Tdède était dans le vrai quand il disait dans son *Historia Arahum*: «derisorie Sanciulus dicebatur. » Sanehol, car c'est ainsi qu'il faut prononcer, témoin les *Annales Toledanos II ^*, est bien certainement un diminutif de Sancho. Ibn-Haiyftn nous fournit un autre exemple d'un tel diminutif dans la langue romane du midi de la Péninsule. Il parle d'un lieutenant d'Omar ibnHafçoun, qu'il appelle tantôt aUohaimir (^«a>^

207 synonyme d'al-ohaimir; l'un est une traduction de l'autre. Sanchol est donc un diminutif de Sancio comme royol de royo, et ce qui le prouve de la manière la plus convaincante, ce sont les vers qu'un poète contemporain composa alors que le cadi IbnDhacwân et le secrétaire d'état Ibn-Bord eurent persuadé au calife Hichâm II de déclarer Abdérame héritier présomptif du trône. Ces vers, qu'Ibn-alÂbbâr (p. ISO) nous a conservés[^] sont conçus en ces termes : « Ibn-Dhacwân et Ibn-Bord ont blessé la religion d'une manière inouïe *. Ils se sont révoltés contre le Dieu de vérité, puisqu'ils ont déclaré le petit-fils de Sancho ^ héritier du trône. » On voit donc pourquoi on donnait à Abdérame le sobriquet de Sanchol ou petit Sancho: sa mère était la fille d'un prince chrétien, d'un Sancho. Et voilà pourquoi ce malheureux jeune homme a été si indignement calomnié; voilà pourquoi les prêtres musulmans s'acharnaient tant à sa perte I Sa naissance était à leurs yeux une tache ineffaçable ; la seule pensée que le petit-fils d'un mécréant, d'un Sancho, monterait sur le trône des califes les faisait frémir d'horreur. Aussi n'eurent-ils point de repos qu'il n'eût été massacré. o.» ^ o^ 1) Au lieu de vX^ rr^> j^ ^^ devoir lire iX^ ja£, 2)

208 Alnianzor , ceci est désormais incontestable , a donc aussi épousé une princesse chrétienne autre que Thérèse^ la fille de Bermude IL Mais qui était le père de cette femme? de quel Sancho s'agit-il? Pour décider cette question, nous devons commencer par examiner vers quelle époque le mariage a eu lieu; nous pouvons le faire, parce que nous sommes en état de préciser, approximativement du moins, la date de la naissance d'Abdérane-Sanchol. On sait que les musulmans font circoncire leurs fils quand ceux-ci ont atteint leur cinquième ou leur sixième année ^ Or, nous savons par Maccari (t.I, p. 348) que Tannée où Abdérane fut circoncis , il y avait une grande famine, causée par une longue sécheresse, et que le jour même de la circoncision , il tomba une pluie abondante. Est-il possible à présent de déterminer l'époque à laquelle cette famine eut lieu et d'en préciser le terme? Nous devons consulter à cet effet le Cartâs, où les calamités de ce genre se trouvent notées avec une scrupuleuse exactitude. Ce livre nous apprend (p. 72 , 73) que la grande disette, causée par la sécheresse, commença dans Tannée 379 de THégire (989 de J. C), et qu'elle dura jusque vers la fin de 381, c'est-à-dire jusqu'en février ou en mars 992; alors il commença à pleuvoir abondamment. Abdérane a donc été circoncis au com1) Lane, Modern EgyptianSf t. I, p. 77.

209 menceinent de Tannée 992, et comme il doit avoir compté alors cinq ou six ans, il doit être né vers Tannée 986. Le mariage d'Almanzor avec la fille de Sancho peut donc avoir eu lieu dans Tannée 985. Quel Sancho y avait-il alors qui eût une fille nubile ? Était-ce Sancho de Castille ? Cela ne serait pas impossible. Il est vrai que Sancho ne succéda à son père Garcia Ferriandez que dans Tannée 995 , et qu'il ne mourut qu'en 1017 , quinze années après Almanzor ; mais déjà dans Tannée 972 , lui et d'autres enfants de Garcia Fernandez signent des chartes * ; il est donc permis de le supposer né vers Tannée 950 ; alors il peut s'être marié vers Tannée 969, et avoir eu une fille nubile vers 985. Le Sancho dont il s'agit peut donc bien avoir été Sancho de Castille, et ce qui rend cette supposition assez probable c'est qu'il existait entre lui et Almanzor des relations amicales; Almanzor avait même prêté son appui à Sancho, lorsque ce dernier s'était révolté contre son père. Mais Téponse d' Almanzor peut aussi fort bien avoir été la fille de Sancho de Navarre , qui succéda à son père Garcia en 970. Nous avons donc ici l'embarras du choix. Ibn-al-Khatib , dans son article sur Almanzor, parle aussi d'un mariage de ce ministre avec une princesse du Nord ; mais il est douteux quelle princesse il 1) Berganza, t. H, Escr. 69 et suiv. 14

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

210 a en vue, Thérèse ou la fille de Sancho. Je serais plutôt porté à croire qu'il s'agit de cette dernière. Quoi qu'il en soit, voici le passage d'Ibn-al-Khatîb, qui me semble assez curieux (man. 6. , fol. 180 r. et v.): «Âlmanzor fit environ soixante-dix campagnes; il conquît des provinces, arracha les ronces de l'impiété , humilia les mécréants , rompit les rangs des in** fidèles, brisa les croix, parcourut le pays des ennemis jusqu'à son extrémité et leur imposa des tributs. Le chef des Roum le craignait à un tel point qu'il voulut allier sa propre maison à la sienne et qu'il lui offrit sa fille. Celle-ci devint alors la femme favorite d'Almanzor , et elle surpassa toutes ses compagnes en piété * et en vertu.» J^^ c^^^Jt 3^1^ jL.SiJi\ X^Â Jua>^ S±^\ L^xà ^JLa y^^ ^L^^^t ^b^ ^LLûit ^*M^=»5 jIm\ k^ùoa {Usez i^xLù) !u*^ f^J] ^Jic «tijLj- ^î ^^î v^lyiJI JjLjJt JSLm ^^ic JwiiààJl^ qJ>-^' ^^ ^^ -^^3 ^ULftc ^^J ooLÛ 1) Il est presque inutile de dire que cette dame avait dû embrasser l'islamisme. 2) Cette leçon se trouve sur la marge du man.; le texte porte Dans TÂbrégé que possède la Bibl. de Berlin, on lit:

âii XIV. SUR LA BATAILLE OÏ GALATAÛAZOR. Dans le
 printemps de l'année 1002 , cinq ans après sa glorieuse expédition contre
 Saint-Jacques-de-Gom* postelle, Almanzor^ quoique déjà malade,
 rassembla vingt mille hommes , et , partant de Tolède , il se mit en
 campagne pour aller attaquer le royaume de Léon et principalement la
 Castille. Il était dans les décrets de la destinée que cette campagne , celle de
 Canalès et du cloître *, comme l'appellent les Arabes, serait la dernière du
 grand capitaine; mais elle fut heureuse comme toutes les précédentes
 l'avaient été; la Castille fut mise à feu et à sang, et les musulmans, ainsi que
 l'indique le nom qu'ils ont donné à cette expédition, pénétrèrent jusqu'à
 Canalès (dans la Rioja) ^ et jusqu'à un cloître, qui, selon toute apparence,
 était celui de San-Millan (saint Émilien), le pa* tron de la Castille. En effet,
 dans une charte de 1027 *, Sancho-le-Grand , roi de Navarre, nomme ce
 célèbre couvent, qui se trouvait dans le voisinage de a]U^ ^Uidt l^S 0^
 y.^^^ Ibn-al-Khattb , article sur Al» manzor. 2) Canalès se trouve à 9 lieues
 S. de Najera. S) Apud Llorente , Provmcîax Vascongadas , t. III , p. 85^.
 14*

Canalès, parmi ceux que «les barbares» et «le féroce persécuteur» avaient détruits. Cependant Almanzor sentait sa maladie empirer. Se méfiant des médecins, qui n'étaient pas d'accord entre eux sur la nature de cette maladie et sur le traitement à suivre , il refusait obstinément les secours de l'art , et d'ailleurs il était convaincu qu'il ne pouvait guérir. N'étant plus en état de se tenir à cheval, il se faisait porter en litière. Il souffrait cruellement, «Vingt mille soldats, disait-il, sont inscrits sur mon rôle, mais il n'y a personne parmi eux qui soit aussi misérable que moi.» Porté ainsi à dos d'homme pendant quatorze jours, il arriva enfin à Medinaceli. Une seule pensée remplissait son esprit. Son autorité ayant toujours été contestée et chancelante , en dépit de ses nombreuses victoires et de sa grande renommée , il craignait qu'une révolte n'éclatât après sa mort et n'enlevât le pouvoir à sa famille. Tourmenté sans cesse par cette idée, qui empoisonnait ses derniers jours, il fit venir son fils aîné , Abdalmelic , auprès de son lit , et , lui donnant ses dernières instructions, il lui recommanda de confier le commandement de l'armée à son frère Abdérame et de se rendre sans retard à la capitale, où il devrait s'emparer du pouvoir et se tenir prêt à réprimer immédiatement toute tentative d'insurrection. Abdalmelic lui promit de suivre ces conseils; mais l'inquiétude d' Almanzor était telle qu'il rappelait son

213 fils chaque fois que celui-ci, croyant que son père avait fini de parler, voulait se retirer; le moribond craignait toujours d'avoir oublié quelque chose, et toujours il trouvait un nouveau conseil à ajouter à ceux qu'il avait déjà donnés. Le jeune homme pleurait; son père lui reprochait sa douleur comme un signe de faiblesse. Quand Abdalmelic fut parti, Almanzor se sentit un peu mieux et fit venir ses officiers. Ceux-ci le reconnaissaient à peine; il était devenu si maigre et si pâle qu'il ressemblait à un spectre, et il avait presque entièrement perdu la parole. Moitié par gestes, moitié par des mots entrecoupés, il leur dit adieu, et peu de temps après ^ dans la nuit du lundi, 10 août, il rendit le dernier soupir. Tels sont les détails que les auteurs arabes ^ donnent sur la dernière campagne et sur la mort du premier ministre de Hichâm II; mais les chroniqueurs latins du XIIP siècle, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède, en savent davantage. A les en croire, Almanzor, ce héros qui, suivant le témoignage unanime des Arabes et des chrétiens ^, n'avait jamais été vaincu, aurait été battu pendant sa dernière campagne à Calatafiazor, entre Osma et Soria, et cette bataille, gagnée, à ce qu'on dit, par les Léonais, les Castellans et les Navarrais, est devenue fort célèbre. Mais si 1) Maccari, t. II, p. 65; Ibn-al-Abbâr , dans mes Notices , ^, \ 51 ; Ibu-al-Khatîb , article sur Almanzor, man. G., fol. 181 v. 2) Almanzor qui scmp̄ invictiis fucrat. Kodriguc , L. V, c. 16.

214 renommée qu'elle soit» il est permis de demander si l'on peut se fier à ce que les chroniqueurs du XIII^e siècle rapportent à ce sujet. Nous nous proposons d'examiner cette question , et nous commencerons par traduire le récit de Lucas, qui est en même temps plus ancien et plus complet que celui de Rodrigue. Lucas s'exprime en ces termes (p. 88) : ^
«Ensuite» — c'est-à-dire, après l'expédition d'Almanzor contre Compostelle -^ a ensuite le roi Bermude envoya des messagers à Garcia Fernandez, corn-* te de Castille, et à Garcia, roi de Pampelune, pour les prier de l'aider à combattre un ennemi aussi redoutable. Le roi Garcia lui envoya alors la plus grande partie de son armée , et le comte Garcia Fernandex vint en personne avec toutes ses troupes. De son côté, le roi Bermude, qui, tourmenté de la goutte et ne pouvant se tenir à cheval, se faisait porter à dos d'homme , vint avec une grande armée à la rencontre d'Almanzor, alors que ce dernier, après avoir quitté la Galice , voulait ravager de nouveau les frontières de la Gastille. La bataille s'étant engagée près de Canatanazor , plusieurs milliers de Sarrasins perdirent la vie, et s'il n'eût été sauvé par l'obscurité de la nuit, Almanzor lui-même aurait été fait prisonnier. Toutefois il ne fut pas vaincu ce jour-là, et la nuit il prit la fuite avec les siens. Le lendemain, le roi Bermude donna l'ordre qu'on se rangeât de nouveau en bataille et qu'on se tint

prêt à attaquer les Sarrasins au lever de l'aurore* L'année arriva dans le camp de l'ennemi , où elle ne trouva que les tentes et un grand butin ; mais le comte Garcia Fernandez , qui poursuivait les Sarrasins fugi[^] tifs, tua une multitude innombrable d'entre eux. Il est merveilleux que le jour même où Almanzor eut le dessous à Canatanazor , une espèce de pêcheur criait d'une voix lamentable sur les bords du Guadalquivir » tantôt en chaldéen *, tantôt en espagnol: En Canatanazor perdid Almanzor el tambor,* ce qui signifie: A Canatanazor Almanzor a perdu sa timbale ou son sistre , c'est-à-dire sa joie. Des barbares de Cordoue venaient vers lui ; mais dès qu'ils l'approchaient, il s'évanouissait, et, reparaissant aussitôt dans un autre endroit , il répétait la même plainte. Nous croyons que c'était le diable qui pleurait ainsi la défaite des Sarrasins. Quant à Almanzor, à partir du jour où il avait eu le dessous, il ne voulut plus ni manger ni boire , et quand il fut arrivé dans la ville de Medinaceli , il y mourut. » Il est assez singulier qu'aucun auteur arabe ne parle de cette bataille. On la trouve mentionnée , " 11 fest vrai, dans la traduction anglaise de Maccari (t. II, p. 197); mais à mon grand regret je suis forcé de 1) C'est-k-dirc , en arabe.

âi6 répéter ici ce que j'ai déjà dû dire à une autre occasion, à savoir que le traducteur s'est donné la liberté de mettre dans la bouche de Maccarî un abrégé d'un passage de Conde, lequel a trouvé bon de défigurer le récit de Lucas et de le donner pour un récit arabe. Les auteurs musulmans ne parlent donc pas de cette bataille 9 et ce qui à coup sûr n'est pas moins remarquable» c'est que les chroniqueurs latins qui écrivirent avant le XIIP siècle . ne la connaissent pas davantage; on ne la trouve ni dans les petites chroniques , ni chez le moine de Silos , ni chez Pelage d'Oviédo , ni dans YHistoria Compostellana. Et pourtant cette bataille , supposé qu'elle ait eu lieu , valait bien la peine d'être notée. L'honneur national, ce semble, commandait aux chroniqueurs d'en parler; pourqum n'ont-ils pas dit qu'Almanzor , qui avait toujours vaincu les chrétiens , fut enfin vaincu à son tour ? Et ce qui étonne surtout, c'est le silence du moine de Silos. Après avoir tracé un sombre tableau des calamités que le terrible hâdjib avait infligées à l'Espagne chrétienne: «A la fin, s'écrie-t-il , Dieu eut pitié de tant de misères ! » Qu'arriva-t-il donc ? Almanzor fut-il vaincu, et vaincu à Calataûazor ? Nullement ; — il mourut , ou , comme s'exprime le pieux chroniqueur, un démon, qui l'avait possédé vivant, l'emporta. Que si le silence absolu de tous ces écrivains fait déjà douter de la vérité du récit de Lucas, ce récit.

217 considéré en lui-même , n'est guère vraisemblable.

Remarquons d'abord que , d'après cette relation , Almanzor n'alla pas plus loin que Calatailazor, et que c'est là qu'il fut arrêté par l'armée des alliés. Il n'en fut pas ainsi. Âlmanzor pénétra bien plus avant dans le pays, puisqu'il s'avança jusqu'à Canalès. Les alliés n'ont donc pas arrêté les musulmans à Calataôazor. Mais d'ailleurs, quels étaient ces alliés? Bermude de Léon y qui était mort depuis trois ans , et Garcia de Castille, qui avait cessé de vivre sept ans auparavant ! Voilà d'étranges anachronismes ! Mais il y a plus: tout le récit est un anachronisme ; Lucas — l'ensemble de son texte ne laisse aucun doute à cet égard — Lucas place la bataille de Galatafiazor dans la même année que l'expédition de Compostelle ; il ignore qu' Almanzor survécut cinq ans à cette expédition. Que dire enfin du diable déguisé en pêcheur, qui chante des vers arabes et espagnols sur les bords du Guadalquivir? Cette histoire miraculeuse ne montre-t-elle pas que ce récit est un conte populaire ou une légende monacale , mais en tout cas un récit fabuleux et indigne de figurer dans l'histoire? La bataille de Calataûazor fait partie d'une traînée de légendes qui doivent leur origine à l'expédition de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les victoires d' Almanzor , et surtout la prise de Compostelle , étaient restées pour les chrétiens un mystère inexplicable. Pourquoi Dieu* avait-il permis que les fidèles fussent foulés aux

218 pieds par les mécréants? On répondait^ comme n

219 homme. « Almanzor — je donne les propres paroles du chroniqueur — Almanzor eut l'audace inouïe de vouloir s'approcher de l'église et même du tombeau de saint Jacques; mais, arrêté par le Tout-Puissant, il retourna sur ses pas frappé de terreur. Notre Roi qui est dans les cieux, n'oublia pas le peuple chrétien; il envoya une dyssenterie aux descendants d'Hagar, et pas un d'entre eux n'y survécut, pas un ne revint dans son pays.» D'après ces traditions , ce fut saint Jacques ou Dieu lui-même qui punit les mécréants; ceux-ci moururent de maladie , et non par la main des hommes. Mais les premiers pas étant faits, pourquoi ne serait-on pas allé plus loin? L'honneur de saint Jacques sauvé pourquoi n'aurait-on pas sauvé aussi l'honneur national? Pourquoi, enfin, n'aurait-on pas dit que, pendant leur retraite, les Sarrasins avaient été exterminés^ non-seulement par la main de saint Jacques, mais encore par celle des soldats de Bermude? Et en effet, les ecclésiastiques s'engagèrent dans cette voie; mais au commencement, il faut le dire à leur honneur , ils le firent avec une timidité assez marquée ; une certaine pudeur, un certain respect pour la vérité, les retenait encore. La main des hommes se montre d'abord chez le moine de Silos (c. 68) , mais d'une manière très-vague , car cet écrivain dit seulement ceci: «Rex cœlestis, memorans misericordicB susB, ultionem fecit de inimicis suis: morte etenini

220 quâdam * subitanê et gladio ipsa gens Âgarenomm cœpit
interire et ad nihilum quotidie devenire.» Pelage d'Oviédo (c. 4) se borne à
répéter cette phrase; mais Lucas de Tuy est bien plus explicite. A Tépoque
où il écrivait , deux siècles et demi s'étaient déjà écoulés depuis Texpédition
de Corapostelle ; on pouvait donc dire à ce sujet tout ce qu'on voulait , sans
avoir à craindre d'être démenti. Aussi Lucas, après avoir copié le passage du
moine de Silos que nous avons cité, ajoute-t-il hardiment: «Le roi Bermuda
envoya beaucoup de troupes légères à la poursuite des Sarrasins, et ces
troupes, aidées par saint Jacques, assommèrent les mécréants dans les
montagnes de la Galice, à la manière des bouchers qui assomment le bétail.
» Un tel récit sufBt-il pour contenter l'amour-propre de la nation? A peu
près; mais une victoire remportée par les chrétiens en rase campagne
vaudrait mieux, cela est incontestable. Eh bien! les chrétiens ont réellement
battu Almanzor, l'invaincu; ils l'ont battu à Calataïazor. Cette fameuse
bataille a été ajoutée comme corollaire à la série de légendes que l'on a
inventées, non pas tout d'un coup, mais successivement, pour sauver
l'honneur de saint Jacques et l'honneur national. 1) Cette leçon, qui se
trouve chez Pelage d'Oviédo, vaut mieux que celle de morte quidem.

ESSAI sur L'HISTOIRE DES TODJIBIDES LES BENI-HACHIM DE SAEAGOSSE ET LES BENI-ÇOMADIH D'ALMÉRIE L

«Il est facile de vaincre les Espagnols, il est presque impossible de les soumettre , » avaient déjà dit les Romains; et les Arabes, quand ils tentèrent à leur tour de subjuguier la Péninsule, furent à même de constater la parfaite justesse de cette remarque. Leur autorité , reconnue dans les grandes villes , était contestée partout ailleurs, et dans les provinces éloignées elle se faisait à peine sentir. A la longue un gouvernement fort eût sans doute réussi à dompter la population indigène ; mais le gouvernement arabe était faible, et ses meilleures mesures étaient presque toujours déconcertées par l'esprit turbulent et anarchique de ceux qui devaient veiller à leur exécution.

222 Dans l'Aragon[^] province qui sous les Arabes s'appelait la Frontière supérieure, une ancienne famille visigothe[^], celle des Beni-Casî, profita de la faiblesse du gouvernement pour fonder une principauté indépendante. A l'époque de la conquête, ces Beni-Casî avaient abjuré la religion chrétienne, et, étant devenus clients du calife Walîd *, ils avaient conservé les vastes domaines qu'ils possédaient sur la rive droite de l'Èbre '. Après la mort d'Abdérame I* (788) , lorsque les deux fils de ce monarque, Solaimân et Hichâm, se disputaient le trône, Mousâ I*', fils de Fortunio, qui était alors le chef des Beni-Casî et qui avait épousé une fille d'Iiligo Arista, premier roi de Pampelune *, se déclara pour Hichâm et enleva Saragosse aux adversaires de ce prince[^]. Ses héritiers cessèrent de reconnaître la souveraineté des sultans» et Hacam I*, quoiqu'il eût réussi à vaincre tous les autres rebelles, essaya en vain de réduire ceux-là •. Vers le milieu du IX[^] siècle , cette maison s'éleva à 1) Sébastien, c. 25. 2) Ibn-al-Coutîa, fol. 26 r. S) La chronique navarraise connue éiours le nom de manuscrit de Meyâ donne à Mousâ I» le titre de seigneur de Boija (en Aragon) et de Terrero ou Trcro. Voyez le texte de cette chronique dans les Memorias de la Academiâ de la historia , t. IV, p. 52. 4) Elle s'appelait Assona. Man. de Heyâ. 5) Nowairî, p. 446; Ibn-Adhârî, t. H, p. 63, 64; Ibn-Khaldoan , fol. 5 V. 6) Ibn-al-Coutîa, fol. 22 r.

223 une si grande puissance, grâce aux talents de Mou^a sa II, qu'elle pouvait marcher de pair avec les maisons souveraines. D'abord gouverneur de Tudèle, Mousâ commandait les armées d'Abdérame II, alors qu'elles allaient ravager les frontières de la France; puis, ayant eu une querelle avec un général fort en faveur auprès du sultan, il se révolta, conclut une alliance avec le roi de Navarre, et battit avec lui l'armée du sultan. ^ Bientôt après, Abdérame dut le supplier de venir à son secours. N'ayant pas assez de troupes à opposer aux Normands, qui, débarqués à Lisbonne (844), avaient pris et saccagé Séville, il fit dire à Mousâ qu'en sa qualité de client des Omayyades, il manquerait à l'honneur, s'il refusait de venir sauver ses patrons. Mousâ, après s'être fait prier un peu, marcha vers le Sud avec une armée nombreuse, et, secondé par les troupes du sultan, il attaqua à l'improviste les pirates du Nord et les contraignit à se rembarquer. K Depuis lors il sut encore accroître et fortifier sa puissance. A l'époque où Mohammed monta sur le trône (852)-, il était maître de Saragosse, de Tudèle, d'Huesca «, de toute la Frontière supérieure *. Tolède avait conclu une alliance avec lui, 1) Nowairî, p. 460; Ibn-Khaldoun, fol. 8 r.; Ibn-Adhârî, t. H, p. 88, 89. 2) Ibn-al-Coutîa, fol. 26 r. 3) Sébastien, c. 25. 4) Ibn-al-Coutla, fol. 41 r.

224 cl son fils Lope était consul dans cette ville ^ Guer-* rier intrépide et infatigable > il tournait ses armes tantôt contre le comte de Barcelone ou celui de PAlava, tantôt contre le comte de Gastille ou le roi de France. Parvenu au comble de la gloire et de la puissance, respecté et courtoisé par tous ses voisins, même par le roi de France , Charles-le-Chauve , qui lui envoyait des présents magnifiques ^, Mousâ tran* chait du souverain sans que personne osât s'y opposer, et enfin, voulant l'être de nom comme il Tétait de fait, il prit fièrement le titre de troisième roi e» Espagne «. Mais quand il commença à vieillir, la fortune, qui n*aime point les vieillards *, lui tourna le dos. Vaincu par Ordoïlo P', roi de Léon, dans la bataille d'Albelda, il perdit dix mille cavaliers, et lui-même, démonté et trois fois blessé, ne dut la vie qu'à la générosité d'un ami qu'il avait parmi les vainqueurs, et qui lui prêta un cheval pour se sauver (860) ^. Mais rien ne pouvait abattre son courage; ce qu'il avait perdu d'un côté, il voulut le regagner de l'autre. Il conçut le projet d'enlever à son rival de Cordoue un serviteur d'une fidélité éprouvée , le gouverneur de Guadalaxara. Accompagné de ses 1) Sébastien, c. 25, 26. 2) Sébastien, c. 26. 3) Sébastien , c. 25. 4) Mot de Charles-Quint. 5) Sébastien , c. 26 ; Cliron. Aïbéd. , c. 60.

225 troupes 9 il prit donc un jour la route de cette ville. Croyant qu'il venait pour l'attaquer ^ Izrâc (c'était le nom du gouverneur) alla à sa rencontre avec ses soldats; mais quand les deux armées se trouvèrent en présence 9 Mousâ fit demander à Izrâc un entretien. « Je ne suis point venu pour vous combattre , lui dit-il; mon but est tout autre. J'ai une fille qu'aucune femme ne surpasse en beauté; je ne veux la marier qu'au plus beau jeune homme du pays, et comme tout le monde vous tient pour tel ^ je vous l'offre pour épouse. » Izrâc accepta ^ mais sans s'engager à marcher en politique sur les traces de son futur beau-père , et celui-ci acquit bientôt la certitude que son gendre 9 qui, après avoir goûté les premières joies du mariage , avait fait un voyage clandestin à Cordoue , était toujours sur le meilleur pied avec le sultan. Bien résolu à l'en punir , il vint mettre le siège devant Guadalaxara. Un jour qu'Izrâc dormait dans une chambre de son château , la tête appuyée sur le sein de sa jeune épouse , celle-ci vit son père fondre sur les vigneron et les cultivateurs, et les culbuter dans la rivière. Pleine d'admiration pour le héros qui, dans sa verte vieillesse, déployait encore l'ardeur et l'agilité d'un jeune homme, elle éveilla son mari en criant : « Vois donc ce qu'il fait, le lion 1 — Ah , lui répondit ^on époux, jaloux de cette sympathie naïve témoignée à un autre que lui, tu semblés me préférer ton père! Le crois-tu donc plus brave que moi? En 15

226 cela tu te trompes.» En parlant ainsi, il revêtit sa cuirasse, vola à la rencontre de son beau-père, et le blessa mortellement en lui lançant un javelot (862) *. Grâce à la mort de cet homme extraordinaire, le sultan put se remettre en possession de Tudèle et de Saragosse ; mais la joie qu'il en ressentit ne fut pas longue. Dix années après la mort de Mousâ, ses fils, aidés par la population de la province qui s'était accoutumée à n'avoir que les Beni-Casi pour maîtres , chassèrent les troupes du sultan *. Ce dernier tâcha en vain de les réduire : les Beni-Casî , secondés par le roi de Léon, Alphonse III, qui avait conclu avec eux une alliance si étroite qu'il leur avait confié l'éducation de son fils Ordoïlo ^, repoussèrent victorieusement ses attaques *. Le sultan Mohammed comprit enfin que ses propres forces étaient insuffisantes , et au risque de se créer un rival non moins dangereux, il chercha un allié dans Abdérame, le chef des Todjîbides. La noble et puissante famille à laquelle appartenait Abdérame et qui habitait l'Aragon depuis le temps de la conquête , avait toujours exercé sur ses contribuables une autorité patriarcale , mais qui jamais 1) Ibn-al-Coutîa , fol. 41 r. etv.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 100. 2) Ibn-Adhâii, t. II, p. 103. 3) CJiron. Albeld. conim., c. 67. 4) Ibn-Adhârî, t. II, p. 104, 106.

227 n'avait été formelleiuent sanctionnée par les sultans.

Mohammed commença donc par reconnaître Abdérame pour le chef de sa tribu, en lui recommandant d'organiser ses hommes et de les établir dans les villes de Calatayud et de Daroca , dont il avait fait réparer les fortifications. Il ne négligea rien pour attacher ces Arabes à sa dynastie, et chaque fois qu'ils faisaient une expédition , il les comblait de présents ^.

C'était une politique habile et qui ne manqua pas de porter des fruits. Grâce à ses alliés, grâce aussi à la discorde qui, depuis l'année 882, avait éclaté entre les Beni-Casi eux-mêmes ^, la puissance du sultan croissait aux dépens de celle de ses adversaires. Le chef de ces derniers , Mohammed , fils de Lope et petit-fils du grand Mousâ II, se vit contraint, dans l'année 884 , de vendre Saragosse à Raymond, comte de Pallars >, soit par besoin d'argent, soit qu'il sentit l'impossibilité de défendre plus longtemps sa capitale contre les attaques sans cesse renouvelées du sultan. Raymond avait fait un mauvais marché : le sultan lui «leva Saragosse *. Pendant que l'autorité royale s'affermissait ainsi dans le nord-est, elle déclinait au contraire dans tout le sud.

1) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 15 r. 2) Chron, Albdd, contin., c. 67. 3) Ibn-Haïjftn , fol. 15 r. et y. , où il faut lire 271 au lieu de 261 , comme le prouve la comparaison du Chron, Alhdd, contin, 4) Ibn-Khaldoun> fol. 9 t. 15*

228 tes les autres provinces avec une effrayante rapidité. Partout les Espagnols couraient aux armes, avec un indicible enthousiasme, pour chasser ou massacrer leurs oppresseurs 5 et d'un autre côté raristocratie arabe, toujours hostile au pouvoir royal, profitait, pour s*y soustraire, du désordre universel, de sorte qu'à l'époque où Abdallah monta sur le trône (en 888) , l'Etat semblait menacé d'une dissolution complète. Pour comble de malheur, le sultan était entouré de traîtres. Il le savait, et, déjà soupçonneux de sa nature , il le devint bien davantage quand il eut éprouvé à ses dépens qu'il ne pouvait se fier à personne, pas même aux ministres qui en apparence lui étaient le plus dévoués. Or il arriva que le vizir Barra ibn-Mâlic le Coraichite laissa échapper, en présence de tous ses collègues, quelques paroles imprudentes, et d'où la malveillance pouvait conclure que lui et son fils Ahmed , le gouverneur de Saragosse , tramaient un complot contre le sultan. Abdallah du moins y vit la preuve d'une trahison ; mais que ferait-il f Déposerait-il le vizir et son fils ? Il ne l'osait pas ; il sentait que ce serait les forcer à se révolter contre lui. Il résolut donc de recourir à un de ces moyens détournés qu'il employait habituellement, ^t de se servir à cet effet des Todjîbides. Toutefois il ne s'adressa pas au chef de cette famille, mais à son fils, Mohammed al-Ancar < , qu'il avait connu dans sa jeu1) A bon-Tahyft Mohammed ibn-Abdérane , surnommé al- Anoar.

229 nesse et auquel il écrivit que , s'il était en état de le faire ^ il devait assassiner le gouverneur de Saragosse. Il lui envoya en même temps un diplôme de gouverneur, mais en lui recommandant de ne le montrer à personne avant que le gouverneur eut cessé de vivre *• Al-Âncar fit voir à son père la lettre du sultan , mais non pas le diplôme. L'un et l'autre étaient Aralies dans le vrai sens du mot, c'est*à-dire extrêmement perfides ; ils n'hésitèrent donc pas à se charger de l'exécution de l'ordre du souverain; pour eux il ne s'agissait que de choisir le moyen qui pût les conduire le plus sûrement au but. Le parti auquel ils s'arrêtèrent fut assez singulier: ils convinrent entre eux que le père jouerait le rôle de bourreau et le fils celui de victime; puis ce dernier s'enfuirait à Saragos86 ; il tâcherait d'y gagner la confiance du gouverneur, et il épierait une occasion favorable pour l'assassiner; cela fait^ il ouvrirait les portes de la ville à son père. Ce plan arrêté, Âbdérame feignit d'être fort en colère contre son fils; il le fit fouetter et mettre en prison, en prenant soin que toute la province le sût; puis al-Ancar s'évada et se rendit à Saragosse » où il implora la protection d'Ahmed , en maudissant l'auteur de ses jours , qui , disait-il , avait été pour lui un bourreau impitoyable. Il joua son rôle avec une adres1) Ibn-al-Coutiii , fol. 47 r. et v.

23a se si consommée, qu'il réussit à tromper complète* ment le gouverneur. Beaucoup d'autres Arabes , qui se disaient aussi victimes de la cruauté d'Âbdérame, arrivèrent successivement dans la ville. Le gouverneur les reçut tous à bras ouverts , tant sa confiance dans la sincérité de son hôte était grande. Enfin, dans le mois de janvier de l'année 890 , lorsqu'ai-Ancar crut pouvoir exécuter son dessein sans trop risquer , il fit poignarder le gouverneur par quelques-uns de ses propres gardes qui s'étaient vendus à lui; après quoi il montra le diplôme qu'il avait reçu et s'empara du gouvernement. Peu de temps après ^ son père vint se présenter devant les portes de la ville. Il ne doutait pas que son fils ne lui cédât la place; mais al-Âncar, le plus fin des deux, n'en fit rien, et Abdérame fut forcé de s'en retourner comme il était venu *. Le sultan avait réussi dans son dessein , et comme au fond Ahmed seul, qui disposait d'une force milî* taire , lui avait inspiré des craintes , il put congédier Barra sans courir aucun danger ^; mais d'un autre côté , il ne semble pas avoir trouvé dans al-Ancar un fonctionnaire fort soumis. La position de cet Arabe envers le sultan était ambiguë: les chroniqueurs ara* bes, peu conséquents à eux-mêmes , le comptent et 1) Ibn-Haiyân , fol. 15 v. , 16 r., 65 r. ; Ibn-al-Coutîa , foL 47 v. 2) Ibn-al-Coutîa, foh 47 v.

231 • parmi les sujets fidèles et parmi les insurgés; d'où il faut conclure qu'ai- Ancar, sans rompre ouvertement avec le souverain, ne lui obéissait cependant que quand cela lui convenait. En un seul point, toutefois, il y avait entre eux communauté de vues: l'un et l'autre haïssaient les Beni-Casi. Pendant de longues années al-Ancar leur fit la guerre, et lorsque leur chef, Mohammed ibn-Lope, eut été tué devant les murs de Saragosse (698), il voulut donner au sultan une preuve de son attachement en lui envoyant la tête de son ennemi ^ Les Beni-Casi cessèrent dès lors d'être redoutables. Les guerres qu'ils s'étaient livrées entre eux et celles qu'ils avaient eu à soutenir contre les Todjîbides et contre le roi de Navarre, les avaient affaiblis à un tel point, que le sultan Abdérame III, lorsqu'il dompta partout, avec autant de fermeté que d'adresse, les nombreuses insurrections qui avaient conduit l'Etat à deux doigts de sa ruine, put leur interdire la Frontière et les contraindre à prendre du service dans son armée (924) *. Al-Ancar, dont Abdérame III n'avait pas eu à se plaindre, cessa de vivre dans la même année *, et* son fils Hâchim, duquel toute la famille emprunta son nom, celui de Beni-Hâchim, mais dont nous ne sa1) Ibn-Haiyân, fol. 12 r., 13v.; Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 143. 2) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.; Arîb, t. H, p. 175, 176, 187, 196. 3) 312. Ibn-Haiyân, fol. 16 r.

252 voDS rien au reste si ce n'est qu'il mourut en 930 *, semble lui avoir succédé comme gouverneur de Sara* gosse, n laissa deux fils, Abou-Yahyâ Mohammed et Hodhail. Le second fut Tun des généraux les plus dis* tingués d'Âbdérame III et de Hacam II ^ ; le premier fut gouverneur de la Frontière supérieure, et nous allons voir qu'il prit une part très-active aux événements de son temps. Loin d'avoir à se plaindre du calife Abdérame III ^ la famille des Beni-Uâchim était au contraire à peu près la seule à laquelle ce monarque , qui avait enlevé toute influence politique , d'une part à l'ancienne noblesse arabe , d'autre part au peuple espagnol , eût laissé son éclat et sa haute position. Toutefois^ Mohammed ibn-Hâchim n'était pas content du calife, et soit quMI eût à cœur de venger les injures de sa caste, soit qu'il ne vît dans la bienveillance d' Abdérame à son égard qu'un calcul dicté par la peur, soit enfin qu'il rêvât un trône pour lui et ses enfants, il se mit à négocier avec Ramire II, roi de Léon, et loi promit que, s'il voulait l'aider contre le calife, il le reconnaîtrait pour son suzerain. Ramire prêta l'oreille à ses ouvertures, et lorsque, dans Tannée 934, Abdérame III eut entrepris une expédition contre la forteresse d'Osma , Mohammed se mit en rébellion ou1) Arîb, t. II, p. 219. 2) Ibn-Adhôrî, t. H, p. 235; Ibn-Khaldouu , fol. 16 v.

255 verte en refusant de se joindre à l'armée musulmane *. Trois années plus tard[^] il reconnut la suzeraineté de Ramire. Quelques-uns de ses généraux refusèrent de le suivre sur la route de la trahison et rompirent avec lui; mais alors Ramire arriva avec ses troupes dans la province, assiégea et prit les forteresses qui tenaient encore pour le calife , et les livra à Mohammed K Cela fait , Ramire et Mohammed conclurent une alliance avec la Navarre , de sorte que tout le Nord était ligué contre Abdérame '• Le péril était grand ; mais le calife y fit face avec son énergie habituelle. S'étant mis à la tête de son armée , il marcha d'abord contre Calatayud , où commandait Motarrif, un parent de Mohammed, et dont la garnison se composait en partie de chrétiens de TAlava, envoyés par Ramire. Motarrif fut tué dans la première escarmouche. Son frère Hacam lui succéda dans le commandement; mais ayant été obligé d'évacuer la ville et de se retirer dans la citadelle , il se mit à traiter , et, ayant stipulé une amnistie pour lui et pour ses soldats musulmans, il livra la citadelle au calife. Les Alavais , qui n'étaient pas compris dans la capitulation, furent passés au fil de l'épée. Après ce premier succès, Abdérame s'empara d'une trentaine de châteaux; puis il tourna ses armes tan1) Ibn-Khaldonn , dans TAppendice , n® XL 2) Sampiro, c. 22. 3) Ibn-Khaldoan , ubi supra.

234 tôt contre la Navarre , tantôt contre Saragosse. Le succès couronna ses efforts. Assiégé dans Saragosse, Mohammed capitula, et cette fois Abdérame se montra plus traitable que de coutume. U pardonnait rarement à des sujets rebelles ; mais Mohammed n'était pas un rebelle ordinaire: c'était , après le monarque , l'homme le plus puissant et le plus considéré de l'Etat, et la prudence commandait de le ménager. Le calife lui pardonna donc et lui laissa son poste ^ Dans l'année 959, Mohammed se trouva avec son souverain à la désastreuse bataille de Simancas, où il eut l'infortune de tomber entre les mains du vainqueur, Ramire II , qui , irrité de ce qu'il appelait sa perfidie et sa défection, le traita d'une manière fort dure. D le fit enfermer à Léon dans un cachot, et quoique le calife fît de son mieux pour lui faire rendre la liberté, Mohammed ne la recouvra que deux années après ^. Son fils, le vizir Yahyâ, commanda maintefois les armées d' Abdérame III et de Hacam II, tantôt en Espagne, tantôt en Afrique, et dans l'année 97S, il fut nommé gouverneur de Saragosse K Un autre fils de Mohammed, nommé Motarrif, ne semble pas avoir joué un rôle important ; mais il laissa un fils , nommé Abdérame, qui était gouverneur de la Frontière su1) Ibn-Khaldoim , ubi supra; cf. Sampiro, c. 22. 2) Voyez plus haut, p. 173, 180. 3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 234, 254, 263, 265, 266 j Ibn-Khaldoun ^ fol. 16 V.

255 périeuré au temps d'Almanzor^ et qui reprit le projet que son aïeul avait en vain tâché de réaliser. Comme Almanzor avait renversé successivement les hommes les plus nobles et les plus puissants de l'empire , Abdérame craignait avec raison qu'étant le dernier des nobles qui restait debout, il ne tombât bientôt, à son tour 9 victime de l'ambition du premier ministre, et il n'attendait, pour se révolter, qu'une occasion favorable. Il crut l'avoir trouvée lorsqu' Abdallah, le fils aîné d'Almanzor, fut arrivé à Saragosse. Ce jeune homme était mécontent de son père, parce que celui-ci lui préférait, dans toutes les circonstances, son frère Abdalmelic. Le gouverneur de Saragosse fomenta son mécontentement, et lui inspira peu à peu l'idée de se révolter contre son père. Ils résolurent donc de prendre les armes dès que les circonstances le leur permettraient, et ils convinrent entre eux que , s'ils sortaient vainqueurs de la lutte , ils partageraient l'Espagne, de sorte qu'Abdallah régnerait sur le Midi et Abdérame sur le Nord. Plusieurs fonctionnaires haut placés, tant dans l'armée que dans le pouvoir civil, entrèrent dans cette conjuration, et entre autres Abdallah Pierre-sèche, un prince du sang et gouverneur de Tolède. C'était un complot formidable, mais dont les ramifications s'étendaient trop loin pour qu'il pût rester longtemps caché à l'œil vigilant du premier ministre. Des bruits vagues d'abord , mais qui prirent peu à peu de la consistance ,

256 en parvinrent à ses oreilles , et il prit aussitôt des mesures efficaces pour déjouer les projets de ses en* nemis. Ayant rappelé son fils auprès de lui, il lui inspira une fausse confiance en le comblant d'égards et de témoignages d'affection. Il fit venir aussi Abdallah Pierre-sèche et lui ôta le gouvernement de Tolède ; mais il le fit sous un prétexte fort plausible et d'une manière courtoise , de sorte que d'abord ce prince ne se doutait de rien. Peu de temps après, cependant , Almanzor le priva de son titre de vizir et lui défendit de quitter son hôtel. Ayant ainsi réduit deux des principaux conspirateurs à l'impuissance de lui nuire , le ministre se mit en campagne pour aller combattre les Castellans, après avoir envoyé l'ordre aux généraux de la Frontière de venir le joindre. Abdérame obéit, de même que les autres généraux. Alors Almanzor excita sous main les soldats de Saragosse à former des plaintes contre lui. Ds le firent, et quand ils eurent accosé Abdérame d'avoir retenu leur solde pour se l'approprier, Almanzor le destitua (8 juin 989). Cependant, comme il ne voulait pas se brouiller avec toute la famille des Beni-Hàchim, il nomma au gouvernement de la Frontière supérieure le fils d' Abdérame , YahyâSimédja. Peu de jours après , il fit arrêter Abdérame, mais sans laisser apercevoir qu'il avait connaissance du complot; il ordonna seulement qu'on procédât à une enquête sur la manière dont Abdérame

237 avait employé les sommes qui lui avaient été confiées» pour payer les troupes[^] et, l'ayant fait condamner à cause de malversation , il le fit décapiter K Ainsi les Beni-Hâchim avaient eu deux fois la pensée de fonder dans le Nord un Etat indépendant , et deux fois ils y avaient échoué; mais ce qui ne leur avait pas été possible sous Âbdérame III et sous Âlmanzor, c'est-à-dire sous les deux gouvernements les plus forts que l'Espagne arabe ait eus, leur devint facile après la chute des Omayyades, alors que les capitaines berbers et slaves se disputaient l'empire. Ils ne l'essayèrent pas tout d'abord cependant. Leur première idée, lorsqu'Alî ibn-Hammoud, un descendant d'Ali, le gendre du Prophète, eut saisi la couronne, ce fut de rétablir la dynastie légitime, sauf toutefois à régner en son nom. Mondhir, un fils de Yahyâ-Simédja , était alors le chef des Beni-Hâchim. Il avait servi autrefois sous Almanzor , qui , dans une des dernières années de sa vie, l'avait promu au grade de général *, et à l'époque dont nous parlons, il était gouverneur de Saragosse. S'étant concerté avec Khairân , le seigneur d'Almérie et le chef le plus puissant parmi les Slaves, lesquels s'étaient brouillés avec Ali ibn-Hammoud, il fit proclamer calife un arrière-petit-fils d'Abdéra1) Ibn-Adhftrî , t. II , p. 303 , 304. 3) Ibn-al-Khatib , dans T Appendice, n° Xin.

238 me III, qui portait le même nom que son bisaïeul, el qui, à l'époque de son élection, prit le titre de M(M> tadhà. Puis il marcha vers le Midi avec des trou* pes nombreuses, parmi lesquelles il y avait beaucoup lie chrétiens (des Catalans ou des Navarrais), et se réunit à Khairân. De son côté, Ali ibn-Hammoud, qui avait appris que ses adversaires s'étaient déjà avancés jusqu'à Jaën , se préparait à aller à leur rencontre et il avait annoncé une grande revue pour le 17 avril (1018);* mais au jour fixé , les soldats l'attendirent en vain, et comme ils commençaient à s'impatienter, quelques officiers se rendirent au palais pour s'informer du motif de son absence: ils le trouvèrent assassiné dans le bain >. Ce crime avait été commis par des Slaves qui auparavant avaient été au service des Omaiyyades ^, et tout porte à croire que Mondhir et Khairân n'y avaient pas été étrangers. Débarrassés d'un adversaire incommode, ils se hâtèrent de convoquer, pour le 30 avril, tous les chefs sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. L'assemblée, qui fut nombreuse et dont plusieurs ecclésiastiques faisaient partie , résolut que le califat serait électif, et ratifia l'élection de Mortadhâ >. Cela fait, on marcha contre Grenade. Le prince qui y régnait, Zâwrî ibn-Zfrî, était Ber^

1) Ibn-al-Athîr , dans TAppendicc, n^XIV. 2) Maccarî, 1. 1, p. 316 , 1. 1. 3) Ibn-al-Âthtr , moi supra.

239 ber et du parti de Càsim ibn-Hammoud , qui avait succédé à son frère Ali. Mortadhâ lui écrivit en termes très-polis, et le somma de le reconnaître pour calife. Ayant entendu la lecture de cette lettre , Zâv^î ordonna à son secrétaire d'écrire sur le revers la 109® sourate du Coran, conçue en ces termes: a 0 infidèles I Je n'adorerai point ce que vous adorez, et vous n'adorerez pas ce que j'adore; je n'adore pas ce que vous adorez , et vous n'adorez pas ce que j'adore. Vous avez votre religion , et moi j'ai la mienne. » Après avoir reçu cette réponse, Mortadhâ adressa à Zâwri une seconde lettre. Elle était remplie de menaces et Mortadhâ y disait entre autres choses: « Je marche contre vous accompagné d'une foule de chrétiens et de tous les braves de l'Andalousie. Que ferez vous donc?» La lettre se terminait par ce vers: « Si vous êtes pour nous , votre sort sera heureux ; mais si vous êtes contre nous , il sera déplorable I » Zâwî y répondit en citant la 102* sourate, ainsi conçue: «Le désir d'augmenter le nombre des vôtres vous préoccupe, et vous visitez même les cimetières pour compter les morts < ; cessez de le faire : plus tard vous connaîtrez votre folie I Encore une fois, cessez 1) Voyez rexplication do ces mots dans nne note de Sale sur sa traduction anglaise du Coran.

240 de le faire: plus tard vous connaîtrez votre folie! Cessez de le faire; si vous aviez la sagesse véritable, vous n'en agiriez point ainsi. Certainement, vous verrez Tenfer; encore une fois, vous le verrez de vos propres yeux. Alors on vous demandera compte des plaisirs de ce monde I » Exaspéré par cette réponse, Mortadhft résolut de tenter le sort des armes. Cependant Khairân et Mondhir s'étaient aperçus que ce calife n'était pas celui qu'il leur fallait. Ils se souciaient fort peu, au fond, des droits de la famille d'Omaiya, et s'ils combattaient pour un Omaiade, c'était à la condition qu'il se laisserait gouverner par eux. Mortadhâ était trop fier pour accepter un tel rôle; il ne se contentait nullement de l'ombre du pouvoir, et au lieu de se conformer aux volontés de ses généraux, ils voulait leur imposer les siennes. Dès lors ils avaient résolu de le trahir, et ils avaient promis à Zâvî qu'ils abandonneraient Mortadhft sans* sitôt que le combat se serait engagé. Ils ne le firent pas, cependant, et l'on se battit plusieurs jours de suite. Enfin Zâwi fit prier Khairân de réaliser sa promesse. «Nous n'avons tardé à le faire, lui répondit Khairân, qu'afin de vous donner une juste idée de nos forces et de notre courage, et si Mortadhâ eût su gagner nos cœurs, la victoire se serait déjà déclarée pour lui. Mais demain, quand vous aurez rangé vos troupes en bataille, nous l'abandonnerons. »

241 Le lendemain matin Khairftn et Mondhir tournèrent en effet le dos aux ennemis. Il s'en fallait beaucoup que tous leurs officiers approuvassent leur conduite; tout au contraire, plusieurs en étaient vivement indignés. De ce nombre était Solaimàn ibn-Houd, qui commandait les troupes chrétiennes dans l'armée de Mondhir, et qui, sans se laisser entraîner par les fuyards, continuait à ranger ses soldats en bataille* Passant près de lui: «Sauve-toi cionc, misérable, lui cria Mondhir; penses-tu que j'ai le loisir de t'attendre ? — Ah , s'écria alors Solaimàn , tu nous plon« ges dans un malheur effroyable, et tu couvres ton parti d'opprobre I » Convaincu cependant de l'impossibilité de la résistance , il suivit son maître. Abandonné par la plupart de ses soldats, Mortadhà se défendit avec le courage du désespoir , et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Il leur échappa cependant, et il était déjà arrivé à Ouadix, hors des limites du territoire de Grenade, lorsqu'il fut assassiné par des émissaires de Khairân K Khairân expia , par la ruine de son propre parti , sa lâche et infâme trahison: les Slaves ne furent plus en état de réunir une armée, et les Berbers, leurs 1) Maccari, t. I, p. 316, 317; Ibn-al-Khattb , dans T Appendice, n^XIII et n^XV; Ibn-Khaldoun , ibid., n^Xn, et o;)U(/ Hoogvliet , p. 22. IG

242 ennemis[^] étaient dorénavant les maîtres de l'Andalousie. Mais comme leur pouvoir ne s'étendait pas sur le Nord 9 Mondhir fut à même de se déclarer indépendant. En le faisant , il prit le titre d'Âlmanzor. Il régna longtemps, non sans gloire. Il est vrai qu'il ne put empêcher Solaimân ibn-Houd, auq[uel il avait confié le gouvernement de Lérída , de se soustraire à son autorité; mais il repoussa du moins les attaques de ce prince , qui voulait aussi lui arracher ses autres domaines et qui combattait au nom de l'excalife Hichâm III, un frère de Mortadhâ, auquel il avait donné un asile «. En outre, Mondhir recula ses limites en enlevant Huesca à son parent AbouYahyâ Mohammed, de la branche des Beni-Çomâdih \ Il eut aussi à soutenir une guerre contre Ermesinde, qui gouvernait le comté de Barcelone pendant la minorité de son fils, Bérenger I^{^^}; mais en général il s'appliquait à vivre en bonne intelligence avec ses voisins chrétiens *, et il prenait part à leurs guerres ^; sa prédilection pour ses alliés et pour ses soldats chrétiens était même si grande qu'on en mur1) Nowairî, p. 491. 2) Ibn-Khallicân , livr. VII, p. 142 éd. Wustenfeldj Ibn-al-Abbft, dans l'Appendice , n[^]XVin. 3) Ibn-Khaldoun , plus haut, p. 125. 4) Ibn-Khaldoun , dans TAppendice , n^o Xn. 5) Mon. Sil. , c. 76.

243 murait à Saragosse. Au reste, il avait quelque tein« ture (les belles-lettrés et il récompensait généreusement les poètes. Mondhir mourut assassiné vers la fin du mois d'août 1039. Entouré seulement de quelques serviteurs slaves, il lisait une lettre qu'il venait de recevoir, lorsqu'un général de sa famille, Abdallah ibn-Hacam, entra dans son appartement et lui enfonça un poignard dans le sein. Les Slaves prirent la fuite, à l'exception d'un seul, qui, plus courageux que les autres, essaya encore, mais en vain, de parer le coup. Il paya son dévouement de sa vie* On ignore quel motif avait armé la main d'Abdallah; on sait seulement qu'il s'empara du gouvernement et qu'il reconnut Solaimân ibn-Houd pour son souverain. Au reste, il ne jouit pas longtemps des fruits de son crime. Le peuple de Saragosse, qui avait eu beaucoup d'affection pour Mondhir, s'insurgea contre son meurtrier. Abdallah avait prévu la tempête et il avait pris des mesures de précaution. Sentant que dans le cas d'une révolte il ne pourrait pas se maintenir à Saragosse, il avait tout préparé pour pouvoir se rendre immédiatement à Rueda, une des forteresses les plus considérables de la province. Il exécuta donc son dessein, sans négliger d'emporter les trésors de Mondhir. Après son départ, Saragosse fut livrée à l'anarchie. La populace se mit à piller le palais et elle l'aurait détruit de fond en comble, si.

16*

244 Solaimân ibn-Houd , qui arriva en toute hâte , n'eût rétabli
 Perdre (octobre 1059) K IL Peu d'années après que les Beni-Hâchim eurent
 perdu leur royaume, une branche de leur famille qu'ils avaient chassée de
 l'Aragon, celle des Beni-Çomâdih , réussit à en fonder un autre sur les bords
 de la Méditerranée. Moins illustres que les Beni-Hâchim , les Beni-
 Çomâdih ne semblent pas avoir joué un rôle important sous le règne des
 Omayyades , à moins toutefois que le Todjihide Abou-'l-Ahwaç Man ibn-
 Abdalazîz , l'un des généraux les plus distingués d'Almanzor , n'ait été de
 leur famille , comme je serais porté à le croire attendu qu'un Ç!omâdihite
 dont nous aurons bientôt à parler, portait aussi le nom d' Abou-'l-Ahwaç
 Man. Quoiqu'il en iioit de cette supposition, il est certain qu'à l'époque où
 Mondhir se déclara indépendant à Saragosse, le Ço* mâdihite Abou-Yahyà
 Mohammed était gouverneur ou prince d'Huesca. En sagacité et en
 éloquence il surpassait tous les capitaines de son temps; mais il avait peu de
 troupes 9 et, ayant été attaqué par le puissant Mondhir, qui voulait arrondir
 ses domaines, il fut 1) Voyez dans l'Appendice , nos xn , Xm et XVI , et
 comparez U note ibid., n? XVII

245 obligé de lui céder Huesca et d'aller chercher un asile à Valence, où régnait Abdalaziz, un petit-fils d'Almanzor. Ce prince lui fit l'accueil le plus bienveillant, et il donna même ses deux sœurs en mariage aux deux fils de son hôte, lesquels se nommaient, l'un Abou-'l-Ahwac Man, l'autre Abou-Otba Comadih. Ensuite Mohammed voulut se rendre en Orient, probablement pour faire le pèlerinage de la Mecque. Il fit naufrage et trouva la mort dans les flots. Quelque temps après, dans l'année 1038, Zohair, le successeur de Khairân à Almería, fut tué en combattant contre Bâdîs , le prince de Grenade * , et comme il n'avait pas laissé d'héritier, Abdalazîz de Valence se hâta de prendre possession de sa principauté , l'une des plus belles et des plus considérables de l'Espagne, sous le prétexte qu'elle lui revenait par droit de dévolution, Zohair ayant été un client de sa famille. Mais au moment où il se trouvait encore à Almería , Modjéhid , prince de Dénia , qui ne pouvait voir l'agrandissement des états de son voisin sans en concevoir de la jalousie , fit une invasion dans le pays valencien, de sorte qu' Abdalazîz , forcé de pourvoir à la défense de ses anciennes possessions , quitta Almería vers l'année 1041, après en avoir confié le gou« 1) Ibn-al-Athir , dans mes Script Ar, loci de Ahbad,^ t. II, p. 34; Ibn-aMUiatîbi man. G. , fol. 135 r. ; Ibn-Khaldoun , fol. 97 r.

246 vernement à son beau-frère Abou-T-Ahwaç Man [^]. Si le prince de Valence avait espéré trouver dans son allié un sujet fidèle, il s'était trompé. Dans ce temps-là, chaque gouverneur aspirait à l'indépendance et Man ne fit point d'exception à la règle générale: il ne tarda pas à secouer l'autorité de son beau-frère. Après sa mort, arrivée en 1051 [^], son fils Mohammed , connu sous le titre de Motacim , qui ne comptait encore que quatorze ans, lui succéda sous la tutelle de son oncle Çomâdih ». Ce dernier , s'il l'avait voulu , aurait pu monter lui-même sur le trône. Man avait eu l'intention de le nommer son successeur; mais Çomâdih, qui ne voulait pas obtenir une couronne au préjudice de son jeune neveu , l'avait prié de ne pas donner suite à ce projet K A cette époque la principauté d'Almérie , bien qu'elle ne fût plus aussi considérable qu'elle l'avait été sous Zohair, était cependant encore assez grande, et entre autres villes, elle comprenait celles de Lorca» de 1) Ibn-Khallicân , livr. VH, p. 142 ; Ibn al-AbbÉ[^]r, dans l'Appendice, noXvill. D'après Ibn-Khaldoun (fol. 27 r.), Maa devint gouverneur d'Almérie en 433 de Fllégire. 2) Ibn-al-Abbâr , ubi supra; Ibn-al-Athîr , fol. 54 r.; Kowairf, p. 509 ; Ibn-Khaldonn. 3) Ibn-al-Athîr : [^]jw [^]

247 Baéza et de Jaên ^ ; mais après la mort de Man, elle se rétrécit de plus en plus, par suite des révoltes des gouverneurs et des empiétements des princes voisins. Le gouverneur de Lorca, Ibn-Chabib, semble avoir été des premiers à arborer le drapeau de l'insurrection. Voulant le réduire, Çomâdih marcha contre lui, accompagné de Bâdis de Grenade, son allié. U prit quelques forteresses dans le voisinage de Lorca; mais comme Ibn-Ghabib avait été renforcé par Abdalazîz de Valence , il ne put prendre Lorca elle-même *. Après la mort de Çomâdih (1054), lorsque Motacim régna par lui-même, tout alla de mal en pis. Voyant le trône d'Almérie occupé par un jeune homme sans expérience et sans talents militaires, les autres princes crurent avoir le droit d'enlever à ce faible voisin les villes et les districts qu'ils trouvaient à leur convenance, de sorte que Motacim fut dépouillé en pçu de temps de tous ses Etats, à l'exception de la capitale et de ses alentours <. c="" un="" royaume="" bien="" petit="" si="" en="" effet="" que="" les="" contemporains="" n="" parlaient="" qu="" plaisantant="" d="" plus="" g="" il="" peu="" favoris="" de="" la="" nature.="" voici="" par="" exemple="" quelle="" mani="" l="" arabe="" ibn-kh="" s="" ce="" sujet="" ibn-al-athir="" nowairi.="" ibn-khaldoun.="" ibn-al-ath="" nowair="" cal="" article="" sur="" motacim.="" />

248 province est bien petite ; elle rapporte peu et on Teinbrasse d'un coup d'œil; les nuages y répandent inutilement leur gouttes bienfaisantes, car elle ne produit ni fruits ni blés ; les champs y sont presque tous stériles 9 rherbe seule y pousse. Mais , Dieu me pardonne! j'oublie de parler du fleuve de Pécbina, de ce grand fleuve qui quelquefois devient aussi gros qu'une corde I Sa source lui fait bien souvent défaut^ mais il s'en console quand les gouttes de la rosée ou de la pluie viennent le grossir. Sur ses rives il y a des champs de blé et des prairies , pas plus larges en effet que rétendue de la main, mais où les colombes et les vaches peuvent trouver leur pâture.» Il y a, dans ces paroles malicieuses, beaucoup de vérité. Le pays entre l'Almanzora et Almérie est sablonneux et stérile, et la plaine qui s'étend depuis Almérie jusqu'au cap de Gâta , est un vrai désert. En compensation , le pays est plus fertile vers le sud-ouest» Berja, par exemple, est située pittoresquement dans un beau vallon , bordé de tous côtés par des montagnes. La plaine de Daléya (Campo de Dalias) est à présent inculte; mais on y trouve encore quelques algibes (réservoirs) construits par les Maures, et, à en croire un voyageur moderne S quelques étangs suffiraient pour la changer en un jardin délicieux. Elle l'était sous les Maures, car voici ce que Fauteur 1) Le capitaine Cook.

249 arabe que nous venons de citer , et qui , comme on i^a vu, n'était pas partial pour le territoire d'Almérie, dit en parlant de Berja et de Daléya: «Ce sont deux districts dont aucun œil n'a parcouru les pareils. Le zéphyr y folâtre avec les branches des arbres; les ruisseaux y sont limpides ; les jardins y exhalent toutes sortes de parfums; les parcs y égaient l'âme et offrent aux yeux le spectacle le plus ravissant. » A tout prendre , et malgré les étroites limites de son royaume , Motacim n'était donc pas un prince trop mal partagé, d'autant plus que sa capitale, grâce au commerce et à l'industrie, était florissante et prospère.^ Elle ne ressemblait que sous certains rapports à l'Almérie de nos jours; car si l'aspect mauresque de la ville avec ses maisons basses et à toits plats, si les manières engageantes et l'exquise politesse de ses habitants i, si la voix mélodieuse et le teint un peu basané de ses femmes ; si tout cela rappelle encore le souvenir de cette noble nation qui fut un jour la plus civilisée et la plus entreprenante du globe: rien au contraire, sauf des ruines, ne fait soupçonner que dans le moyen âge Almérie était le port le plus important de l'Espagne , celui qui recevait les vaisseaux de Syrie et d'Egypte aussi bien que ceux de Pise et de Gènes; qu'elle renfermait mille hôtelleries et 1) Malgré la différence des temps , Fauteur arabe Checundî (apud Maccarî, t. H, p. 148) et un touriste anglais, le capitaine Cook (t. I , ch. 3) , emploient à ce sujet à peu près les mêmes termes.

21)0 quatre mille métiers à tisser; qu'on y travaillait toutes sortes d'ustensiles en fer , en cuivre et en verre. Le souverain qui y résidait , était le modèle accom* pli des plus touchantes vertus. Pacifique avant tout et ne voulant pas exposer le repos de ses sujets pour des questions d'intérêt personnel, il se contentait de' son petit Etat sans chercher à l'agrandir. Il traitait ses parents, son peuple et ses soldats avec une bonté toute paternelle , et les étrangers qui venaient à sa cour y recevaient une hospitalité généreuse. En protecteur éclairé des arts et des sciences, il encourageait et récompensait tous les talents. Plein de respect pour la religion et ses ministres , il aimait à entendre les faquis discourir sur les textes sacrés , et à cet effet il les rassemblait régulièrement, une fois par semaine , dans une salle de son palais ^ . 11 gouvernait avec justice. Lorsqu'il fit bâtir le magnifique palais connu depuis sous le nom de Gomâdihâ , les ouvriers s'emparèrent d'un jardin qui appartenait à des orphelins. Leur tuteur protesta, mais sans succès, contre cette mesure arbitraire. 11 résolut alors de s'adresser au prince luL-méme. Or , un jour que Motacim se trouvait dans son parc , il vit flotter dans le canal qui le traversait, un roseau fermé des deux côtés avec de la cire. 11 se le fit apporter, et ayant brisé la cire , il trouva un billet dans lequel le tuteur le rendait res1) Ibn-al-Abbâr , dans T Appendice, n" XVIII.

251 ponsable de l'injustice commise par ses ouvriers. Le prince les fit venir sur-le-champ, les gourmanda vertement, et bien que le terrain dont il s'agissait fût nécessaire à la symétrie des bâtiments^ il le restitua aux orphelins. Quand le palais fut achevé, tout le monde s'aperçut qu'il y manquait quelque chose. Quelqu'un en fit l'observation au prince. «Vous avez parfaitement raison , lui répondit ce dernier ; mais ayant à choisir entre le blâme des hommes de goût et celui de l'Eternel , mon choix ne pouvait être douteux. Je vous assure que ce qui me plaît le plus dans mon palais , c'est précisément le défaut qu'il a'.» Si Motacim était juste, il aimait aussi à pardonner des offenses. Il avait comblé de faveurs le poète Abou-'l-Walîd Nahlî, de Badajoz; mais lorsque celui-ci se fut rendu à Séville , à la cour de Motadhid ibnAbbâd, il fut assez ingrat pour oser insérer ce vers dans un dithyrambe composé en l'honneur de ce prince : «Ibn-Abbâd a exterminé les Berbers; Ibn-Man, les poules des villages.» Motacim fut informé de la raillerie du poète; mais l'insouciant enfant des muses l'avait oubliée et était rentré dans Almérie quelque temps après. Invité à souper chez le prince, il fut très-étonné de ne voir sur la table que des poules. «Mais, mon seigneur, s'écria-t-il , n'avez-vous donc à Almérie d'autres mets 1) Maccarî, t. II, p. 249.

252 que des poules? — Nous en avons d'autres, lui répondit Motacim ; mais j'ai voulu vous montrer que vous vous êtes trompé quand vous avez dit qu'Ibn-Man a exterminé les poules des villages.» Nahlî se rappela alors son vers malencontreux et tâcha de s'excuser; mais le prince lui dit: «Rassurez-vous: un homme de votre profession ne gagne sa vie qu'en agissant comme vous l'avez fait ; celui-là seulement mérite ma colère, qui vous a entendu réciter ce vers et qui a souffert patiemment que vous outragiez un de ses égaux. » Puis , voulant montrer au poète qu'il ne lui gardait point de rancune, il lui fit des présents *. Certes , si un prince si noble , si généreux , si juste, si ami de la paix , eût régné à une autre époque et sur un pays plus étendu, son nom brillerait parmi ceux de ces rois vraiment grands, qui ne doivent pas leur renommée à des flots de sang versé pour reculer de quelques lieues les limites de leurs états, mais au bien qu'ils ont fait, mais aux mesures qu'ils ont prises pour améliorer le sort de leurs sujets. Dans ce temps-là de tels rois étaient rares , comme ils l'ont été dans tous les temps , et comparé aux autres princes qui régnaient alors en Espagne, Motacim était un homme tout à fait extraordinaire. Il n'avait de commun avec ces princes [qu'un seul trait : lui aussi aimait passionnément les lettres ; et puisqu'aucun évé1) Maccari, t. H, p. 420, 421.

255 nement important n'eut lieu sous son long règne antérieurement à l'arrivée des Almoravides , nous tâcherons de donner ici une esquisse , quelque faible et incomplète qu'elle soit^ du mouvement littéraire à la petite cour d'Almérie. III. La munificence de Motacim avait déjà attiré dans la capitale un grand nombre de beaux esprits , lorsqu'un jour on y vit arriver un jeune homme pauvre, mal vêtu et que personne ne connaissait. Il venait du village de Berja, où il avait été élevé par son père , un homme de beaucoup d'esprit et d'instruction, et il se nommait Abou-'l-Fadhl Djafar ibn-Charaf. L'idée lui était venue d'aller chercher fortune à Alméric , et malgré son costume plus que modeste , il osa se présenter au palais, espérant que son titre de poète (car il l'était) suffirait pour lui en ouvrir les portes. Son espérance fut réalisée , et quand il se trouva en présence du prince , il lui récita un poème dont voici le commencement : «Depuis longtemps la nuit, bien lente à partir, avait promis que l'aurore apparaîtrait et les astres se plaignaient déjà de leur longue veille, lorsque tout à coup un frais vent d'est vint dissiper les ténèbres. Les fleurs exhalèrent alors leurs parfums , et l'Aurore montra , en rougissant de pudeur , ses joues baignées

254 par la rosée , pendant que la Nuit se rendait d'une étoile à l'autre pour leur donner la liberté d'aller se reposer : elles tombèrent alors lentement et successivement, ainsi qu'on voit les feuilles tomber des arbres. « J'en jure par mon père ! Abattu par une longue veille > je m'étais endormi au moment où le vent du matin répandait sur les fleurs les larmes de la rosée, lorsque l'image de l'objet de mes soupirs est venue me visiter, après avoir quitté cette demeure dont l'entrée m'est interdite. Ah , qu'elle était belle , ma bien-aimée aux larges hanches, à la mince ceinture! Quand elle écarta de son visage sa longue chevelure, je me rappelai l'Aurore chassant les ténèbres ; car ses cheveux sont aussi noirs que la nuit , et l'on dirait que l'Aurore lui a prêté ses joues rosées. Ses yeux sont aussi perçants que le glaive qu'elle porte à ses côtés , et ses joues en ont tout l'éclat. « Qu'elle est belle à voir , ma bien-aimée , quand elle monte un coursier qui part au galop, et qui, les yeux ardents et fiers , se laisse pourtant conduire par elle comme une gazelle timide.» Continuant sur ce ton et se servant, selon l'usage, d'expressions ambiguës et qui jusqu'à un certain point pouvaient s'appliquer aussi bien à sa maîtresse qu'au prince (équivoque bizarre , mais possible en arabe , puisque les poètes de cette nation emploient le genre masculin quand ils parlent d'une femme), Ibn-Charaf termina sa pièce par un éloge pompeux de Motacim.

255 Le prince fut charmé de ce qu'il venait d'entendre , et il témoigna hautement son admiration pour le jeune poète qui savait revêtir ses pensées d'un coloris aussi frais et aussi gracieux. Dès lors la fortune d'Ibn-Charaf était faite; lui-même l'ignorait peut-être encore , mais les poètes de la cour n'en doutaient pas et quelques-uns d'entre eux en conçurent une violente jalousie. De ce nombre était Ibn-okht-6hânim , de Malaga. Son vrai nom était Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Mamar; mais comme il n'était pas né dans une classe distinguée et que son père n'avait eu d'autre mérite que celui d'avoir été le mari de la sœur du célèbre philologue Ghânim , ou ne l'appelait jamais autrement qu'Ibn-okht-6hânim , le fils de la sœur de Ghânim, sobriquet fort désagréable et fort humiliant pour un homme qui vivait dans une société aussi aristocratie que que la société andalouse Tétait alors. Au reste , c'était un très-bon poète et un vrai puits de science. Il avait lu je ne sais combien de livres sur la grammaire, la jurisprudence, la théologie, la médecine; bien plus, il les savait par cœur, car il avait une mémoire prodigieuse i. Mais il était envieux et il voyait dans le nouveau venu un rival qui pourrait bien le supplanter un jour dans la faveur du souverain. Voulant donc lui faire perdre contenance , il se mit à regarder son costume rustique avec une curiosité 1) Soyout!, dans T Appendice, n® XIX.

256 assez impertinente y après quoi il lui demanda de que désert il venait. Cette insolence lui coûta cher. Sans se laisser déconcerter, Ibn-Gharaf, dont le nom pris dans le sens d'un appellatif signifie fils de la noblesse^ lui répondit fièrement: «Quoique mon costume soit celui d'un habitant du désert, je suis cependant d'une noble famille. Je n'ai pas à rougir de ma condition et je ne porte pas le nom d'un oncle maternel» Il eut les rieurs de son [côté , et dans ce moment-là, son adversaire , honteux de sa déconfiture , garda le silence; mais plus tard il se vengea en composant contre Ibn-Charaf la satire suivante: «Demandez au poète de Berja s'il s' imagine qu'il est venu de l'Irâc et qu'il possède le génie de Bohtori. Il apporte des vers qui vous font mourir d'ennui rien qu'à les voir dans ses mains , et l'on se dit : — Comment donc ! avons-nous le temps de prêter l'oreille à un plat rimailleur ? — Crois -moi , Djafar ! laisse la poésie aux véritables poètes; cesse d'imiter sans succès les grands maîtres et hâte-toi de renoncer à tes prétentions ridicules , car les lèvres délicates de la Poésie repoussent tes baisers immondes I » Heureusement pour lui , Ibn-Charaf pouvait se passer de l'estime du neveu de Ghânim ; il avait su plaire au souverain qui le comblait de faveurs. Une fois qu'il avait des démêlés avec un intendant qui voulait lui faire payer un impôt trop considérable pour un champ qu'il possédait et qui se trouvait près d'un vil

287 hge y il en porta ses plaintes au monarque ; après quoi il lui récita un poème dans lequel se trouvait ce vers : « Sous le règne de ce prince toute tyrannie a disparu, excepté celle qu'exercent les yeux étincelants des jeunes filles à la taille svelte. » « Combien de bait (de maisons) y a-t-il dans le village dont tu m'as parlé ? lui demanda alors Motacim. — Environ cinquante , répondit Ibn-Charaf. — Eh bien, reprit le prince, je te les donne à cause de ce seul bait (de ce seul vers) . » Et à l'instant il lui accorda par diplôme le droit de propriété sur le village avec exemption de tout impôt *. Ibn-Charaf était non-seulement poète: il se distingua aussi dans la médecine *, et comme moraliste il publia deux recueils de maximes, l'un en prose, l'autre en vers ^ . Un de ses contemporains, Ibn-Khâcân, nous a conservé quelques-unes de ces réflexions, et comme elles ne manquent ni de justesse ni de sel, j'ai cru devoir les traduire * : — L'homme vertueux qui vit dans un siècle corrompu est comme un flambeau placé dans un désert; il répandrait de la lumière si les vents le laissaient en paix. — Que le bonheur qui s'accroît toujours excite plus 1) Maccarî, t. H, p. 267—270. 2) Ibn-Khâcân , man. A. , t. II , p. 237. S) Ibn-Khâcân, copié par Hâ[^]i-Khalîfa , t. m, p. 592. 4) Voyez le texte dans TAppendice, nP XX« 17

258 voire envie que le bonheur suprême ; car quand la lune est dans son plein, elle commence aussitôt à décroître. — Aimez mieux vous confier à vos propres* forces, si minimes qu'elles soient, qu'à celles de vos amis, quelque grandes qu'elles paraissent; car le vivant, soutenu par ses propres jambes qui ne sont que deux, est plus fort que le mort porté par les jambes de ceux qui le conduisent au cimetière , bien qu'elles soient au nombre de huit K — Enseigner , c'est cultiver l'esprit des autres ; mais chaque terre ne produit pas des fruits. — L'homme prudent et ferme, c'est celui qui réfléchit mûrement quand il doute , et qui agit promptement quand il a la certitude. — S'ils n'avaient pas dit: « plus tard , » beaucoup de gens seraient savants. — Dire la vérité par noblesse de caractère , c'est agir comme un miroir formé de fer excellent» qui réfléchit fidèlement l'image des objets. — Souvent un homme généreux qui ne fait que donner, est plus riche qu'un avare qui ne fait que recevoir. — Celui-là n'a pas essuyé un refus , qui a . demandé et n'a rien reçu, mais celui à qui l'on a fait une promesse et qui n'a rien reçu. 1) En Orient, le cercueil est porté par quatre amis du défunt; voir M. Lane, Modern Egyptian^ t. II, p, 324, 326.

259 — O fils d'Adam I tu blâmes les hommes de ton siècle
comme si tu étais le seul homme vertueux et que tous les autres fussent des
brigands. Tu te trompes: tu as été injuste et Ton a été injuste envers toi ;
mais tu te rappelles ce que les autres ont fait , et tu oublies ce que tu as fait
toi-même. — Un esprit supérieur qui n'occupe pas un rang élevé ou dont le
mérite est méconnu, ressemble à un flambeau dont on ne voit pas la lumière
ou qui n'est pas placé assez haut ; et un imbécile dont on ne peut tirer profit
qu'en l'humiliant, ressemble à l'ancre d'un navire , qui ne rend service
qu'après qu'on l'a jetée de haut en bas. Parmi les poètes de la cour de
Motacim, on distinguait encore Âbou- Abdallah ibn-al-Haddàd , de Guadix,
l'auteur d'un Traité sur la versification, dans lequel il s'était attaché à mettre
d'accord le système musical avec les règles établies par le célèbre
grammairien Khalîl. En poésie il était si célèbre qu'on l'appelait le plus
grand poète de l'Andalousie. C'est lui qui a composé les vers suivants, qui
eurent tant de vogue que tout le monde les savait par cœur et les chantait : «
Quitte la vallée d'Akîc , m'a-t-on dit , puisque celle que tu aimes ne veut
point céder à ton amour ; ne retourne plus au ruisseau d'Odhaïb, où tu l'as
rencontrée couverte de diamants et embaumant l'air de ses parfums , car son
glaive et ses javelots y blesse^{17*}

260 raient de nouveau ion cœur. — Ah! l'on m'a empêché de m'approcher de toi , mais l'on ne peut empêcher que ton image ne soit toujours présente à mon esprit ; loin de toi , je m'imagine que tu es toujours là à mes côtés. O mes amis qui me louez à cause de ma résignation et parce que, loin de veiller, je l^cherche le sommeil , je ne mérite pas vos éloges 3 car quand je dors , je suis sûr que ma bien-aimée m'apparaîtra dans mes rêves.» Malgré ces vers gracieux et tendres , Ibn-al-Haddàd ne paraît pas avoir été toujours un amant fidèle, témoin les conseils qu'il donne dans cette pièce : « Trompez votre maîtresse comme elle vous trompe , et vous ne serez que juste ; sachez vaincre par l'oubli et l'insouciance, l'amour qu'elle vous a inspiré I Car les jeunes filles sont aussi belles et aussi prodigues de leurs dons, que les rosiers: un passant a cueilli une rose, un autre en cueille une seconde après lui.» Ce poète jouissait d'une grande faveur auprès de Motacim. Il la perdit par son ingratitude, son esprit irascible et sa verve caustique. Le prince d'Almérie ne se fâchait pas facilement. Lorsqu'un des littéra* teurs de sa cour lui eut récité ces deux vers : « Pardonne à ton frère s'il commet une faute envers toi, car la perfection est une chose bien rare; tout a son mauvais côté, et, malgré sa splendeur, le flambeau fait de la fumée , » Motacim s'en étonna et demanda quel poète les avait

201 composés. Informé qu'ils étaient d'Ibn-al-Haddâd : «Savez-vous, dit-il en souriant, qui il a voulu indiquer? — Non, répondit l'autre, je sais seulement que c'est une pensée ingénieuse. — Lorsque j'étais jeune et qu'il était auprès de moi^ dit alors Motacim, je portais le titre de Flambeau de Vempire. Que Dieu maudisse le drôle impertinent, mais quels vers admirables compose-t-ill» Quelquefois, cependant, les injures des poètes étaient si graves , qu'elles forçaient Motacim même , si bon et si doux qu'il fût , à sortir de sa modération habituelle. Les poètes étaient bien exigeants dans ce temps-là ; ils se mettaient en colère aussitôt qu'on ne leur accordait pas tout ce qu'ils demandaient, et, en vrais enfants gâtés qu'ils étaient, ils abusaient alors de la permission qu'ils avaient de tout dire. C'est ce qui arriva à Ibn-al-Haddâd. Piqué de ce que Motacim lui avait refusé une demande exorbitante, il composa contre lui cette sanglante satire : «O vous qui cherchez des dons, quittez la cour d'Ibn-Çomâdih , de cet homme qui , quand il vous a donné un grain de moutarde, vous retient dans ses fers comme un captif condamné à la mort. Eussiezvous passé près de lui une vie aussi longue que celle de Noé, vous n'en seriez pas moins aussi pauvre que si vous ne l'aviez jamais vu. » Cet outrage était trop sanglant pour être pardonné. Motacim avait pu souffrir que Nahlî le persiflât à eau

262 se de son amour de la paix , mais il ne pouvait pas » f tolérer qu'on l'accusât d'aVarice. Aussi il était bien résolu de prendre des mesures efficaces pour punir l'insolence du poète; mais celui-ci, informé à temps du danger qui le menaçait , quitta Almería en toute hâte. Cette fois, cependant, Motacira voulut se venger à tout prix, et dans sa colère il commit une injustice: il fit mettre en prison le frère du poète, qui, après tout, était innocent. Lorsqu'Ibn-al-Haddâd, qui aimait tendrement son frère, eut reçu cette fatde nouvelle , il s'écria : «Toujours le destin ennemi nous poursuit; nous devons nous soumettre à ses décisions , quelles qu'elle» soient. Ah I je le sais à présent : tant que le bonheur ne s'est pas attaché à nos pas, une seule joie ne suffit pas pour nous rendre heureux ^ A quoi servent tous nos efforts pour échapper au péril, si la fortune re» fuse de nous être propice? Hélas I que ferai-je maintenant que je ressemble à une lance privée de sa pointe ? » Ayant entendu réciter cette pièce: «Dans ses vers il y a plus de bon sens que dans ses actions, dit Motacim ; il a dit vrai : pour lui il n'y a point de bonheur tant qu'il n'a pas son frère auprès de lui. Eh bien, que son frère soit libre ^1» En accusant Motacim de lésiner sur ses dons, Ibn1) Le poète a en vue son e'vasion d" Almería. 2) Maccarî, t. II, p. 338—340.

al-lladdûd Tavait juslenieit blessé à l'endroit le plus raihle de sou
 ainuur-propro. Motacim tenait avec une Hcnsihililé presque maladive a sa
 réputation de prince généreux, do protecleur libéral des hommes de lettres.
 Lui contester cette qualité, la première de toutes à ses yeux 4 c'était
 Poflenser mortellement; la lui reconnaître était au contraire le moyen le plus
 sûr pour gagner ses bonnes grâces; encore fallait-il le faire, sinon avec
 finesse (le prince était trop accoutumé à la flatterie pour se montrer exigeant
 sous ce rapport), du moins d'une manière gracieuse et surtout poétique. Or ,
 il arriva un jour qu'Omar ibnas-Chahid lui récita un poème où il disait entre
 autnjs choses: «Vos doigts répandent une pluie (de bienfaits) si abondante,
 que l'on serait tenté de les prendre pour les nuages du cieh On ne peut vivre
 heureux que là où vous vous trouvez , et sans vous les jours de no toc
 existence se traîneraient tristement." (^ette comparaison, d'un goût que
 peut-être nous trouverions contestable, plut extrêmement au prince.
 S'adressnnt aux autres poètes: — Y a-t-il quelqu'un d'entre vous, leur
 demanda-t-il , qui puisse gagner mon cœur par des vers semblables ? —
 (Certainement, soigneur I lui répondit Abou-Djafar ibn-al-Kharrâz ; mais on
 n'est pas toujours heureux ^ 1; C'cbt-U-diro : on uV putf toiyuuri lo
 bvnhour do vuiuf plairo.

264 Je vous ai adressé, il y a quelque temps , im poème dans lequel je disais: «Quand la fortune , semblable à une terre stérile, me refusait ses faveurs et qu'il n'y avait pour moi ni fruits à cueillir , ni blés à moissonner , j'ai accepté les dons que vous m'offriez. Votre bienfaisance en* vers moi ressemblait à un arbre qui donne au voyageur fatigué ses fruits et son ombrage; et moi, plein de reconnaissance pour votre inépuisable bonté, je chantais vos louanges en action de grâces, ainsi que chantent les oiseaux perchés sur les branches.» — Vive Dieu I s'écria le prince , il me semble que j'entends ces vers pour la première fois, et vous dites que vous me les avez déjà récités auparavant? Eli bien! vous avez raison de dire qu'on n'^st pas toujours heureux; mais à présent je vous récompenserai doublement: d'abord à cause des vers eux-mêmes, ensuite , parce que je vous ai fait attendre si longtemps *• Le nombre des poètes à la cour de Motacim était fort considérable et beaucoup d'entre eux étaient Almériens; cependant ils ne l'étaient pas tous. D y avait notamment toute une colonie de réfugiés grenadins. Les habitants de ce royaume étaient bien malheureux alors. Ils étaient livrés, pieds et poings liés, aux étranges et sanguinaires caprices de leurs princes africains , qu'ils méprisaient à cause de leur manque 1) Maccari, t. II, p. 280, 281.

266 Pun des poètes les plus ingénieux de l'époque. Proscrit pour des satires qu'il avait composées contre les Berbers en général^ et particulièrement contre leur roi, Abdallah ibn-Bologguîn , il était déjà arrivé sur le territoire d'Almérie, où il se croyait en sûreté, lorsqu'il fut arrêté sur un ordre de Motacim, à qui l'on avait fait accroire qu'il avait composé des satires contre lui aussi. Amené devant le prince et ayant reçu de lui l'ordre de réciter ces satires : — J'en jure par celui qui m'a livré entre vos mains , s'écria-t-il , je n'ai dit rien de méchant sur vous; mais voici ce que j'ai dit: «Adam m'étant apparu en songe: — 0 père des mortels, lui dis-je, serait-ce vrai ce qu'on raconte? Les Berbers seraient-ils vos enfants ? — Ah , s*écria-t-il indigné, s'il en est ainsi, je divorce d'avec Evel' Le prince Abdallah m'a proscrit à cause de ces vers heureusement j'ai su lui échapper en mettant la frontière entre lui et moi. Alors il s'est avisé de corrompre quelqu'un qui vous rapportât des vers que je n'ai jamais faits. Il espérait que vous me tueriez , et la ruse était bonne, car si elle avait réussi, il aurait été vengé et en même temps il aurait rejeté sur vous tout l'odieux de cet acte d'iniquité. — Ce que vous me racontez me paraît fort plausible; mais puisque vous m'avez récité les vers que vous avez composés contre sa nation en général , je

267 Toudrais aussi entendre ceux qui le concernent plu& spécialement. — Lorsque je le vis occupé à fortifier son château à Grenade, j'ai dit: En insensé qu'il est, il bâtit sa prison^ Ah! c'est un ver à soie qui file son cocon! — Vous l'avez maltraité joliment et vous avez bien fait. Je veux faire quelque chose pour vous. Je vous ferai un présent , mais si vous l'acceptez , il vous faudra sortir de mon royaume ; ou bien je vous ferai inscrire sur la liste de mes poètes, mais dans ce cas vous ne recevrez pas de présent. Choisissez ! Le poète lui ayant répondu, dans deux vers fort bien tournés, qu'à son avis ces deux propositions pouvaient se concilier à merveille : — Vous êtes un rusé diable, lui dit Motacim; mais soit, je vous ferai un présent et je vous permets de vous faire inscrire ^ Somaisir resta à la cour de Motacim jusqu'à la mort de ce prince. Il publia un volume de satires sous ce titre : Le remède contre les maladies ; réputations usurpées réduites à leur juste valeur *• Il n'eut jamais à se plaindre de Motacim; mais une fois il eut une contestation avec un patricien d'Âlmérie, qui,, après lui avoir commandé un poème en sa louange^ 1) Maccari , t. II , p. 280 ; comparez le Cartâs, p. 99. a; Maccftri, t. II, p. 496.

268 avait refusé de le payer. Le poète sut tirer vengeance de cet affront. Le patricien ayant fait des dépenses excessives pour un festin auquel il avait convié le roi, Somaisir se plaça sur la route que le prince devait suivre pour se rendre à la demeure de son hôte y et dès qu'il l'aperçut, il lui adressa ces deux vers: «O roi heureux! A votre approche le cœur de l'homme qui a préparé le festin, palpite de joie et d'orgueil ; mais n'allez pas chercher de la nourriture chez d'autres : les lions ne vont pas à la chasse quand ils ont de quoi se nourrir I » a Par Dieu! dit Motacim, il a raison,» et il retourna vers son palais. Le patricien en fut pour ses frais-, et le poète se trouva vengé *. La cour d'Almérie se glorifiait non-seulement de ses poètes, mais aussi de ses savants, parmi lesquels il y en avait du premier ordre, tels qu'Abou-Obaid Becrî, le plus grand géographe que l'Espagne arabe ait produit. Fils d'un souverain en miniature (d'un seigneur d'Huelva qui avait vendu sa principauté au roi de Séville) et élevé à Cordoue, où il avait attiré tous les cœurs par les grâces de sa figure, la vivacité de son esprit et l'étendue de ses connaissances littéraires, il était l'ami intime de Motacim, qui le comblait d'honneurs et de richesses. Comprenant la vie comme la société d'alors la comprenait, il 1) Maccarl; t. II, p. 217.

269 partageait gaiement son temps entre Tétude et le plaisir. Rien de plus varié que ses occupations: tantôt il allait négocier, au nom de son maître, un traité d'alliance ou de paix; tantôt il travaillait à son grand ouvrage sur les Routes et les Royaumes (livre capital, dont nous possédons encore quelques parties telles que la description de l'Afrique) , ou bien à son Dictionnaire géographique, son Modjam[^] qui nous est parvenu en entier et qui contient la nomenclature raisonnée d'une foule de noms de lieux , de montagnes, de rivières, dont il est question dans l'histoire et dans les poèmes des anciens Arabes; tantôt, enfin, il se délassait de ses graves affaires en[^] prenant part à un festin où régnait une gaieté folâtre. « Ah , mes amis , chantait-il alors , je brûle de tenir la coupe dans mes mains et de respirer les parfums des violettes et des myrtes I Allons donc nous livrer aux plaisirs ; prétons l'oreille aux chants ; saisissons ce jour en fuyant les regards indiscrets!» Le lendemain, soit remords de conscience, soit qu'il voulût faire taire ses ennemis qui l'accusaient tout crûment d'ivrognerie, il se remettait avec ardeur au travail, mais cette fois pour écrire un livre bien sérieux , bien édifiant , un traité dans lequel il se proposait de démontrer qu'en dépit des objections des incrédules , Mahomet avait été bien réellement l'envoyé de Dieu *. 1) Dans la première édition de cet ouvrage, il y avait un article

270 Rien, au reste > ne saurait donner une idée assez vive de cette passion pour les exercices de l'esprit qui formait un des caractères les plus distinctifs de l'arabe. Tout le monde y faisait des vers: Motacim lui-même en faisait, ainsi que ses fils et jusqu'à ses filles. Le prince Abou-Djafar, par exemple, envoya à sa maîtresse ces vers, dont l'expression est fine et piquante, mais si concise qu'en les traduisant j'ai dû recourir à une périphrase: « Je vous écris le cœur plein de désirs et de tristesse; ah! s'il le pouvait, ce pauvre cœur, il irait lui-même vous porter ce message. Pendant que ma main en traçait les caractères, je m'imaginais que je vous regardais tendrement dans les yeux, et que les lettres noires et le papier blanc étaient vos prunelles noires bordées de blanc. Adieu! je baise ce billet en songeant que vos doigts (que Dieu les bénisse!) vont le toucher tout à l'heure. » Son frère Rafi-ad-daula, le meilleur poète de sa famille selon l'avis des critiques arabes, adressa ces vers gracieux à un ami: « Les coupes, ô Abou-'l-alâ, sont remplies d'un vin généreux, et les joyeux convives les font passer de main en main; le zéphyr agite doucement les feuilles, part sur Becrî, accompagné de tons les textes que j'ai supprimés, parce que je ne voulais pas trop grossir ces volumes. 1) Maccari, t. H, p. 252.

271 des arbres ; les oiseaux font entendre leur ramage , et les colombes roucoulent, perchées sur les rameaux les plus élevés. Venez donc boire avec nous, sur les bords du ruisseau, de ce vin rouge et clair, que l'on croirait exprimé des joues de notre gracieux échanton ^ ! » La princesse Omm-al-kirâm , une fille de Motacim , se distingua par ses poésies sur son amant Sammâr, un beau jeune homme de Dénia. Il ne nous en reste qu'une seule pièce que voici: «Oui, l'on s'étonne avec raison de la violence de mon amour ; mais c'est que mon amant est pour moi le soleil lui-même, le soleil qui a quitté les hautes régions du ciel pour venir demeurer au milieu de nous. Il est mon seul bien, et s'il me quittait, mon cœur le suivrait partout * ! » IV. C'est un spectacle charmant que celui de ces petites cours d'Andalousie, où l'on se livrait au plaisir insoucieux de la veille et du lendemain, où l'on s'élançait à tout hasard vers le joyeux pays des chimères. Mais, hélas 1 tout cela était trop beau pour être durable. A côté de la poésie il y avait la triste et sévère réalité, personnifiée dans deux rois voisins qui 1) Voyez le texte de cette pièce dans TAppendice, no XXI. 2) Maccari, t. II, p. 538.

272 méprisaient les exercices de Tesprit auxquels ils ne comprenaient rien , mais qui en revanche possédaient Tun et l'autre une fermeté inébranlable et un courage à toute épreuve, qualités que les Andalous avaient perdues depuis longtemps. Quel devait être le conquérant de T Andalousie? Le Castillan Alphonse VI, ou l'Africain Yousof ibn* TéchoufinP Les princes andalous redoutaient avant tout le Castillan. D'ailleurs^ quelques-uns d'entre eux ne supposaient pas encore à l'Africain des projets ambitieux. On s'adressa donc à lui^ on l'appela ea Espagne 9 on le supplia de venir arracher ses coreligionnaires aux griffes des infidèles. Il vint avec une nuée de barbares , et l'éclatante victoire qu'il remporta à Zallâca rassura les Andalous sur le danger qui les menaçait du côté d'Alphonse. Mais ce péril à peine écarté, un autre se présenta. Yousof avait été frappé de la faiblesse de TAndalonsie, aussi bien que de ses richesses et de son beau climat. L'idée de s'en emparer lui souriait^ et ce fut Motacim qui, sans le vouloir, sans s'en douter, hâta la chute de toutes les dynasties andalouseSi sans en excepter la sienne. Si bon et si bienveillant qu'il fût à l'ordinaire, Motacim haïssait cependant quelqu'un, et ce quelqu'un, c'était le brillant, le chevaleresque Motamid de Séville, alors le roi le plus puissant du Midi. D'où provenait cette haine ? On l'ignore ; mais elle semble

275 dvoir pris sa source dans une mesquine jalousie plutôt que dans des griefs réels et sérieux. Quoi qu'il en soit, Motacim avait d'abord écrit à son voisin des lettres pleines de fiel; puis, sortant de ses habitudes pacifiques, il lui avait fait la guerre *. Il est vrai que cette guerre avait été suivie d'une réconciliation. Les deux princes s'étaient donné rendez-vous sur les frontières de leurs Etats respectifs, et pendant trois semaines ils étaient restés ensemble ^; mais si Motaraid avait été sincère dans ses protestations d'amitié, Motacim ne l'avait pas été dans les siennes, et son aversion était encore très-vive, lorsque Yousof, accompagné du roi de Séville, vint assiéger la forteresse d'Alédo. non loin d'Almérie, qui était alors au pouvoir des Castellans ^. Dès lors il n'eut plus qu'une seule pensée, celle de perdre Motamid dans l'esprit du monarque africain. Il n'avait pas encore vu ce dernier. Avant la bataille de Zallâca, lorsque tous les princes andalous avaient été invités à prendre part à la campagne qui se préparait, il s'était excusé en alléguant que le menaçant voisinage des Castellans d'Alédo ne lui permettait point de s'absenter de ses Etats , et à sa place il avait envoyé un de ses fils avec un régiment de cavalerie *. Etant allé 1) Maccari, t. H, p. 676. 2) Abd-al-wâhid, p. 95, 96. .3) Ibn-al-Abbâr, dans T Appendice , n® XVIII. 4) I]n-al-Abbâr , dans son article sur Omar Motawakkil; Jfolai, 18

274 maintenant à la rencontre de Yousof , il tâcha de s'in* sinuer dans ses bonnes grâces à force de respect, d'égards 9 de prévenances, d'attentions infinies. Un jour il poussa même la complaisance jusqu'à se présenter devant lui dans le costume africain , le turban sur la tête et le burnous sur l'épaule. En le voyant dans cet accoutrement bizarre et qui le faisait ressembler , moitié à un barbare soldat de l'Atlas , moitié a un homme de loi ou à un ecclésiastique (car en Espagne ceux-là seulement portaient le turban) , Motamid , malgré son savoir-vivre, ne put réprimer un sourire. Le prince d'Almérie en fut un peu déconcerté; mais l'important pour lui, c'était de réussir, et il ne réussit que trop. Il gagna la faveur de Yousof, et il en profita pour lui rendre odieux le roi de Séville. Celuici ne se doutait encore de rien. La froideur de Motacim à son égard l'étonnait et l'attristait bien pins qu'elle ne l'irritait. D'une humeur traitable et facile, il ne demandait rien de mieux que de vivre en bonne intelligence avec son voisin. Maintefois il lui donnait des éloges en présence de Yousof , éloges que Motacim méritait au reste sous bien des rapports, et un jour, voulant le gagner, il lui adressa ces vers: «0 vous qui êtes loin de moi, bien que vous soyez fol. 21 r. : 3Lao f^^j JaxJ ^^^ *J vJiAô^Uî. L'auteur du Carias (p. 94) se trompe quand il dit que Motacim assista à la bataille de Zallâca.

275 dans mon voisinage , combien je désire de vous voir à mes côtés! En fait de souhaits, je n'en forme qu'un seul : posséder votre amitié. Plut au ciel que vous nourrissiez les mêmes sentiments à mon égard I» Puis, quand Motacim eut fait semblant de prêter l'oreille à ses ouvertures, il lui parla à cœur ouvert et sans défiance de Yousof et de ses Almoravides, et comme Motacim lui exprimait ses craintes sur leur séjour prolongé dans la Péninsule : « Sans doute , lui répondit-il d'un ton de forfanterie toute méridionale, sans doute , cet homme reste bien longtemps dans notre pays ; mais quand il m'ennuyera , je n'aurai qu'à remuer les doigts , et le lendemain lui et ses soldats seront partis. Vous semblez craindre qu'il ne nous joue quelque mauvais tour; mais qu'est-il donc, ce prince pitoyable , que sont ses soldats ? Dans leur patrie, c'étaient des gueux qui mouraient de faim; voulant faire une bonne œuvre, nous les avons appelés en Espagne pour leur faire manger leur soûl ; mais quand ils seront rassasiés, nous les renverrons d'où ils sont venus. » De tels discours devinrent , dans les mains de Motacim, des armes terribles. Quand il les eut rapportés à Yousof, celui-ci entra dans une violente colère , et ce qui jusque-là n'avait été chez lui qu'un projet vague , devint une résolution bien arrêtée, irrévocable. Motacim triomphait; mais il n'avait pas prévu ce qui allait arriver ; « il n'avait pas prévu , dit fort à propos un historien arabe ^ qu'il tomberait, 18*

276 lui aussi , dans le puits qu'il avait creusé pour celui qu'il haïssait, et qu'il serait frappé à son tour par l'épée qu'il avait fait sortir du fourreau ^ » Son illusion dura peu. Yousof ne tarda pas à jeter le masque. Au fait, rien ne l'obligeait à une longue . dissimulation, car s'il avait contre lui l'inlelligence et le talent , il avait pour lui cent mille soldats africains aveuglément dévoués à sa cause, et en Espagne même il pouvait compter sur les masses et sur le clergé; sur les masses, parce qu'elles espéraient de lui une réduction d'impôts; sur le clergé, parce qu'il ne pouvait pardonner aux princes andalous la protection que la plupart d'entre eux accordaient aux libres penseurs. Prenant donc envers ses alliés un ton de maître, il leur reprocha leur froideur pour la religion , leur amour des plaisirs , leur esprit de fiscalité , et les somma de rentrer dans la légalité en n'exigeant d'autres contributions que celles que le Coran avait établies ; puis , voyant qu'ils ne se hâtaient pas d'obéir à ses injonctions et qu'ils s'engageaient au contraire l'un envers l'autre à ne fournir à son armée ni troupes ni approvisionnements, il fit prononcer leur, déchéance par le clergé africain et andalous ^. Le 1) Abd-al-wâhid , p. 96, 97 (le mot que j'ai laissé en blanc dans 9 O mon édition de cet auteur, est LL^Xj!.); Ibn-al-Abbâr , dans TAppendice, n^XVni. 2) Ibn-Khaldoun , Histoire des Berbers , t. II , p. 79 , 80.

277 prince de Grenade, Abdallah ibn-BoLogguîn, éprouva le premier les effets de cette senleiiice. Quatre armées marchèrent contre sa capitale. Haï et méprisé par ses sujets, il espérait encore qu'Alphonse viendrait le sauver. Il l'attendit en vain. Alors ses ministres lui démontrèrent qu'il lui serait impossible de se défendre. Cédant à leurs conseils et à ceux de sa mère , il sortit de la ville pour aller faire sa soumission. Il fut chargé de fers et transporté en Afrique (septembre 1090) >. Des actes aussi éclatants ne laissaient plus aucun doute sur les projets ultérieurs de Yousof. Motacim devait sentir que son trône était menacé de même que loiiis les autres, et peut-être se reprocha-t-il alors sa conduite déloyale envers Motamid. Cependant, il n'avait pas encore perdu tout espoir. Les nombreux témoignages de bienveillance et d'amitié qu'il avait reçus de Yousof, lui avaient inspiré l'idée qu'il échapperait seul au naufrage général, pourvu qu'il continuât à flatter l'Almoravide. Aussi ne manqua- 1- il pas de le faire. Dès que Yousof eut fait son entrée dans Grenade , il lui envoya soil fils Obaidallâh pour le féliciter. Mais Yousof prit soin de le tirer de son erreur et de dissiper ses dernières espérances: il fit mettre Obaidallâh en prison. 1; Ibii-al-Klmtib j iiii. K., iirticle sur AMall&h; Kitâb al-ictijm (

278 En informant son père de son infortune, le jeune prince inséra dans sa lettre ces vers: «Après avoir vécu au milieu du luxe et entouré d'hommages, je me trouve donc réduit à l'existence la plus misérable I Des chaînes entravent mes mouvements , tandis que naguère encore je domptais les coursiers les plus fougueux! Auparavant j'étais libre et honoré : à présent je suis captif et méprisé comme l'est un esclave ! Arrivé à Grenade comme ambassadeur, j'y ai été frappé d'un malheur affreux: en dépit du caractère dont j'étais revêtu, on m'a jeté dans les fers I Ah I je me consume en regrets quand je pense à la noble Abuérie , qu'il ne me sera plus permis de revoir ! » « O toi que je chéris , lui répondit son père dans une pièce de vers, mes larmes et mes sanglots témoignent de la douleur que je ressens! Quand la fâcheuse nouvelle fut arrivée ici , nos glaives ont brisé leurs fourreaux, nos drapeaux se sont déchirés, nos tambours ont poussé un douloureux gémissement. Ma tristesse est aussi grande que l'était celle de Jacob lorsqu'il eut perdu son Joseph; mais tâchons de supporter notre malheur avec constance!» Motacim eut recours à toutes sortes de ruses pour tirer son fils de prison et il y réussit à la fin ^ Hais la joie qu'il éprouva quand il put de nouveau serrer 1) Ibn-al-Abbâr , dans TAppendice, n^o XXI.

279 SDH fils contre son cœur[^] fut de peu de durée. Gom* me il venait de conclure une alliance avec Moïamid contre Yousof S une armée almoravide, commandée par le général Abou-Zacarîâ ibn-Wâsinawâ *, vint attaquer son royaume. L'infortuné Motacim était alors dangereusement malade , et sentant lui-même que la mort lui épargnerait la douleur d'être témoin de la chute de son trône , il conseilla à son fils aîné, Izzad-daula , d'aller chercher un refuge à la cour des Beni-Hammâd » seigneurs de Bougie , aussitôt qu'il aurait appris que Motamid avait dû se rendre. Izzad-daula lui promit de le faire. C'était un spectacle bien triste et bien touchant, que de voir ce bon roi , dont l'existence avait été si calme , si paisible et si douce, se débattre sur son lit de malade contre des douleurs à la fois physiques et morales. Un jour , lorsque déjà il avait presque perdu l'usage des mains et de la parole, il entendit le bruit des armes dans le camp de l'ennemi. « Ah , mon Dieu ! dit-il tristement , ne me sera-t-il donc pas même permis de mourir tranquille ? » En entendant ces mots , la vieille Arwâ , une femme du sérail de son père, fondit en larmes. Le prince lui jeta un regard plein de compassion, et, soupirant profondément, il récita d'une voix que l'on pouvait à peine entendre |. ce vers d'un ancien poète: 1) Ibn-Khallicftn , livr.VII, p. 145. 2) I[^]Uaa[^]i[^]j| « coiiun« ik>rt«nt trois num. du Ilolah

280 « Gardez vos larmes pour l'avenir , car des malheurs affreux vous attendent. » Si quelque chose pouvait encore adoucir ses souffrances, c'étaient les marques de gratitude que lui donnaient les hommes de lettres de sa cour. Un jour le poète Ibn-Obâda lui récita ces vers, pleins d'une tendre affection: « Si je n'étais l'esclave des nobles descendants de Çomâdih, si mes ancêtres n'étaient pas nés dans leur pays, si je n'y étais pas né moi-même, et si je n'y demeurais, j'aurais entrepris un long voyage pour aller vivre pendant le matin , le jour et le soir , sous le toit hospitalier de leur palais. » Ces vers firent paraître un sourire mélancolique sur les lèvres pâles et livides du moribond, et, s'adressant au poète: — Il faut, lui dit-il, que nous ne vous ayons pas traité comme vous le méritez , car vous êtes libre et non esclave. Mais faites-nous connaître votre désir, et vous l'obtiendrez. — Je suis votre esclave , répliqua Ibn-Obâda , et je puis dire avec Ibn-Nobâta r « Votre générosité ne m'a laissé rien à désirer; vous m'avez donné tous les biens dont on puisse jouir , et je ne puis même plus former un souhait. » — Si vous voulez faire du bien à quelqu'un, dit alors Motacim en s'adressant à son fils Rafi-ad-daula, faites-en à des hommes tels que celui-là. Que désor

281 mais il soit votre poète , à vous ; n'oubliez jamais qae c'est moi qui vous l'ai recommandé , et rappelez-moi hien souvent à sa mémoire

1 La mort vint enfin mettre un terme aux douleurs du prince infortuné: le jeudi, 12 juin de l'année 1091, il rendit le dernier soupir, à l'âge de cinquante-quatre ans, dont quarante de règne. Quatre ou cinq mois plus tard, quand il eut reçu la nouvelle que Séville était tombée au pouvoir de l'ennemi, son successeur Izz-ad-daula s'embarqua pour Bougie , et alors les Almoravides entrèrent dans Almería , tambour battant et enseignes déployées *. V. Parmi les fils de Motacim ^, un seul, Obaidallâh, celui qui avait été prisonnier à Grenade, prit gaiement et philosophiquement son parti sur les vicissitudes de la fortune. S'étant rendu auprès d'un capitaine almoravide qui l'avait pris en affection, il passa sa vie « entre les fleurs et les coupes , » pour me servir de l'expression d'un historien arabe *. Mais ses

1) Ibn-al-Abbâr, p. 172, 174; Ibn-Khallicâii , livr. VU, p. 145, 146; Maccari, t. H, p. 279, 280; Ibn-Khâcân; Ibn-al-Athîr ; Nowairî. Quelques-uns de ces historiens disent par erreur que Motacim mourut dans le mois de Rebi premier; ils auraient dû dire: dans le mois de Kebi second , comme on trouve chez Ibn-al-Abbâr. 2) Voyez sur leurs noms, la note dans l'Appendice, n

282 frères, moins faciles à consoler, ne cessèrent de regretter leur patrie et leur grandeur passée. Izz-addaula avait été fort bien accueilli par le prince de Bougie, l'ancien allié de son père, qui, dans la suite, lui assigna la ville de Ténès pour demeure * ; mais les vers suivants montrent jusqu'à quel point l'ennui le rongait : « Mon Dieu 1 je me résigne à vos décrets I Après avoir possédé un trône, je mène à présent une vie obscure sur la terre de l'exil, une vie sans chagrins, mais aussi sans plaisirs. Ici mes pieds ont oublié de presser les flancs d'un coursier qui s'élance au galop; ici mes oreilles n'entendent plus les chants mélodieux des poètes, et jamais mes mains ne s'étendent pour répandre des bienfaits. » Ce prince était un homme fort instruit et un grand cœur. Un des poètes les plus célèbres de la cour de Se ville , Ibn-aMab])àna , a rendu un éclatant hommage à ses vertus, et voici comment il s'exprime à ce sujet : « Jamais je n'ai vu un exemple aussi frappant de l'injustice de la Fortune , que lorsque je rencontrai à Bougie Izz-ad-daula , le fils de Motacim. C'était bien l'homme le plus excellent qu'on pût voir , et Dieu ne semblait l'avoir créé que pour régner, pour commander et pour qu'il donnât l'exemple de toutes 1) Ibn-al-Abbâr. Au lieu de Tenès, Nowaîrî, dans son Histoire iT Afrique f nomme Tedlès, ville qui est située également à Pouest de Bougie , mais îi une moindre distance.

285 les vertus. La beauté de son caractère perçait à travers sa condition obscure , de même que l'éclat d'une bonne lame d'acier perce à travers la rouille. Il connaissait parfaitement la littérature et l'histoire; il aimait à entendre parler les gens instruits ^ et parlait lui-même en homme fort savant; son âme était ouverte à toutes les tendres impressions ; son esprit était vif et pénétrant. Un jour que je lui eus dit qu'un de mes amis , un homme de lettres de Bougie y m'avait exprimé le désir d'être présenté à lui: — Vous savez» me répondit-il, qu'ayant perdu nos richesses, nous vivons à présent obscurément et pauvrement. Il ne nous sied donc plus de recevoir des visites; il ne nous sied pas surtout de recevoir celle d'un littérateur renouiné , qui croirait nous montrer une faveur en venant chez nous. Joignez-y que ses compliments de condoléance et ses regards pleins de compassion réveilleraient notre ancienne douleur , et donneraient une vie nouvelle à la tristesse que nous tâchons de chasser. N'oubliez pas non plus que nous ne pourrions lui donner une juste idée de notre générosité , puisque nous sommes réduit nous-même au strict nécessaire. Qu'il ne vienne donc pas nous voir et qu'il s'imagine plutôt que nous sommes descendu dans la tombe. Quant à vous, vous êtes uni à nous ainsi que la chair l'est au sang; vous êtes mêlé à nous comme l'eau l'est au vin, et nous ne pensons point avoir révélé à un étranger notre malheur et la dou

284 leur qu'il nous cause, quand nous vous en avons parlé ; mais n'imposez pas à un autre le fardeau que vous portez. — Pendant qu'il parlait ainsi , je ne savais ce que je devais admirer le plus , de son éloquence, de la justesse de son esprit, ou de sa légitime fierté *.» Kafi-ad-daula passa aussi sa vie en Afrique , où il eut à souffrir bien des outrages. On raconte , par exemple , qu'un pauvre fou avait pris la coutume de crier chaque fois qu'il le voyait : « Voilà un alf et rien de plus ! » Par ces paroles il voulait donner à entendre que le prince n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été autrefois , car on sait qu'en arabe la première lettre de l'alphabet , quand elle est dépourvue de hamza et de voyelle, ne donne point d'articulation. Rafi-ad-daula se plaignit de cet homme à un de ses amis, qui lui promit de faire en sorte que le fou ne l'insultât plus. A cet effet il lui donna quelques bonbons en disant: «Quand tu verras Rafi-ad-daula , le fils de Motacim , souhaite-lui alors le bonjour et baise lui la main; mais ne dis plus: Voilà un alf et rien de plus! — Fort bien,» dit le fou, et il promit qu'il ne dirait plus ces mots. Quelque temps après, ayant aperçu Rafi-ad-daula , il courut à lui , lui baisa la main et s'écria: «Voilà un bâ avec un point au-dessous ! » Cette phrase fit entrer le prince dans une 1) Maccari, t. H, p. 250.

285 violente colère. Il la trouva bien plus insultante que l'autre , car il^ avait la gravelle , et il pensait que le fou le savait et qu'il y avait Tait allusion. Aussi quand , dans la suite , il apercevait le fou , il se hâtait de prendre un détour afin d'éviter sa rencontre. On raconte encore qu'un jour qu'il s'était fait annoncer chez un personnage haut placé de la cour des Almoravides , un de ceux qui se trouvaient dans la salle s'écria d'un ton de mépris: «Que nous veut-il, cet homme d'une famille déchue ? » Informé de cette insulte , Rafi-ad-daula lui fit parvenir ces vers : « Ma famille est déchue , mais moi je ne le suis point ; la branche de l'arbre suffit, quand la racine n'est plus. Quel mal cela vous aurait-il fait, si vous aviez dit : — Le peu qu'il fait , il le fait noblement ! — Chaque vase retient quelques gouttes de la matière fluide dont il a été rempli ; mais les guêpes , quoi qu'elles fassent , ne donneront jamais du miel. Certes , je retournerai sur mes pas lorsque je vous apercevrai dans une demeure , tous les chemins où je marche dussent-ils me conduire vers vous ; car le lieu où vous vous trouvez, n'est point un lieu honorable; ce que l'on y dit et ce que l'on y fait , , ne peut plaire à un homme bien élevé. « Je vous ai réprimandé dans l'espoir que vous vous corrigeriez; mais, vous le voyez, les réprimandes des nobles sont douces et polies *. » 1) Maccarî, t. II, p. 251, 252.

286 Le cœur se fend en voyant cette noble race insultée par des barbares et d'insolents parvenus, celte race qui conservait dans sa misère son savoir-vivre et ses manières aristocratiques, et qui retrouvait encore une étincelle de son génie pour exhaler ses poétiques plaintes. Un petit-fils de Motacim, nommé Rachid-ad-daula , semble avoir conçu le projet téméraire de relever le trône abattu de ses ancêtres. Il fut du moins accusé 9 d'avoir attenté contre la sûreté de l'Etat, et on le mit dans la prison, où il composa ces vers: «Mes nobles amis m'ont accusé injustement; mais quand un homme accuse, on dirait: une mèche et du feu. Us ont proféré des paroles ridicules et dont ils ne connaissaient pas la portée, mais dont ils auraient dû rougir cependant. Quoi qu'il arrive, je me résigne à mon sort; se résigner et nourrir Tespoir d'être récompensé dans une autre vie, voilà le caractère d'un homme noble. Peut-être, ai-je dû, ne sont-ce que des ténèbres qui ne m'entourent que momentanément ; après la nuit vient le jour I Mais la mort dût-elle venir me frapper, je la subirais sans murmure, et si j'ai commis un péché, Dieu me le pardonnera. » Et ceux-ci: « Soumettez-vous patiemment aux vicissitudes de la fortune; tout peut changer en mieux; voyez l'aurore, elle chasse les ténèbres! Vous savez que Dieu

287 règle votre sort; fiez- vous donc à lui, car bientôt vous verrez l'ange Gabriel accourir à votre secours. Quand l'homme se soumet aux décrets de la Providence, dans l'espoir d'une récompense dans la vie future, il arrive rarement qu'il ne jouisse pas le lendemain des grandes joies du paradis *. » Ce qui frappe dans ces vers, c'est l'esprit de pieuse résignation qui y règne. Auparavant la poésie andalouse avait été vigoureuse, pleine de sève, toute mondaine; on jouissait de tous les biens de la vie, et on en jouissait sans arrière-pensée; les poètes chantaient le vin et les plaisirs, sans souci de l'orthodoxie. C'était une poésie qui ne voulait que l'action ; fier de son talent et de son importance, le poète critiquait impitoyablement les fautes des princes; tout ce qui aux yeux des Arabes porte un caractère de noblesse et de beauté excitait son enthousiasme. Sous le règne d'Alî TAlmoravide au contraire, de ce monarque insignifiant et dévot, les femmes et les prêtres remplacèrent les patriciens, et la poésie réfléchit fidèlement l'image de l'époque. De vigoureuse , d'insouciant, de légère, de frivole même qu'elle était, elle est devenue peureuse , sévère , mélancolique , religieuse. Les temps étaient si mauvais qu'on détournait les yeux de la terre pour les élever vers le ciel : on soufi'rait , on se résignait, quand les hommes du siècle précédent au1) Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n® XXI.

288 raient lutté contre la fortune. Les belles formes ont disparu; quand les poètes veulent imiter les grands modèles , ils tombent dans l'enflure ou dans la platitude. Ce ne sont plus que d'insipides flatteries sur le monarque envisagé comme représentant la divinité, et des sentiments d'une dévotion affectée ^ui s'alliait à une grande corruption de mœurs et à un renversement complet de l'ordre social. En effet , l'état de la société était devenu tel , qu'une révolution était inévitable. Un obscur habitant de Sous, Mohammed ibn-Toumart, en donna le signal Il cachea 9 comme de raison, ses projets ambitieux sous le masque du réformateur, et associa à son œuvre un jeune homme d'un rare talent, nommé Abd-al-mouman , qui devint le fondateur de la dynastie des Almohades. Leurs succès furent rapides, et dans l'année 1142, lorsque Téchoufin succéda à son père Alî, Abd-al-mouman avait déjà conquis la plus grande partie de l'Afrique septentrionale. On conçoit que les descendants de Motacim ne virent pas sans joie chanceler le trône d'une dynastie qui leur avait enlevé le leur. Et cette joie, ils ne se donnèrent pas même la peine de la cacher, quoiqu'on la manifestant, ils s'exposassent au risque de perdre leur tête. Leur conduite à Tleracen est une preuve frappante et de leur imprudence et de leur haine contre les Almoravides. Deux d'entre eux, Rafî-addaula, qui était déjà vieux alors, et Rachîd-ad-dau

289 la, son neveu, se trouvaient dans cette ville Tannée 1 144 , alors que les Almohades avaient établi leur camp sur une montagne voisine. Or, un jour qu'ils causaient avec un de leurs amis, Ibn-al-Achîrî , qui depuis s'est fait connaître par une histoire des Almohades, ils entendirent dans le camp, où l'on venait de recevoir la nouvelle d'une victoire, un joyeux roulement de tambours. « Ah I s'écria alors Rafî-ad-daula , si ma vieillesse ne m'en eût pas empêché , je me serais déjà rendu auprès d'eux, car je les aime de tout mon cœur! — Eh bien, lui dit son neveu, improvisons des vers en leur honneur, puisqu'il ne nous est pas permis de les servir d'une manière plus efficace. » Cette proposition ayant été agréée, Rafî-addaula commença ainsi: — Grâce au roi Abd-al-mouman , l'astre du bonheur tourne dans le ciel. Rachîd-ad-daula poursuivit: — C'est un héros, et l'éclat de son front ressemble à la splendeur que répand la lune au milieu de la nuit. Et Ibn-al-Achîrî ajouta: — Allez donc le joindre; vous trouverez un prince qui possède la fierté qui sied à un roi , mais dont on n'a rien à craindre quand on implore sa protection. Ces vers ne restèrent pas secrets, et quand ils furent parvenus aux oreilles du commandant de la place , Rafî-ad-daula (le plus compromis des trois parla

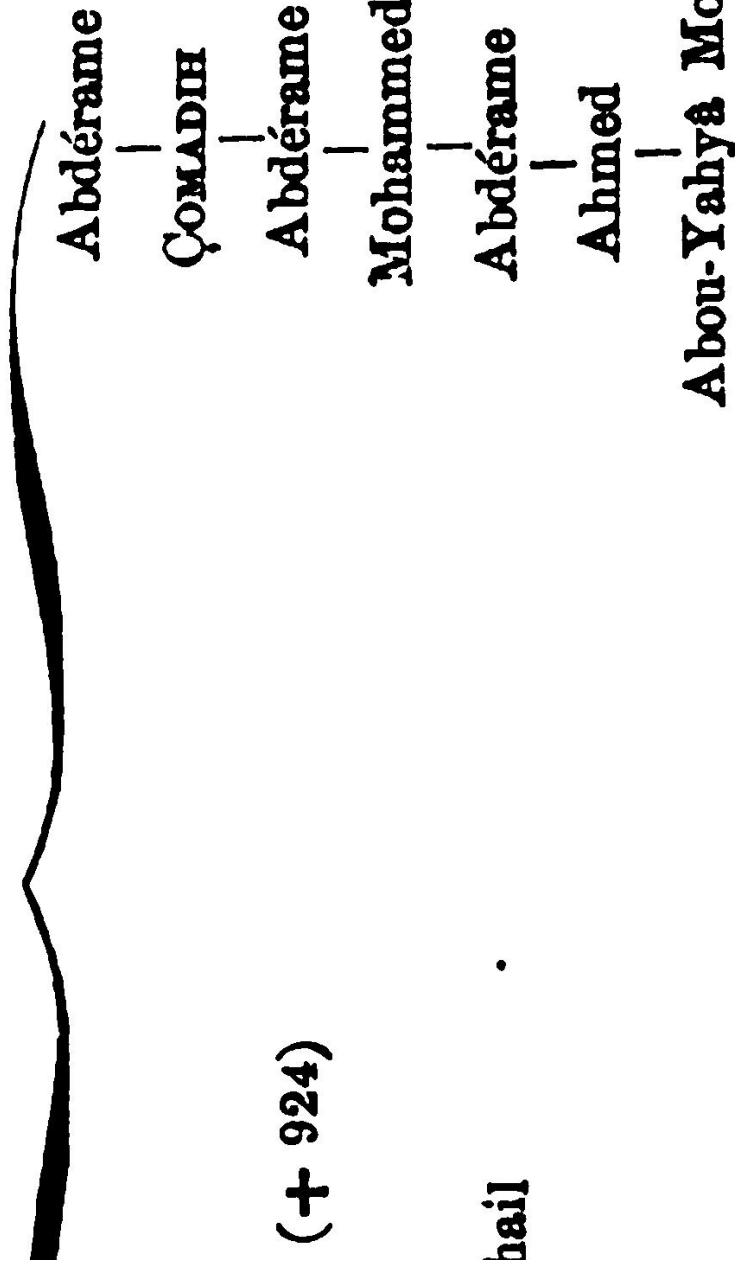
290 ce que le commandant avait cru pouvoir se fier à lui, de sorte qu'il Pavait même chargé de surveiller la réparation du mur du faubourg) se vit obligé de chercher son salut dans une prompte fuite. Il réussit à sortir de la ville et gagna le camp des Âlmohades. Peu de temps après, lorsque Téchoufin eut cessé de vivre, les Almoravides se trouvèrent forcés d'évacuer Tlemcen. Rachîd-ad-daula embrassa alors le parti d'Abd-al-mouman ; il composa de longs poèmes en son honneur, et par un étrange caprice de la fortune, ce petit-fils d'un roi qui avait pensionné toute une armée de poètes, finit par descendre luimême au rang de poète pensionné *.

1) Ibn-al-Abbâr, p. 176, 197--199 , et dans TAppendice , n^XXL

The text on this page is estimated to be only 3.47% accurate

291 O P O I l-H PQ on P H w o -^ w I H PQ fi P d l-H o o O 1^
PQ H .1 •s I f 19

Anîra
|
Mohâdjir
|
Abdallâh



(+ 924)

hail

.

Abou-'l-Ahwaç Man (+ 1051) Abou Otba Çomâdih
|
Motacim (Abou-Yahyâ Mohammed) (+ 1091)

POÈME D'ABOU-ISHAC D'ELVIRA CONTRE LES JUIFS DE
GRENADE Parmi les personnages qui figurent dans l'histoire des juifs
d'Espagne, il y en a peu qui inspirent autant d'intérêt que Samuel lia-Lévi et
son fils Joseph, qui , au XP siècle , remplirent successivement l'emploi de
vizir à la cour des princes herbers de Grenade; mais après les détails que M.
Munk a donnés sur eux dans le Journal asiatique de septembre 1850 (IV**
série, t. XVI, p. 201 et suiv.) et ceux que j'ai donnés moi-même dans
l'Introduction qui accompagne mon édition de la Chronique d'Ibn-Adhûrî
(p. 80 — 102) , je n'osais guère me flatter de l'espoir qu'on pût encore
trouver chez les auteurs arabes, je veux dire chez ceux que nous possédons
en Europe, des renseignements nouveaux sur ces deux vizirs juifs. Je fus
donc agréablement surpris lorsque j'en trouvai dans un ouvrage où je ne les
cherchais nullement,

295 à savoir dans l'Abrégé du Dictionnaire biographique d'Ibn-al-Khatîb. On sait qu'Ibn-al-Khatîb, le célèbre vizir grenadin, a écrit, dans la seconde moitié du XIV^e siècle, un livre fort instructif qui porte le titre de: al-Ihâla fî tarikhi Gharnâla, et qui contient des notices biographiques sur les hommes illustres qui étaient nés à Grenade ou qui du moins avaient séjourné quelque temps dans cette ville. M. de Gayangos en possède le premier volume; le second se trouve dans la Bibliothèque de rEscorial. Un abrégé de Vlhâta a paru en 1391, dix-sept années après la mort d'Ibn-al-Khatîb, sous ce titre: Marcaz al-ihâta hi-odahâi Gharnâia, Il a été fait par un homme de lettres égyptien, nommé Bedr-ad-dîn Bechtekî '. L'abrégiateur n'a conservé en général que les articles relatifs aux hommes de lettres, en supprimant presque tous ceux qui se rapportent aux princes, aux ministres, aux généraux, aux théologiens etc., et Maccarî, qui parle avec quelque détail de cet abrégé, a calculé qu'il contient seulement un quart de l'ouvrage original; mais malgré les retranchements considérables que l'abrégiateur a cru devoir faire, son livre est cependant fort utile, parce qu'il a été rédigé sur une édition beaucoup plus complète que celle que nous possédons. Aussi y 1) Moliammed ibn-Ibrahîm ibn-Mohammed ^.^XA^J'. Mftccarî, ccojide partie (inédite), livre VI, au commencement.

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

/^ ./même des articles entiers /, ^ ^r^/n dans Vlhâta ». />^ '/// ^^
//i*^"r./rA'^^ / / ^ /'aris possède le second volume v'^ "^^/)^^'^^^7 de Berlin
a fait récemment l'acqui/M^^^^" plaire complet. Ce volume, que M.
Pe/A^^"" Bcb^^^^ ^^ Orient, a été achevé de copier terP^^flée ^^^^^ de
THégire, 1630 de notre ère. ^^^^^' ire (fl^iskliî) en est belle, et en général il
est correct ; on regrette seulement que les premières ^B ï laanquent \ j}ans
ce manuscrit, qu'on a eu la bonté de me prêter, j'ai trouvé des détails
inconnus et curieux giïT un ennemi juré des vizirs juifs de Grenade,
^'article que j'ai en vue et qui manque dans le manuscrit de M. de
Gayangos, roule sur le théologien Abou-Ishâc d'Elvira. Tout ce que nous
savions jusqu'à présent sur ce personnage, c'est qu'il composa contre les
juifs de Grenade un poème qui, dans le temps, eut une grande vogue et qui
prépara la sanglante catastrophe dont Joseph et ses coreligionnaires furent
les victimes. Maccarî en cite cinq vers que M. Munk a publiés et traduits;
mais Ibn-al-Khatib en donne quarante-sept, et il nous fournit en outre des
notices intéressantes sur celui qui les composa. Je 1) Comparez mes Script.
Arnh, loci deAbbad., t. II, p. 169 — 172. 2) Eu citiiiiit dans cet ouvrage les
différents man. de Ylhâta, je les ai indiqués par les initiales B. (man. de
Berlin), E. (man. de TEscorial), G. (man. de ;M. de Gayangos) et P. (man.
de Paris).

295 crois donc faire une chose utile en traduisant cet article '. « Al)ou-Isliâc d'Elvira, Ibrahim ibn-Masoud ibnSaïd, de la tribu de Tadjîb, le dévot, Texcellent et le pieux faqui, l'homme de lettres, le traditionnaïre. «Il rapporta des traditions relatives au Prophète qu'il avait apprises de la bouche d'Ibn-abî-Zamanain ^. Expulsé de la capitale par le prince Abou-Manâd Bâdîs ibn-Habbous , auprès duquel il avait été calomnié par le vizir 'juif Yousof (Joseph), fils d'Ismâîl (Samuel) ibn-Naghdéla , il s'établit à Elvira où il se livra tout entier à la dévotion. Un de ses poèmes, qui resta gravé dans la mémoire des hommes et dans lequel il excitait les Cinhédjites contre ce juif, fut la cause de la mort de ce dernier, car, s'étant mis en insurrection, les Cinhédjites assaillirent le palais du sultan et tuèrent le juif qui y avait cherché un refuge. Ses coreligionnaires devinrent aussi les victimes de leur fureur. Sâlimî raconte qu'environ quatre mille juifs furent massacrés à cette occasion, et que leurs biens furent pillés. Ceci arriva le samedi 11 Cafar de l'année 459 ». 1) Voyez le texte dans l'Appendice , n** XXIII 2) C'était un des théologiens les plus célèbres de son époque. 3) Le massacre des juifs eut lieu le 30 décembre 1066 , et Ibn-al* Khatib aurait dû nommer le 9 Çafar , qui , dans l'année 459 , tombait réellement un samedi.

294 (rouve-t-on des poésies et même des articles entiers qu'on chercherait en vain dans Vlhâta *. La Bibliothèque de Paris possède le second volume du Marcaz ; celle de Berlin a fait récemment l'acquisition d'un exemplaire complet. Ce volume , que M. Petermann a acheté en Orient, a été achevé de copier dans l'année 1039 de l'Hégire, 1630 de notre ère. L'écriture (neskhî) en est belle, et en général il est assez correct ; on regrette seulement que les premières pages y manquent *. Dans ce manuscrit, qu'on a eu la bonté de me prêter, j'ai trouvé des détails inconnus et curieux sur un ennemi juré des vizirs juifs de Grenade. L'article que j'ai en vue et qui manque dans le manuscrit de M. de Gayangos, roule sur le théol(^ien Abou-Ishâc d'Elvira. Tout ce que nous savions jusqu'à présent sur ce personnage, c'est qu'il composa contre les juifs de Grenade un poème qui, dans le temps, eut une grande vogue et qui prépara la sanglante catastrophe dont Joseph et ses coreligionnaires furent les victimes. Maccarî en cite cinq vers que M. Munk a publiés et traduits; mais Ibn-al-Khatib en donne quarante-sept, et il nous fournit en outre des notices intéressantes sur celui qui les composa. Je 1) Comparez mes Script. Arab, loci deAbbad., t. H, p. 169 — 172. 2) En citant dans cet ouvrage les différents man. de Vlhâta , je les ai indiqués par les initiales B. (man. de Berlin) , E. (man. de TEscorial) , G. (man. de M. de Gayangos) et P. (man. de Farb).

295 crois donc faire une chose utile en traduisant cet article '.

«Abou-Ishâc d'Elvira, Ibrahim ibn-Masoud ibnSaïd, de la tribu de Todjîb, le dévot, l'excellent et le pieux faqui, l'homme de lettres, le traditionnaïre. «Il rapporta des traditions relatives au Prophète qu'il avait apprises de la bouche d'Ibn-abi-Zamanain 2. Expulsé de la capitale par le prince Abou-Manâd Bâdîs ibn-Habbous, auprès duquel il avait été calomnié par le vizir 'juif Yousof (Joseph), fils d'Ismâîl (Samuel) il)n-Naghdéla , il s'établit à Elvira où il se livra tout entier à la dévotion. Un de ses poèmes, qui resta gravé dans la mémoire des hommes et dans lequel il excitait les Cinhédjites contre ce juif, fut la cause de la mort de ce dernier, car, s'étant mis en insurrection, les Cinhédjites assaillirent le palais du sultan et tuèrent le juif qui y avait cherché un refuge. Ses coreligionnaires devinrent aussi les victimes de leur fureur. Sâlimî raconte qu'environ quatre mille juifs furent massacrés à cette occasion, et « que leurs biens furent pillés. Ceci arriva le samedi 11 Cafar de l'année 459 ». 1) Voyez le texte dans T Appendice , n** XXin. "2) C'était un des théologiens les plus célèbres de son époque. 3) Le massacre des juifs eut lieu le 30 décembre 1066 , et Ibn-alKliatib aurait dû nommer le 9 ÇâfScu: , qui , dans Tannée 459 , tomiKiit réellement un samedi

296 «Les poèmes religieux d'Âbou-Ishâc sont si renommés que les conducteurs des convois funèbres, les muezzins et les prédicateurs en savent par cœur un grand nombre. En voici un échantillon: «Va, mon messager, va saluer la colline ^ et ses habitants, et souhaite-leur toutes sortes de prospérités! Lorsque j*y fus arrivé, mes soucis se dissipèrent et j'y goûtai un doux repos. Ce n'est pas que dans son voisinage il n'y ait une foule de loups *, mais ces loups sont inoffensifs comme des faquis. Je n'y ai pas regretté l'absence de mes frères, car j'ai éprouvé que c'est d'eux que nous viennent la plupart de nos malheurs. Ce qui m'a dégoûté du monde, c'est que j'ai vu que les honneurs et les dignités ne sont pas le partage de ceux qui les méritent. Ne trouvant personne digne de mon amitié , j'ai préféré vivre dans l'isolement. » a Les vers suivants sont aussi remarquables: «Aide-moi, Seigneur, car les forces me manquent, et pardonne-moi, car je pêche à chaque instant. Si tu me punis , j'avoue que je mérite tes châtiments ; mais j'espère que tu seras clément pour moi. Quel est celui qui pardonnerait , si le Tout-Puissant ne pardonnait pas , même au plus grand pécheur ? » «Dans son poème contre les juifs on trouve ces vers: 1) Le poète parle sans doute d'Elvira. 2) D'^hommes sauvages, de Berbers.

297 « Va , mon messenger , va rapporter à tous les Ciit-' hédjites, les pleines lunes et les lions de notre temps, ces paroles d'un homme qui les aime , qui les plaint et qui croirait manquer à ses devoirs religieux s'il ne leur donnait des conseils salutaires: «Votre maître a commis une faute dont les malveillants se réjouissent: pouvant choisir son secrétaire parmi les croyants, il l'a pris parmi les infidèles! Grâce à ce secrétaire, les juifs, de méprisés qu'ils étaient , sont devenus des grands seigneurs , et maintenant leur orgueil et leur arrogance ne connaissent plus de limites. Tout à coup et sans qu'ils s'en doutassent, ils ont obtenu tout ce qu'ils pouvaient désirer; ils sont parvenus au comble des honneurs, de sorte que le singe le plus vil parmi ces mécréants compte aujourd'hui parmi ses serviteurs une foule de pieux et dévots musulmans. Et tout cela, ce n'est pas à leurs propres efforts qu'ils le doivent; non, celui qui les a élevés si haut est un homme de notre religion!... Ah! pourquoi cet homme ne suit-il pas à leur égard l'exemple que lui ont donné les princes lions et dévots d'autrefois ? Pourquoi ne les remet-il pas à leur place, pourquoi ne les rend-il pas les plus vils des mortels ? Alors , marchant par troupes , ils mèneraient au milieu de nous une vie errante, en butte à notre dédain et à notre mépris ; alors ils ne traiteraient pas nos nobles avec hauteur, nos saints avec arrogance; alors ils ne s'assycraient pas à nos

298 côtés 9 ces hommes de race impure , et ils ne chevaucheraient pas côte à côte des grands seigneurs de la couri «0 Bâdis! Vous êtes un homme d'une grande sagacité et vos conjectures équivalent à la certitude: comment se fait-il donc que vous ne voyiez pas le mal que font ces diables dont les cornes se montrent partout dans vos domaines? Comment pouvez-vous avoir de l'affection pour ces bâtards qui vous ont rendu odieux au genre humain ? De quel droit espérez-vous d'affermir votre pouvoir, quand ces genslà détruisent ce que vous bâtissez ? Comment pouvez* vous accorder une si aveugle confiance à un scélérat et en faire votre ami intime ? Avez-vous donc oublié que le Tout-Puissant dit dans l'Ecriture qu'il ne faut pas se lier avec des scélérats ? Ne prenez donc pas ces hommes pour vos ministres, mais abandonnezles aux malédictions, car toute la terre crie contre eux; bientôt elle tremblera et alors nous périrons tous!... Portez vos regards sur d'autres pays et vous verrez que partout on traite les juifs comme des chiens et qu'on les tient à l'écart. Pourquoi vous seul en agiriez-vous autrement, vous qui êtes un prince chéri de vos peuples, vous qui êtes issu d'une illustre lignée de rois, vous qui primez vos contemporains, de même que vos ancêtres primaient les leurs? «Arrivé à Grenade, j'ai vu que les juifs y ré

299 gnaient. Ils avaient divisé entre eux la capitale et les provinces; partout commandait un de ces maudits. Ils percevaient les contributions, ils faisaient bonne chère, ils étaient magnifiquement vêtus, au lieu que vos bardes, 6 musulmans, étaient vieilles et usées. Tous les secrets d'Etat leur étaient connus; quelle imprudence que de les confier à des traîtres! Les croyants faisaient un mauvais repas à un dirhem par tête; mais eux, ils dînaient somptueusement dans le palais. Ils vous ont supplantés dans la faveur de votre maître , ô musulmans , et vous ne les en empêchez pas , vous les laissez faire ? Leurs prières résonnent tout comme les vôtres; ne l'entendez-vous pas, ne le voyez-vous pas ? Ils tuent des bœufs et des moutons sur nos marchés, et vous mangez sans scrupule la chair des animaux tués par eux! Le chef de ces singes a enrichi son hôtel d'incrustations de marbre ; il y a fait construire des fontaines d'où coule l'eau la plus pure , et pendant qu'il nous fait attendre à sa porte, il se moque de nous et de notre religion. Dieu , quel malheur ! Si je disais qu'il est aussi riche que vous, ô mon roi, je dirais la vérité. Ah! hâtezvous de l'égorger et de l'offrir en holocauste; sacrifiez-le, c'est un bélier gras! N'épargnez pas davantage ses parents et ses alliés; eux aussi ont amassé des trésors immenses. Prenez leur argent; vous y avez plus de droit qu'eux. Ne croyez pas que ce serait une perfidie que de les tuer; non, la vraie perfidie.

300 ce sérail de les laisser régner. Ils ont rompu le pacte qu'ils avaient conclu avec nous; qui donc oserait vous blâmer si vous punissez des parjures? Gomment pourrions-nous aspirer à nous distinguer, quand nous vivons dans l'obscurité et que les juifs nous éblouissent par l'éclat des grandeurs? Comparés avec eux, nous sommes méprisés, et l'on dirait vraiment que nous sommes des scélérats et que ces hommes-là sont d'honnêtes gens ! Ne souffrez plus qu'ils nous traitent comme ils l'ont fait jusqu'à présent , car vous nous répondrez de leur conduite. Rappelez-vous aussi qu'un jour vous devrez rendre compte à l'Eternel de la manière dont vous aurez traité le peuple qu'il a élu et qui jouira de la béatitude éternelle ! » « Ce poème fut la cause de la ruine des juifs. • « Le juif maudit dont il a été question , était tellement rempli de présomption et d'orgueil, qu'il eut l'audace de tourner en ridicule certains versets du Coran et de déclarer en public que les dogmes musulmans étaient absurdes. Dieu l'en a puni d'une manière terrible! «Je possède une copie que j'ai faite moi-même du traité que le vizir Abou-Mohammed ibn-Hazm a composé pour réfuter les objections faites par ce juif contre plusieurs versets du Coran, «Abou-Ishâc mourut vers la fin de l'année 459. Il fut enterré à Elvira. »

501 Quelques poésies d'Abou-Ishac se trouvent aussi chez Maccari[^] Je crois devoir en traduire les plus remarquables, celles qui peignent le mieux le caractère de cet homme. 1. Le spéculateur le plus malheureux , c'est le savant , quand il imite la foule qui tâche de s'enrichir. Il échange alors ses pieux sentiments contre la soif des richesses. Les gains illicites n'apportent pas le bonheur , et même il est rare que celui qui fait des profits légitimes entre dans le ciel. Contente-toi donc du nécessaire sans ambitionner le superflu, car un jour tu devrais rendre un compte terrible de l'usage que tu en aurais fait. 2. Voyez-le , celui qui hier encore était si riche ! Dans son fol orgueil il s'imaginait que la fortune ne l'abandonnerait jamais; plein d'audace et de présomption, il se drapait majestueusement dans son manteau de pourpre. Les coups du sort viennent de le lui enlever: le voilà maintenant qui se promène couvert de vieux haillons! Ne compte[^] donc pas sur la richesse; elle cède bien vite la place à la pauvreté , car la fortune est variable. Le nécessaire suffit, et il ne faut jamais tâcher de s'enrichir. 1) T. II, I). 330, 480, 499, C49, G50; CCS.

502 3. Mes enfants meurent l'un après l'autre, et je sais que je les suivrai bientôt. Je les porte à la tombe je suis là quand on les enterre , et pourtant je n'en vois rien : je ressemble à un homme qui ne dort pas, mais qui cependant a les yeux fermés. 4. La vieillesse donne d'utiles conseils aux sots et aux sages * ; mais ceux-ci y prêtent l'oreille et ceux-là n'y font pas attention. Jusques à quand m'occuperai-je de choses futiles et me laisserai-je tromper par des espérances illusoires ? Un vieillard qui se livre au plaisir donne au monde le plus triste spectacle qu'on puisse voir. Sa beauté , à lui , c'est la piété ; il ne lui sied pas d'être épris de deux beaux yeux; hélas! ce qui autrefois était pour lui un plaisir , lui arrache maintenant des cris de douleur K Quand il était jeune encore, on le comparait à la lune dans son plein; maintenant on le compare à une étoile presque imperceptible de la grande Ourse. Las de la vie, il voudrait pouvoir désirer encore, et il se rappelle avec d'amers regrets le temps où il pouvait s'abandonner à tous les caprices de son imagination. 1) rrononccz (p. 650) ^-£ÂJt \Ô, 2) J'ai été obligé de gazer ici Tcxpression un peu trop cru« do roriginal.

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

505 Le sol ril aux (iclaH , ([uuntl il voit un vieillard qui Houpiro
el qui plouro hor péchés. Qu'il rio tant qu'il veuille I je sais que lo8
exhortations seraient perdues pour lui; mais ({u'il avoue du moins qu'à son
Age le vieillard doit garder la continence. Il a perdu ses enfants 1, et
pourtant I au lieu de voir dans ce malheur un avertissement salutaire, il s'est
laissé emporter encore davantage par le tourbillon du monde. Ahl (pi'il
serait A plaindre , s'il ne s'y arrachait pas au moment où il touche au terme
de sa viel ». (Cette pi<>c(j oit la derniïro que composa Abou-Ishfto. Il la
rdcita sur ion Ut do mort , loriqu*un vizir grenadin , qui prenait intdrfit à lui
et qid était venu lui rendre viiite dans son étroite cabane , lui eut oAert une
demeure plui convenable.) Un m'a demandé si je ne désirais pas posséder
une belle maison. N

304 leur du poème contre les juifs était plutôt un ambitieux désappointé qu'un fanatique sincère. De son propre aveu, sa jeunesse avait été orageuse; vivant au milieu d'une société spirituelle, mais légère et corrompue, il avait bu copieusement à la coupe des plaisirs , et même la perte de ses enfants ^ si douloureuse qu'elle fût , ne l'avait pas ramené à une vie plus réglée. L'amour épuisé , des passions non moins énergiques vinrent dominer son âme. D'abord, la soif des richesses. Cette passion, il la combat à chaque instant dans ses vers ascétiques; mais rachatement même qu'il met à la flétrir est à nos yeux une preuve que lui aussi n'avait pas été insensible à l'appât de l'or, et peut-être ne se mit-il à mépriser la richesse qu'après qu'il eut fait de vains efforts pour l'acquérir. Plus tard, ce fut le tour de l'ambition. Il essaya d'obtenir à la cour un rang auquel sa naissance semblait lui donner des droits. Il n'y réussit pas. Joseph déjoua ses manœuvres et l'envoya en exil. Alors , mais alors seulement, il s'avisa de se jeter dans la dévotion. C'était peut-être le seul parti qui lui restât à prendre, mais ce n'était pas sa vocation: il n'était pas fait pour une vie de réflexion et de repos ; son organisation lui rendait impossibles les devoirs rigides que le mysticisme impose. Révéré comme un saint par la foule ignorante, il ne se consola cependant ni d'avoir perdu les ardentes voluptés de sa jeunesse , ni d'avoir été frustré dans ses rêves de puis

305 sance et de gloire. Se venger de Joseph , telle fui désormais sa pensée dominante , sinon unique ; et pour atteindre ce Lut, il composa son poème virulent contre les juifs. Le sentiment qui y prédomine est bien moins le fanatisme religieux que l'orgueil blessé du noble arabe, qui se voit supplanté par des hommes d'une race qu'il méprise. En homme habile et adroit qu'il était, Abou-Ishâc savait à merveille comment il fallait s'y prendre pour amener la foule; exploitant les passions les plus basses des ignorants et cupides Berbers, il leur reproche leur pauvreté et leur dit tout crûment que, pour s'enrichir, ils n'ont qu'à piller les juifs , en commençant par Joseph , le plus riche de tous. Le succès couronna son entreprise : peu de temps avant sa mort, il eut la satisfaction de pouvoir se dire qu'il avait vengé et l'insulte faite à la religion musulmane et sa propre injure , qui lui tenait bien plus au cœur. 20

OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES sur QUELQUES
ANCIENNES LOCALITÉS DE L'ANDALOUSIE BERBERES
GÉNÉRALES. Parmi les châteaux et les villages de l'Andalousie, il y en a
beaucoup qui portent un nom arabe ou même berber , et c'est ordinairement
celui d'une tribu ou d'une famille puissante; mais il n'en est pas de même
des noms de ville ; ces derniers appartiennent presque tous à l'ancienne
langue du pays. La raison en est qu'avant la fusion des races, c'est-à-dire
avant le règne d'Abdérâman III, peu d'Arabes résidaient dans les villes.
N'aimant pas à s'enfermer dans les murailles d'une cité^ ils demeuraient
presque tous à la campagne, où ils donnaient aux manoirs qu'ils avaient
bâti ou restaurés , et aux villages qui en dépendaient , des noms empruntés
à leur langue. ' Les vil

307 les au conti-aire, qui, à l'exception de deux S dataient toutes d'avant la conquête , conservèrent en général et leur population romaine et leurs noms romains. Dans la plupart des cas, les conquérants se sont bornés à modifier ces noms, à les accommoder autant que possible au génie de leur langue , et les altérations qu'ils leur ont fait subir sont moins graves qu'on ne serait porté à le croire, quand on songe à la grande différence qui existait entre leur langue et le latin. Il faut remarquer d'ailleurs que ces noms avaient déjà été altérés, longtemps avant la conquête, par les Espagnols eux-mêmes. Ainsi, pour ne parler que des terminaisons , on employait depuis plusieurs siècles l'ablatif au lieu du nominatif quand les noms propres étaient au singulier *, et l'accusatif au lieu du nominatif quand ils étaient au pluriel *. Pour ce qui concerne la transcription arabe des noms propres romains y il faut faire attention aux règles suivantes: 1^ Les Arabes n'allongent jamais les noms latins, mais très-souvent ils les abrègent ; ils suppriment les syllabes non accentuées dans les mots qui en ont trois ou quatre. Ainsi ils ont fait e/6èra de lUibëri^ en supprimant la syllabe brève li. Plus tard les Castellans en agirent de même : de Castro Sigerici , comme s'ap1) Almería et Santarem. Ibn-Haacal. 2) Ukert , Géographie der GrUchen und Römer , t. II , p. 364. .3) Cnro, Antigüedades de Sevilla, fol. 135, col. 1. 20*

308 pelait une forteresse a l'ouest de Burgos , ils firent Casiroxeriz , et de bib almâristâriy le nom d'une porte de Grenade^ ils firent bîb almàçâm. Il n'y a , je crois y qu'une seule exception à celte règle, et au fond ce n'en est pas une. Le& Arabes semblent avoir allongé le nom de Tolède , puisqu'ils disent Tolètula au lieu de Toletto ; mais Tolètula n'est pas une forme arabe; une telle terminaison n'existe pas dans cette langue. C'est une altération de Tdetulo (voyez plus bas, n°4 6), l'ablatif de Toletulum, et Toletulum est le diminutif latin de Toletum , de même que Granatulo (Klbi-ê), le nom d'un village près de Grenade ^ , est le diminutif de Granato. C'est , je pense 9 dans les villes du Midi que les Arabes ont entendu dire Toletulo. En comparaison de ces grandes et riches cités, Tolède, qui n'était devenue la résidence des rois visigoths que parce qu'elle était située au centre du pays , était une ville peu considérable, parva urbs, comme disait Tite-Live (XXXV, 22), Aussi lui enviait-on son nouveau titre , on s'en moquait, on parlait avec mépris du petit Tolède. 2^ L'^ latin et le c qui se prononce comme s, sont rendus ordinairement par le chîn , mais quelquefois aussi par le sxn , comme dans Klals^ Cœsar Augusta et dans la dernière syllabe de j^^jX^ Basâmes ou Vascones. 1) Marmol, Rebelion de îos Moriscos , fol. 6, col. 2. 2) Ibn-al-Khatîb , man. G., fol. 13 r.

309 3° Le ce latin s'exprime par le chîn. Exemples: Acci iJX, Tucci (JXj* 4° La terminaison arabe en a (jcl) représente différentes terminaisons latines, à savoir: a. La terminaison latine en a. b. Le nominatif ou l'ablatif en o. Exemples : Ostippo ^ jCaaa*, ^ , aujourd'hui Estepa; Egabro, », - . • > aujourd'hui Cabra. Quelquefois on a conservé la terminaison latine en écrivant &« ou ^ . Ainsi le nom du Darro est ^jSj^ dans le man. d'Ibn-Çâhibi-'ç-çalât (fol. 29 r.) , »^ chez Maccarî (t. I, p. 109), et ^^0^> chezÉdrisî (t. II, p. 52). Celui du Tage est »-L> dans le man. de Leyde d'Ibn-Haucal ^ et y>Lj dans le man. d'Oxford. Mais comme cette terminaison est étrangère à la langue arabe , on écrit ordinairement a.. c. L'ablatif en i (du nominatif is). Exemples : Saetabi, XAiLû, Xativa; Iliberi, sJxJt^ iUvira; Astigi, K: ?u^!, Ecija; Calagurri, h^^, Galahorra. 5^ Par suite d'un vice de prononciation , les Arabes d'Espagne rendent souvent l'a latin par t y comme dans Hispali y KJLc^t , Ispilia (Séville) , et même quand ils rendent Va par L , cet L se prononce souvent e , é ou t. On pourrait multiplier ces observations; mais celles que j'ai données sont, je crois, les principales, ou du moins celles dont l'application est la plus fréquente.

510 ANDALOS. L'origine du nom que Pou donne à présent à Taneienne Bétique et que les Arabes donnaient à toute rEspagne, n'a pas encore été expliquée d'une manière satisfaisante. On a Lien soupçonné — et cette opinion est fort ancienne, puisqu'elle se trouve déjà chez Râzî * — on a soupçonné, disons-nous, que le nom dont il s'agit vient des Vandales , qui , avant de s'établir en Afrique, avaient pendant quelque temps occupé le midi de l'Espagne; mais d'un autre côté on a observé, avec raison je crois, que le séjour des Vandales dans la Bétique a été de trop courte durée pour que leur nom soit resté à ce pays. Ce qui est hors de doute , c'est que le nom d'Andalos a été donné à la Bétique ou à l'Espagne, non par les Espagnols, mais par les musulmans. Les chroniqueurs du nord de la Péninsule ne le connaissent pas; ils donnent toujours le nom de Spania au pays que possédaient les Sarrasins. C'est donc chei les auteurs arabes qu'il faut en chercher l'explication , et heureusement ils la donnent. L'auteur de VAJchbâr madjmouay comme on l'a déjà vu plus haut (p. 47), dit qu'Andalos était le nom de la péninsule où débarqua Tarif et qui fut appelée depuis lors Péninsule de Tarif (aujourd'hui Tarifa). L'ancien chroniqueur 1) Apud Ibn-Chebât , p. 96.

311 Arib 1 dit de même: «Tarif débarqua vis-à-vis de Tanger, à al-Ândalos que l'on nomme aujourd'hui Péninsule de Tarif.» Ândalos n'était donc pas le nom d'un pays, c'était l'ancien nom de Tarifa. Que si l'on demande à présent si Tarifa a quelque chose de commun avec les Vandales, ce sera Grégoire de Tours qui donnera la réponse à cette question. D'après les plus savants connaisseurs de la géographie ancienne, le nom romain de Tarifa était Traducta \ Or Grégoire de Tours dit ceci (II, 2): «Prosequentibus Alamannis usque ad Traductam, transite mari Vandali per totam Africam ac Mauritaniam sunt dispersi. » C'est donc à Traducta ou Tarifa que les Vandales se sont embarqués pour passer en Afrique, et il est fort naturel que leur nom soit resté à ce port de mer. Il n'est pas surprenant non plus que les ignorants Berbers de Tarif, débarqués à Vandalos, aient appliqué ce nom à toute la contrée qu'ils pillèrent, et que plus tard les soldats de Târic l'aient donné, d'abord à toute la Bétique, ensuite à toute l'Espagne. CAUSAS JI, MEDINA SIDOIOA. La ville qui porte aujourd'hui le nom de Médina Sidonia existait sans doute sous la domination romaine 1) Apud Ibn-Adhâri, t. H, p. 6. 2) Voir Forbiger, Handbuch der alten Géographie, t. DI, p. 54.

510 ANDALOS. L'origine du nom que Ton donne à présent à l'ancienne Bétique et que les Arabes donnaient à toute l'Espagne 9 n'a pas encore été expliquée d'une manière satisfaisante. On a bien soupçonné — et cette opinion est fort ancienne, puisqu'elle se trouve déjà chez Râzî * — on a soupçonné , disons-nous , que le nom dont il s'agit vient des Vandales , qui , avant de s'établir en Afrique, avaient pendant quelque temps occupé le midi de l'Espagne; mais d'un autre côté on a observé, avec raison je crois, que le séjour des Vandales dans la Bétique a été de trop courte durée pour que leur nom soit resté à ce pays. Ce qui est hors de doute , c'est que le nom d'Andalos a été donné à la Bétique ou à l'Espagne, non par les Espagnols, mais par les musulmans. Les chroniqueurs du nord de la Péninsule ne le connaissent pas; ils donnent toujours le nom de Spania au pays que possédaient les Sarrasins. C'est donc chez les auteurs arabes qu'il faut en chercher l'explication , et heureusement ils la donnent. L'auteur de Vakhbâr madjmouay comme on l'a déjà vu plus haut (p. 47), dit qu'Andalos était le nom de la péninsule où débarqua Tarif et qui fut appelée depuis lors Péninsule de Tarif (aujourd'hui Tarifa). L'ancien chroniqueur 1) Apud Ibn-Chebât , p. 96.

311 Ârîb ^ dit de même: «Tarif débarqua vis-à-vis de Tanger 9 à al-Ândalos que Ton nomme aujourd'hui Péninsule de Tarif.» Andalos n'était donc pas le nom d'un pays, c'était l'ancien nom de Tarifa. Que si l'on demande à présent si Tarifa a quelque chose de commun avec les Vandales , ce sera Grégoire de Tours qui donnera la réponse à cette question. D'après les plus savants connaisseurs de la géographie ancienne , le nom romain de Tarifa était Traducta *. Or Grégoire de Tours dit ceci (II, 2): «Prosequentibus Alamannis usque ad Traductam, transite mari Vandali per totam Africam ac Mauritaniam sunt dispersa » C'est donc à Traducta ou Tarifa que les Vandales se sont embarqués pour passer en Afrique, et il est fort naturel que leur nom soit resté à ce port de mer. Il n'est pas surprenant non plus que les ignorants Berbers de Tarif, débarqués à Vandalos, aient appliqué ce nom à toute la contrée qu'ils pénétrèrent, et que plus tard les soldats de Târic l'aient donné, d'abord à toute la Bétique, ensuite à toute l'Espagne. CALSANA, MEDINA SIDONIA. La ville qui porte aujourd'hui le nom de Médina Sidonia existait sans doute sous la domination romaine* 1) Apud Ibn-Adhârî, t. II , p. 6. 2) Voir Forbiger , Handbuch der alten Géographie , t. III i p. 54.

512 ne , car on y a trouvé des inscriptions et des monuments romains (voyez Florez , Esp. sacr. t. X, p, 12). Mais quel nom portait-elle alors ? Celui de Médina Sidonia (ou plutôt Médina Sidona) lui a été donné par les Arabes, et il ne signifie rien autre chose que capitale » de (la province de) Sidona. Quelques écrivains ont pensé que Médina Sidonia est l'ancienne Asido; mais cette opinion a déjà été réfutée par Flweez (t. X , p. 20 et suiv.). Ce sont les écrivains arabes qui nous donnent le nom romain de cette ville. Elle s'appelait Calsana. C'est à Calsana (iCiUlī) qu'Ibn-Haiyân (fol. 85 r. et v.) donne le titre de capitale (»;/tol.:>) de la province de Sidona 3 et Arib (t. II, p. 210) dit de même: «La ville de Calsana, laquelle est la capitale de la province. » Rodrigue de Tolède semble donner à Médina Sido^{na} un autre nom latin , puisqu'il dit (III , c. 24) : « Venit ad locum munitum , qui latine Civitas salva y ab Arabibus Medinatsidona exinde fuit dicta.» Mais la contradiction entre ce témoignage et celui des écrivains arabes n'est qu'apparente* Civitas salva n'est pas un nom propre, c'est un surnom, et l'on sait que sous la domination romaine presque toutes les villes en portaient un. 1) Voyez sur ce sens du mot médina , l'ouvrage de M. de Gayangos, t. I, p. 529.

313 Le nom de Galsana était encore en usage du temps d'Édrisi, c'est-à-dire au XII^e siècle. Ce géographe écrit SuUJLs. Je trouve du moins cette leçon dans un manuscrit de Paris (n° 895 du suppl. ar.); dans la traduction française de M. Jaubert (t. II, p. 13) on lit ^UkU. Le Marâcid (t. II, p. 440) connaît aussi Calsana[. ASmO , XEREZ. Xerez est l'ancienne Asido; Florez (t. X, p. 20 et suiv.) Ta démontré, et les meilleurs géographes ont adopté son opinion (voyez Forbiger, t. III, p. 48). Mais d'où vient le nom de Xerez ? On est allé en chercher l'origine jusqu'au fond de la Perse; des personnes qui prétendaient connaître la langue arabe ont fait accroire au savant Florez que Xerez est une altération de Chîrâz , et qu'un général né à Chîrâz a conquis Asido. Il serait inutile de nous arrêter à des assertions de cette nature, puisqu'il est facile de voir que J^^yin» n'a rien de commun avec ;t^ . Pline nous renseignera mieux. «Asido quae Caesariana,» dit-il, et ces paroles expliquent l'origine du nom de Xerez. Le changement de Asido en Asidona étant antérieur à la conquête arabe , puisque cette dernière forme se trouve déjà dans la chronique de Jean de Bicclair S l^s musulmans entendaient dire Cœsarîs • 1) Esp. sagr., t. VI, p. 384; cf. p. 412, et t. IV, p. 256, 259.

314 Asidona, et ils écrivaient Ki^tXâ» u^y Cceris Sid(h wa S ou bien, en retranchant le dernier mot, (jâ^yS[^] Cœris tout court. Ils ont donc supprimé la seconde syllabe de Cœsarⁱs, de même qu'ils l'ont supprimée dans Cœsar Augtista, qu'ils prononçaient Cceragusta. Ils y étaient forcés par le génie de leur langue, dans laquelle ^jm^j^mX^ aurait été une cacophonie insupportable. LE WADI-BECCA. Une opinion généralement reçue veut que la célèbre bataille dans laquelle les Goths furent battus par Târic, ait été livrée sur les bords du Guadalete; mais cette opinion, qui a été répandue par des chroniqueurs relativement modernes et mal informés, est démentie par les meilleurs témoignages. Aussi un savant espagnol, M. de Gayangos, a-t-il déjà exprimé des doutes à ce sujet (t. I, p. 526, 527). Il semble avoir senti que le champ de bataille doit avoir été situé beaucoup plus au sud, près du Lago de la Janda et de la rivière de Barbate; mais ses remarques sont extrêmement confuses, puisqu'il dit, d'abord que le Barbate portait sous la domination arabe, non^{*}^eusement son nom actuel, mais encore celui de WâdîBecca, ensuite que cette dernière rivière est la même 2) Râzî, p. 57 de l'ancienne traduction espagnole. Le terme Xerez Sidonia se trouve encore dans des chartes latines des XIII^e et XIV^e siècles; voyez Esp, sagr., t. X, p. 20, 21.

515 que le Guadalete y en sorte que le mot Guadalete serait une altération du mot Wâdî-Becca. Mettant de côté ces opinions erronées , nous interrogerons plutôt les anciens chroniqueurs arabes. L'auteur de VAJchhâr madjmoua, comme on l'a vu plus haut (p. 50) , place le champ de bataille près du Lago de la Janda. Ibn-al-Goutia est encore plus explicite. «Târic et Roderic, dit-il, se livrèrent bataille sur les bords du Wâdî-Becca, dans la province de Sidona. » (^^^^ ^^^ vJLkÔjJj oj;"^ p!**^' o"^^^^ iiijJui ^^ x

516 Ton sait, est commun à une foule de rivières et de torrents de l'Andalousie. La ville de Becca , à laquelle le Wâdî-Becca empruntait son nom (voyez Edrisi , t. II , p. 13) , et qui n'est pas Vejer comme on Ta cru, car Vejer, qui est situé près du Barbale, est le Besaro de Pline, et les Arabes ont rendu ce mot aussi exactement qu'ils le pouvaient en écrivant ^-mX-aj * , — la ville de Becca , dis-je , semble avoir disparu ; mais peut-être la trace de son nom s'est-elle conservée dans ceux de Altos de Meca et de Torre Meca. ILIPULA MINOB, POLEI , AGUILAS. La forteresse de Polei, en arabe (^), qu'Edrisi (t. II, p. 54) place à vingt milles (cinq lieues) de Cordoue et dans le voisinage de Santaella, joue un grand rôle dans l'histoire d'Omar ibn-Hafçoun. C'est l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Aguilar (de la Frontera), car je trouve dans une charte de 1258, citée par Lopez de Cardenas dans ses Memorias de la ciudad de Lucena (Ecija, 1777, p. 165): «Aguilar, qui s'appelait autrefois Polei , » et comme on y rencontre beaucoup d'antiquités romaines, je crois reconnaître dans Polei rilipula minor , que Pline nomme parmi les villes du conventus d'Ecija. Les Arabes ont retranché m , et ^3^ est évidemment le génitif Pulœ. 1) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 85 v.

517 TALYATA. Bien que les écrivains arabes parlent fréquemment du village (iûy) de Talyâta, dans la province de Séville, il est cependant assez difficile, faute de renseignements précis , d'en déterminer la situation. L'auteur du Marâcid le place dans le district d'Ecija et près de Cordoue ; mais ce témoignage ne s'accorde pas avec celui des auteurs arabes-espagnols, et en général l'autorité de ce Dictionnaire géographique n'est pas fort grande quand il s'agit de la topographie de la Péninsule. Aussi un savant fort distingué, M. de Slane , a-t-il avancé une autre opinion dans une note sur sa traduction d'Ibn-Khaldoun (t. II, p. 185). Ayant fait observer qu'Ibn-Khaldoun dit que sous le règne d'Adil, les musulmans furent défaits à Talyâta, et que Lucas de Tuy atteste que vers cette époque les musulmans furent mis en déroute à Tájada, M. de Slane en conclut que Talyâta et Tájada sont identiques. Au premier abord, j'en conviens, le raisonnement du savant traducteur d'Ibn-Khaldoun semble fort plausible; mais quand on y regarde de plus près, il soulève de graves objections. Il n'est pas fondé sur un fait incontestable, car à l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire quelque temps avant la prise de Séville par saint Ferdinand , il se livra un grand nombre de combats sur le territoire sévillan, et rien ne nous force à admettre qu'Ibn-Khaldoun et Lucas de Tuy parlent

518 de la même bataille. Ce qui prouve d'ailleurs que Talyâta n'est pas Téjada , c'est que les ruines de cette dernière ville se trouvent à sept lieues (vingt-huit milles) N. de Se ville * , tandis que Talyâta n'était qu'à deux milles qJla» ^^^ (une demi-lieue) de Séville^ comme il résulte du témoignage formel d'IbnAdhârî (t. II , p. 90) , là où il raconte l'invasion des Normands pendant l'année 844. Rodrigue de Tolède, quand il trouve Talyâta dans ses sources arabes, écrit Tablata; il le fait par exemple là où il raconte l'invasion des Normands {Uistoria Arabum, apud Schott, t. II, p. 175). Il semble donc avoir pensé que Talyâta était Tablada, c'est-à-dire la grande plaine qui s'étend au sud de Séville et que traverse le Guadaya * ; mais si telle a été son opinion, je doute qu'elle puisse être admise. Ce Tablada , où un roi de Grenade fut mis traîtreusement à mort par don Pedro We Cruel ' , se trouve nommé par Ibn-al-Khatîb * , là où il raconte ce meurtre; mais cet auteur écrit xbîJ^ (le man. porte par erreur xbiLb) , ce qui représente fort exactement Tablada, mais non Talyâta (icLULL). Il y a d'ailleurs chez Ibn-Haiyân un récit qui ne nous permet pas de placer Talyâta sur la rive gauche du Guadalquivir , où se trouve 1) Morgado , Historîa de Sevilla , fol. 39. 2) Voyez Morgado, fol. 31, col. 4. 3) Ayala, Crdnica de Don Pedro, p. 347. 4) Man. G. , fol. 138 v.

319 Tablada. Après avoir dit que les Berbers de Mérida et de Medellin firent une incursion sur le territoire sévillan, Ibn-Haiyân (fol. 51 r.) dit qu'ils pillèrent Talyâta, qu'ils battirent les troupes sévillanes et qu'ils s'avancèrent jusqu'à — j[^], c'est-à-dire jusqu'à Huevar ou Guebar[^] à cinq lieues 0. de Se ville, dans le district d'Aznalcazar K L'ensemble de ce récit démontre que Talyâta était également à l'ouest du Guadalquivir, car il ne s'y trouve rien qui puisse faire supposer que les Berbers aient traversé ce fleuve, ce qu'ils auraient dû faire si Talyâta était identique avec Tablada. Tout bien considéré, je crois donc devoir placer Talyâta à une demi-lieue 0. de Séville. Avant de quitter ce sujet, je dois encore expliquer le nom du district dans lequel se trouvait Talyâta. Ce district est nommé J[^]aJ! [^] tant par Ibn-Haiyân que par Ibn-al-Abbâr [^], et peut-être serait-on tenté de reconnaître dans J[^]aûJI, prononcé jJJJI, le Pœsula des anciens, aujourd'hui Salteras, à deux lieues 0. de Séville. Cette opinion m'a du moins été communiquée par un savant espagnol; mais je dois avouer que j'hésite à l'admettre. Je pense que si les Arabes avaient eu à rendre Paesola dans leur langue, ils auraient écrit x)[^], et non Ju[^]aJL Je serais plutôt 0 Voyez Morgado, fol. 39, col. 2, et le Rcartimiento, apud Kapinosa, Hist, de Sevilla, fol. 22, col. 4. 8) Article sur Abdall&h ibn-AMalazîz le Becrite.

516 Ton sait, est commun à une foule de rivières et de torrents de l'Andalousie. La ville de Becca, à laquelle le Wâdî-Becca empruntait son nom (voyez Edrisi, t. II, p. 13), et qui n'est pas Vejer comme on l'a cru, car Vejer, qui est situé près du Barbale, est le Besaro de Pline, et les Arabes ont rendu ce mot aussi exactement qu'ils le pouvaient en écrivant [^]-m[^]-aj *, — la ville de Becca, dis-je, semble avoir disparu ; mais peut-être la trace de son nom s'est-elle conservée dans ceux de Altos de Meca et de Torre Meca. ILIPULA MINOB, POLEI, AQUILAS. La forteresse de Polei, en arabe ^{^"}[^], qu'Edrisi (t. II, p. 54) place à vingt milles (cinq lieues) de Cordoue et dans le voisinage de Santaella, joue un grand rôle dans l'histoire d'Omar ibn-Hafçoun. C'est l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Aguilar (de la Frontera), car je trouve dans une charte de 1258, citée par Lopez de Gardenas dans ses Memorias de la ciudad de Lucena (Ecija, 1777, p. 165); «Aguilar, qui s'appelait autrefois Polei, » et comme on y rencontre beaucoup d'antiquités romaines, je crois reconnaître dans Polei rUipula minor, que Pline nomme parmi les villes du conventus d'Ecija. Les Arabes ont retranché m, et ^{^^}tij est évidemment le génitif Pulœ. 1) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 85 v.

321 sî^ on forme ^^J^» D'où vient cette différence ? 4** Cette province serait ; avec Algéziras , la seule €jTii eût emprunté son nom aux conquérants, tandis C|ue toutes les autres jont conservé leurs noms latins. 8** Le géographe et l'historien Râzî , dont le père ^tait venu en Espagne pour les affaires de son commerce, ne dit nulle part qu'une colonie de Persans Tint s'établir dans la Péninsule. C'est Ibn-Haucal qui nous mettra sur la bonne voie. Ce voyageur , qui visitait l'Espagne vers le milieu du X« siècle , n'écrit pas X-»^ , mais j^ . *• Il entendait donc prononcer un nom en o, c'est-à-dire un nom latin, et Reiyô ne peut guère être autre chose que / îcgio (comparez ^^ , qui s'est formé de la même maDière de Legione). Regio doit avoir été suivi d'un adjectif, et cet adjectif, que les Arabes ont supprimé, était selon toute apparence montana. Le nom de Re* gio montana conviendrait du moins parfaitement à cette province, et deux circonstances viennent à l'appui de la dérivation proposée : 1 ° d'après l'ancienne tra« duction espagnole de Râzî (p. 61), on donnait le nom de Reiya à la Sierra , à la chaîne de montagnes , qui traverse la province , et 2** Reiya était seulement le nom d'une contrée , il n'y avait pas de ville de ce nom. Il est vrai que des compilateurs arabes qui 1 } Cette leçon se trouve non-seulement dans le man. de Leyde» mais aussi dans celui d'Oxibrd. 21

322 écrivait à une époque où cette dénomination était depuis longtemps tombée en désuétude ^ ont cru que Reiya était l'ancien nom de Malaga. Ibn-Khaldoun , par exemple 9 dit ceci (t. IV, fol. 10 r.): «Le sultan Mondhir assiégea Ibn-Hafçoun dans Bobastro et lui enleva toutes ses forteresses, parmi lesquelles se trouvait Reiya, c'est-à-dire Malaga, Aichoun, qui y commandait au nom d'Ibn-Hafçoun , fut fait prisonnier et mis à mort.» Mais il est certain qu'Ibn-Khaldoun s'est gravement trompé ici. Il aura trouvé dans l'auteur qu'il suivait: «Médina Reiya;» mais ces mots ne signifient pas : la ville de Reiya , comme Ibn-Khaldoun l'a pensé; ils signifient: la capitale de (la province de) Reiya , c'est-à-dire Archidona. En effet , Ibn- Adhârî (t. II, p. 119, 120) atteste formellement qu'Aichoun commandait dans Archidona, et que c'est là qu'il fut fait ^prisonnier. Archidona a été longtemps la capitale de Reiya» Ibn-al-Coutîa (fol. 1 1 r.) dit en parlant du règne d'Abdérâme I®: «Archidona était alors la capitale de Reiya.» Ibn-Haucal dit de même: «Reiya est une province considérable et fertile, dont Archidona est la capitale (médina) * , » et ces témoignages s'accordent avec ceux d'Ibn-Haiyân (fol. 74 r. : xi^cX-à^t b*^L>) et de Râzî (p. 59) ; mais vers la fin du règne d'Abdérâme III , ou au commencement de celui de son fils , 1) '^J^Ô^j\ I^XÀJ^^)Ujjas> 'iU^ <<>^ ^.

323 Hacain II , Malaga a été élevée au rang de capitale. Quelques historiens arabes, tels qu'Arîb (t. II, p. 166) et Fauteur de Vakhbâr madjmoua (plus haut , p. 55) , n'ont pas toujours fait attention à cette circonstance : quand ils parlent d'un temps antérieur à celui de Hacam II, ils nomment souvent Malaga au lieu d'Ârchidona, et en général la manière dont les anciens auteurs emploient le mot de médina , a donné lieu à beaucoup de confusion. BOBASTBO. Situé sur le sommet d'une montagne escarpée dans la province de Reiya, Bobastro a été pendant un demi-siècle le boulevard de la nationalité espagnole contre la domination arabe ; mais aujourd'hui le nom même de cette forteresse , autrefois si fameuse , est inconnu en Andalousie, et pour en iSxer la position il faut combiner plusieurs témoignages. Édrisi (t. II, p. 53) place Bobastro au nord de Harbella. Cette indication me semble très-vague , car je crois que la distance entre ces deux endroits était assez considérable. Ibn-Haiyân est plus explicite. Donnant la route que suivit un corps de troupes , il dît ^ol. 91 v.) que ce corps alla de Khochîn (Gauzîn) à Sohail (la Fuengirola) , puis à Decwén ou Decwîn (^y'^sù) * sur la rivière (Coïn sur le Rio Grande) , 1) q|^3(3 chez Maccarî, t. II, p. 803, et chez Ibn-Batouta, t IV, p. 373. 21*

324 puis à Caçar-Bonèra (Cazarabonela) , puis à la rivière des Beni-Abdérane , vis-à-vis de Bobastro , puis à Archidona. Quand on suit cette route sur la carte , on se convaincra facilement que la rivière à laquelle les Arabes donnaient le nom de rivière des Beni-Abdérane , est le Guadaijorce , et que par conséquent Bobastro était situé près de cette rivière. D'un autre côté, Ibn-al-Coutia (fol. 39 r.) atteste que le château de Djaudhârès était à l'ouest de Bobastro. A mon avis ce Djaudhârès, que l'auteur arabe appelle $ij^x\hat{o}^h^{^^^}ao$ (les voyelles sont données par le man.) , le rocher de Djaudhârès y est la petite ville, bâtie sur un rocher, qui porte aujourd'hui le nom d'Ardalès. La terminaison dhârès répond à dalès, car on sait que les lettres r et / , qui appartiennent au même organe , se permutent. Il est permis de supposer que la première syllabe ait été altérée par les Espagnols , à moins toutefois qu'on ne préfère de lire Hardhârès $J^j\hat{o}$ au lieu de Djaudhârès ($j^{^}l^{^^^}$ * changement qui sans doute n'est pas trop téméraire. Dans ce cas Hardhârès répondrait parfaitement à Hardalès , comme les Espagnols écrivaient autrefois *. Les témoignages que j'ai cités me portent à croire que Bobastro se trouvait là où l'on voit aujourd'hui les ruines auxquelles les gens du pays donnent le nom -o ^ 1) Cette orthographe se trouve chez Marmol, Caro et d'autres auteurs.

d'el Castillou. Elles se trouvent sur une montagne très-haute et inaccessible du côté de l'est et du sud, à un quart de lieue du Guadaljorce et à une lieue 0. d'Antequera *. Tous les renseignements que donnent les auteurs arabes peuvent s'appliquer à cette localité : elle est au nord de Marbella et à l'est d'Ardalès; elle est aussi entre Cazarabonela et Archidona, et près du Guadaljorce. Mais ce qui m'engage surtout à identifier la résidence d'Ibn-Hafçoun avec le Castillou, c'est que je crois reconnaître dans Bobastro le nom que le Castillon portait sous la domination romaine. Il faut voir d'abord quelle est la forme primitive du mot Bobastro et examiner à quelle langue il appartient. Dans un document latin du X^e siècle, la vie de sainte Argentea 2, la ville est appelée urbs Bibistrensis. Les géographes arabes au contraire, tels que Tauteur du Marâcid, disent qu'il faut prononcer Bobastero, et cette orthographe se trouve aussi dans les manuscrits de Homaidî et d'Abd-al-wâhid (voyez p. 45 de mon édition). L'e muet, qui ne se trouve pas dans la transcription latine, a sans doute été ajouté par les Arabes afin de faciliter la prononciation et d'éviter le concours de trois consonnes ; c'est un cheva, rien de plus. Nous avons donc Bobastro ou Bibistro, 1) Voyez Sanchez Sobrino, Viage topogrâfico, apud Lafuente Alcintara, HîsU de Grcnada, t. I, p. 318 — 323. 2) Esp, sagr, t. X, Appendice, n** VII.

324 puis à Caçar-Bonèra (Cazarabonela) , puis à la rivière des Beni-Abdérame , vis-à-vis de Bobastro , puis à Archidona. Quand on suit cette route sur la carte , on se convaincra facilement que la rivière à laquelle les Arabes donnaient le nom de rivière des Beni-Abdérame , est le Guadaljorce , et que par conséquent Bobastro était situé près de cette rivière. D'un autre côté, Ibn-al-Coutîa (fol. 39 r.) atteste que le château de Djaudhârès était à l'ouest de Bobastro. A mon avis ce Djaudhârès , que l'auteur arabe appelle (ji[^]v3[^] b[^]J:uô (les voyelles sont données par le man.) , le rocher de Djaudhârès, est la petite ville, bâtie sur un rocher, qui porte aujourd'hui le nom d'Ardalès. La terminaison dhârès répond à dalès, car on sait que les lettres r et /, qui appartiennent au même organe, se permutent. Il est permis de supposer que la première syllabe ait été altérée par les Espagnols , à moins toutefois qu'on ne préfère de lire Har dhârès (jSr[^]lô au lieu de Djaudhârès fj,[^]\ô[^], changement qui sans doute n'est pas trop téméraire. Dans ce cas Hardhârès répondrait parfaitement à Hardalès , comme les Espagnols écrivaient autrefois *. Les témoignages que j'ai cités me portent à croire que Bobastro se trouvait là où l'on voit aujourd'hui les ruines auxquelles les gens du pays donnent le nom «o « 1) Cette orthographe se trouve chez Marmol, Caro et d'autres auteurs.

52i> d'el Castilloii. Elles se trouvent sur une montagne très-haute et inaccessible du côté de Pest et du sud, à un quart de lieue du Guadaljorce et à une lieue 0. d'Antequera *. Tous les renseignements que donnent les auteurs arabes peuvent s'appliquer à cette localité : elle est au nord de Marbella et à l'est d'Ardalès; elle est aussi entre Cazarabonela et Archidona, et près du Guadaljorce. Mais ce qui m'engage surtout à identifier la résidence d'Ibn-Hafçoun avec le Castillon, c'est que je crois reconnaître dans Bobastro le nom que le Castillon portait sous la domination romaine. U faut voir d'abord quelle est la forme primitive du mot Bobastro et examiner à quelle langue il appartient. Dans un document latin du X^e siècle , la vie de sainte Argentea ^, la ville est appelée tirbs Bibistrensis. Les géographes arabes au contraire, tels que Tauteur du Marâcid, disent qu'il faut prononcer Bobastero, et cette orthographe se trouve aussi dans les manuscrits de Homaidî et d'Abd-al-wâhid (voyez p. 4S de mon édition). L'e muet, qui ne se trouve pas dans la transcription latine , a sans doute été ajouté par les Arabes afin de faciliter la prononciation et d'éviter le concours de trois consonnes; c'est un cheva, rien de plus. Nous avons donc Bobastro ou Bibistro, 1) Voyez Sanchez Sobrino, Viage topogrdfico , apud Lafiente Alcdntara, Hist. de Grenada, t. I, p. 318 — 323. 2) Esp. sagr. , t. X , Appendice , n^e VU.

326 et si la première forme est la plus correcte, comme je suis porté à le croire, le nom est espagnol, car la terminaison en astro (l'ablatif de astrum) ne se trouve ni en arabe ni en berber, mais bien dans l'ancienne langue du pays, témoin le nom d'Oleastrum et quelques autres. On retrouve d'ailleurs ce nom, sous différentes formes, dans des provinces qui n'étaient pas assujetties à la domination musulmane. Ainsi il y a, comme chacun sait, un Barbastro en Aragon. Dans une charte de l'année 916 >, on trouve nommé un Castrum Vibester, dans la province de Léon, entre Carrion et Duenas. Un autre endroit nommé Bivies' ter, se trouvait en Castille; il en est question dans une charte de 968 K Le nom est donc d'origine espagnole; mais Bobastro en est-il la forme primitive ? J'en doute ; la différence des voyelles dans la transcription arabe et dans la transcription latine, me porte à croire que le nom a subi une altération. En effet, Ibn-Adhâri écrit souvent y^^ Barbastro, et cette orthographe me semble la plus ancienne, tant à cause de sa parfaite conformité avec le nom de la ville aragonaise, que parce qu'une foule d'anciens noms de lieux espagnols commençaient par la syllabe bar (Barbesula, Barcino etc.). Or, les inscriptions romaines qu'on a

1) Publiée dans VEsp. sacr., t. XXXIV, p. 435. 2) Apud Berganza, t. II, Escr. 64.

527 trouvées parmi les ruines du Caslillon, portent: muniGipiuM siNG. BARB. Le nom Singili se trouve dans Pline, il n*offre donc point de difficulté; mais comment faut-il lire l'autre nom ? Les archéologues n*ont su qu'en faire; ils ont lu Barbarorumy Barbanorum ou Barbitanorum >, mais en avouant eux-mêmes que ce ne sont que des conjectures. Pour ma part, je crois que le municpe s'appelait: municipium Singiliense Barbastrense , et qu'on lui a donné cette dernière épithète afin de le distinguer d'un autre Singili, celui de Pline, qui, à en juger par un passage d'Ibn-Haiyân (fol. 84), se trouvait plus au nord et dans le voisinage de Priégo. CASTRA TINASIA, CAZABABONELA. On a déjà vu plus haut (p. 324) qu'Ibn-Haiyân nomme «-aJLj mî comme étant situé entre Coin et le Guadaljorce. Il faut prononcer Caçar-bonèra. Aujourd'hui on appelle cette ancienne forteresse Cazarabonela , et c'est, je crois, le Castra vinaria de Pline. De castra les Arabes ont fait caçar^ château, Vinaria semble avoir été corrompu d'abord en Vinèra éjjj^ ; mais plus tard les Arabes ont prononcé ce nom .d'une manière conforme au génie de leur langue, c'est-à-dire qu'ils lui ont donné la forme de leur diminutif: 8^ 6onèra. 1) Voyez Fierez, Esp. sagr., t. XII, p. 19, et Sanchez Sobrino.

328 Râzi (p. 60) nomme Caçar-bonèra ; mais le nom est altéré dans les manuscrits. L'un d'entre eux porte Bavera {lisez: Bonera) et un autre Babera. BENAMBOI. Cet endroit, situé sur la grande route qui mène de Lucena à Àntequera[^] a emprunté son nom à une tribu berbère bien connue, celle de Meghîla. «L'armée, dit Ibn-Haiyân (fol. 83 r. et v.), passa le Genil et posa le camp parmi les Meghîla (^IaA JJ ^) , sur les frontières du pays d'Omar ibn-Hafçoun. » Dans les anciennes chroniques espagnoles, dans celle d'Alphonse XI par exemple, on trouve encore la lettre 2 à la fin de ce nom (p. 469: Benamexil, c'est-à-dire: Beni-Meghîla). Dans la chronique de don Pedro (p. 340) le / est changé en r {Benamexir). Cette ville fut conquise par saint Ferdinand; mais le nom en a été altéré dans le Chronicon S. Ferdinandi (p. 33 1 Âcta SancL), où on lit Bennaexit, et dans la Croni' ca gênerai (fol. 412, col. 4), où l'on trouve Tenexir. SLYIRA. La province d'Elvii'a ou d'Ilbîra, car c'est ainsi que prononçaient les Arabes ^ empruntait son nom à la ville épiscopale d'Ilibêri ou Elibêris — on trouve aussi lUiberi, Eliberi, Elberri etc. ^ — , laquelle: 1) Voyez le Marâcid, t. I, p. 87. 2) Esp, sagr., tIV, p. 254, 256, 259.

527 trouvées parmi les ruines du Castillon, portent: mdniGiPiuM siNG. BARB. Le nom Singili se trouve dans Pline, il n'offre donc point de difficulté; mais comment faut-il lire l'autre nom ? Les archéologues n'ont su qu'en faire; ils ont lu Barbarorum, Barbanorum ou Barbitanorum >, mais en avouant eux-mêmes que ce ne sont que des conjectures. Pour ma part, je crois que le municipe s'appelait: municipium Singiliense Barbastrense , et qu'on lui a donné cette dernière épithète afin de le distinguer d'un autre Singili, celui de Pline, qui, à en juger par un passage d'Ibn-Haiyân (fol. 84), se trouvait plus au nord et dans le voisinage de Priégo. CASTRA VINABIA, CAZARABONELA. On a déjà vu plus haut (p. 324) qu'Ibn-Haiyân nomme H-aJo Mé comme étant situé entre Coïn et le Guadaljorce. Il faut prononcer Caçâr-bonèra. Aujourd'hui on appelle cette ancienne forteresse Cazarabonela , et c'est, je crois, le Castra vinaria de Pline. De castra les Arabes ont fait caçâr, château. Vinaria semble avoir été corrompu d'abord en Vinèra bLaJo ; mais plus tard les Arabes ont prononcé ce nom .d'une manière conforme au génie de leur langue, c'est-à-dire qu'ils lui ont donné la forme de leur diminutif: 8^ honèra. 1) Voyez Fierez, Esp. sagr., t. XII, p. 19, et Sanchez Sobrino.

330 L. II, c. 13): «Quum adhuc præfatos martyres ergastula haberent , ecce alii duo supervenerunt eandem quam cœteri professionem teneiites, eodemque voto hostern fidei expugnantes. Quorum unus Eliberi progenitus, ex vico qui dicitur Parapanda, monachus et eunuchus, iam senex provectasque ætatis nomine Rogellius advenit. Alter, Servio Deo vocatus, spado, adhuc iuvenis, ante paucos annos ab Orientis partibus ultra maria in prwdictam urbem habitaturus peregrinus accessit.» Comme le hameau de Parapanda est situé au nord-ouest d'Elibéris , près d'lllora * , il est clair que pour Euloge Elibéris est à la fois une province et une ville. L'auteur du Marâcid dit la même chose ^ et l'on trouve chez Edrisi (t. II, p. 52): «La principale ville de ce pays était (auparavant) Ilbîra, dont les habitants émigrèrent et se transportèrent à Grenade, » Comparez aussi Maccarî (t. I, p. 95): «Avant Grenade, Ilbîra était la capitale (médina) de la province.» Toutefois cette capitale portait encore un autre nom, celui de ^Lk^^ ^ Castella ou KLJoaw^ Casièla. Dans un passage de Râzî, que cite Ibn-al-Khatîb (man. G., fol. 6 v.), on lit: «Parmi les villes considérables de cette province, on compte celle de Castella 3. C'est la capitale et la forteresse la plus ira1) Voyez Florcz, Esp. sagr., t. XII, p. 217. 2) Ces voyelles sont indiquées dans le Marâcid, t. H, p. 411. 3) L'ancienne traduction espagnole de Râzî porte Cazalla ou Gazela.

portante (de là province) d'Ilbîra. » xâj^{ci}Jt qiXJI ^ L^ L^JUa[^].[^]
ô^aJl »yDL[>] ^^ (lisez 'xLLm[^]) kJLLj[^] xjuJu* L'auteur du Marâcid (à
l'article Ilbîra) dit que les principales villes de cette [province sont
xAJaMé:à et Grenade. Chez Ibn-Haiyân (fol. 41 v.) on trouve: «Les
habitants de Castella , laquelle est le chef-lieu d'Ilbîra , » 8[^]1 î\$yiDb[>] ^^
iOLuw[^] J.PI , et ailleurs (fol. 76 v.) : «L'émir Abdallah marcha vers
Castella , la capitale d'Bbîra,» 'slxh[^] ^J{ «.lÂP[^]ibij idl\ sX[^] ^'^\ Jio[^] byJt
by3b[>] {lisez idUL[^]). Enfin Ibn-al-Khatîb (fol. S r.) dit aussi : « On
l'appelait anciennement Castella , » On se demande donc si Elibéris et
Castella étaient la même ville. Je crois qu'à peu près il en était ainsi, Ibn-al-
Khatib (man. 6. , fol. 7 r.) atteste que , lorsque les musulmans eurent pris
Elibéris , ils armèrent les juifs qui s'y trouvaient — on sait que les juifs,
opprimés par les Visigoths , firent partout cause commune avec les
musulmans — et qu'ils les installèrent dans la citadelle avec une division
musulmane. C'est , je pense, de cette citadelle que vient le nom de Castella.
On l'appelait Castellum, à l'ablatif Castello , et c'est de ce dernier mot que
les Arabes , en changeant oena[^] selon leur coutume, ont fait Castella.
Elibéris semble avoir été ruinée par les conquérants à un tel point, que dans
les premiers temps de la domination musulmane on ne nommait plus cette
ville; on ne

532 parlait alors que du Castello , de la citadelle ; mais il était dans la nature des choses que plus tard on rebâtît les maisons d'Elibéris ou qu'on en bâtit de nouvelles à une faible distance de l'ancienne ville, et qu'on rendît alors à cette ville, moitié ancienne, moitié moderne, le nom qu'elle avait porté autrefois. Ilbira eut fort à souffrir de la guerre civile qui éclata après la chute des Amirides, et vers l'année 1010, ses habitants émigrèrent et se transportèrent à Grenade * , de sorte qu'au XIV^e siècle Ilbira n'était plus qu'un village. Le sultan de Grenade, Mohammed V, le donna en fief, dans l'année 1364, à IbnKhalidoun, l'auteur de la célèbre Histoire universelle *. « Ilbira ayant été abandonnée par sa population , dit Marmol, il n'en resta que la citadelle et quelques quartiers sur le bord de la rivière. Les rois maures y avaient un lieutenant ou gouverneur; c'était toujours une personne de considération et quelquefois un membre de la famille royale. Lorsque je me trouvais à Grenade dans l'année 1571, un Maure me montra deux diplômes par lesquels deux de ses ancêtres avaient été investis de ce gouvernement. La citadelle subsista longtemps; elle fut détruite pendant 1) Ibn-Haïyân , apud Ibn-al-Khatîb , man. G. , fol. 5 v. ; Maccart , t. I, p. 95. 2) Autobiographie d'Ibn-Khalidoun , dans le Journ. asiat., IV« série , t. m, p. 58.

OÙO une expédition que les rois catholiques * firent dans la Véga; mais aujourd'hui encore on voit près de la rivière deux quartiers qu'on appelle Pinos de la puente. » Il résulte de ce qui précède que Pedraza , Fierrez et d'autres savants se sont trompés quand ils croyaient qu'Elibéris était Grenade. Nous devons remarquer , toutefois, que plusieurs écrivains arabes, qui vivaient après l'époque où Elvira avait été abandonnée par ses habitants, sont tombés dans la même erreur. Quand ils trouvaient dans leurs documents le terme $\text{أوجو}^{\text{a}}\text{أو}^{\text{h}}$ ou أوجو^{a} , la capitale d'Ibîra , ils croyaient qu'il s'agissait de Grenade , parce que , de leur temps , cette ville était réellement la capitale de la province. GRENADE. Les géographes arabes , tels que Râzî , l'auteur du Marâcid et Cazwînî (t. II , p. 367) , s'accordent à dire que Grenade est une ville fort ancienne, et même la plus ancienne de toutes les villes de la province. Malheureusement les notices que les auteurs grecs et romains nous ont laissées sur cette partie de l'Espagne, sont si incomplètes, qu'il est impossible de dire quel était le nom de Grenade sous la domination romaine. Tout ce que nous savons, c'est que sous les Visigoths , 1) On sait que les Espagnols donnent ce nom à Ferdinand et Isabelle.

334 Grenade, ou du moins un quartier de cette ville, portait le nom de Nativola. Une inscription latine, dont nous parlerons tout à l'heure, le prouve. Selon Râzî, Grenade s'appelait sous la domination arabe la ville des juifs. Les juifs toutefois n'occupaient qu'une partie de la ville; il y avait aussi un quartier chrétien avec des églises , dont trois avaient été fondées par un certain Gudila, comme il résulte d'une inscription gravée sur un marbre blanc, qu'on a trouvée dans les fondements de Sainte-Marie de l'Alhambra et qu'on a placée dans la façade méridionale de cette église. Bien qu'elle ait déjà été imprimée plusieurs fois, nous croyons devoir la reproduire, parce que nous tâcherons de l'expliquer et qu'il se pourrait que nos lecteurs n'eussent pas sous la main les ouvrages où elle se trouve. Voici donc le texte dont il s'agit: IN. NOIE. DNI. NSI. IHV. XRI. CONSACRATA. EST. ECLESIA. SGI. STEFANI. PRIMI. MARTYRIS. IN. LOCVM. NATIVOLA. A. SCO. PAVLO. ACCITANO. PONFC. AN ' . . DNI. NSI. WITTIRICI. REGS. ER. DCXLV. ITEM. CONSACRATA. EST. ECLESIA. SGI. IOHANI. HARTTRIS. TE ITEM. CONSACRATA. EST. ECLESIA. SCI. VINCENTII. MARTYRIS. VALENTINI. A. SCO. LILLIOLO. ACCITANO. PONFC. XI. KAL. FEBR. AN . . . GL. DNI. RECGAREDI. REGS. ER. DC.XXXIL HEC. SCA. TRIA. TABERNACVLA. IN. GLORIAM. TRINIT HOPERANTE. SCIS. EDIFICATA. SUNT. AB, INL. GDDILA VM. OPERARIOS. VERNOS. ET. SVMPTV. PROPRIO.

335 Dans la dernière ligne il faut lire sans doute: cum operarios. La construction de la préposition cum avec l'accusatif, au lieu de l'ablatif, ne peut pas étonner dans un document de cette époque, et dans cette même inscription on trouve: consecrata est ecclesia in locum, au lieu de in loco. Il résulte de cette inscription que l'illustre Gudila a fait bâtir, à ses frais et par ses serfs, trois églises, dont une a été achevée en 594, sous le règne de Reccared, et une autre en 607, sous le règne de Witeric. Je crois retrouver ce Gudila, qui doit avoir été un seigneur goth aussi riche que pieux, dans un passage d'Ibn-al-Khatib, où on lit ceci ^ : « Les chrétiens (de Grenade) avaient une célèbre église à deux portées de trait de la ville, vis-à-vis de la porte d'Elvira. Elle avait été bâtie par un grand seigneur de leur religion, qu'un certain prince avait mis à la tête d'une nombreuse armée de Roum, et elle était unique par la beauté de sa construction et de ses ornements. » Le terme Roum, dont les auteurs arabes ne se servent guère que lorsqu'il s'agit d'Espagnols indépendants, indique qu'Ibn-al-Khatib parle ici d'une époque antérieure à la conquête musulmane, et je crois reconnaître dans le seigneur dont il fait mention, le Gudila de l'inscription latine. Ce dernier a peut-être com1) Voyez le texte dans TAppendice, u

556 mandé une expédition contre les Impériaux , qui , à l'époque dont il s'agit, possédaient encore une grande partie du midi de l'Espagne. Au reste , Ibn-al-Khatîb ne dit pas quel était le nom de l'église située hors de la porte d'Elvira; nous ignorons donc si c'était celle de saint Etienne, ou celle de saint Jean, ou celle de saint Vincent. Au IX^e siècle , il n'y avait encore que peu d'ArabesL dans la ville même; mais il y en avait dans les for* teresses qui composaient l'Alhambra, et parmi lesqueU les s'en trouvait une qu'on nomme aujourd'hui TAlcazaba (le château). Ce sont à présent trois tours ruinées , dont une sert encore de prison , et qui sont reliées entre elles par un pan de mur *. Anciennement cette forteresse s'appelait Hiçn-ar-rommân, le château des grenadiers, comme on peut le voir dans Marmol,et c'est d'elle qu'est venu le nom de Grenade, qui a été l'objet d'une foule d'étymologies , les unes plus singulières que les autres. Rien n'est plus commun parmi les Arabes que des noms propres emprun? tés à des arbres fruitiers. Près de Grenade même il y avait un Hiçn-al-lauz * (aujourd'hui Iznalloz) , c'est-à-dire un château des amandiers, et près de Wâsit en Asie il y avait aussi un caçr-ar-rommân , château des 1) Gimenez-Serrano , Manual del artista y del viager o en Grenada, p. 131. 2) Voyez Maccarî, t. H, p. 804.

537 grenadiers *. Les Arabes eux-mêmes, qui disaient Garnâta au lieu de Granata, parce que le concours de deux consonnes répugnait à leur oreille, connaissaient fort bien le sens de ce mot. «Garnâta signifie rommâna (grenade) en espagnol , » disent Cazwînî (t. II , p. 317) et Maccarî (t. I, p. 93). SUR l'ancien nom du dàbro. Ainsi que je l'ai déjà observé plus haut , le Darro porte chez les auteurs arabes le nom de ^;J^> , »^iOo ou 8^cX>; mais dans l'ancienne traduction espagnole de Râzî on lit ceci (p. 37): «Grenade est traversée par une rivière qui porte le nom de Salom et qui prend sa source dans une montagne de la province d'Elbira, appelée Dayna {lisez Raihân). Cette rivière, dans laquelle on recueille des grains d'or fin, se jette dans une autre [le Genil] , laquelle prend sa source dans les montagnes de la neige [dans la Sierra Nevada].» Je crois du moins qu'il faut lire de cette manière et non pas: «une rivière qui portait (autrefois) le nom de Salom et qui s'appelle à présent Guadaxenil,» comme donne l'ancienne traduction. Evidemment Râzî ne parle pas du Genil; il parle du Darro , qui prend réellement sa source dans la Sierra d'Elvira et qui est aurifère. Aussi lit-on dans le Râzî de Marmol: «Au milieu de Grenade coule la rivière 1) Tftcont , Mochtaric , p. 209. 22

358 de Salon, qui prend sa source dans la montagne des myrtes, et dans le sable de laquelle on trouve des grains d'or fin. Avec elle se réunit une rivière plus considérable, qu'on appelle Singilo [le Genil] et qui vient des montagnes de la neige.» Cazwî (t. II, p. 367) écrit p[^] Calom ou Colom. «Grenade, dit-il, est traversée par le Calom, et cette rivière jouit d'une grande renommée, parce qu'on recueille * dans son sable des grains d'or pur.» Les manuscrits du Marâcid (à l'article Grenade) portent j» JLï ; mais il est hors de doute que la seconde syllabe est lom. Quant à la première, elle me semble être ca ; les copistes de la traduction de Râzî se sont trompés, je crois, en lisant ce mot avec un c cédille, et c'est de ce c cédille qu'est venu l'^. Au reste, l'article du Marâcid sur Grenade, que je viens de citer, est plein de contresens, soit par la faute de l'auteur, soit par celle des copistes. Voici de quelle manière on pourrait le corriger, mais je n'oserais affirmer que l'auteur ait écrit ainsi: Lgil&j ^^LSî;JJ J^5^ ^^ J^> H;xi^ ^L>^î ÎCâjA^JI ^\ô 1) Dans rédition de M. VTûstenfeld, il faut lire J^b au lieu de JààXj, La même faute se trouve dans Tédition du Marâcid, 2) L'édition porte : ^y^^, ^ ^Jwo çhjâU

539 MÂHÀCENA. Maracena[^] en arabe XJl^{^^}, se trouve nommé, *omme on le verra plus loin, dans le récit de l'expédition d'Alphonse le Batailleur. Cet endroit est situé près d'Albolote et il appartient aujourd'hui au Partido Judicial de Grenade. Il faut aussi lire Kil[^]yo au lieu de ioLwwjj5, comme porte le manuscrit de l'Escorial, dans l'article d'Ibn-al-Khatîb sur Sauwâr, où on lit que le quatrième aïeul de ce chef «s'établit dans la bourgade de Maracena , qui se trouve dans le district d'Albalât (Albolote) et qui appartient au territoire de Grenade,» (^j[^] ^^y[^] Jo[^]i\ AJ[^]it ^ 20 L^{^^} ^j[^]j Jii ALHENDIN. Cet endroit qui se trouve au sud de Grenade , près du Dilar, a emprunté son nom à une tribu arabe qui s'y était établie , celle de Hamdân ou Hendîn , comme on prononçait en Espagne ; voyez Maccarî, t. I,p. 167, Ibn-Çâhibi-ç-çalât (man. d'Oxford, fol. 29 r.) parle aussi de ^tJ[^]JL[^]t ^^[^]-^9 près du ^ù Dollar, comme porte le manuscrit. 1) L'édition porte: ^i ^ ff[^]*" 22*

340 LE SENED DE OUADIX ET LE SENED DE S[^]YILLE. Le mot arabe sened désigne : la pente d'un des côtés d'une chaîne de montagnes , comme dans cette phrase d'Arîb (t. II, p. 192): «Il coupa les arbres fruitiers qui se trouvaient encore sur le versant de la montagne (J[^]i-î[^]t ô\j[^]\ ^) de Bobastro , » et souvent on donnait ce nom à des districts situés sur ijn versant. Ainsi le versant septentrional de la Sierra Nevada, au sud de Guadix , s'appelait le Sened de Guadix. Maccarî (t. I, p. 95) parle de ce district, et il en est aussi question dans la Relacion de los fechos de Don Miguel Lucas (publiée dans le Mémorial Histôrico , t. VIII), où l'on trouve (p. 83): «Chevauchant toute la nuit , il arriva , au delà des deux grandes villes qu'on appelle Baza et Guadix, à certains endroits qui se trouvent au pied d'une Sierra nommée el Cenet. » Dans son article sur Ahmed ibn-Abdalazîz le Caisite« Ibn-al-Khatîb (man. B.) dit que ce personnage était originaire « d'Aryanteira dans le Sened de Guadix,» {Jh\ f[^]ô\^ OJ[^] ^yji ^ »- -y[^].;^ o[^] I^{^^}s ^{^^} Aryanteira je crois reconnaître la ville qui porte aujourd'hui le nom de Lanteyra, et qui, comme on le verra tout à l'heure , se trouvait réellement dans le Sened. Conquis par les Castellans, ce district devint un marquisat, et Marmol {Rehelion , fol. 95 r. et v.) en 1) Ces voyelles sont dans le manuscrit.

o4l parle en ces termes: «Sous le nom de marquisat du Zenete on entend le versant septentrional de la Sierra Nevada. Au midi il confine avec les Taiis (districts) d'Uxixar et d'Andarax, qui se trouvent dans les Alpuxarres, et partout ailleurs il confine avec le district de Guadix. Il contient neuf endroits, à savoir: Dolar, Ferreyra, Gueuijar {lises Gueneja, comme on trouve dans la Historia de Don Juan de Auslria , par Vander Ilammen y Léon, Madrid, 1627, fol. 36 r.; aujourd'hui on écrit Iluéneja) , al Deyre (la Relacion de los fechos de Don Miguel Lucas ^ loco laud., nomme aussi cet endroit parmi ceux du Sened; mais au lieu de Aldeysa, il faut y lire Aldeyra; cet endroit existe encore), Lanteyra, Xeriz, Alcaçar, Alquif et la Calahorra. » A en juger par les méprises dans lesquelles sont tombés plusieurs savants espagnols quand ils ont rencontré cette dénomination dans les auteurs arabes — un d'entre eux a cru que c'était un village qu'il appelle Sinda ou Serida; un autre a cru y reconnaître le village de Ziïjar; un troisième enfin a traduit as-Sened par une montagne^ — à en juger par ces méprises, disons-nous, on serait porté à croire que le nom de Sened est aujourd'hui tout à fait inconnu en Andalousie. Cependant il n'en est pas ainsi: encore de nos jours on parle dans ce pays du « marquesado del Cenet ^ » 1) Voyez Madoz, Diccion, geogr. , t. VI, p. 308.

340 LE SENED DE OUADIX ET LE SEKED DE SI^YILLE. Le mot arabe sened désigne : la pente d'un des côtés d'une chaîne de montagnes , comme dans cette phrase d'Arîb (t. II, p. 192): «Il coupa les arbres fruitiers qui se trouvaient encore sur le versant de la montagne (J[^]:? \il ô\j[^]\ ^) de Bobastro , » et souvent on donnait ce nom à des districts situés sur ijn versant. Ainsi le versant septentrional de la Sierra Nevada, au sud de Guadix , s'appelait le Sened de Guadix. Maccari[^] (t. I, p. 95) parle de ce district, et il en est aussi question dans la Rclacion de los fechos de Don Miguel Lucas (publiée dans le Mémorial UistôricOj t. VIII), où Ton trouve (p. 83): «Chevauchant toute la nuit , il arriva , au delà des deux grandes villes qu'on appelle Baza et Guadix , à certains endroits qui se trouvent au pied d'une Sierra nommée el Cenet.» Dans son article sur Ahmed ibn-Abdalazîz le Caisite, Ibn-al-Khatib (man. B.) dit que ce personnage était originaire « d'Aryanteira dans le Sened de Guadix,» ^\ i[^]ô^{^^} OJ[^] Qwo [^] «.-OUj[^]Î[^] y9 Dans cet Aryanteira je crois reconnaître la ville qui porte aujourd'hui le nom de Lanteyra , et qui , comme on le verra tout à l'heure , se trouvait réellement dans le Sened. Conquis par les Castellans, ce district devint un marquisat, et Marmol {Rehelion , fol. 95 r. et v.) en 1) Ces voyelles sont dans le manuscrit.

SUR L'EXPEDITION D'ALPHONSE LE BATAILLEUK

CONTRE ^ANDALOUSIE Vers la fin du XI® siècle , lorsque l'Andalousie eut échangé ses princes indigènes contre un monarque africain^ qui était venu en allié et qui avait fini par s'imposer pour maître, il s'opéra dans ce pays une brusque et funeste révolution. La civilisation céda la place à la barbarie, l'intelligence, à la superstition, la tolérance, au fanatisme. Le pays gémissait sous le régime écrasant du clergé et de la soldatesque; au lieu des savantes et spirituelles discussions dans les académies, des profonds discours des philosophes et des chants harmonieux des poètes, on n'entendait plus que la voix monotone des prêtres et le bruit des sabres qui traînaient sur le pavé. Mais si la situation des Andalous musulmans était déplorable à cette époque, celle des Andalous chrétiens l'était bien plus encore. Avec eux les mara

344 bouts africains ne gardaient aucune mesure. La tolérance dont jusque-là on avait usé pour les chrétiens, leur semblait criminelle et impie. Les églises étaient à leurs yeux l'opprobre de la Péninsule, et ils insistèrent auprès du monarque sur la nécessité de les détruire. Presque aussi bigot qu'eux, le monarque ne céda que trop facilement à leurs désirs. Que firent-ils encore? Il est impossible de le dire; les écrivains musulmans gardent le silence à ce sujet et parmi les chrétiens andalous il n'y avait pas d'écrivains; mais il n'est pas à présumer que les faquis se soient arrêtés à mi-chemin; leur haine contre les chrétiens était trop forte pour qu'ils ne les aient pas vexés et persécutés de toutes les manières. Pendant de longues années, les chrétiens souffrirent en silence. Enfin, vers l'année 1125, la mesure étant comble, ils supplièrent le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, qui remplissait alors l'Espagne du bruit de sa renommée, de venir les délivrer du joug insupportable qui pesait sur eux. Alphonse répondit à leur appel et marcha vers l'Andalousie. L'expédition d'Alphonse, qui fut, pour ainsi dire, le contre-pied de celle qu'Almanzor avait faite, plus d'un siècle auparavant, contre Saint-Jacques-de-Compostelle, a été racontée par deux chroniqueurs chrétiens, Orderic Vital¹ et l'auteur d'une ancienne chronique, L. XULL, (x/ > u(2 Duchesne, Hist. Norm, Script, et dans VEsp, sagr., t. X, p. 607, 608.

04a nique aragonaise aujourd'hui perdue, mais dont Zurita a fait usage *. Il faut compléter leurs récits au moyen de ceux de deux historiens arabes, Ibn-al-Khatîb et l'auteur anonyme de l'ouvrage qui porte le titre de al'Holal al-mauchla. Le récit du Uolal a été traduit par Conde , et quoique sa traduction ne soit pas exempte de fautes, elle est cependant beaucoup meilleure que ses traductions ne le sont d'ordinaire. Malheureusement tous les noms de lieux y sont défigurés à un tel point qu'il est impossible de les reconnaître, et je ne m'étonne pas qu'un savant allemand ait exprimé le vœu que cette expédition fut traitée dans un mémoire spécial, où l'on devrait s'attacher surtout à fixer la position des localités. Voulant tâcher de satisfaire à ce désir , je donnerai ici une traduction du récit d'Ibn-ai-Khatîb et de celui de l'auteur du Holaly que j'ai fondus en un seul 2, ce qui n'était pas difficile puisqu'ils ont suivi l'un et l'autre un troisième auteur, à savoir Ibn-aç-Çairafi de Grenade, qui a écrit, vers le milieu du XIP siècle, une histoire des Almoravides sous ce titre: 'î^^o^\ j\jJ>\ ^ î^v^^i ^y^^\ îLiwt^L Le récit qu'on va lire est donc à proprement parler celui d'un historien contemporain. «Briève et succincte relation de ce qui s'est passé 1) Anales de Aragon , 1. 1 , foL 47 r. 2) On trouvera le texte dans TAppendice , n° XXIV.

546 dans cette province entre les musulmans et leurs alliés chrétiens. «L'auteur dit: Quand l'islamisme eut pris racine dans cette noble province, et que l'émir Abou-'lKhattâr y eut assigné des demeures aux tribus arabes de la Syrie, en leur donnant la troisième partie des produits "des terres des alliés *, ces tribus s'y établirent au milieu des chrétiens qui cultivaient la terre et habitaient les villages sous des chefs de leur religion. Ces chefs étaient des hommes expérimentés, intelligents, traitables, et qui savaient ce que chacun de leurs coreligionnaires avait à payer pour sa capitation. Le dernier, qui s'appelait Ibn-al-Callâs, était fort renommé, et il jouissait d'une grande considération auprès des gouverneurs de la province. «Ces chrétiens avaient une célèbre église à deux portées de trait de la ville, vis-à-vis de la porte d'Elvira *. Elle avait été bâtie par un grand seigneur de leur religion, qu'un certain prince avait mis à la tête d'une nombreuse armée de Roum , et elle était unique par la beauté de sa construction et de ses ornements ; mais l'émir Yousof ibn-Téchoufin , cédant à l'ardent désir des faquis, qui avaient donné un fetfa dans ce sens, ordonna de la détruire. Ibnaç-Çairafi dit à ce sujet: — Les Grenadins allèrent 1) C'est-k-dire , des chrétiens. 2) Voyez plus haut, p. 335, où j'ai déjà cité et expliqué ce passage.

347 L détruire le lundi, dernier jour de Djomâdâ II de année 492 (23 mai 1099). Elle fut démolie de fond m comble, et chacun emporta quelque chose de ses débris et de ce qui servait au culte. — Encore de nos Jours on connaît l'endroit où se trouvait ce temple, et la muraille qui en subsiste encore, montre qu'il a été très-solide. Une partie du terrain qu'il occupait autrefois, est à présent le cimetière bien connu de Sahl ibn-Mâlic ^ « Sous le règne des Almoravides , lorsque les armes du roi Ibn-Rademiro , l'ennemi de Dieu, étaient encore victorieuses — l'Eternel, comme on sait, anéantit plus tard sa puissance dans la bataille de Fraga ^ — les alliés chrétiens de cette province conçurent l'espoir d'assouvir leur rancune et de s'ériger en maîtres du pays. S'adressant donc à Ibn-Rademiro, ils lui envoyèrent lettres sur lettres et messagers sur messagers, pour le prier de s'apprêter et pour l'exciter à venir à Grenade; puis, voyant qu'il hésitait, ils lui firent présenter un registre qui contenait les noms de douze mille de leurs meilleurs guerriers et sur lequel ils n'avaient inscrit aucun vieillard ni aucun célibataire. Ils l'informèrent aussi qu'en outre 1) Sahl ibn-M&lic était un célèbre prédicateur, qnî monraten 124L ÂiQOixd'liiii encore on sait U Grenade que la Flaza del Triomfo a été on cimetière musulman; voyez Gimenez-Serrano , Manuaî del artîsta y dêl rncigero en Granada , p. 286. S) La bataiUe de Fraga se livra en 1134.

548 des personnes qu'ils avaient nommées et qu'ils connaissaient parce qu'elles demeuraient dans leur voisinage, il y en avait beaucoup d'autres qu'ils n'avaient pu découvrir parce qu'elles demeuraient à une grande distance, mais qui se montreraient aussitôt que le roi se ferait voir. De cette façon ils lui inspirèrent le désir de tenter l'entreprise, et ils tâchèrent aussi d'exciter sa cupidité en lui décrivant toutes les excellentes choses qu'on trouve à Grenade et qui en font le plus beau pays du monde. Ils lui parlèrent de sa grande Véga, de ses productions, de son froment, de son orge, de son lin, de son abondance en soie, en vignes, en oliviers, en fruits de tout genre, en sources et en rivières, de son château bien fortifié, de la douceur de ses paysans, de la politesse de ses citadins, de la beauté de ses nobles et de ses femmes; ils ajoutèrent que cette ville bénie, une fois conquise, serait pour lui un point de départ pour en conquérir d'autres, et que, comme on lisait dans les histoires de la province, celle-ci avait été nommée par les rois la bosse (la meilleure partie) de l'Espagne ^ Bref, ils visèrent si bien au but qu'ils l'at1) Ailleui's (fol. 5r.) Ibn-al-Khatîb dit ceci: jjàs^] ^a H^Jt^ • nbîra est une des plus grandes provinces de l'Espagne; elle est le point central parmi celles que les musulmans ont conquises, et dans

349 teignirent. Le roi rassembla des troupes d'élite et se mit en marche , accompagné de quatre mille chevaliers aragonais ^ , lesquels étaient suivis par leurs gens d'armes et qui tous avaient juré sur l'Evangile de ne pas s'abandonner l'un l'autre. Le roi partit donc de Saragosse au commencement de Chabân de l'année 519 (au commencement de septembre 1125), en cachant son but. Il passa près de Valence, où il y avait une garnison almoravide commandée par le chaikh Abou-Mohammed ibn-Bedr ibn-Warcâ, et pendant qu'il attaquait cette ville, un grand nombre de chrétiens alliés vinrent à lui , soit pour grossir son armée , soit pour lui servir de guides, soit enfin pour lui indiquer ce qu'il devait faire afin de nuire aux musulmans et de réussir dans son entreprise. Ensuite il arriva près d'Alcira, qu'il attaqua pendant plusieurs jours consécutifs; mais il perdit beaucoup de monde et ne remporta aucun avantage. De là il se rendit vers Dénia, qu'il attaqua la nuit de la fête de la rupture du jeûne (31 octobre) , et il parcourut tout l'Est de journée en journée et d'étape en étape, en faisant des razzias dans chaque district qui se trouvait sur son passage. Ayant rhistoire des anciens peuples romains elle est appelée la bosse de TEspagne.

- Le mot «Lâ^ désigne : la bosse d'un chameau ; mais je n'ai pas trouvé une telle dénomination dans les auteurs classiques. 1) La chronique dont Zurita s'est servi, nomme parmi ces guerriers: Gaston, vicomte de Béam, Pierre, évêque de Saragosse, et Etienne, évêque d'Huesca.

350 traversé le défilé de Xativa , il vint à Murcie , puis à Vera S puis à Almanzora ^; ensuite il monta vers Purchéna et resta huit jours sur les bords de la riviè• re de Tijola ^ . De là il se rendit à Baza, et voyant que cette ville était située dans une plaine et que la plupart de ses quartiers n'avaient pas de murailles, il voulut s'en emparer; mais Dieu ne l'aida pas. Le vendredi au commencement de Dhou-'l-cada (4 décembre), il se rendit à Guadix, et il attaqua cette ville du côté des cimetières jusqu'au lundi (7 décembre). Le mardi (8 décembre) il partit vers le Sened *, où il dressa des embuscades. Le mercredi (9 décembre) il quitta le Sened , s'établit dans le hameau de Ghayéna [aujourd'hui Graéna] , et attaqua la ville (de Guadix) du côté de l'ouest. Puis, ayant campé dans le hameau qui porte le nom d'Alcazar ^ , il attaqua de nouveau la ville, mais sans remporter aucun avanta1) Non loin de la mer. 2) n ne s'agit pas ici de la rivière , mais de l'endroit qui porte ce nom. Si l'auteur avait voulu parler de la rivière , il aurait dit Wâdî- Almanzora , comme Ibn-al-Khatîb écrit fol. 129 r. 3) Tijola se trouve entre Purchéna et Seron. La rivière dont il est question ici , porte aujourd'hui un autre nom. 4) Voyez sur ce district , qui comprenait les montagnes septentrionales de la Sierra Kevada, ce que j'ai dit plus haut, p. 340. 5) Marmol nomme cet endroit parmi ceux du Sened de Guadix ; voyez plus haut, p. 341. D'après la chronique de Zurita, Alphonse célébra la fête de la nativité de Notre-Seigneur à Alcaraz , au pied d'une montagne; mais notre texte démontre qu'au lieu d'" Alcaraz il faut lire Alcazar,

351 ge. U resta près d'un mois dans les environs de Guadix. « L'auteur du livre intitulé al-anwâr aUdjalîa s'exprime en ces termes: Sur ces entrefaites, l'on avait découvert le complot formé par les chrétiens alliés de Grenade, et l'on s'était aperçu que le roi avait été appelé par eux. Le gouverneur de l'Espagne , Abou-'tTâhir Temîm ibn-Yousof, qui résidait à Grenade, voulut alors les jeter en prison; mais force lui fut de renoncer à ce dessein. Les chrétiens profitèrent des circonstances pour se glisser, en suivant des routes différentes, dans le camp du roi, tandis que les troupes musulmanes marchaient de toute part vers le gouverneur, et que son frère, le commandeur des musulmans, lui envoyait de l'Afrique une grande armée. De cette manière les armées formaient, pour ainsi dire, un cercle autour de Grenade. «Etant parti de Guadix, Ibn-Rademiro s'établit dans le village de Dedjma [aujourd'hui Diezma]. Le jour de la fête du sacrifice [10 Dhou-'l-hiddja = 7 janvier 1126], les Grenadins, armés de pied en eap , firent la prière de la peur * , et le lendemain à midi ils distinguèrent les tentes des Roum à anNîbal 2 , à l'est de la ville. On se combattit quelque 1) C'est la prière ordinaire , mais abrégée. 2) Les man. donnent an-Nîl ; mais je crois avec M. Lafuente Alcântara qn"il s'^agit de Nibar , village qui se trouve à une lieue E. de Grenade. Ibn-al-Khatib en parle dans un autre endroit (fol. 13 v.).

352 temps à deux parasanges de Grenade; la populace avait déjà quitté la ville et les autres habitants se pressaient dans les rues. «Au moment où il arriva près de Grenade, IbnRademiro comptait cinquante mille hommes sous ses bannières. Le jour de la fête du sacrifice (7 janvier) il s'était établi sur les bords du Fardés ; de là il s'était rendu à i , et de là au hameau d'an-Nîbal près de Grenade, où il resta pendant plus de dix jours; mais comme il pleuvait sans cesse et qu'il y avait souvent un brouillard , il ne put pas envoyer des troupes dans les environs, et ce furent les chrétiens alliés qui lui fournirent des vivres, «Voyant qu'il ne réussirait pas à prendre la ville, il décampa le 25 Dhou-'l-hiddja de l'année 519 (22 janvier 1126), après avoir réprimandé ceux qui Pavaient appelé et surtout leur chef , Ibn-al-Gallâs ; mais ces personnes s'excusèrent en disant qu'il était lui-même la cause du mauvais succès de l'expédition, puisque, par ses lenteurs et ses fréquentes haltes, il avait donné aux troupes musulmanes le temps d'arriver, et ils ajoutèrent qu'ils lui avaient tout saou le man. porte JwxjJcJI , ce que Ton peut changer facilement en JwAxJJt, La permutation du Z et du r est fréquente. l) Ce nom est douteux. Notre man. du Holal porte Kd^^bl ou peut-être Kd^-Jt , et celui de M. de Gayaugos SJijjé^t

353 crifié, n*ayanl pas de pardon à attendre des musulmans *.

«De Maracena ^ le roi se rendit à Pinos *. Le lendemain il arriva à as-Sicca *, dans le district de Cala-Yahçob (Alcala la Real) , puis à Luque , puis à Baéna^ puis à Ecija, puis à Cabra, puis à Lucéna, tandis que les troupes musulmanes marchaient sur ses traces. S'étant arrêté quelques jours à Cabra , il se rendit à Polei ^, toujours suivi par les troupes musulmanes, qui, de temps en temps, l'attaquaient avec succès. Enfin lui et Témir Abou-'t-Tâhir firent halte tous les deux à Arnisol ^ près de Lucéna. Les musulmans attaquèrent l'ennemi au lever de l'aurore et lui enlevèrent un grand nombre de tentes. Vers 1) D'après Orderic Vital , environ dix mille Mozarabes demandèrent U Alphonse la permission de l'accompagner et de s'établir en ÂRigon avec leurs familles. Le roi leur accorda leur demande. 2) Près d'Albolote ; voyez plus haut, p. 339. ^ 3) Pinos Puente ; comparez plus haut , p. 329. 4) Cet endroit m'est inconnu. 6) Aujourd'hui Aguilar; voyez plus haut, p. 316. A Polei, Alphonse se trouvait très-près de Cordoue , et selon la chronique de Znrita , il mit le siège devant cette dernière ville. 6)

L'ancienne chronique ar^onaise dont Zurita a fait usage, nomme cet endroit Aj-inçol; mais la manière dont les Arabes écrivent ce nom (J^jwMixi^t), démontre qu'il faut lire Arniçol k la place à^ArinçoL Ibn-al-Warrân , comme on le verra plus loin , écrit ^\y*^j\ , c'est-U-dire Arnisuel (ce n'est qu'une différence do dialecte; on sait que l'espagnol change fréquemment Vo en ue), et la même forme se trouve aussi dans les Annales Toledanos, où il faut lire Arnizueî an lieu à"AranzueL Aujourd'hui on dit Anzuî ; c'est un dtépoblado (endroit inhabité) k trois lieues de Lucéna. 23

3⁴ midi, Ibn-Rademiro revêtit son armure, et rangeant ses hommes en bataille , il en forma quatre divisions dont chacune avait une bannière. Alors les chrétiens attaquèrent les musulmans, et comme ceux-ci, au lieu de se tenir sur leurs gardes, s'étaient dispersés ou retirés dans le camp (ce qui était une faute grave) , les desseins de Dieu s'accomplirent et les musulmans essuyèrent une honteuse déroute. La nuit venue, leur émir ordonna de transporter sa tente, qui se trouvait dans un bas-fond, vers une hauteur; mais cet ordre ayant éveillé des soupçons , tout alla de mal en pis , et chacun chercha son salut dans la fuite. L'ennemi s'approcha du camp, et y étant entré à une heure assez avancée de la nuit, il le pilla *. «Ensuite Ibn-Rademiro marcha vers la côte et traversa Viclîm ^ et les Alpuxarres, où les habitants ne s'attendaient à rien de semblable. Un chaikh de cette partie du pays assure que lorsque le roi passa 1) La bataille d'Amisol se livra, comme on le verra plus loin par un passage d'un autre auteur arabe, le 9 mars 1126. Orderic Vital dit: « Remotas quoque regiones usque ad Cordubasn p^dtagravit^ et in illis sex hebdomadibus cum exercitu deguit. // En disant six semaines, cet auteur semble avoir voulu parler du s^jo^r d* Alphonse dans le voisinage inmiéiiat de Cordoue, de son séjour dans la Campina, province dont dépendaient Cordoue, Baéna, Écîja et Lucéna (voyez Édrisi, t. II, p. 14), et si telle a été sa pensée, son calcul est exact.' 2) Si Ton consulte les cartes et que Ton compare Édrisi (t. H, p. 14) , on se convaincra facilement que ricUm (on sait que ce mot est dérivé de climà) était la province qui portait anciennement lo nom do Regio (comparez plus haut , p. 320).

^ 1^ I» par les vallées de la rivière de Salobrefia S qui sont
 étroitement resserrées entre des rochers fort escarpés, il dit dans sa langue à
 nu de ses principaux chevaliers: «Quel toniheur, si quelqu'un jetait d'en
 haut du sable sur nous!» Puis il prit à droite, et, arrivé à Vélez * i)rùs de hi
 mer, il y fit construire un petit vaisseau et se fit pêcher du poisson dont il
 mangea. Était-ce un vœu qu'il avait fait et qu'il accomplissait, ou bien le
 faisait-il seulement afin qu'on en parlât dans la suite ? Je l'ignore. Puis ,
 reprenant la route de Grenade, il alla camper dans le village de Dilar, à trois
 parasanges S. de la ville. Deux jours après, il se rendit au village de Ilemdén
 (Alliendin) 3, et tandis qu'il se trouvait là, les musulmans lui livrèrent
))lusieurs combats sanglants. Les Grenadins avaient une prédiction sur les
 événements qui devaient s'accomplir un jour dans cet endroit. Cette plaine ,
 dit Ibn-aç-Çairafi , se trouve indiquée dans quelques livres de divination par
 une lettre qui signifie des orphelins et des veuves, et ce jour-là cette
 prédiction semblait devoir s'accomplir; mais Dieu protégea les Grenadins.
 «Deux jours plus tard, Ihn-Rademiro se transporta 1) Do Motril , dit lo
 Jfolal , ce qui revient au luCme. Cette rivière porte ai^ourd^hui lo nom do
 Guudalfco et do Kio do Motril. Salobrena 60 trouve li rouost, et Motril ^
 Test de cette rivière. 2} Yeloz-Malaga. 3) Voyez plus haut, p. 339. 23»

356 dans la Véga , qu'il remplit de ses troupes ; mais la cavalerie musulmaoe l'ayant forcé de l'évacuer , il s'établit près de la source de — * , entouré de nos troupes. Il se tenait toujours prêt à combattre et manœuvrait avec tant de prudence qu'il était impossible de le surprendre. « Passant par la Sierra Nevada , il arriva d'abord à Alicun 2 , puis à Guadix ; mais sur ces entrefaites , plusieurs de ses meilleurs soldats avaient perdu la vie. Continuant sa marche vers l'est, il passa près de Murcie et de Xativa, toujours suivi et souvent attaqué par les troupes musulmanes; en outre, la peste s'était mise dans son armée. Enfin il revint dans sa patrie, où il se vanta d'avoir mis les musulmans en déroute, d'avoir parcouru leur pays d'un bout à l'autre, et d'avoir fait beaucoup de prisonniers et de butin. Cependant il n'avait pris aucune ville murée, qu'elle fût grande ou petite ; il avait seulement détruit dans les campagnes des maisons que leurs habitants avaient abandonnées à son approche , tandis que sa propre armée avait éprouvé des pertes immenses sans avoir combattu; presque tous ses guerriers avaient péri '. 1) Ce nom est incertain. Sur les sources près de Grenade on peut consulter Marmol , Rebelion de los Moriscos , Lib. I, cap. 10. 2) Alicun de Ortega, dans le Partido Judicial de Guadix. 3) Orderic Vital confirme jusqu'à un certain point cette assertion, quand il dit: Arragones enim ut remeaverunt, totam regionem bonis omnibus spoliata invenierunt, nimiâque penuriâ et famé, antequam proprios lares contigissent, véhémenter aporiati sunt.

357 En allant et en revenant , il avait passé un an et trois mois sur le territoire musulman. « Lorsque les musulmans se furent aperçus , par suite de ce qui s'était passé , de la trahison de leurs voisins, les alliés 9 ils furent aussi inquiets qu'irrités^ et pendant qu'ils prenaient toutes sortes de précautions ^ le cadi Abou-'l-Walîd ibn-Rochd * crut faire une œuvre méritoire en se chargeant de se rendre en Afrique. Il alla donc à Maroc , où il exposa à l'émir Alî ibnYousouf ibn-Téchoufin quel était l'état des choses en Espagne. Il lui raconta par quelles tribulations les musulmans de ce pays avaient passé par suite du crime des chrétiens alliés qui avaient appelé les Roum, et il dit que ces chrétiens avaient par là rompu le traité et qu'ils avaient perdu le droit d'être protégés. Puis il donna un fetfa selon lequel les coupables, au cas où l'on voudrait leur appliquer la peine la moins grave, devaient être exilés de leur pays. Son avis fut adopté , et il parut dans ce sens un édit de l'émir. Dans le mois de Ramadhân de cette année (septembre — octobre 1126), beaucoup de chrétiens furent donc transportés en Afrique ^ , et pendant le voyage ces personnes eurent fort à souffrir du mauvais temps et des mauvaises routes ^. Cependant plusieurs chrél) Le grand-père du célèbre Averroès. 2) Le Holal ajoute qu'on établit les déportés dans les environs de Salé et de Miquenès. 8) Comparez Orderic Vital , qui s'exprime en ces termes : Porro

358 tiens restèrent à Grenade, et grâce à la protection que leur accordaient certains princes, ils redevinrent assez nombreux; mais dans l'année 559 (1164) il se livra une bataille dans laquelle ils furent exterminés presque tous. Il n'en reste aujourd'hui qu'une petite troupe, laquelle est accoutumée depuis longtemps au mépris et à l'humiliation. Dieu veuille donner à la fin le triomphe à ses serviteurs!» Grâce à la bonté de mon savant ami M. Amari, je puis joindre à ce long et curieux récit quelques passages qui sont surtout intéressants pour la chronologie et qui se trouvent dans l'appendice des Consultations d'Ibn-Rochd, recueillies par Ibn-al-Warrân *, un de ses disciples *. Dans cet appendice, Ibn-al-Warrân explique pourquoi Ibn-Rochd a interrompu ses leçons, et voici ce qu'il dit à ce sujet ^ : Cordubenses aliique Sarracenorum populi valde irati sunt, ut Mucervios cum familiis et rébus suis discessisse viderunt [cf. supra, p. 353, n. 1]. Quapropter communi decreto contra residuos insurrexerunt, rébus omnibus eos crudeliter expoliaverunt, verberibus et vinculis multisque iniuriis graviter vexaverunt. Multos eorum horrendis suppliciis interemerunt, et omnes alios in Africam ultra fretum Atlanticum relegaverunt, exilioque truci pro Christianorum odio, quibus magna pars eorum comitata fuerat, condemnaverunt. 1) Abou-'l-Hasan Mohammed ibn-abî-'l-Hosain ibn-Ibrâhîm ibnYahyâ, connu sous le nom d'Ibn-al-Warrân. 2) Man. de la Eibl. impe'r., suppl. ar., n° 398. M. Renan a fait mention de ce man. dans son beau livre sur Averroès (p. 10). S) Voyez le texte dans l'Appendice, n° XXV.

559 «Le cadi Abou-'l-Walîd se mit à expliquer le Kitâb ct-iahcU au commencement de Moharram de Tannée 518 (février 1124); mais il interrompit ses leçons dans le mois de Ramadhân 519 (octobre 1125), à cause de l'invasion très-alarmanle que le roi Ibn-Rademiro fit alors dans le pays musulman. «Préoccupé* par l'invasion du roi chrétien, il ne donna pas de leçons jusqu'au moment où ce roi, après avoir combattu les musulmans à Arnisuel près de Cordoue, le mercredi 15 Çafar de l'année 520 (9 mars 1126) , retourna sur ses pas. Alors le cadi Abou-'lWalîd pria le Tout-Puissant de bénir le voyage qu'il voulait faire en Mauritanie , afin d'aller expliquer à l'émir des musulmans, le défenseur de la foi, Alî ibnYousof ibn-Téchoufîn (que Dieu lui accorde un règne long et glorieux!), quel était l'état des choses dans la Péninsule; et quand il eut fait ses préparatifs de départ au commencement de Rebî P' de l'année susdite , je lui demandai dans la matinée du lundi 5* jour de ce mois (29 mars) etc. «n partit pour la Mauritanie dans la matinée du surlendemain, mercredi (51 mars). Il fut accueilli de la manière la plus honorable par l'émir des musulmans, et il resta auprès de lui, entouré d'hommages, jusqu'à ce qu'il lui eût expliqué, dans un grand nombre de conférences , les motifs qui l'avaient engagé à se rendre à la cour. L'émir ajouta foi à ses rapports et promit de prendre les mesures exigées par

560 les circonstances. Ensuite le cadi revint à Gordoue dans la matinée du mercredi 22 Djomâdâ I®' de l'année susdite (16 juin), et il raconta aux musulmans que leur émir l'avait comblé d'égards et de témoignages de bienveillance , ce dont chacun se réjouit. » Ibn-al-Warrân ajoute que le cadi reprit ses leçons, à la prière de ses disciples , au commencement de Djomâdâ II (vers la fin de juin), qu'il les continua jusqu'au samedi 23 Djomâdâ II (17 juillet), qu'il tomba alors malade , et qu'il mourut dans la nuit du dimanche, 11 Dhou-l-cada de l'année 520 (28 novembre 1126). FIN DU PREMIER VOLUME.

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

APPENDICE

The text on this page is estimated to be only 5.98% accurate

APPENDICE I. (Voyez plus haut, p. 78.) S 9 Si T ■■■ ^-;' a^
Sr'^^ LfiiU^ yLi^ L-jaa**. f,^ f^ L*^d fa ^* yMwéi^t jÎLam kC^lJi^
U^JLéJt (AaC ^ 33. 8) Je lis: ^^aJLmmJI vÎL« «U^i t>UA^. *) I^ ^
manqfae dans le manuserit. a

The text on this page is estimated to be only 2.02% accurate

IV j[^] LjJU «j-:?. j_[^] tj[^]Lï i[^]i[^] JLé-SJt u»;l-J (»4[^]ij-*' iJL«5 L«^{^^}
g[^]jff ijoj[^] Hj4[^]\ ijOj\ [^] ■i[^].yf^{^^} *'\[^]\ rfe^{^^^^} (4[^]:[^] L[^] j[^] ^{^^} r*[^] [^] e5^{^^^5} [^]
[^];xi> [^] (P) iC*^{^^} [^]Jù\ [^] 50^{^5} j[^]/ià ^{^5} C[^] V^{^^} [^]i ^{^^^}ajuLaJS ys^{^a^^}WJ
u>v.4JM»i3 v:>«mm3- i^{^^}S j-[^]— ^{^3} [^]J>^{^^}t O 5 • H[^]JotJt (j[^]t[^] jC[^]OLa[^]
(j:0.t [^]]SLJijit[^] (j[^]LJLt ji[^]S (3[^](3 Uo[^] HyUJt o[^]t y[^] y[^]o[^]t JL[^] >-[^] Uiti
[^]JJ[^]Lj Cf. Ibn.Habtby man. d'Oxford, p. 148: J[^]a[^]. ^{^4}=[^] (jmLâJS J[^]c
\^{^^^}\ juAc* Voyez aussi Hacoart» t. II, p. 4.

The text on this page is estimated to be only 5.26% accurate

m V 4 S r«^^' L5^ kï^ p5>-^^ (^^ i.î5JcX^ gLJî ^j i^ij * -« r^^j^
L'^^ "^^ r^^j5> "^^^^ Ls^ b"^ (H*^^^ ^3 k^ ^\yA\ ^ (^XA J^JÂJI v>!^L5
i^^\ L^ja> ^^ cXÂ> G Lili Xa^LjJI w5aAj v^ftA^^s LPvXX^j *J L4A9
JO^t 1) Dans le man. il y a ici un blanc, 2) Au lieu de ^«4>AMiJîf le man.
porte par erreur ^yA»

The text on this page is estimated to be only 0.37% accurate

VI r^ jf^ o^' o' c5y>' '^^^j (^5 ^*^' vLx^i' ç}^ > o s ^\ — ^l^ 1.^3
JjfcM L^ j^ L« ^;-MwiÂl q{ lyjol "^^' ^^^ O^ »^^* ef^ «V» ^4) O^ vj^;'^^
jA*^ CJ^ j** ^jA^^»^t jA^' X-5^L:> ^^^ XjU jvjuw i^^^^N^t 0»^^{ j^-mo
^^ ^xAoi ^^ j^^^^N^ ^ Uj «jjjt^t^ *^

The text on this page is estimated to be only 8.96% accurate

TII î¹-^o/^{crî};^{y*} ^[«]âLèvi ^Ia ^\ [^y³ ^ JLa u>>[^]
^jy4t^{jwq}^JLka g^JuXi^U ^U:>^! Jt^wol v3f^' >Pj LgJU ^^^ ui:>^t
vi^^t^ xUt^ bV^ v35^» ôtiXP-î^ (Ibn-al-Khatîb , man. G., fol. 7 r.— 8 r.) l)
Le man. porte n\ai2A\y 2) Ce mot manqae dans le mapus«rit. s) Le verbe
\^jji^^ est souvent actif (poat se reHquit) ; Toyei Script, Jr, loci de Jbbad,, t.
II, p. 158. 4] Le mot qui manque ici, est sans doute ^mU^^C.

The text on this page is estimated to be only 14.66% accurate

VIII *i *.5! {^4X^5 rs^^JS j^iÂJi i^iXL Qti ^•j^Ia fJIP^JJo^ ^ ^î^
^y ^U ^^ ^t L4J5 ^U ^^A^aJt r**'^^ j^3U5 jOarU OjU^Î q^^

The text on this page is estimated to be only 13.85% accurate

IX j^j^kUi ja>3 5û^ 8,^* ^.>.:il »cX;>5 8;aJ{ 8,_ ^ * Crb****
^*'^^ *ftW^' ^^ 0>*s>- «^*>5 JojvXÛ 8p_ ^ j**Xİ 8,^ ,»^*a«, to.U 8,y j«M
Jl;>j ^yL^ . 8,^ »M>1 J|^l éJs ^ J.*>j j^jAA^UJt Vj*^t JjU« 8J^ MjOS Jj^
|»4Å^ JjJ OS jyL^s çyA ^J îy^Ms lîj*^ CS;; o^j U*iu «y^ L^U 8îiy ^^.,|^*
OJÛL. iUuUaî l) Le o manque dans le man. 2) Sans le man. ùtyXs>» Le
man. porte vXl> tiÂP* 4) Le copiste du man. a sauté ces 12 mots; comparez
Ibn-Adhârî, t. II, p. 88. 6) Apanage \$ eomparei mon Glossaire sur Ibn-
Adhârî, p. 81. 6] Le man. est altéré en cet endroit. Il donne: jt ^ ^==^^ ^^Jb-
AjC.êî^ \ySatê^ a indiqué par un signe que les 6 premiers mots doivent être
biflës; en effet, ils se trouvent répétés un peu plus bas, 7) Dans le man.
UiXLj. S) Le man. porte LaJ i^^^

The text on this page is estimated to be only 11.19% accurate

XSiLs ^3^ :1j f^^\ jLu^ Jjj^ ^U ^\j!L ^jlài\ ^3 ^jiJI i^UafiiS JOc
^UO ÎUmJ> ^^;;t OLSjtil o'q^ o ^ o""* ^'3 ^Lij^ *^Lx» c5;Uil xj^yijA o""^
r*^ 1) 9..fiJb dans le man. 2) Dans le man. JUuot* 8) Le man. porte t Jo>t*
4) Le man. porte «•yaXi^J» 5) Dans le man. Xà ^.Lxil (^). 6) Cette phrase
est altérée dans le man.» où l'on trouve : JI^Xj ^ j%^^ »^X^ ^1 ^jfJ^ tXft«:î
o""^^ Ai^jAC ^wQ s^A^j. 7) Dans le man. 'iy 8) Voyez sur le verbe «JsLd
mon Glossaire sur Ibn-Adhâri , p. 40 , et la note de M. Quatremère que j'y
ai citée.

The text on this page is estimated to be only 19.95% accurate

XI çyA vyJJ jyLfe, ^OujL «oLT jil\ ^)\ JJ^î ^ m. (Ibn-Khaldoun, Histoire des rois chrétiens de l'Espagne. Voyez sur les manuscrits dont je me suis servi, plus haut, p. 97. Gomme la plupart des variantes ne sont que des fautes, je n'ai noté que celles qui sont de quelque importance.) ^^fb vXd^ ^^aJLmwJI XiUju Xkx^cu o'^Unit ^ ^^t ^ 1) Le man. porto ^ly^. 2} ^XX^mwas clans le man. 8) Dans le nwn. ^^.*^lJî.. 4) L. ^L o «

The text on this page is estimated to be only 0.94% accurate

xn mJLq :m^ ^'HUE^ KJUw^ ie5XQ Kju^^Jt «^^^ "^^ ^Uç>3
XlLuLbj AjçL^t,^ iLJ33 J3A^ j^^ *^^!5 ^^ H^xiAO *xiUc^ JUij^t «.Î5LU
vy^i v^L> ^^ iCilA^ ve5XQ ^3 jOr^S »M^ f,,^ju^ ^^ \^ j^U^t ^^ KlUc^
»J\jjSi3 U25ULq o^U^ ^^ jdUsLi '^jfJuo ^aJUfi) «5X05 Xi^LJo âUicX/»
2^ ^^3 ,^J5^^ BJlcLS^ *Î^^^ vdULo ^jû'SI »^j> ^^ ^y^î JUc*^! V^l-^ y^
*i>^;J .^^>A \^^ ^JCÂit «^t »«ÂP jL:>t iâ3

The text on this page is estimated to be only 1.43% accurate

XIII \jM^X>\^ Xilxi3 5|^,> V^;*^' jîi^l^^i iJ>?vi! wJL> L^ -UU
*2C15li ^ iu^ ^c Ipîoj XJuUu ^ X5iiL5\]t ^ |H^**^5 vX^l !cX^ «Jic ^^
«,î5ÛJ{ •S s o ^ yJiiSiVi yjJlJi\ Xj^jJl Violai ^yi^ U>JUU gJCftJf ^ jLIOU
^^j-/. XJu^ s^Jiwc ^1^ Iff JCâ^ »..kj ^Ji ,jàJ^3t g^yûwli tfj^t iXAg»Ai
j>3-!tXJl ^J*^J^ O^^ jÂ-à U ^-ô AJUûij ^iuj^Jtà'^ KftJLjLà^ H^4^3 JI-5-i>
«.!5U JuuwX^ 1) A. et B. iOiiLd ; L. XJLils. 2) Les man. portent K^i^^.

The text on this page is estimated to be only 5.96% accurate

XIV «jIXq o»^t i^{^^}>*> 45j-ftĭ3 ^jJoSIL qI ^{^^^}t fl[^] ^{^^^} «Uiic ^{^^}leS[^]iéJt J.,*<7>»lt[^] S[^]J [^]' Wf o[^]fī [^] fīl Si*. *«5Liôj &L5 «j;Ut jx_ iyôl «i!>l ik[^]j3 (.25X0 ^{^^}3 [^]ûLbL[^] (j[^]2ftAiLJ [^]Lbu L:5;vjm blûf 1) A, J[^]li^{^^^}; B. ibjj[^] («c); L,ol3.ji[^]. 3) Ce ■»* manque dans B. etL. 3) B. et L. J[^]Jû. 4) Dans les man. Â.et B. on trouve constamment [^]l:[^]![^]. 5) Voyez sur la sigaificttkm de ce Terbe, Script, Ar, loci de Abbad., 1. 1, p. 263.

The text on this page is estimated to be only 2.06% accurate

XV jjU iUr (>^ vy=^' o'^=*J' "j'^*^ "" (•■«'^^i ^t «i5LUU v-
*-«aJ5 »^U ^ uaSAiLâ ^^! «5JLJ5 S «M j^J^l^ »Lli L^^ XxLjSj y^LJ' e^
«^?v3U 3 jj^^^ Ifi ^^xJUJl àjJ^^ L^^Ui B^^^4^ ^ otj^^v)t vs5Uju ^ s J^. o'
L5^ u^J^>^t ««î^^ |JL*J5 OCto» i^i JiL> «^ UU J^t^ &^l:>li ûl XJU. L^i^
x^LâJ ^Lsllt ^ wXJLji33 L.*aa-JÎ ^^^^5 jA^3^ iOj! «iXju f^^. fl^j j*a3^
L^^ ^> ^î «^ ,5^33 ^' KT^Î^ .-O^WUà l) L. Ui^« 2) Ces Toyelles se
troayent dans le man. B. 3) L. lX^33.

The text on this page is estimated to be only 9.22% accurate

XTI j^^jIc Lg4-: ^a5J^ ^y^ jj*^^L^ c>.Â^ xJLSU Ljka4I> ik^W
«>^ . o^^'^ ^^ iCiii:i:?U{ i^s^JLJ U>Juu nJuj ^J^ 1; Telle est la leçon de
tous les man.. mais il faut lire \a1Lc ^4X ^t. 2) L. c>»Â]Lxi>!.

The text on this page is estimated to be only 1.57% accurate

XVII ^j^ioJLjl s-ytoj «AiU HJJ ^jh IÂ3> êÇu^jÊ itf^3 Lfjy>^
owÂ-ô gl*9 ^.^fliJt «!j_è, vXJUji ijaSXil ^ L^jïj tr" tfjl^l J-^^ Lj-*Xj5
âCJLj> I^LaoI^ ^a-^-^-J^

The text on this page is estimated to be only 2.13% accurate

XVIII L4;:9U:AiU ^m^JL;^ i^j'Ou:U«» ^JL j^^Ôt Ov^li 1a îUa^
Xlac JOJwo J^ qI ^t aJClUr auMsiUl ft^JU (â^ô jL;^ u^JUt ^y^j^ KJ^jH
^^ymA \^jà^ Ulos er^^ "^^V* er^^ t/^J^ t5^ v)^-^ ^ t^ ^^3 jLA.it wu^Lao
^xJlMMJt ^^3 Kao^I jfAili KjuUt 1) A. J»ja (sic); B. Juk£ («te); L. porte
J^aaJ ^^H^l

The text on this page is estimated to be only 5.15% accurate

XIX ^j:>'i\ Js. X>^L^I XSyUl y^LÈu)^ X^^ ^ a^Ui f«1 AÂ^
^j«JL^ &4i:>t y;«it (li^JLo ^Jwo {joJà\^ ^jM^iXi^i ^^^ t^J^AAMt^ JOo^.
u5JLJt ^K^^^t ^ a^U ^ LÎxXa ^Lâd Ait iXJôy f^jA\ ^^^ ^3j^ »^s^jh ^>^^/
5>^ y»Lj |.ii (joB* ^ t^jLui j&JLftit^ ^S^y!^ j^Lâ vJLJ:>^ (£5Jl^ ^' ^ô ^
^U^t />Lyt oU 8J^ ^^^ JiJJôJi «idUUJt VA KJU îdbJLb ^ ^yUtJt _^^ flv
AJU o.^l cy* o^^ u-JwXi^î V^i^ iuiJyo^il «jtjXfiJ J^^. «^^y>^ l) A. et B.
KJuw^ L. donne la leçon admise. 2) A. et B. ,.>AAAbjuJt ; L. ..«jul^juit* s)
Ce nom est altéré dans les man.: A. Aj^yJÛM («^); B. iUjAMMÉ (mc) ; L.
Hy £4^ . 4) L. JUfil« K) Les man. portent «^«t 6) Dans les man. «tjAfit*

The text on this page is estimated to be only 9.56% accurate

XX «80 s ,[^]t [^]jyJ[^]S »m\^ \ ô.r KJU v>[^] [^]U [^]Ô; [^]il s . 1) Ce
mot manque dons L. 2) Le mot ..[^]t manque ici dans les manuscrits. 3) A.
[^],

The text on this page is estimated to be only 5.31% accurate

XXI jrfoUiL j^a-» (^«^5 j-^ Q^ u^>U> g^^Jř^ ôil xIm ^fj\j\ î
qI^dj'^iJIIJp iUib^ iUi>L& iJL^ ^jJjûlit ,3yi £?^^Là ^^y£j\ «^5X0 jL^l^
XA3ySJ5 iXcîyUt^ jjiiÛ\ yUj JCK*^^*^ î^iy«*^3 ***> J^^ Vd^«*î (^>P
(*i'^^> (jXJyôf ^ J^Léit 1) A. et L. ^L's^; B. donne la leçon admise. 2) Ces
Toyelles se tiooTent dans A. S) B. donne les yoyelles.

The text on this page is estimated to be only 4.43% accurate

XXII soi» w L5' a^^5 (>ï^^3 v3U3b «J^l^ «uOli^ J^ «tXj J^^
ié5UL^ ^' 0^5 fc\^ ^^ ^ ^ (4A^' vJû^l Juft L^^ \Juijh yois>^ \JûSj3\ f^
^JUJt iuw cVftc^ Vi>^ «^L>li iu^^ «^^^5 Jo^H\ *ikXA ^5^* »^i &JoJ
kiiJL^ 1) A. wô («c). 3) L. j^bUt. 8) L. iuÛOàJt. 4) Les man. portent xXjI
J)^. 5) Ce mot manque dans A. et B.; L. le donne.

The text on this page is estimated to be only 2.62% accurate

XXIII * vIa 2U^ Jb^JiJli vJUit g^1 j%^* t;!;^ ^y^ J^^3 UIMU ^^t
«^ e^JU «J^J ^ Li-Ût ÎÔI ^yCfl> ,b4ii» iH ^.3 iuL>li »,J^^-> ^y JjjÂJl id-
MU 1,-A- *L4*y! îuLm iJLXd^ (^"^^^ "^^ ^*^^^ (^ lUM.âa9 ,1^4^31 A^^
vîjJuUl^ Ç4^1 (jSîJyôl ,^ w5ilo ^^ J34iiit ^y^^^ vvf ^^ y> <3^t ^\^^ gj^^l
^i5Xo gJU (juJt &fcjIJ3 1) Cette dAte se tronTe dans L.; A. et B. donnent
wa* 2) B» aajULIW L. jCajUaIL 3) Ces voyelles se trauToat dans A»

The text on this page is estimated to be only 18.23% accurate

xxir j^{^^^} ^Liiî ^^ L^ LgxU ^{^^^} ^XÎUo .^^ XS^! ^^ ik^j^iJ ^{^^^}
i34.ft31 »iA-> JL^ ^jàwA^D^Î tsl^o O^jJl !Â^ y5LJ3 ^^ j-^^'3 [8^!JUa*.J
v;>..;5\i' ç^1 1) Telle est, je crois, la véritable leçon» B. et L. SJ^; A»
vcXjUvwJ. 2) Au lieu de don Juan , on lit Saneho dans A. et IL Je me tiens
convaincu qu'Ibn-Khaldoun a écrit Saneho. dajia la première édition, et que
dans la seconde, il a corrigé cette fiiate. 3) L. ^Jét^ au pluriel; A. et B.
donnent le singulier.

The text on this page is estimated to be only 9.91% accurate

. XXV *,jJcXJİİ vjj-cj îq^t xj:~Vj v5Lft-j;Ji iJiLA L0Î5 «s <3İ|^jw
iu^i iSaûaj \JuS f^jô\ "Xj XM**i XJ^L^ o>6'^ ^>^;^ L5^ J-*^^* ^j**^
r«^i^^^ j^Juujj îC3^>^^ *S^>^ ^^tV^V* V:r^^ *ee^3 '»^^^^f^^ ^^ \ ^ La ^^
j^^XU ^^fi j^\ *5Lu*#5 gô^^t ^ *l^*'^LéX3 ^^^"bit V2^U^ ^ ikJjLùj^
v^L^p^ (*^^^ yai ^ ^j^^' ^-' ^ ^»^t o'^-^ f»^^b «JUt sL>- Uld ^ I^O^ ^J
;JU iiSUJi ^ \ \ ^, ^ VjycVJt JajUuJt ii!5aj ^^ I^Jt L/|5 io^^t^ ^'^^^^r^
\J>0^]yS 1) Cette phrase 9 qui est louche, se trouve ainsi dans tous les
manuscrits. 'Tdiflflnt indiquer que le passage lui semblait altéré, le copiste
du man. L. a mis trois points après iMJuXi^l* 2) L. m JUaam^. 3) Ce nom
propre est altéré dans les manuscrits: B, Kôb^ H^j:>^ ; A. et L. ^xit^ ^jr^j^y
^) ^' ®^ ^* («•(^^^* 5) L. Sv>J.ji>5B.«y^q^.

The text on this page is estimated to be only 3.70% accurate

XXVI ^y&JU is!v«^! XJjOdt uo\i\ OUe HJtà vuuiy ,4 «^jfiit^
QA4lM*Jt V^^=^ (^«ÂJLT |*.^5[^ oiU^lj j^i^âjuto oUjt ^^ ^i^ io^^ vi^>9
^LÛ X^ JJu j..«iC>J^ ity.ît ^^^. j^^v> ^;i 'ioA ^ .4^ ^b^3 iJUfi jti;3t ^^tj
j^J>iL j.L;:-*.t5 j^^jjiJ ^^koJUJI ^ gôj5^ (w5;u oUiUit ^ Jj^t^ L^^3 îu^^
gJOàlj j^Lé^l ^ jy^^ i^ '^^ "^^ ^jn^ ai ^^ji ^^ r*^ 1) A. et B. donnent les
voyelles. 2) A. yuM (no); L, ^jJia; B. donne la leçon admise. 8] A. NaU ;
B» n^Aà i L. uJa,

The text on this page is estimated to be only 4.02% accurate

XXTII AJUCâJI vâ¹s [^]' ikLo s[^]yc[^]* (j[^]aju [^] »cXi>l[^] n\jis [^]
y[^]JI j>[^] x«3>JJ [^] «5d[^] [^] [^]{ Lya>3 xî[^]5 a Juu w5JLp [^]J [^]Jt Xi>Lô[^]
w5a4J JO*[^] JyâiJ[^] f*. y>i [^] «iUJI [^]L[^]3 sjuuj[^] v[^] [^] [^]85aUJt JuJî[^] «[^]
iUMé\ vX[^]{ t(Âfi (H[^]3 ju ie[^]3 awyû Ju[^] v3l-Aaj1 v..âa5[^] ([^]*W. (J5 au[^]
V[^]Lê AJbt[^] O[^]jltl IJ[^] [^] [^] [^]iuUl »J[^] [^] [^] [^]2[^]ASUM Bj[^]UJ *vAi aJum »[^]
k25U[^] [^]] «UU [^] [^]5U4J (3tHj[^] »[^]t [^][^][^] «5U[^] J[^]i! [^]y (►l[^]l[^] j*[^] > [^]3 1*[^]
o[^] [^]u[^]j*!*' [^][^]! [^] [^][^] [([^]1[^]* cy* [^][^][^] 1) A. donne ici 2uli. 2) À. jasUIj ; B.
[^]aAâL; L.[^][^]jULj. 8) Les man. portent ici par erreur lAÂxi[^]. 4) Le man. L.,
le seul qui donne ce passage , porte par erreur ««mm tu lieu de %m*[^]*

XXVIII IV. (Note pour la page 135.) Annal. Complut, i a In Era DCCCXXII exienmt foras Montanî de Malacourîa (lisez Malacoutîa), et vénéran ad Castellam.» Cette notice se trouve reproduite dans les JnMi, Toledanoa 7, où il faut lire Era DCCCXXII au Ueu de Era DGCCXXYI , et où le nom de MalacouHa est altéré en Malacuera. Concile d'Oviédo, c. 11 (JEêp. sagr.^ t. XXXYU, p. 300) : « Surrexerunt namque alienigenœ et plerique faki cbristiani cum duce Mahamut, ministro diaboli et filio perditîonis , tune temporis principauté Asturiensibus duistianis Mauregato.» L'authenticité de ce dernier document a été contestée avec véhémence , et défendue avec non moins de passion. De part et d'autre on a avancé des arguments fort plausibles, et il faut reconniître qu'à côté de signes évidents de faossetét cette pièce contient aussi des données parfaitement exactes et qu'un faussaire du XIE^ siècle n'aurait pas pu inventer. Aussi je crois que la vérité se trouve entre leç deux extrêmes. A mon sens ce document n'est ni tout à fait fauXt ni tout à fait authentique; c'est une espèce de pastiche qui se compose des actes plus ou moins altérés d'un condle et de fragments interpolés d'un discours tenu à la fin de ce concile par le roi Alphonse II. Ces derniers fragments (dont je me suis servi dans le texte) se trouvent dans les paragraphes 6 (remarquez que l'interpolateur de Sampiro place une partie de ces paroles dans la bouche du roi), 10 (où les mots quant Bominus eUgit MetropoUtanam et videlicet Aêtunii sont des interpolations) et 11 (où invasore regni Adtjfùnn Casti est une glose).

The text on this page is estimated to be only 8.85% accurate

IL^{IX} V. (Note pour la page 139.) On sait que Fépoqiie où Alphonse II commença à régner <8t fort oimtestée. Bisco (£sp. êogr^t. XTTVTT, p. 132, 133 y 150, 151) a dxacoté fiort an long, maïs sans trop de sneeès, lea dîffi&entes dates. Celle de la mort d*Al^{ionse} me psraît certaine: e^{est} le 20 mars 842. Cette date qui se troore dans un calendrier d'Oviédo et dans im martyrologe de cette TÎlle (trotr Sisco, p. 151), mérite, je crob, tonte confiance, car il rénilt du martyrologe qoe le Jocor de la moct d^{Alphonse} était nne fête annirersaire à Oviédo. Or, comme lea cèroniqiiens sont d'accord pour donner à ce roi un r^{ne} de emqnante-deax ans , dnq mois et qnelqnes jooni (dîz-limit , £x-sept on treize) , il doit aroîr commencé à r[^]pier dans le mois d'octobre (le 2 , le 3 on le 7) de Tannée 7dd. Dans cette m&ne année monmt Manrecat, comme on fit diex Sébartien, dans Tédition qoe Sandoval a donnée de sa diromqxie; ceOe de lS\xx[^] porte 78d, mais c'est tme enenr, car Sébastien lai-même dît qoe Manrecat r[^]pia «ir ans, et qoe son prédécesseor, Sfilon, était mort en 7^{^3}, BNm antre côté il est clair qne ceox qni donnent à Alpitonse H nn r^{ne} de dnqnante'denz ans, né comptent pas Bennsde parmi les rms,[^] et qn[^]ik le refi(»Rtent commit on nsnrpateor, ce qn'O était réiUement; ansn son nom ne m troiEfe-t41 pas dans trois Ustes de ces rois, ee flé du (^m, CmÊfk d[^] téSgs[^] da Ckrom. ê» tti\$. Cmfùêi, Ûklké ^ eiObi dlbn-Ehatdonn.

The text on this page is estimated to be only 4.65% accurate

XXX VI. (Textes sur les guerres entre Alphonse II et les Arabes.)

Ibn-Khaldoun: yr^^ j^ tT^ (o'^^ -H^ iV==>^ (^ «JlJi gJCsj j^ ^3 !ju]5 ^
g^f^ *J; JuaSj l^U ^^,-cfeSĪ^ «^^J>^ AJU^ L^ ^ XJU|> ^r u;^ JN'owaîi!:
Oc.ac «^ L^^^^e^ f*^^ v3au Wa KJum ^^ vAxfc iue>! j^ ^,i>t Ulo- ^3 jj^3
jU« ^USilj KJi I * • vi;AiÀj^ ^t^c> s;iASd6^ jfSS Uill> A^.oLo^ yvX^sX^
gJib^ Le même: Î^^Uè UoSS u^-a^ ^^ v1 XJu** ^y ^ ^ a |H^ J4^ ^ ^Laoj
^4^W O^ ^^jt^ 0^4X^ \XA:>^ f^i»^^ iJ LaP î^: ^t ^: ^JU ç^j «.dOJt Oue
|kX3 ULd ««î^ (*-Hr-^ ««««^^ Vr^5 r-^^' .^*^ "^^^^ Ol-a-c

The text on this page is estimated to be only 6.96% accurate

XXXI LU t^^-éJ^^]y^^ iHr'^^ itt^Ut

The text on this page is estimated to be only 7.79% accurate

XXXII vin. (Extrait d'Ibn-Haiyân sur Alphonse IV et Eamire H.)
c^wLà *Âj>-/ï w5ULo3 j^5j «ui>5 ^ 2;j-^3 *j^W^^' ^^ iOicX^ (.5X0^
L3LS g^ j^ ^XoLiP^ ^1 ^y îyoL>^ 2uJ5 ç>-y 8^^^4^ ^^ { L^U y>5 ^ô^ o*^
«JLmm i^ ^um^a^^ t^^ KJuM 8^ ^JLfi L«4.:soât ^y:> L^ IX. (Extraits de
VAkhbdr maé^moua^ d'Ibn-Khaldoon et de Masoudî, sur la campagne de
939.) ôit^S wL^^jot,, (3^iÇ^t gcV^uT JIJvJ^! iuLsL ^5/>tit i>U>'^J ^jLTI
L?Ut^ 8^^5 JuJL> iuJ! o?^^ 8yu*«* soJâ»

The text on this page is estimated to be only 0.35% accurate

XXXIII "hj^^ i^ (^jP^ 0*0^^ L^ «^U:>5 y>3^ «JL>^ s^jjjt ìjà
I^Cy.^ iuUî% ^jAc^ xx^ pU LPtjê ^J s Â ^l îLâi^ ^^yxîu^Mé iXju vJiU^Là
iJiLbl ^UJt 3iL-5>^ O^t v>Sy. ^Lao^ iUMÀÀJ ^jà}\ ^ys^ lJ>Juu ^LJ{
cXië^ v\«:5^ O^ CT^-'^^ o'^ ^^ '^^ *-'^ AAibL?U{ qĬ (3LS^ iSjuoI «>J5
^ ^5 ttjo^î liXfl» ^ ,jJv>J*2i5 i_ *j>L» ^ *iU:U SiilbL?U1 «5JU ^Hi4 iA* ^
>; cr^ji'

The text on this page is estimated to be only 5.44% accurate

XXXIV X. (Extrait de Fartidc d'Ibn*al«Abbâr sur Abdallah
Pierre-sèche.) S s Xs:i^:b (.LSit ^1 2»U^ j^^ iOiJUU (.Lt v-JU iU^lfî4i ytiJb
v-^JU J-AiU ^ ^yoÂ/i iXju 2UuL> ^l ij!j£ *-dc «c^sjlU/»!^ H;>é^ ya5>
L^3 J,>Jîl j^i4J>3 OL^'SI l) Ces Toyelles se trouTent dans le man. d) Je
croit deroir lira Lfî4> i^^A^* s) Le man. porte v;^AjiJUÂlvt^«

The text on this page is estimated to be only 1.69% accurate

L(X* LjJi 1»' «Xj») i^i^^M v_}^t Kju.I mmj '*^^ kW;? XL
(Extraits d'Ibn-Ehaldoun sur Mohammed ibn-Hftehim.) <3jt (^ V_fyM ^-
Xi^ L^yoL^Và l_£^.t mUj tA^^ KmStXi tyS>\ L^U, JJ^I O^ ^ ^^, «JM
jpSj, I^aU Jy> 1^ iPt^ ^j«JL^=LAJt '»SXa K^JUJt ^Cl^ji^ (j:0'JUi(^^ s
L(aU Ocîb^ qU'^L L^,^:o:Aàt3 l^yoL5^3 KkMO^^ J^\\ UiU KJU»
v;:A.«&3iiX3t ^ «JJ^ oJUâs^ KB^ m\ 1OU4 ^^l| KSJLJb ,^U vt-^^ 1-^^^^
y^l^t ^ ^^ «s« 0*

The text on this page is estimated to be only 13.02% accurate

XXXXTI j^LP ^^ JU:5\ JjLJ o!»jxi5 81Â-P USt ^^3 o5;)jii'
(Paragraphe d'Ibn-Khaldoun sur les Beni-HâchiDDU M. Hoogvliet, Divers,
Scriplor, loci de regîd AphtaHdarum familiâ , p. 20 , 21 , a publié ce texte
d'après le man, de Leyde. J'en donne ici une édition plus correcte d'après les
man. de Paris.) ^x;?\aJI f^IJ> ^^ k\4>^a ^ (ajoutez ici: ^^Joa ^) ^ xLa ^^
i^jdii î^«x:35_5> ^^;^JU I^Lj^J j^-Y*^jP^ 1) La préposition «oq ne signifie
pas ici avec^ en méfns tempt

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

xrrrn 4^t ^1 ^1^3 ;iwî v^-^ lo^t ^^ if iu^ «^^ o j. > o s o o « m^ ft
L5^ o^-^***^ v***^ e'^-^ c^ z^) ""^^

The text on this page is estimated to be only 5.04% accurate

xxxTxn xm. (Ibn-al-E3iatîb| article sur Mondhir iba Yahyft, man.
E.) ^i-^i JO^t 0»^ ^y» ^j ^ir ^Ly» ^5 JI3 V.^àXP^ «^l-^t U^U.M^^S Kl3^^
^^/^> U5UJJ 0^.4X:^ ■ » s > ^ oS os o^ Oc> 1) La man. xmrte LaI^-> 2)
Thaàlibt et Om-Kballicâa ne Tap^]Milletit pas Aboti>Anir, mais Abou-
Omar. 8) Cette date eia fiiiiMe à ee qu*il paraU, car» d'après
Ibn>KhaHîcàn (t. I, p. 6 S éd. de Slane)) Ibii*]krràdj moorut en 431. j \

The text on this page is estimated to be only 6.52% accurate

^t j^J ytai fc-J ^j^X:^ ^j\jûà1\ «5UL. cLÈÛ j^ JUJUI O^!^ e-;j'
c^^^ j]^ o^LT v'^ six. v^x^A^-t^ IJuT **j*^W rJ^^ a** o'^=3 «j^*^ tr^'^'
i^j*^' j*""^' ^^l giy^ u^xi/i ^3 ^>> ^^ Cr^^^ /• *^' '^/^^ jJJt vXa* i^^. *-^
•l-^J O^ ^; ^^ {J^ Mi^S'y aJLc J3>A9 v^vXê ^«^^1 tk>|^ ^ LcJuLq qLT
a.^ ^t jwoc> (j)?[^ ^A jà :5i «cUê ^j^ xJbLê ^^ v3^Lêyi iA>t .•v^X^i «bbô
«•Jb eJM .JU: w^^sl cX3 v.jJlAAâil l) Ibn-al-KhatU> donne soixantenBÛiq
Ters 40 ise poépie» 2) C9 mot est sans doute altéré. Faudrait-il lire ^Lao^?
8) Dans le man. /L^U^I* 4) Il est à peine besoin de dire que ce passage est
oorrompu. 6) Je ne snis pas sûr d'ayoir bien lu ces mots. La mas, porte ULo
L^ fcUt^ vtf^AJ^

The text on this page is estimated to be only 21.04% accurate

XL 5 * XIV. (Extraits d'Ibn al-Atliûr.) «fis* ^ s o ^ j ^ Aâ ^^^
o^>^ 1>^^5 J^-t^^^ ^y^\^ My Cette dernière expression signifie: «ils
résolurent que le califat serait électif.» C'est ce qui résulte de la
comparaison d'un passage de Soyoutî, JSUtoire des califes (in fine); XV.
(Extrait de Tarticle dlbn-al-Khatîb »ur Zâwî, man. G.)

The text on this page is estimated to be only 7.87% accurate

ILI ^5 ius «^cXj wU XisUjC ^Làj ^Q>!yWI (*«C ; /w. j».^=>L^i)
(^ \ ^dc S^ JLâ (^t^ij ^^ ^^ jUSJt ^4iLi5 Que j^yJi «iî^ijU b'ys.l ^^Jt â\S^ \ ^
■is>\j^ «jJUaSI, ^j>-Jî ji^ (^j!jJ ^^1 qLû «^^ t^ l.g>-U 'î* (»*^^'5 ^.>4L*^
(^>-^ l^ s^jmj^ \ u^La23^^ Jjjkhl^ffM ^;^3 V^^ J^^ O^ ^^ l) Le man. porte
«j \^tSj^* 2) Dans le man. ^j^Ltit, s) Je crois qu'il faut ajouter ^^ . 4) Ce mot
manque dans le man. 5) Dans le man. ;ei^9. 6) Le man* porte pLj t. 7) Ces
quatre mots sont évidemment altérés.

The text on this page is estimated to be only 6.25% accurate

XIII XVI. (Extrait d'Ibn-al-Abbâr. Meurtre de MondUr de Saragosse.) '»h^ijMé J^ { «u ^L3 j^* »yjt 3^5 v3y> ^^*:l Uv>3 fr KJU. iA.5^ XjuJUJt L^buQ \X^s>\ v>^^t ^^~^3; O^^^ vJL^OLd ^Li>.3 ^^ ^Jlfi J^^Xà! Lo y>Uj L:?v3^ ^^à^i »t\fil qU^ O^ O*^^*^ J^tV^^^* V «r^" î^^- ^^ Vy !^^^ L5^^^ xvn. (Note pour la page 244.) Deux chroniqueurs arabes , Ibn-al- AtMr (copié par Abou*!"

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

XLIII fedâ, t. m, p. 38[^], et par NowaM] et Ibn-Khaldoun (plus haut, n[^] Xn) , attestent qu'il y a eu à Saragosse deux princes de la maison des Beni-Hâchim , savoir Mondhir et son fils Yahyâ-Modhafar. D'après Ibn-Khaldoun , Mondhir serait mort en 414 (1023), et son fils aurait été assassiné en 431. Mais Ibn-al-Khatîb et Ibn-al-Abbâr (plus haut, no« XIII et XYI) ne connaissent que Mondhir, et comme en général ils sont mieux informés, j'ai cru devoir donner la préférence à leur témoignage. XVIII (Extraits du chapitre d'Ibn-al-Abbâr sur Motacim.) ^ q4^J{ v\ aC yoLiit vi;^j x^ji &-/0I3 ^Li^ iUXâJï l*-,!», U5 ^5 saà^ ^ UIj "^^yi^jJt ouc j^ cu^su. 1) Il faut consulter le texte arabe de ce passage; dans la iraduo tîon latine quelques mots ont été sautés. 2) Le man. porte ^^« s) Au llea de ^t*^ ^f cV-»,ft ^^f il faut lire tX«i^t q^p

The text on this page is estimated to be only 12.45% accurate

XLir o i v-A[.] Xx^{^^} wA>L[^] y»U^{^^5} ^ cr[^] ^^^^ O^{^^} iuL> j[^] iJ
XjuJĪ àM ny[^]\ ^ J03 aJum «[^] qUS^{^^^4}-M.[^] 2Ui| cX-^{*}^ gpU^{^t} XJ vi;/.[^]
L[^]J[^] ^^^\^ 1[^]*5[^]X3 comme on trouve dans Ibn-Khallîcân (livr. VU, p. 142,
éd. Wûstenfeld). Il est clair que, dans le texte, ce Mohammed a été con*
fondu avec son bisaïeul. 1) Le man. porte L^{^^*};* 2) Le man. porte
'iJŪiU,^{*}^ Voyei

The text on this page is estimated to be only 7.95% accurate

aùCjl^ B.Xi>3 *I^^ ^ 5;^î ^y^ ^^S^ ^^î ,U^ vja*5 *juum -«»^ ^^
y^aSÎ, «M-Jt ^^ vJu*Jb qU^ 9^ v3i^ ^^N^ aJLmo iuJi L^«-^; vX^ iç**^'
^^ JwAaIS ^*Aa,'>' V»^L^I Qj^' p. 355. 1) Le man. porte v^^^^JLct^. 2)
Dans le man. JL> Jt» 8) lU Py foreèrenil Comparex Ibi]i-Khâcàn , Calàyd^
man. A., t. II, p. 54 : 6

The text on this page is estimated to be only 2.26% accurate

XLVI Sⁱ ^{^^}. LT⁻ⁱ S/fcXji [^]jlj[^] [^]UaJ j[^]AOxJuit ^{^^}.[^] L5;UaJJ!
xU v[^] wXS[^] o I[^]JÎaJ [^]mJ-aJI (ja[^]-aJ[^] K[^]Ujtit o « f wav O [^]ilmJL:> [^]
iti^{^3} ^{^^} JUJûtJt siSs>\j:oh oyoS^{^^} xj Lgj *A4[^]J! «uJI v[^]aaÛ u⁻'[^]y Q[^]
p>*ii «.s[^]«3 (. [^]--[^] (*[^] 1) Disputer sur. Compares Ibn-al-Khatib , man. G.,
foL 28 r.: \S,'J::\ [^]Js\JJ::\ [^]\Jc>\ [^]KU l£.Le. a) Le man. porto ^{^^^}« 3) Le
man. porte vi>.Aâ]i.

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

XLVII ijw[^]».MXéjt Lk.[^]W'l[^] L[^],LÂJut [^](\,JL[^] C5-[^]>!) ^{^^}>[^] [^]-
^{^^} Lf[^] vi;[^].U>.3 [^]u*^{^^}-[^]l v[^] 15>-^{^^} JU[^]I q[^] XTX. (Extraits da
Dictionnaire liographique des Grammairiennê et des Lexicographes , par
Soyoutî , man. de M. le docteur Lee.) Dans l'index qu'il a ajouté à son
ouvrage (fol. 182 r.), Soyoutî dit qu'il y a eu deux écrivains du nom d'Ibn-
okhtGhânim , savoir Abou- Abdallah Mohammed ibn-Mamar et
Mohammed ibn-Solaimân (sans conga). Aussi trouve-t-on ces deux articles
dans son Dictionnaire. Les voici: 1) Tinr Ibn.KhaUicAii , t.I, p. 291 éd. de
Slane. 2) Ceit on livro de jnriscprodence; «ot> Ibo-Khallicàn , U 1\$ p. 428.
B) Il

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

XI. TIII w «⁵ v[>]^^t j_gj^suiî (t_JLc *JU> ,^j_e ^5^ ^jfcàat j_î
^ c^b ^\ ^^5 ^^JUI ^ ^^jliwsuJî ^^ -ijs. ^ OuJ^Î ^î JuU Ç4- *t5^^1 iX*yî
(j«^L5 «Jcc ,t p^Jt SUU> Uî* i5>aj ^yli' wl JUî »*fttji O 9 i^ ^ e ^ ikàxJî^-
Jti^t iuà^ KxUî ^ iuJU: v-JLfi^t se pourrait que cet I/âda ait été un livre
de^AA, puisque Soyouti le nomme après le Maouna, ouvrage de même
nature. Mahmoad ibn-Hamza Kirmâni a écrit sous ce titre un traité de
grammaire; mais peut-être cet auteur est-il trop récent pour qu'il puisse être
question de lui en cet endroit, car il mourut au commencement du YV siècle
de l'Hégire (Tâcout, cité par Soyouti , fol. 164 t.) l) Le man. porte par erreur
^^lii^JéJt. 2) Bans le man. L^t vX^ ^t jCqLP; mais il faut corriger comme je
l'ai fait. S) L'autour du Moghrih est Ibn-al-Yasa.

XLIX Je pense que Soyoutî s'est trompé. A mon avis il n'y a eU qu'un seul Ibn-oklit-Ghânim, savoir iln-Mamar^ car c'est ainsi que l'appelle aussi Maccarî (t. U, p. 270). En effet, ce que Soyoutî dit d'Ibn-^'otoW» s'accorde très-bieii avec les détails que donne Maccarî sur Vovi-Mamar; et dans l'article de Soyoutî sur Ibn- Jfa»^ar il n'y a rien qui ne convienne aussi à JmrSola%mdn , car Ibn-okbt-Ghânim , qui vivait encore l'année 524, lorsqu'il avait atteint l'âge de cent ans, appartient tant au V« qu'au YI® siècle de l'Hégire. H faut donc supposer qu'Ibn-At, l'auteur auquel Soyoutî a emprunte son premier article, s'est trompé en disant qu'Ibn-oklit-Gliânim était le fils de Solaimân. Que Soyoutî ne se soit pas aperçu de l'erreur et qu'il ait fait deux personnages d'un seul, c'est ce qui ne doit pas étonner chez un compilateur fort laborieux, mais dépourvu de critique. „ A.A.* (Maximes d'Ibn-Charaf , tirées du CaLdyid d'Ibn-KMcân.) « a

The text on this page is estimated to be only 10.33% accurate

5 > « o> fī * • * (iû(A>'^(as^U" j^JU 0ÔS3 iti^Lo; J^^t *v\j |K>t
Q^t L ^«àkxU ^3 vii.^a> J^ ^ «c5j?Jï r*«tv^3 ^cir^l XXI. (Extraits des
chapitres dUbn-al-AbMr sur les fils de Motacim.)

The text on this page is estimated to be only 2.44% accurate

4^ ^UJS^ UJt iX^t i^iS***.! ^5*^***^ (jp***"'" ^ {j^^ iyy.^b
00U3 ùyi^ va>A>&3 » HAO^ILi^ «>fJ ^^ àî^t j^t^ _;3^Jt ^ «# vj*j **!Îa*
1} Le yerbe pàiiS signifie mettre en friêim\$ Toyei mes Skrifit, Ar. loHf 1. 1,
p. 158» et tH, p^ llk

The text on this page is estimated to be only 6.87% accurate

a > « o> fi j^ p>SWl Ui<5 -Ému |Ji JI-m. j^ ^j^^ \r^ «i!^lAS>j
dS^iy »^*t.,,.c>a «li,^! i^_? ••• XXI. (Extraits des chapitres d*Ibn-al-
AbMr sur les fils de Motadm.)

The text on this page is estimated to be only 3.56% accurate

ib^^ tj^ fA o^ ^ L+^ fjjS:^\)L^jéi\ ^xXMà q^»A»b 00U3 ôyi^
v£>JLm^ 1} Le yerbe pâiiS signifie mettre en primmf Toyei mes «Sm^* Ar.
loH^ 1. 1, p. 158, et tH, p. llk

The text on this page is estimated to be only 6.33% accurate

m Ljâs^ bt ^^t,Ji ^«Ai^Lo gUf^ 6 • * cr?^i L^ ^>^ cr^ vXaj» 1)

Dans le man. on lit mal à propos KfrjJU*

The text on this page is estimated to be only 13.67% accurate

un ^LgiJ! Liy-! JJUÎ JL>^ ^t ^ L^ va^ULS, o f^\ ^ jJJt ^^ uaXj ^
UÎAd 1) Le mot 'x.U>^ manque dans les Dictionnaires; mais l'étymologie
indique qu'il doit signifier une mèoe» 2) Il y a ici un blanc dans le man. S)
Voyez sur le mot ^xi mon Glossaire sur Ibn-Badrour. 4) Voyez ce texte
dans mes Notices, p. 197. *r

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

IIIT XXIL (Sur les noms des fils de Motadm.) Les historiens arabes ne sont pas d'accord entre eux , quand ils donnent les noms de ces princes: !• L'ainé est nommé Ahmed par Ibn-al-AbbAr et par Ibn-Ebaldoun (dans le man. de Paris, car le nom manque dans le manuscrit de Leyde), et Ahou-Mohammed AhdaUâh par Maocari (t. II, p. 250), qui, dans un autre endroit (t. II, p. 280), où j'ai cru qu'il était question de son frère Eafiad-daula {voir p. 280), l'appelle al-wâthîc YdhyL II porte le titre Slzz^ad-daula chez Ibn-Khâcân^ chez Ibn-al-labbâna (deux auteurs contemporains) et chez Maccarî (t. II, p. 260); dans ce dernier endroit il porte encore le titre à^al'tDdthîc. Ibn-al'Abbâr lui donne constamment le titre de M&izs" l) Voyez le commencement de ce passage dans mes Notices f p, 199.

ad-[^]kmla[^] et c'est son frère Abou-Merwân Obaidallâh qu'il nomme Izz-ad-daula. Ibn-al-Khatîb {apud Casîri , t. II, p. 214) donne au prince héréditaire le titre de Hosâm-ad-daula. On voit que les noms Izz-ad-daula Ahmed ont pour eux les autorités les plus graves. J'ajouterai encore qu'Ibn-alAthîr (à la fin de son chapitre sur les Abbâdides) et Abou-'lfedâ (t. m, p. 274;) qui l'a copié, ne nomment pas notre prince, mais qu'ils lui donnent le titre de Md[^]ih. n. Un autre fils de Motacim est appelé par Maccarî (t.n, p. 251) Hafi-ad-danla cbL'MdQib Ahou-Zacwriyd Tahyâ, Ibn-al-Abbâr semble avoir ignoré son nom, mais il nous apprend que deux historiens lui donnent le prénom [^]AbouYahyd[^] et il ajoute, ce que nous savions d'ailleurs,' qu'IbnKhâcân lui donne celui dH Ahou-Zacariyd. Hr. Abou-Merwân Obaidallâh est appelé Izz-ad-daula par Ibn-al- Abbâr ; mais je crois qu'il se trompe. rV. Abou-Djafar, dont j'ignore le nom propre, n'est mentionne à ma connaissance que par Maccarî (t. U , p. 252). xxm. (Article d'Ibn-al-Khatîb sur le poète Abou-Ishâc d'Elvira. Man. B.) <5 s="" exilait="" j="" ix="" yjls="" fi="" a="" l5="" o="" ct="" l="" dans="" le="" man.="" les="" mots="" ..="" se="" trouvent="" sur="" la="" marge="" on="" lit:="" v="">-ui4.am!. i) U II* forme

The text on this page is estimated to be only 8.73% accurate

LTI ^^ ^Aj>I vi^ftUaiî^ »^JUii5 ^lJI L?U uX5^ ^liJLJI yaS f^,
k5Li35 j*^|^! cj^^t^ J-^-^ Li^t ^^? ^^ LftAi ^Li rSjXÛi Lct^ ^fûi XJLam
^^ÂAd ^.^ O-^^ .i^^wJiI (^>.A^t du yerbe . :^ (nof/im«r quelqu'un à la
dignité de vizir) manque dans les Dictionnaires. 1) Le man. porte aji^Lo. 2)
Le man. porte J^^L. S) Il faut ajouter aux Dictionnaires la III* forme de ce
verbe.

The text on this page is estimated to be only 3.24% accurate

LTU *^î icà J>JJ vi^tît ^iXJLfiLi ^^^-^ *^ o* 8*!h "a O^^
vL5«ii :ij>u v>^ijû ^L» l^vAjau obu fi J3t (.iÈuJI ^3« >*^^ j-«*i cr^ f^^'
cr^ (kXÔj Ua-.^ O^l ^ JÛtoy5^JI Ju^XuaS ^^ 0*«»7"t *■ o > «e cr'j^' vx^lj
m s M» S C3*2:-LiJl ^ s-i'» Lh> 1) Le moi ^j sîçiiiifie iJJt ^t V;^^ >
oom|»ftrex Ibn-Djobur , p. 880: llijj^ iJL;i ^\ ^M i^JUzAj; nowaîrt, iKf/.
^Etptf i gn»f mtn., p. 478: bil\ ^\ ^^t; lacouî, tl, p. 876.

The text on this page is estimated to be only 2.00% accurate

iTin Vi^^^mPL UA-ft^ |«J.^MWO f^^Slh cr^^y^^ cr^ "^^ ^"^^
^^yjixjt «jAj^t iiv>LâJt ^^ > 9 ^aJL*I.^JI J^-À-^t A-P«3 ■s s s 1) ht iMB.
porte tL>«

The text on this page is estimated to be only 5.84% accurate

ux fc-A»»^ itf^ &JUI à'^\ tXJ») Lcv>L3. LLâ,^ JL..;àuL- iL-i r^
* 1 -• Comparez le proverbe bien connu ^^ ^^1 JilitJt »Jb i^k^U! i^aAj *la
conjecture du sage est plus sure que la cert», ide dé lHgnorant.ji

The text on this page is estimated to be only 5.78% accurate

LX (.^yA^ éi:>j.ÀJ\ -o> j^yJI i,î5JLJt (*5LJ| j^-c «V O^J^
LXjyol o>^ - *- *ii^P5 L.4-i^v^ r-^j-ts^ J-^^>^ l) Le man. porte sLwXSF. 2)
Dans le man. aX)* («^)«

The text on this page is estimated to be only 13.96% accurate

LXI 8 LUj(> rr^^ LjL^ its^^VA^oj^ , O m» 1) Le mot .L^Uml signifie ici : les paroles que prononce le milesMin^ comme dans un passage d*Abd-al-wàhîd • p. 68. 2) v.^bi est le mot hébreu HÛ^* 3) Ce mot, contraire à la mesure, est tans doute altéré.

The text on this page is estimated to be only 0.90% accurate

LXII ^JOc LiJc^fi ty^^=ii iXas 11* U jy.>£*f V^.. , ^qjJLam^^U
aP^ ULam! Lil ^\ J^ «5UJ «!y> Jiis> gl^1 i^jU ^J v..àLaJt ^Sj>\ «JLJt
»J^L3 v>L^^L «g/L^wJJ^ J5l (jaju ^^ A Li-o x*le >>jJî j^ t^tfca* SiîLw,
1,5«XÀj:U «iJi *il^ *^ ^J v5>^^' lHh5 'is^^ ^j rr^ o^ v>^^^^ l) Le man.
porte Q^Jga;5\x* 2) Le man. porte ScXPL^ui^^*

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

LXIII (Expédition d'Alphonse le Batailleur contre l'Andalousie. Texte d'Ibn-al-Khatîb , man. G., fol. 8 r. — 9 v., et du ffolal^majo.. de Leyde, n^ 24, fol, 37 r. — 38 v. Les passages qui se trouvent chez Ibn-al-Khatib seul sont entre () , et ceux qu'on ne rencontre que dans le ffolal entre []. J'ai cru devoir noter toutes les variantes.) e?jS^' o'^i u**;* ^'^'^ o>?^'^- P^' i:^ f^ J" a?W '-vv. J->^ r^^^^ r^i);^ x^j^J ^.I-^^Ij xS;*^^ G gtf>l 1*^ L^Ju

The text on this page is estimated to be only 13.32% accurate

MIT •L^{iiàJJ} **£, jJh i^{^Lï ^}, »à«[^] jA<sup>-iSî L^{aX[^] ^Î i o> o O[^]}
^0-[^] î^{*>^} 8;[^] l^{*û^{*^} ^^} îiJL*ôİ5 (.IX>t ^yî * I *)GLmJî «c[^]otéiî[^] îC£jt
^é\j:>\ H;[^] î^{*8'>-fJ ^5;'-*'^=^} l) Le man. porte îuUju.I[^] l'^{^y^{^^}} » tûsSa
comme le dernier jour de Djomàdâ II tombait réellement un lundi dans
l'année 492 > il est certain que le copiste a sauté le mot .^{^juumô[^]*} 2) Dans
le man. ^^ cy^{^*} ^) ^^o[^] ^® Holal: 'iXjM xJUJt scXP ^^ 0[^]-) ^^aJ-m[^]I
S±^^ ^^ \ ^à[^] ^^ \ JC,x:LLJî ^ ^^ ôll ^i v:>Jtjji». 4) Le man. porte slX[^]. 5) Si
cette leçon est bonne , il faut ajouter la YIII[^] forme du verbe 9j[^] aux Dio«
tionnaires.</sup>

The text on this page is estimated to be only 5.60% accurate

LXV >> '. ^ J.»xàj «iJUj »Jl î^^ ^ Liwt suis •ihijL t^Sii4l5 ***^
«Ot^^liX-wO^ fc-Aûi^ii «v>^,j OULc ^^ j^^'^y a>^« î!;^^ '^l^^' e!>^^
oy^'j'^^ t^f^^ l^y^l* Ju^f ^tij Lj.xxc^ gLxLiit^ i^l^XxAoS .uâ^3 «Sysvii
«aJiyC>t^ v^^u:^^ "/ *jUJ j^ î^3 1) K. aLcOO^lib. 2) H. J^Ju. 8) H. U
^it^ . 4) H. La^>»&j. Voyes sur le mot «Lo: [catalogue ^ registre) mes notes
dans les Sàript, Arah, ioci 4e Ahhad., t. I, p. 74 et suiv., p. 487 9 ettn» p.
868. 5) K. ^'Ul^ . 6) H. igoute^^ . 7) K. JùtJlj^ . 8) K. »^f. 9) H. f,^A^ ^^y
^0) K. \^^ijjJS^ 11) K. «j^ôJuû^Ij. 12) H. ^ J.Ai3àJt. 18) H. 3 an liea de ^.
14) K. |^Xa5* 15) H. L^t^ au Ueu de bUam^'L 16) K. t^Ltf. 17) K. donne
^jyc et H. ^jc. 1«) K. iXâ^5>3«

The text on this page is estimated to be only 5.79% accurate

IXVI ^jx^ ^yàj o':u ^ \^;^!>\ u->-à ô>(5 '^j\ ^] ^c ^ vX:>t Ju "i
2^-3! ik^^W l>âJL:<=a5 l^O^bù^ jU^t^* (uwjf j^^ ^*aJPÂ/o ^yi>{ ^wXdj)
«iCJUJt «J^ L^ij»5 jub ^i 14*- jj>^ ^- ^j;; ^5 L^ y*c> uy &-i ^ JbS]£s ^^
gjLiJî ^5 XJ^ xJjJy.3 XJL&y» ^t ^) 5 -if^y, [^^\ ^^ M'I^ g-à J^ jl-Î^Ĭ5 O «-
Oo 1) Le man. porte ^Jlf- Plus loin, dans la phrase fcSLîA cXd^ AJuiA^it
^c ^sj^I:.), ce man. porte encore une fois ^J^ ^^ lieu de ^. 2) K.ôtô |»Lc ^
qI-^^ J^t«-^jA«X& X.m».

The text on this page is estimated to be only 10.15% accurate

tXTII V>^Lj iUjOuit goLs, yoSiU «ij^t 3Û^L Jj-JLi) 5Û *«j4^
,^ *ui» Lelc *fU513 (J^liu J..^su. ^^ ^UîâJJ » vÎn*^ ĨJui 8 Kil;SV» jl^îit
vlJi^ ' 'jdtaA ^^vX^* gukSaXsLi JuLcOlX^t ^ xBLiyb «^ ^^jvX^L«Jt «5^3
**»LcU «^àLâij "b^j*^! ^3 "iu:ix>{ ^^* 2UJ vâ^iJ^Ls"^ [2d>Li^ HJu:Ld
«UjCm iyû^^ y. '•• • l) K. jCLuoj. 2) Le man. porte «L^^aoa. d) Les auteurs
classiques écriTent toujours sJodUt ^v3; mais les écrîyains postérieurs
suppriment souTent l'article dans le nom de ce mois. 4) Le man. porte Kjl^t.
5) H. omet le vj. 6) K. \^. 7) K. v-^uT^Lao. 8) K. XLJL^L 9) H. y-A-^^^Vi;
K. e^-A-:5\j* 10) K. SiX^LjuJt. 11) K. xs^LX:>b. 12) K. ^ au Ueu de L^.
18) K. M g V.°"" "; j ^

The text on this page is estimated to be only 6.52% accurate

I.XTIII fⁱ lJ>Sj| 8[^] JiL.UyU J,L*JI ^{^^} **30 AJjSi JjÀS ^{^^}y& 6J-
*i3Lj j.5[^]1 Jù*i.i.| o[^] «.X[^],[^] *ji[^]ki) [^]1 VXS5 L[^] cjÂ[^]r* J[^] v[^]< tr[^]l>ï5
iii#J[^]f[^]{ jf[^]j [^]\ J-o. ^{^^}] (iUâ[^]Xjb u-U» [^]ijij [^]![^]î ([^](>l[^] t[^]j-[^] f[^] l-[^]t-
{[^]y*****[^] tkju[^] c^{^^^} (V[^] kJ[^]LJj[^] [^]Uw'ifJ ^{^^}t>Cj] »[^]Jl[^] »J -y[^]' j[^]J iOJ
[^]JLc jAiu 8*j{ v-JL?u- [vi[^]ôLf] sj[^]LjuJi ^{^^}î :* { [^{^^}sJ[^]ï »y^{^^} g^{^^}) iuuOuJl
*^{^^^} *«4lj ç[^]y JUS[^] »[^]U ôiyî[^]î H[^]ijJiy o[^]Lo ^{^^}A> SCbUyb jjJcX.i'î[^].
2) K. ajoute if>[^]j*[^] U.tÂii UJ« 3) K. »[^]*li\y é) Le man. porte JVaxj» •^{^^}i.
5) Le man. porte JuuJL; Toyez la note ajoutée à la traduction. 6) Le man.
porte JyuJt» K. ajoute ici : JuL[^]t «c[^]Uj*[^] j\hA[^]] {lUez vi>Ib5[^]) yzyli[^]ûU.
7) K. ajoute [^]JvjJt. 8) K. «J. 9) K. eJLdt aJ[^]* 10) h. (Jlc* 11) Le man. porte
par erreur ^{^^^} «u lieu de ySjs[^] ml^{^^}j. 12) Dans le man. pjSLJ*

The text on this page is estimated to be only 4.33% accurate

LXIX iuUJî^ 8g^ 7^, ^^ ^^ [X^U.Ï^] i^Lo^ ^ ^5 ^ Ubj 8^ f L5!^)
iJUif ^ 9 *JLmJ{ d^^^f^^^ * ^! ^:i{ 2«uAà] &JLe l;>-4i?5 X^^UL/ï
^(^5LJ3 i:U5{ L5^i 6;^' -j^' ^^ 15 o^ ^^ '^^àt^^ o^ ^^ g^t iJ^ îj^^L.^
Kj^t X-JH^5 f,^ O^^ JUâU x^Ui MUJwâJt ^ÛUd^t u^Lâ ^mL^L jJLit
^1^3^»^ (HVf c^ ^ A ^ « O ^ . « 6^ O l) Le man, a ^ju.^^». 2) H. ^Jlc» et ici
cette préposition pourrait conTenir. S) K. (j:iws.AAj* 4) H. L^^* 5) H.
MliUt» ce qui est bon aussi. 6) K. ^ . 7) H. ^Ic* S) H. Xj^- 9) H. ^^xél^^JI
Lh-'ft^y 10) K. ^ «.A^^U^^ à2Ï ^ îC^=\ilXp ,3>J^*uôAÎf (ja^\5. Il) Le man.
porte

The text on this page is estimated to be only 9.91% accurate

LXX 3? iu ^^3 (luJLft ^LT) pJ «itr L^ J^l *3oj^{ i4 l) Ce mot est sans doute altéré, mais je n'ai pas réussi à trouver la véritable leçon. 2) H. ig'''^-'' . Ji^* 3) H. JJUSt^ . 4) K. iPAjtitt Juu avec tiÂ^s. 5) Le man. porte K^LéjJ!. 6) H.jbc>Jj,. 7) H. Juuywo (/wfl-s Ja^X*). 8) K, yo^OUit* 9) Le v^ manque dans le man. Le JSTo^/ donne: J;5 w ;b:>! U w1 JUuû. 10) H. Jyj. Il) H. iOxiJ. 12) Voyez sur le mot .*«&> {navire, vaisseau) mon Glossaire sur Ibn-Adhârî, p. 8. 13) K. Lj^ «J Oi^^.- ^^) K* l^.* 15) H. «vX«J &ÂJL^ ^t c'est une faute.

The text on this page is estimated to be only 9.26% accurate

LXXI O^ ««iO O - . > 3 * ^S « « « . o ^ ' OS . » ^,!a^ x,^5 J\ (^^
«^3 tX«) ^iJJXiJ ^ (SL3 l^ aLjUmmJI LUaiUt ^ ^^iiÂJ ol^'vX> ^>Jt lÂ^
^Li^ tckP ^^LXà ^lX ;^l.il ^ *t5^Aj 3^J!::^ eKt^âJt j^ ^yi. o^ jjixit ^ (*us
^>i ^{^ i^ji; p^i ^Jlc k6j^^ ^ iijo^ &A9 t^LâJ " ^ v^s^^^ «iA.^it vX>t^ ^
j^Um1\^ iUI^Là 7^>> ^1 iU^^ e^ii jU^Là 1) K. igoute ici ces mots , qui
sont sans doute altérés : * .«j« iuuJui^ ^yfi 'fih^jà (ou l_>) Uj v^X^=^Lj. 2)
K. Xfi3[y) («if). s) Le copiste a écrit ce mot sans points diacritiques, et il y
a lyouté \ô,AM.ljt ou ^^^h^, car dans ce man. Ta^ et le lam sont souvent
~~écrits de la même manière. O) K. ^t* 7) K. L3^:>tf 8) H. »v>iL ^l\^y~~

The text on this page is estimated to be only 5.20% accurate

ixxn S\ LxaÉs 'i^ \jMû \j^M^ lilXo gJCâj |J »JÎ g« i^Â^ ix, ^3)
[b?;^LS! Ui.^ ^^jJ^i iC:pLj ^Lî.> ^J iJ! 0^1 ûLXj vy> j^ ^^ V«^ ^j^^^ *»l^
LT^' ^^jxJUJJ Oib ^ m\aa pLTJ (*:cJU:>5 i^^O^^ JooUUu ^xJL^JJ ^b Ô3»
^ [^t aS;:% aUT XJu«i tv>^t3^ {yU) »*>^;j ^jJufJt ^ 6ojCjj JI?.J^! ffiÔis>\
♦x^.aSJî ^ ^ _^^L. * vJi^i jL^I ,X?C|j ^^^« ^X-%' ^ u^3 |f_i L-^^ f>(>Jt
«Let^AMt qwo LfJle «)À> L^^ Mf SyOjJt (^) ^5 (^ *'g^^.9 ""H* «^*>^ *^
»i>Sj 1) Ce mot est sans doute altéré. Faut-il lire sUib? 2) Ce mot manque
dans H. S) H. ajoute le^LafijJ^ 4) H. Sûoîilt» 5) H. o.ç*j»9 ce qui est bon
aussi. 6) K. i^^y 7) H. w*..*Mj>li. 8) K. sJlm.^, jxAiL ; H. vJu-jJ ^ ^^^. 9)
K. ^1^. 10) K. jjjjô^1 ^i. 11) K. V4;.uaj. 12) K. UcX^ljix. 13) K, j4^V£:t^.
14) Le Holal donne deux fois ce

The text on this page is estimated to be only 16.19% accurate

Lxnii vV, itf> ^Ljuait ^Kàil\$^4 KJvX^t x«JJû\$ aUS J^JtJt tJ^J
XXV. (Extrait d'Ibn-al-Warrân.) L^é^c ^^^^^JL^I ^^ ^t &UI aJCil^t jfjô^ ^t
KxfiLLJt pasiBgey au oommenoement et à la fin du réoit» et on lit dans oo
liyre: T'LcpL ^j^^JiXi'^t v>^L^ ^y»:> ^^1 vvX^ uX.Â^3 ^) ^'\3l^^
(H^^^^* ^} '® ''^^ P*^' téxiSBĭ à déchifQrer ces mots ; le man. semble
porter jvX«. oLw on jv\>>.« La phrase qui suit est altérée. 8) J'aimerais
mieux lire S^SUJ^Sy 4) La date ^^jyMM3*^ mamu se trouve sur la marge;
le texte porte par erreur ^^a<'^^ xmm3'. 5) Si cette leçon est bonne, la VIIP
■• «M forme du verbe i>!â^ a ici le même sens que la F* [reseouit). 6) Le
man. porte a^Uo. 7) Dans le man. \: ^ià\j^y

The text on this page is estimated to be only 1.19% accurate

LXXIT tf** t5^ 'M'/ ^ Vj/a ^J^ ô]y ^^yjfiJl ^^^5 p>^ stcX^ jodU,
sjuJî j^ Jjj^l çju, ^^j^JUJlJ ^L vX^3^ u^)J^ »;ji» La JûUfiLd ^^ ^^
MUJt^ FIN DE L'APPENDICE DU PREIUER VOLUME.

The text on this page is estimated to be only 2.29% accurate

LXXIT 3^1 *^yJ{ ^ j^î Qi iule 8y^ï L^ « «yai Jet^ ^^jAïJli j^^l
p^ 8îiX^ *XJL. SU-JI y_ ^ Jj^J ^j ^^j^vJUmJJ ^^L Ous,^ u&>0J Vjji L*
Jùixeli «iule 1^^ iJjjîj KàmJI ^y^ iS~^i^^ (_gw\i.*.>- j^ ^j. ;^ .•».«ltj FIN
DE L'APPENDICE DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES DU TOMB PBEHIEB. Pa^ea.

Avertissement y Extrait de l'avant-propos de la première édition. . .	vii
Etudes sur la conquête de l'Espagne par les Arabes. . .	1
I. Clironique d'Isidore de Béja.	2
II. Chroniques latines du nord de l'Espagne, . .	16
nL Traditions arabes	23
IV. Kécit de VAhhbdr ma^moua	45
V. Le comte Julien	64
VI. Les fils de Witiza	70
Vn. Textes relatifs à la propriété territoriale après la conquête	78
Eeclierclies sur l'histoire du royaume des Asturies et de Léon	90
I. Histoire des rois chrétiens de l'Espagne , par Ibn-Khaldoun	96
n. Sur les causes de l'agrandissement du royaume des Asturies sous le règne d'Alphonse I®, et sur l'origine des Maragatos	126
m. Sur les guerres qu'Alphonse II eut à soutenir contre les sultans Hicham I^ et Hacam I^.	188
IV. Mahmoud de Mérida	151
V. Prise de Léon en 846	153

The text on this page is estimated to be only 27.47% accurate

LXXVI VI. Alphonse IV et Sanclio, ... • . Vn, Alphonse IV et Bamire II Vin. Le massacre des moines de Card^{ne}. • • Il IX. Batailles de Simancas et d'Alhandega. • • 11 X* Sur la date de la mort ds Bamire II. XI. Frise de Zamora par Almanzory bataille dé la Bueda, prise de Simancas, premier mêgd de Léon Xn. Frise de Léon par Almanzor llf] XIII. Mariage d'Almanzor avec une fille de Barmude n et avec une autre princesse du Nord. Abdérame-Sanchol 801 XrV. Sur la bataille de Calatanazor .211 Essai sur Thistoire des Todjîbides , les Beni-Hâcbim de Saragosse et les Beni-Çomâdih d^{Almérie}. ., • • . 8S1 Foème d'Abou-IsMc d'Elvira contre les juifs de Grenade. Observations géographiques sur quelques anciennes localités de TAndalousie 306 Remarques générales . • . . * t^{Andalos} 310 Calsan[^], Mediujpb Sidonia[^] 311 Asido,,Xerez 318 Wadi-Becça. 814 nipula minor, Folei, Aguilar. •.;•.. 316 Talyata, 317 Beiya 320 Bobastro 323 Castra Vinaria , Cazarabonela 327 Benamegi. • 328 Elvira Md»

The text on this page is estimated to be only 17.68% accurate

LXXTII Grenade 333 Sur rancien nom du Darro. 337 Maracena ;
.. 339 Alhendin ibid. Le Sened de Guadix et le Sened de Séville. . . 340 ir
Texpédition d'Alphonse le Batailleur contre l'Andalousie 343 ppendice • i
— lxxit. FIN DE LA TABLE BSS MATIÈBES DU PBEMISB VOLUME.